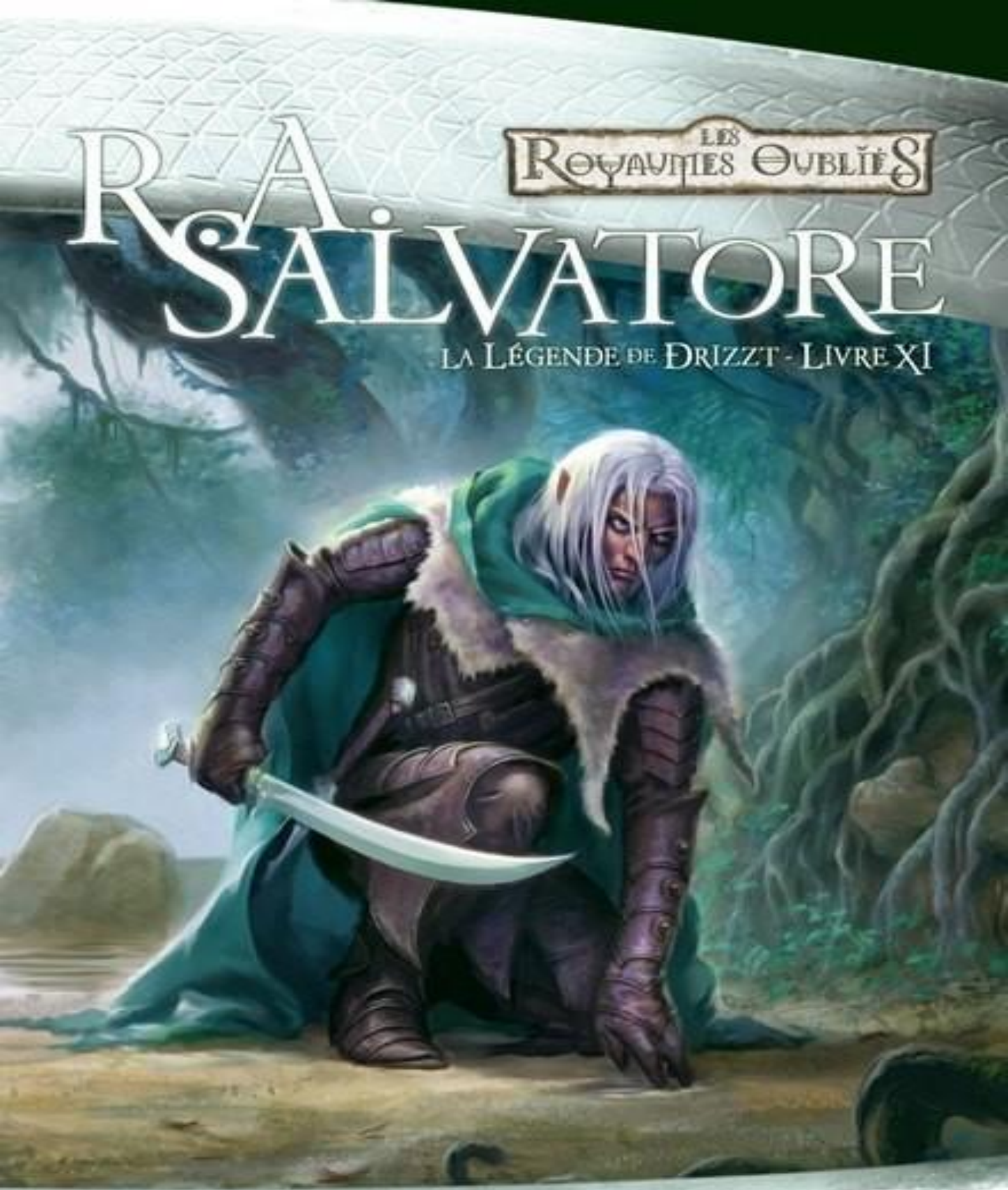
LES ROYAUMES OUBLIÉS

R.A. SALVATORE

LA LÉGENDE DE DRIZZT - LIVRE XI



LAME FURTIVE

LES ROYAUMES OUBLIÉS

La légende de Drizzt

Livre XI

Lame Furtive

R.A SALVATORE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sonia Quémener

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved -
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

OFFICIAL Wizards of the Coast LICENSED PRODUCT

Milady est un label des éditions Bragelonne

Originellement publié aux États-Unis par Wizards of the Coast LLC

Titre original : *The Silent Blade – The Legend of Drizzt, Book 11*
Copyright © 1998 TSR, Inc.
Copyright © 2007 Wizards of the Coast LLC

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Todd Lockwood
© 2007 Wizards of the Coast LLC

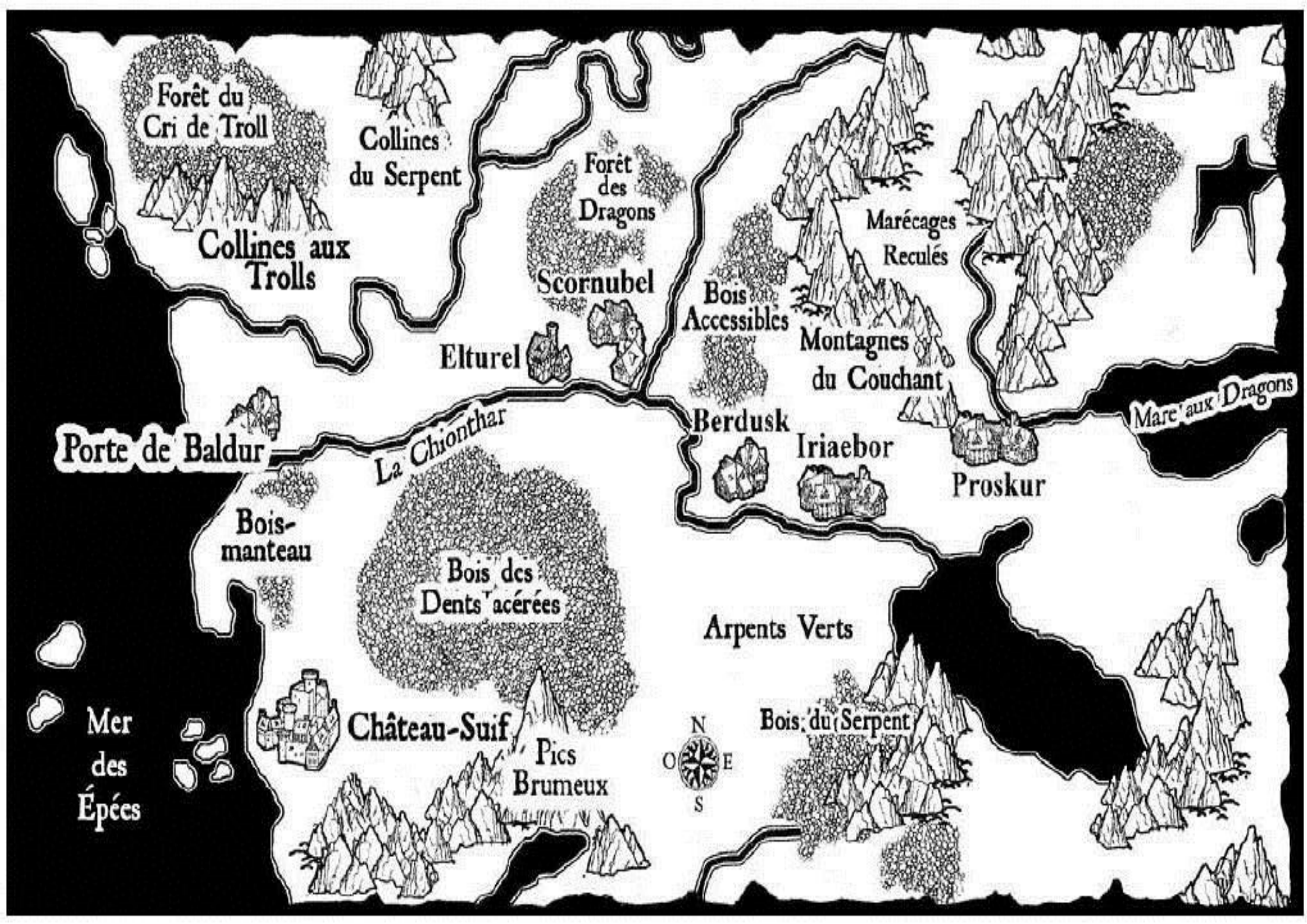
Carte :
D'après la carte originale de Todd Gamble
© 2007 Wizards of the Coast LLC

ISBN : 978-2-8205-0326-8

Bragelonne – Milady
60-60, rue d'Hauteville – 75010 Paris

R.A. Salvatore est l'un des auteurs de Fantasy qui connaît le plus grand succès. Ses fans sont fidèles et toujours plus nombreux. Ses romans apparaissent régulièrement dans la liste des best-sellers du *New York Times* et se sont vendus à plus de dix millions d'exemplaires.

C'est en 1988 qu'est né sous la plume de Salvatore un héros qui allait tout de suite devenir extrêmement populaire : Drizzt Do'Urden, plus connu sous le nom de « l'elfe noir ».


Forêt du Cri de Troll
Collines du Serpent
Forêt des Dragons
Collines aux Trolls
Scornubel
Bois Accessibles
Marécages Reculés
Montagnes du Couchant
Elturel
Mare aux Dragons
Berdusk
Iriaebor
Porte de Baldur
La Chionthar
Proskur
Bois-manteau
Bois des Dents acérées
Arpents Verts
Mer des Épées
Château-Suif
Pics Brumeux
Bois du Serpent
N
O
E
S

Prologue

Wulfgar, sur sa couche, ruminait les brusques changements intervenus dans sa vie. Sauvé de sa prison dans les abîmes atroces des Abysses, où il avait eu pour geôlier le démon Errtu, le fier barbare se retrouvait une fois de plus avec ses alliés, ses amis : son père adoptif Bruenor, le nain, Drizzt l'elfe noir, son mentor et plus cher ami. Un ronflement proche indiquait que Régis, le halfelin replet, dormait du sommeil du juste dans la chambre à côté.

Et Catti-Brie ! La femme que, au cours de ces années lointaines, il avait aimée, qu'il comptait épouser à Castelmithral… Ils étaient tous réunis chez eux, au Valbise, selon toute apparence en sécurité, grâce aux efforts héroïques de ces prodigieux compagnons.

Wulfgar ne savait plus quoi penser.

Après avoir vécu six ans d'abominables tortures aux mains griffues d'Errtu, il ne saisissait pas ce nouveau développement…

Le colosse se croisa les bras. C'était l'épuisement qui le forçait à se coucher, car il ne voulait pas dormir. Errtu le retrouvait dans ses rêves !

Il en avait été ainsi cette nuit-là. Wulfgar, abîmé dans ses réflexions tourmentées, avait tout de même succombé à la fatigue et trouvé la paix de l'inconscience, qui avait bientôt fait place aux images des brumes grises fuligineuses caractéristiques des Abysses. L'immense Errtu, avec ses ailes de chauve-souris, assis sur son trône sculpté dans un ignoble champignon, riait ! Comme toujours, il émettait ce hideux gloussement rauque, issu non d'un quelconque sentiment de joie, mais d'une cruauté qui le faisait ajouter la raillerie à l'insulte. Pour l'instant, ces

réserves sans fond de méchanceté étaient dirigées sur Wulfgar, tout comme d'ailleurs la monstrueuse pince de Bizmatec, un autre démon sbire d'Errtu. Avec sa force extraordinaire, presque inhumaine, le barbare luttait sauvagement contre cette dernière créature ; longtemps, frappant avec l'énergie du désespoir, il tint à distance à la fois les immenses bras à forme humaine et les deux autres membres supérieurs terminés par une pince !

Mais trop de coups sauvages lui étaient destinés, Bizmatec était trop grand, trop fort… Wulfgar, si puissant soit-il, se fatiguait.

Et finalement – comme toujours – une des pinces du démon enserra la gorge du barbare vaincu, maintenu en sujétion par l'autre pince et les deux mains infâmes. Bizmatec usait d'une de ses techniques de torture favorite : il enserrait la gorge de l'homme au degré exact permettant de le suffoquer, puis lui rendait un peu d'air, et reprenait encore et toujours ce cycle pendant des heures cruelles, laissait finalement sa victime hoquetante, les jambes flageolantes.

Wulfgar se redressa dans son lit, la main sur sa gorge – se l'écorchant même –, avant de comprendre que le démon n'était pas là, qu'il se trouvait en sécurité dans son lit, en ce lieu qu'il appelait son foyer, au milieu de ses amis.

Ses amis…

Que signifiait ce terme, déjà ? Que pouvaient-ils savoir de ce qu'ils vivaient ? Comment pourraient-ils l'aider à chasser ce cauchemar permanent que représentait Errtu dans son esprit ?

L'homme hanté ne dormit plus de la nuit. Quand Drizzt vint le chercher bien avant l'aube, il le trouva déjà habillé, prêt à partir. Ils devaient prendre la route tous les cinq le jour même pour transporter Crenshinibon, l'artefact maléfique, loin au sud et à l'ouest, vers Carradoon, sur les rives du lac Impresk, puis dans les montagnes Floconeigeuses jusqu'à un immense temple, l'Envol de l'Esprit, où un prêtre du nom de Cadderly détruirait cet objet maudit.

Crenshinibon ! Drizzt l'avait sur lui quand il vint chercher Wulfgar ce matin-là. Il ne l'exhibait pas, mais le barbare ressentait la présence mauvaise de l'Éclat de cristal, qui demeurait lié à son dernier porteur et maître, le démon Errtu :

l'énergie de cet être des Abysses le faisait encore vibrer. Du simple fait que Drizzt l'avait sur lui et se tenait près de Wulfgar, celui-ci croyait encore toucher du doigt Errtu.

— Une belle journée pour voyager ! remarqua le drow.

Mais sa remarque avait été faite d'un ton contraint. Wulfgar le trouva condescendant. Il eut du mal à résister à l'envie de frapper l'elfe noir au visage.

Il se contenta de grommeler une réponse, sortit de la pièce devant le drow dont la faible carrure pouvait tromper. Drizzt atteignait à peine le mètre soixante, tandis que Wulfgar dépassait les deux mètres, et pesait facilement deux fois plus que son allié. La cuisse du barbare était plus épaisse que la taille de l'elfe noir ! Et pourtant, s'ils en venaient jamais à se battre, les parieurs avisés se prononceraient pour l'adversaire le plus menu…

— Je n'ai pas encore réveillé Catti-Brie, indiqua Drizzt. (Wulfgar pivota d'un bloc en entendant ce nom. Il plongea son regard dans les yeux lavande du drow, et ses iris azur ne faiblirent pas devant l'intensité qui, comme toujours, les animait.)… Mais Régis a déjà entamé son repas du matin, et je ne doute pas qu'il espère en engloutir deux ou trois avant notre départ ! ajouta-t-il dans un gloussement auquel ne se joignit pas le grand barbare. Bruenor nous retrouvera devant la porte est de Bryn Shander. Il passe ces derniers instants avec les autres nains, il donne ses instructions à Stompette, la prêtresse, pour qu'elle dirige le clan en son absence.

Wulfgar n'entendit qu'à moitié toutes ces précisions qui ne lui étaient rien. Le monde même ne lui était plus rien.

— On réveille Catti-Brie ? proposa le drow.

— Je m'en occupe, répliqua Wulfgar, bourru. Toi, surveille Régis. S'il se remplit trop la panse, il va nous ralentir, et je compte bien arriver rapidement chez ton ami Cadderly pour que nous soyons débarrassés de Crenshinibon !

Drizzt voulut répondre ; le barbare le planta là et suivit le couloir jusqu'à la porte de Catti-Brie. Il frappa l'huis d'un coup retentissant, puis ouvrit tout de suite. L'elfe noir avança d'un pas pour lui reprocher son impolitesse (personne n'avait répondu, sans parler de l'inviter à entrer) mais décida de laisser

faire. De tous les humains qu'il ait jamais rencontrés, Catti-Brie était certes la mieux à même de se défendre contre l'insulte ou toute forme de violence !

En outre, Drizzt savait que son envie de tancer Wulfgar provenait en bonne partie de sa jalousie envers les relations privilégiées qu'avaient eues cet homme et cette femme ; des relations qui reprendraient peut-être bientôt…

Le drow passa une main sur son beau visage et alla rejoindre Régis.

* * *

Catti-Brie, encore en sous-vêtements, était en train d'enfiler son pantalon. Elle jeta un regard surpris à Wulfgar quand il fit irruption dans sa chambre.

— T'aurais pu attendre que je réponde ! protesta-t-elle pour cacher sa gêne.

Elle remonta son pantalon, prit sa tunique.

Le barbare acquiesça, leva les mains ; ce n'était là qu'une amorce d'excuses, mais la jeune femme n'en avait pas tant espéré ! Elle avait remarqué la douleur permanente au fond des yeux azur de son ami, la fausseté de ses quelques sourires forcés. Elle en avait abondamment discuté avec Drizzt, Bruenor, Régis. Ils s'étaient tous mis d'accord pour s'armer de patience. Seul le temps pourrait fermer les blessures de Wulfgar.

— Le drow a tout organisé pour notre repas, indiqua celui-ci. Il nous faut bien déjeuner avant de prendre la route.

— « Le drow » ? s'étonna Catti-Brie.

Elle n'avait pas eu l'intention de réagir ouvertement, mais ces termes dédaigneux pour désigner Drizzt l'avaient abasourdie ; les mots étaient sortis tout seuls de ses lèvres. Wulfgar allait-il appeler désormais Bruenor « le nain » ? Et elle, combien de temps faudrait-il pour qu'elle devienne « la fille » ? Catti-Brie poussa un gros soupir en enfilant sa tunique. Elle ne devait pas oublier que Wulfgar avait vécu l'enfer, littéralement. Elle regarda son ami, étudia son regard, y aperçut un soupçon d'embarras. Peut-être lui avait-elle fait honte de sa manière désinvolte de parler de Drizzt… C'était plutôt bon signe.

Wulfgar se détourna et s'apprêta à quitter la pièce, mais elle le rejoignit, leva la main pour lui caresser tendrement la joue, toucha la peau douce, puis la barbe rude qu'il laissait pousser désormais, ou que, peut-être, il n'avait plus le courage de raser.

Lui baissa les yeux sur elle, sur la tendresse qu'il lisait dans son regard, et, pour la première fois depuis qu'avec ses amis il s'était débarrassé de ce maudit Errtu, il eut un sourire un peu sincère.

* * *

Régis eut bien ses trois repas ; il en déplora la lourdeur toute la matinée pendant que les cinq compagnons s'éloignaient de Bryn Shander, le plus gros bourg de la zone dénommée Dix-Cités, dans le coin perdu qu'était le Valbise. Ils allèrent d'abord au nord, cherchant un terrain plus facile, puis prirent plein ouest. Loin au nord, ils apercevaient les hauts bâtiments de Targos, deuxième agglomération en importance. Au-delà des toits de ce village, on distinguait le scintillement des eaux de Maer Dualdon.

En milieu d'après-midi, après une vingtaine de kilomètres, ils parvinrent au rivage de la Shaengarne ; la rivière roulait des eaux gonflées par la fonte des neiges. Ils la suivirent vers le nord jusqu'à Maer Dualdon et à la ville de Bremen où Régis s'était arrangé pour qu'un bateau les attende.

Ils déclinèrent aimablement les nombreuses propositions que leur firent les villageois d'un bon repas et d'un lit bien chaud (ce qui souleva l'indignation de Régis, lequel se proclamait au bord de l'inanition, prêt à s'étendre pour mourir), et poursuivirent bientôt leur chemin, vers l'ouest une fois de plus, laissant derrière eux toute habitation.

Drizzt s'étonnait fort d'avoir si vite repris la route, si peu de temps après avoir retrouvé Wulfgar ! Ils étaient ensemble de nouveau, sur la terre qu'ils appelaient leur foyer, et pourtant ils répondaient une fois de plus à leur devoir, partaient encore à l'aventure… Le drow avait sur la tête la capuche qui abritait ses yeux fragiles de la lumière éblouissante du soleil.

Ses compagnons ne pouvaient voir son large sourire.

Première partie

Apathie

Souvent je m'interroge sur l'agitation qui s'empare de moi lorsque mes lames sont au repos, quand le monde près de moi paraît entièrement paisible. Tel est l'idéal, en principe, que je m'efforce d'atteindre, ce calme que nous appelons tous de nos vœux en temps de guerre ! Pourtant, en de tels temps apaisés – et il n'y en a pas eu tant que cela au cours de mes soixante-dix ans de vie – je n'ai pas l'impression d'avoir enfin atteint la perfection… Au contraire, ma vie me semble incomplète.

Quel paradoxe ! Mais il me faut bien reconnaître que je suis un guerrier, fait pour l'action. Dans les périodes où elle ne s'impose pas à moi, je ne me sens pas à l'aise. Loin de là.

Quand l'aventure ne se rencontre pas au coin de la route, quand je n'ai ni monstres à combattre ni pic à gravir, l'ennui survient. J'en suis venu à accepter cette vérité révélatrice de ma nature, et à trouver, en ces rares occasions, un moyen de vaincre l'ennui : je cherche un mont plus abrupt que le précédent !

Je remarque en ce moment beaucoup de ces symptômes de lassitude chez Wulfgar, revenu parmi nous d'entre les morts, du chaos obscur qu'est la demeure d'Errtu dans les Abysses. Seulement, je crains que ce que rencontre mon ami aujourd'hui ne se limite pas au simple ennui, qu'il ait franchi les frontières de l'apathie ! Wulfgar aussi était fait pour l'action, mais elle ne semble pas suffire maintenant à apaiser son sentiment de léthargie ; son peuple l'appelle, le supplie de mener toute la tribu, de se colleter avec le réel. Même cet obstiné de Berkthgar le soutient, au risque de perdre sa position de chef tant convoitée. Lui, comme tous les autres barbares, sait qu'en ces temps de transition Wulfgar, fils de Beornegar, serait le mieux à même d'améliorer le sort des nomades du Valbise.

Pourtant Wulfgar a refusé. Ce n'est pas l'humilité qui l'a retenu, ni l'épuisement – je ne crois pas –, ni aucune peur qu'il aurait de ne pas se montrer à la hauteur, de décevoir les attentes de ceux qui le révèrent. Chacun de ces problèmes pourrait être

surmonté, par le raisonnement ou par le soutien de ses amis, moi y compris. Mais non, il ne s'agit pas d'un élément particulier dont on pourrait discuter…

Tout simplement, cela ne l'intéresse pas.

Se peut-il que les tourments subis entre les griffes d'Errtu se soient révélés si insurmontables qu'il en ait perdu la capacité d'embrasser la souffrance des autres ? A-t-il connu trop d'horreurs, trop de douleur, pour entendre leurs cris ?

Voilà ce que je crains plus que tout, car, pour une telle perte, je ne connais aucun remède bien défini. Et pourtant, en vérité, voilà ce que je vois gravé dans les traits de Wulfgar : un état d'attention dirigée exclusivement sur sa personne, où le souvenir irrépressible de ses tortures obscurcit sa vision. Peut-être est-il devenu incapable d'imaginer la souffrance d'autrui, ou peut-être, s'il la perçoit, la considère-t-il comme de peu d'importance devant les épreuves atroces qu'il a subies au cours de ces six années sous le joug d'Errtu ! La perte de l'empathie, telle est, peut-être bien, la séquelle la plus profonde, la plus durable. Lame furtive d'un ennemi invisible, elle nous déchire le cœur, sape, plus encore que nos forces vives, notre volonté : que sommes-nous sans empathie ? Quelle joie peut connaître notre vie si nous ne percevons rien de la joie et de la douleur des autres, si nous ne pouvons partager nos sentiments au sein d'une communauté ? Je me rappelle mes années passées dans l'Outreterre après m'être enfui de Menzoberranzan. J'étais seul, mis à part la compagnie occasionnelle de Guenhwyvar, et j'ai dû faire appel à mon imagination pour survivre à cette période.

Je ne suis pas certain que cette possibilité reste seulement ouverte à Wulfgar : l'imagination nécessite l'introspection, une capacité à examiner ses propres pensées, et j'ai bien peur que, chaque fois que mon ami s'y essaie, il ne voie que les sbires d'Errtu, la boue et les horreurs des Abysses !

Il a autour de lui ses amis, qui veulent de tout leur cœur le soutenir de leur affection, l'aider à quitter les oubliettes mentales où l'a confiné le démon. J'espère que Catti-Brie, qu'il a aimée autrefois avec une telle ferveur, qu'il aime peut-être encore aujourd'hui, sera un élément capital de sa guérison. Je reconnais souffrir de les voir ensemble ! Elle fait montre envers

Wulfgar d'une telle tendresse, d'une telle compassion… je me rends bien compte que cette merveilleuse douceur tombe dans le vide. Elle devrait plutôt le gifler, le foudroyer du regard, le secouer pour qu'il sorte de la léthargie où il se complaît ! Oui, je m'en rends compte mais je ne peux rien dire : leur relation est trop complexe. Je n'ai à cœur que l'intérêt de mon ami, et pourtant, si je parlais à Catti-Brie d'une méthode en apparence moins charitable de traiter Wulfgar, cela pourrait être interprété – l'intéressé, vu son état d'esprit actuel, n'y manquerait pas – comme la réaction mesquine d'un soupirant jaloux.

Faux. J'ignore les véritables sentiments de Catti-Brie envers l'homme qui aurait dû l'épouser (ces temps-ci, elle se montre très réservée), en tout cas je suis certain qu'en ce moment Wulfgar est incapable d'aimer.

Incapable d'aimer… quels mots désolants à appliquer à quelqu'un. Je n'en vois pas de plus tristes ; comme j'aimerais ne pas devoir les employer pour décrire l'état actuel de mon ami ! Mais pour un véritable sentiment d'affection il faut de l'empathie. L'affection est partage, de joie, de peine, de rires et de larmes. Quand nous aimons, notre âme devient un miroir des sentiments de l'objet aimé. Et, tout comme une pièce paraît plus grande avec des miroirs sur les murs, on ressent doublement la joie ! De même que les objets dans le miroir apparaissent un peu moins nets, la souffrance est voilée, moins pénible quand on la partage.

Telle est la beauté de l'affection, qu'il s'agisse de passion amoureuse ou d'amitié : en la partageant, on intensifie les joies, on réduit les peines. Wulfgar a aujourd'hui retrouvé ses amis tout prêts à connaître avec lui, comme autrefois, ce partage. Mais il s'y refuse, il ne parvient pas à abattre les défenses qu'il a installées pour survivre lors de son séjour chez Errtu et ses sbires.

Il a perdu l'empathie ! Je ne puis que prier pour qu'elle lui revienne, pour que le temps lui permette de nouveau d'ouvrir son cœur et son âme à ceux qui le méritent, car sans empathie il ne trouvera pas de but à sa vie. Sans but, il n'aura jamais de satisfaction, sans satisfaction pas d'apaisement. Sans apaisement, il n'aura plus de joie.

Alors aucun de nous ne pourra l'aider.

Drizzt Do'Urden

1
Étranger chez soi

Artémis Entreri, sur une colline rocheuse, dominait la vaste cité sale, et s'efforçait d'ordonner la myriade de sentiments qui tourbillonnaient en son être. Il leva la main pour essuyer le sable et la poussière sur ses lèvres, ou pris dans le bouc qu'il avait décidé depuis peu d'arborer. Ce faisant, il se rappela que, depuis plusieurs jours, il négligeait de raser le reste de son visage : sa barbe courte ne ressortait plus nettement sur sa peau, mais s'amenuisait par paliers indistincts le long de ses joues.

Il s'en moquait.

Le vent rabattait en arrière des mèches de ses longs cheveux, qui battaient anarchiquement. Des mèches égarées venaient le cingler, piquant ses yeux assombris.

Il s'en moquait !

Le regard sur Portcalim, il tâchait de démêler ses impressions. Il avait vécu près des deux tiers de sa vie dans la cité tentaculaire située sur la côte sud. Là, il s'était fait sa réputation de guerrier et d'assassin, là, et seulement là, il pouvait se prétendre chez lui. Il la voyait à présent sous ses yeux, brune et sale malgré le soleil impitoyable du désert qui faisait briller le marbre blanc des demeures les plus imposantes. L'astre n'épargnait pas non plus sa lumière aux innombrables taudis, cahutes et toiles de tentes déchirées situées tout au long des rues boueuses, dénuées d'un égout digne de ce nom. L'assassin de retour chez lui considérait Portcalim sans vraiment savoir ce qu'il ressentait. À une époque, il avait connu

sa place dans le monde. Il avait atteint les sommets de sa profession réprouvée, on ne prononçait son nom qu'avec crainte et révérence… Quand un pacha s'offrait les services d'Artémis Entreri pour tuer quelqu'un, le quelqu'un en question ne faisait pas de vieux os. Sans aucune exception ! Et, en dépit des nombreux ennemis qu'il s'était – bien sûr – faits, l'assassin avait pu fouler au grand jour les rues de Portcalim, sans raser les murs ; il savait que personne n'aurait eu l'audace de l'attaquer.

Personne n'aurait osé tirer sur Artémis Entreri : un tel tir aurait dû être absolument parfait du premier coup. Sous peine pour son auteur d'être vite repéré et achevé, il aurait dû tuer sur-le-champ un homme aux capacités inaccessibles, en apparence, à un simple mortel.

Un mouvement sur le côté, le déplacement d'une ombre, attira l'attention d'Entreri. Il secoua la tête, soupira sans grande surprise quand une silhouette enveloppée dans une cape bondit hors des rochers, à cinq mètres environ devant l'assassin, lui bloquant le chemin, bras croisés sur sa poitrine épaisse.

— Alors, on va à Portcalim ? demanda l'homme. (Il avait un accent du Sud prononcé. Entreri ne répondit pas, garda la tête bien droite ; mais ses yeux observaient à la dérobée les nombreux rochers de chaque côté de la route.) Tu dois payer pour passer. Je vais te guider.

Sur ce, le bandit s'inclina et adressa à son interlocuteur un grand sourire édenté.

Entreri avait souvent entendu parler de ce genre de manœuvres d'intimidation, mais personne n'avait jusqu'à présent eu l'audace de s'en prendre à lui de cette manière. Il comprit qu'il s'était absenté vraiment longtemps. Il ne se donna pas la peine de répondre, et l'homme trapu devant lui bougea : écartant sa cape, il révéla l'épée passée dans sa ceinture.

— Tu proposes combien ? insista-t-il. (Entreri avait envie de lui dire de le laisser passer, mais, changeant d'avis, il se contenta de soupirer.) Sourd ? (L'homme dégaina son épée, fit un pas vers lui.) Tu me paies, sinon, avec mes copains, on prendra l'argent sur ton cadavre !

Entreri ne réagit d'aucune manière, ne sortit pas la seule

arme dont il disposait, sa dague à la garde sertie de gemmes. Cette immobilité indifférente parut irriter au plus haut point le tire-laine. Il jeta un coup d'œil furtif de côté, sur la gauche de l'assassin, lequel ne manqua rien de l'infime mouvement qu'il suivit : l'un des compagnons de son voleur, entre deux gros rochers, avait à la main un arc tendu.

— Alors ? ajouta l'homme. C'est ta dernière chance !

L'assassin se contenta de glisser discrètement son gros orteil sous un caillou. Debout face à son agresseur, il n'en gardait pas moins l'archer à l'œil. Il savait si bien déceler les plus dérisoires mouvements d'un adversaire – le frémissement d'un muscle, un clignement d'œil – qu'il sut anticiper et bouger le premier. Il fit un bond en diagonale (vers l'avant et sur la gauche), roula, porta un coup de son pied droit. Le caillou vola vers l'archer, sans le viser exactement (même Artémis Entreri n'était pas capable d'un tel exploit), dans le simple but de détourner son attention. En même temps qu'il effectuait son saut périlleux, l'assassin laissait sa cape se déployer dans l'espoir qu'elle s'interposerait entre la flèche et lui, ralentirait le projectile.

Mais il n'aurait pas dû s'inquiéter : le tireur le rata complètement. Il n'aurait d'ailleurs pas mieux fait si sa cible n'avait pas bougé !

Entreri atterrit bien droit sur ses pieds et s'apprêta à rencontrer la charge de l'homme à l'épée. Deux autres, comprit-il, surgissaient des rochers et venaient sur lui, un de chaque côté du chemin.

L'assassin, toujours sans dégainer son arme, fonça soudain en avant, se baissa au tout dernier moment pour éviter le coup d'épée qui le menaçait, puis, à l'intérieur de l'arc formé par la lame sifflant dans l'air, saisit le menton de son assaillant ; son autre main empoigna les cheveux à l'arrière du crâne de son adversaire. Il suffit à Entreri d'un mouvement sec pour jeter l'autre à terre. Il le laissa tomber, faisant glisser en même temps sa main sur le bras armé du voleur pour retenir toute velléité d'attaque. L'homme chut rudement sur le dos ; l'assassin lui piétina la gorge d'un coup violent ! L'agresseur relâcha sa prise sur son arme, presque comme s'il la tendait à Entreri.

Celui-ci la prit et s'écarta d'un bond – il ne voulait pas avoir

de cadavre encombrant sous les pieds au moment où les deux autres arrivaient sur lui, l'un de face et l'autre par-derrière. Cette fois, il porta un coup direct de la main gauche, suivi d'une fulgurante botte avec rotation de l'arme. L'autre, d'un pas en arrière, se mit hors de portée, mais l'assaut n'avait pas eu pour but de le blesser ; l'assassin passa l'épée dans la main droite, puis, soudain, recula lui aussi, faisant en même temps pivoter l'arme. Il poignarda l'homme derrière lui, sentit la pointe pénétrer la poitrine de son adversaire. L'air siffla dans le poumon perforé.

Par pur instinct, Entreri accompagna le mouvement de tout son corps qu'il fit tourner sur la droite en gardant son agresseur cloué par l'arme. Il plaça l'homme entre l'archer et lui ; mais, une fois de plus, la flèche de ce dernier rata largement sa cible. Elle vint se planter dans le sol à quelques mètres de l'assassin.

— Imbécile ! marmonna celui-ci.

Il arracha d'un geste brusque mais fluide la lame de la poitrine de sa victime qui s'affala. Voyant l'aisance de cette manœuvre, le dernier bandit porteur d'une épée comprit enfin la folie de toute l'entreprise, se détourna et s'enfuit.

Entreri pivota encore, lança l'épée empruntée dans la direction de l'archer sans viser précisément, se jeta à couvert.

Un long moment s'écoula.

— Où est-il ? appela l'archer depuis ses rochers. (Sa voix trahissait son inquiétude.) Merk, tu le vois ? (Encore un silence démesuré.) Mais où est-il donc ? s'écria le même homme, affolé. Merk ! Où est-il ?

— Juste derrière toi, chuchota une voix.

Une dague ornée de joyaux brilla, coupa la corde de l'arc, puis, sans laisser le temps à l'homme débordé de réagir, se plaqua contre sa gorge.

— P-pitié ! balbutia l'autre. (Il tremblait si fort que ce furent ses mouvements, et non l'action d'Entreri, qui firent perler le premier sang sur la lame au fil acéré.) J'ai des enfants, oui. Plein ! Dix-sept…

Sa plaidoirie s'acheva en un gargouillement quand Entreri l'égorgea d'une oreille à l'autre, s'appuyant du pied sur le dos de sa victime avant de le repousser face contre terre.

— Tu aurais dû te choisir un métier plus sûr, commenta-t-il.

Mais l'autre ne l'entendait plus.

L'assassin, à l'abri des rochers, examina les alentours, et repéra vite le quatrième de la bande qui se déplaçait furtivement le long du chemin. Il se rendait de toute évidence à Portcalim mais avait trop peur pour se décider à prendre la fuite à découvert. Entreri savait qu'il pouvait rattraper le brigand sans aucun problème, voire retendre rapidement l'arc pour l'abattre d'une flèche… Mais il n'en fit rien. Il s'en moquait. Sans même se donner la peine de fouiller les cadavres pour le butin, il essuya sa dague magique, la rengaina, revint sur la route. Oui, cela faisait vraiment longtemps qu'il était parti !

Avant de quitter la ville, Artémis Entreri avait connu sa place dans le monde… et à Portcalim. Voilà ce à quoi il pensait en considérant la cité où il revenait après tant d'années ; il savait que, dans le milieu mouvant où il avait évolué, bien des changements avaient dû intervenir dans les venelles et les allées ! Ses anciens associés seraient morts, sa réputation ne suffirait pas à lui obtenir audience auprès des nouveaux leaders (souvent autoproclamés) des diverses guildes et sectes.

— Que m'as-tu donc fait, Drizzt Do'Urden ? se demanda-t-il dans un gloussement amer.

Sa vie avait été bouleversée à partir du moment où le Pacha Amas l'avait chargé de s'emparer d'un pendentif magique, un rubis pris par un halfelin en fuite. Entreri avait cru la tâche facile ! Il connaissait la petite créature, Régis, qui n'aurait guère dû pouvoir résister.

Mais l'assassin ignorait que le halfelin s'était déjà révélé particulièrement apte à se munir d'alliés puissants, par exemple un elfe noir. Combien d'années s'étaient écoulées, s'interrogeait-il à présent, depuis sa première rencontre avec Drizzt Do'Urden, son égal aux armes, le seul à pouvoir brandir face à Entreri un miroir cruel lui révélant la vacuité de son existence ? Presque dix ans, oui. Pire encore : lui, humain, n'avait pu que vieillir, se dégrader peut-être, tandis que son ennemi drow, avec ses six siècles d'espérance de vie, n'avait pas pris une ride !

Oh, certes, Drizzt avait engagé l'assassin sur un chemin

introspectif des plus dangereux ! Tout s'était aggravé quand Entreri, en compagnie de ce qu'il restait de la famille de l'elfe noir, était encore une fois parti à sa poursuite. Car le drow avait vaincu l'humain sur un haut plateau non loin de Castelmithral… L'assassin serait mort sans l'intervention d'un congénère de son ennemi, un dénommé Jarlaxle qui l'avait sauvé pour l'emmener à Menzoberranzan, la grande cité des drows, place forte de Lolth, Reine Démoniaque du Chaos. L'humain ainsi projeté dans une ville toute d'intrigues et de brutalité avait trouvé un rang bien différent de ce qu'il connaissait : là, chacun avait des dons d'assassin, et Entreri, de par l'espèce à laquelle il appartenait, avait stagné au bas de l'échelle en dépit de ses prodigieux talents en ce domaine.

Pourtant ce n'était pas tant son rang subalterne qui l'avait marqué pendant son séjour chez les elfes noirs que le fait de comprendre soudain le vide de son existence ! En cette cité remplie d'autres Entreri, il en était venu à connaître l'absurdité de sa confiance en lui, de cette idée grotesque selon laquelle son application sans passion à l'art de combattre l'aurait automatiquement élevé au-dessus du troupeau ! Oui, il savait cela désormais quand il voyait Portcalim, la ville qu'il avait considérée comme son chez-soi… le dernier refuge lui restant, pensait-il, dans le monde entier.

En ce séjour obscur et mystérieux, Menzoberranzan, Artémis Entreri avait appris l'humilité !

Descendant vers la ville, l'assassin se demanda à plusieurs reprises s'il souhaitait vraiment revenir. Il savait que les premiers jours seraient périlleux, certes, mais ce qui faisait hésiter son pas d'ordinaire plein d'arrogance n'était pas tant la peur pour sa vie que la crainte de la poursuivre…

En apparence, Portcalim avait peu changé, elle était bien toujours la cité aux mille mendiants, comme Entreri se plaisait à l'appeler ! Il passa en effet devant des dizaines de malheureux affalés des deux côtés de la route, en haillons ou même nus. La plupart n'avaient sans doute pas bougé depuis que la garde urbaine les avait jetés là le matin même, en dégageant le passage pour les équipages dorés des riches marchands. Ils tendaient vers l'assassin des doigts tremblants, osseux, des bras

émaciés, et leur extrême faiblesse les empêchait de garder leurs membres levés pendant les quelques petites secondes que mettait le passant indifférent à poursuivre son chemin.

Où aller ? se demandait Entreri. Son ancien employeur, le Pacha Amas, était mort depuis longtemps, tombé entre les griffes de la compagne redoutable de Drizzt, la panthère qui avait surgi quand l'assassin, exécutant ses ordres, avait ramené Régis et le pendentif. Après cet incident malencontreux, Entreri n'était pas resté longtemps dans cette ville, là où il avait amené le halfelin et entraîné la perte d'un personnage considérable. Quelle souillure sur le blason du mercenaire aux yeux des associés peu indulgents du « grand homme » ! Il aurait sans doute pu sans guère d'efforts rattraper ce faux pas, en offrant ses services tout de même précieux à un maître de guilde ou un pacha, mais il avait préféré prendre la route. Car, à ce moment, l'assassin tenait à se venger de Drizzt, non à cause de la mort d'Amas (il s'en moquait), mais parce que le drow et lui avaient férocement combattu dans les rues de la cité, sans issue nette. Entreri considérait qu'il aurait dû vaincre.

Il parcourait à présent les venelles sordides de Portcalim. La question s'imposait à lui : quel souvenir avait-il laissé ? Beaucoup d'autres assassins avaient dû clabauder sur lui en son absence, exagérer sa responsabilité dans la malheureuse affaire du halfelin pour renforcer leur propre position dans la misérable hiérarchie du caniveau…

Entreri sourit à cette idée, qu'il savait exacte : les médisances contre lui n'avaient guère dû être que chuchotées ! Même en son absence, ses *confrères* auraient redouté sa vengeance. Peut-être, en effet, n'était-il plus vraiment sûr de sa place dans le vaste monde, peut-être Menzoberranzan avait-elle mis sous ses yeux un miroir assombri… non, pas assombri, simplement vide. Il n'en demeurait pas moins qu'il appréciait toujours qu'on lui témoigne du respect.

Il lui faudrait peut-être le regagner, il ne devait pas l'oublier.

Tandis qu'il avançait dans les rues familières, les souvenirs affluaient à son esprit. Il connaissait à l'époque l'emplacement de la plupart des sièges de guildes, et à son avis, sauf purge radicale effectuée par les dirigeants légaux de la cité, beaucoup

devaient encore se dresser intacts, sans doute bruissant de l'activité de gens qu'il avait bien connus. L'organisation d'Amas avait subi de graves bouleversements suite à la mort du malheureux pacha suivie de la désignation de ce paresseux de Régis comme successeur. Entreri s'était occupé de ce problème mineur en enlevant le halfelin ; le chaos consécutif n'avait pas empêché la maison Amas de survivre quand l'assassin était parti vers le nord avec Régis. Peut-être était-elle toujours là, mais Entreri n'avait guère idée de qui pouvait la diriger à présent.

Il aurait paru logique de commencer par là pour entreprendre de se refaire une place au soleil à Portcalim, mais, croisant la voie qui menait au siège de la guilde, Entreri haussa simplement les épaules et poursuivit son chemin. Il croyait avancer au hasard, pourtant il se retrouva peu après dans un autre quartier qu'il avait beaucoup hanté ; il comprit qu'il s'était dirigé par là sans y penser… peut-être essayait-il de retrouver sa fougue juvénile !

Car, dans cette zone, un Artémis Entreri débutant avait fait ses premières preuves à Portcalim lorsque, jeune adolescent, il avait déjà vaincu tous ceux qui le défiaient, combattu l'homme envoyé par Theebles Royuset, lieutenant dans la guilde du puissant Pacha Basadoni. Oui, il avait tué l'homme de main, et plus tard celui qui l'avait envoyé, ce laideron de Theebles. Le meurtre impeccablement exécuté lui avait attiré l'attention favorable de Basadoni. Il était ainsi devenu lieutenant d'une des guildes les plus puissantes de Portcalim, de tout le Calimshan, ceci à l'âge tendre de quatorze ans !

Et à présent il s'en moquait. Se rappeler ses débuts n'attira pas le plus petit sourire sur son visage.

Il remonta davantage en arrière, jusqu'au malheur qui l'avait fait atterrir en ce lieu au départ, des épreuves qu'aucun enfant n'aurait pu surmonter ! Tous ceux qu'il avait connus, à qui il avait fait confiance, l'avaient trompé et trahi, à commencer par son propre père. Mais il s'en moquait, ne ressentait même plus la moindre souffrance… Tout n'était que vide absurde, sans cohérence ni rétribution.

Il vit une femme dans l'ombre d'une cahute, qui tendait son linge. Elle se renfonça, visiblement méfiante. Il comprenait son

inquiétude à voir passer un étranger, bien trop richement habillé, avec son costume de voyage solidement cousu, à l'étoffe épaisse, pour avoir à faire dans ce bidonville. L'apparition d'un inconnu dans un endroit hors la loi tel que celui-ci signifiait en général un danger.

— De là à là ! clama une voix de jeune homme, bouffie d'orgueil, où affleurait toutefois la crainte.

Entreri se retourna sans se presser et se retrouva face à un grand gamin dégingandé, nerveux, qui faisait osciller une massue bardée de piques.

L'assassin lui jeta un regard pénétrant et se vit dans ce visage juvénile. Enfin, non, pas lui : l'autre affichait trop clairement sa nervosité. Il ne survivrait sans doute pas longtemps.

— De là à là ! répéta plus fort le garçon en délimitant le périmètre.

Son geste allait d'une extrémité de la rue, celle par où était entré Entreri, jusqu'à l'autre, celle où il se rendait.

— Veuillez m'excuser, jeune maître ! répliqua l'assassin en s'inclinant légèrement.

Ce faisant, il toucha la dague ornée de joyaux qu'il avait à la ceinture, dissimulée dans les plis de sa cape. Un simple geste du poignet pouvait sans problème propulser l'arme cinq mètres plus loin, de l'autre côté des maigres défenses de ce jeunot maladroit, pour s'enfoncer dans sa gorge.

— Maître…, répéta l'autre. (Le mot sonnait davantage comme une question étonnée que comme une affirmation.) Parfaitement, maître ! (Il paraissait apprécier le titre.) Maître de cette rue et de toutes ces rues. Personne ne les arpente sans la permission de Taddio !

Sur les derniers mots, il se frappa à plusieurs reprises la poitrine du pouce.

Entreri se redressa ; pendant un instant fugitif, un éclat sinistre étincela dans ses yeux noirs, et les termes « maître mort » lui traversèrent l'esprit. Ce gamin venait de le défier, et l'Artémis Entreri d'avant, qui acceptait et surmontait tous les défis, n'aurait fait qu'une bouchée du misérable !

Mais cette bouffée d'orgueil passa, laissant l'assassin dénué d'émotion, non touché par l'insulte. L'homme poussa un soupir

résigné, se demanda s'il devait encore s'engager pour la deuxième fois en quelques heures dans un vain combat.

À quoi bon ? s'interrogea-t-il, considérant ce pitoyable petit garçon perdu campé sur un bout de rue dont personne avec un minimum de bon sens n'aurait voulu se prétendre propriétaire !

— Je vous demande bien pardon, jeune maître, énonça-t-il posément, je n'en savais rien. J'arrive en ville et ne connais pas vos coutumes.

— Tu devrais les apprendre, alors ! s'écria méchamment le jeunot.

La réponse humble d'Entreri l'avait encouragé. Il avança de quelques pas assurés.

Entreri secoua la tête et dirigea la main vers sa ceinture. Au lieu de sa dague, il saisit sa bourse dont il sortit une pièce d'or. Il la jeta aux pieds du gamin de plus en plus arrogant.

Celui-ci, qui buvait dans les caniveaux et se nourrissait de rogatons dénichés dans les allées derrière les maisons cossues, ne put dissimuler sa surprise émerveillée à la vue d'un tel trésor. Mais il retrouva sa contenance au bout d'un instant et adressa à l'assassin un regard fat.

— Il faut davantage ! insista-t-il.

Entreri jeta une autre pièce d'or, une d'argent.

— C'est tout ce que j'ai, jeune maître, affirma-t-il en écartant les bras.

— Si je viens te fouiller et que j'en trouve d'autres…, menaça l'inconscient.

L'assassin soupira encore et décida que, si cette petite frappe approchait, il la tuerait rapidement, sans souffrance.

Le jeunot se pencha, ramassa les trois pièces.

— Si tu reviens sur le domaine de Taddio, aie de l'or sur toi ! conseilla-t-il. Je t'avertis. Ouste, à présent ! Repars par où tu es venu !

Entreri jeta un coup d'œil dans la direction d'où il venait. En vérité, toutes se valaient pour lui à cet instant. Il fit un petit signe de tête et sortit du domaine de Taddio qui n'imaginait pas une seconde sa chance !

* * *

Le bâtiment se dressait sur deux hauts étages. Décoré de riches sculptures et de marbre brillant, il s'agissait bien du siège le plus luxueux de toutes les guildes de voleurs ! En principe, les personnes versées dans ce genre d'activités gardaient profil bas, vivaient en des lieux à l'apparence discrète, qui d'ailleurs pouvaient abriter les plus grandes richesses. Mais il n'en était pas ainsi pour la maison du Pacha Basadoni ! Le vieil homme – des plus chenus désormais, il approchait les quatre-vingt-dix ans – aimait le raffinement, tenait à exhiber le pouvoir et la splendeur de sa maison à quiconque voulait les voir.

Dans une grande pièce à l'étage, la salle de réunion des plus hauts gradés de la guilde, les deux hommes et la femme qui assuraient de fait la gestion des affaires courantes de l'imposante organisation discutaient avec un de leurs jeunes sbires opérant dans la rue. Il s'agissait davantage d'un garçon que d'un homme. Ce gringalet devait sa place au seul pouvoir attaché au Pacha Basadoni, sûrement pas à ses propres talents.

— Au moins, il est loyal, nota Hand après le départ de Taddio. (Ce chef à l'autorité sûre et subtile savait agir en maître dans l'ombre.) Deux pièces d'or, une d'argent… pas si mal pour quelqu'un en charge de cette section misérable !

— Si c'est bien tout ce qu'il a reçu de ce visiteur ! répondit Sharlotta Vespers dans un gloussement dédaigneux.

C'était elle le lieutenant de plus haute taille, avec son mètre quatre-vingt-cinq. Elle avait un corps mince, de gracieux mouvements, si gracieux que le Pacha Basadoni l'avait surnommée sa « branche de saule ». Tout le monde savait que le dirigeant suprême de la guilde avait pris Sharlotta pour maîtresse et la traitait comme telle dans les quelques rares occasions où son corps décrépit le lui permettait. On savait aussi que la femme avait utilisé cette relation pour son propre bénéfice, qu'elle était montée en grade en s'allongeant dans le lit du Pacha Basadoni. Elle n'en faisait d'ailleurs pas mystère, d'ordinaire un peu avant de tuer l'individu mâle ou femelle ayant protesté de cet état de choses.

Elle envoya d'un mouvement de tête ses longs cheveux noirs par-dessus son épaule afin que Hand voie bien son expression.

— Si Taddio avait reçu davantage, il nous l'aurait remis ! assura celui-ci.

Son ton révélait de l'irritation, comme toujours lorsqu'avec son autre collègue, Kadran Gordeon, il avait affaire à cette prétentieuse de Sharlotta. Hand était chargé des activités quotidiennes les plus discrètes de l'organisation Basadoni : pickpockets, prostituées hantant les allées près du marché. Kadran Gordeon s'occupait des troupes armées. Mais c'était Sharlotta, la *branche de saule*, que le vieux chef écoutait d'abord ! Elle était son bras droit, la voix du vieillard qu'on ne voyait plus guère.

Quand Basadoni se déciderait à mourir, il ne faisait aucun doute que ses trois lieutenants se battraient pour le pouvoir. Ceux n'ayant qu'une idée superficielle du fonctionnement de la guilde parieraient certainement sur Kadran Gordeon, le vantard toujours prêt à se mettre en avant, mais ceux qui, tel Hand, savaient mieux comment marchaient les choses, se rendaient compte que Sharlotta Vespers avait déjà pris de bonnes dispositions pour affermir sa position, avec ou sans la présence tutélaire du vieillard.

— Combien de temps allons-nous encore perdre à spéculer sur les actes de cette larve ? protesta Kadran Gordeon. Trois nouveaux commerçants ont monté leur étal au marché sans notre permission, à un jet de pierre d'ici ! Voilà ce qui importe et devrait retenir notre attention.

— On en a déjà discuté, répliqua la femme. Tu veux obtenir de nous la permission d'envoyer tes soldats, voire un mage de guerre, pour leur donner une leçon. Tu ne l'obtiendras pas, la situation ne l'exige en rien.

— Si nous attendons que le Pacha Basadoni nous en donne l'ordre, d'autres risquent de s'imaginer qu'ils n'ont pas à nous régler le droit d'opérer dans notre zone !

Kadran se tourna vers Hand, qui se ralliait souvent à son avis lors de ses discussions avec Sharlotta. Mais le voleur, visiblement, pensait à autre chose ; il baissait les yeux sur une des pièces que leur avait remises le gamin, Taddio. Hand remarqua enfin qu'on le regardait et fit face à ses collègues.

— Quoi ? demanda Kadran.

— Je ne connais pas ces pièces-là, expliqua Hand en lui lançant la monnaie.

Kadran l'attrapa, l'examina brièvement, puis, l'air étonné, la tendit à Sharlotta.

— Moi non plus je n'ai jamais vu cette gravure, reconnut-il. Cela ne vient pas de la ville, je ne crois pas, ni même du Calimshan.

Sharlotta détailla la pièce, et ses yeux d'un vert lumineux s'éclairèrent.

— Le croissant de lune, commenta-t-elle avant de retourner le disque de métal. Le profil de licorne. Cette pièce a été frappée dans la région de Lunargent.

Les deux autres se dévisagèrent, aussi surpris que Sharlotta.

— Lunargent ? répéta Kadran, incrédule.

— Une cité loin au nord, à l'est d'Eauprofonde, précisa la femme.

— Je sais où se trouve Lunargent ! Le domaine de Dame Alustriel, si je me rappelle bien. Ce n'est pas cela qui m'étonne !

— Pourquoi un marchand de Lunargent (s'il s'agissait bien d'un marchand) se retrouverait-il dans le bidonville sans intérêt où sévit Taddio ? demanda Hand, faisant écho aux interrogations de Kadran.

— Je m'étonne même que quiconque possédant plus de deux pièces d'or se promène par là ! appuya celui-ci. (Il crispa les lèvres, tordit la bouche dans sa grimace coutumière, qui souleva un côté de sa longue moustache incurvée bien plus haut que l'autre ; tout son visage morose en parut déséquilibré.) Cette pièce ne fait qu'appeler d'autres questions…

— L'homme est sans doute arrivé à Portcalim par bateau, entré dans la ville par les quais, supposa Hand, pour se perdre dans ce labyrinthe de ruelles puantes. Les quartiers, après tout, se ressemblent beaucoup ! Un étranger s'y égare facilement.

— J'ai du mal à croire aux coïncidences, objecta Sharlotta. (Elle lança la pièce à Hand.) Va porter ça à un de nos sorciers stipendiés, Giunta le Devin par exemple. Peut-être le précédent propriétaire de l'objet a-t-il laissé suffisamment de traces dessus pour qu'il le localise.

— Voilà un bien grand effort à consacrer à quelqu'un

suffisamment impressionné par le gamin pour payer ! remarqua Hand.

— J'ai du mal à croire aux coïncidences, répéta Sharlotta. Je n'imagine pas une seconde que ce pauvre Taddio puisse intimider qui que ce soit… sauf si l'individu savait qu'il travaillait pour le Pacha Basadoni. Et je n'apprécie pas du tout l'idée que quelqu'un si au fait de notre organisation se permette de se promener sans prévenir sur notre territoire. Cherchait-il quelque chose ? Une faiblesse chez nous, peut-être ?

— Voilà bien des suppositions, commenta Kadran.

— Quand il s'agit de prévenir le danger, je traite chacun en ennemi jusqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire. En connaissant mes ennemis, je peux me prémunir contre toutes leurs tentatives.

Le double sens de telles paroles adressées à Kadran Gordeon était difficile à ne pas percevoir, mais le soldat redoutable fut bien obligé d'acquiescer à cette prudente manière de voir. Ce n'était pas tous les jours qu'un marchand porteur d'une monnaie frappée dans la lointaine cité de Lunargent se retrouvait dans un quartier sordide de Portcalim !

* * *

Il connaissait ce bâtiment mieux que tout autre de la ville. Entre ces murs bruns et banals, sous l'apparence d'un entrepôt des plus communs, s'affichaient tapisseries brodées d'or et armes superbes ! Derrière cette porte discrète, condamnée, sous le porche de laquelle s'abritait pour l'heure un vieux mendiant, se cachait toute une salle remplie de belles danseuses – voiles tournoyants, arômes envoûtants –, de bains chauds d'eau parfumée et de spécialités de bouche venues de tous les Royaumes.

La maison avait été celle du Pacha Amas. Après la mort de celui-ci, l'elfe noir l'avait confiée à Régis qui l'avait brièvement dirigée, jusqu'à ce que l'assassin décide que cet imbécile de halfelin avait assez connu la gloire, et quitte Portcalim avec Régis – il n'avait ensuite plus jamais vu la cité jusqu'à son retour, tout à l'heure. L'établissement se trouvait à l'époque en

plein chaos, objet de combats entre plusieurs factions. Entreri voyait bien Quentin Bodeau en vainqueur : il avait alors joui d'une situation de voleur respecté, avec plus de vingt ans d'expérience. Mais, dans la confusion ambiante, avec les troupes mal tenues, mutinées, l'assassin doutait que le trophée ait valu tous ces efforts ! Peut-être une autre guilde s'était-elle emparée du territoire à présent, peut-être l'intérieur de cet entrepôt marron était-il devenu aussi banal que l'extérieur…

Entreri gloussa à cette idée, aux possibilités d'évolution de la situation qu'il avait connue, mais il n'avait pas le courage de se concentrer dessus. Peut-être finirait-il par s'introduire dans la place, pour satisfaire le peu de curiosité qu'il ressentait. Peut-être pas.

Il s'attarda devant le seuil condamné, s'en approcha même suffisamment pour apercevoir le lien habile qui tenait pliée la jambe du mendiant, lui donnant l'apparence d'un unijambiste. De toute évidence, cet homme assurait la fonction de sentinelle ; il devait avoir disposé lui-même dans sa sébile l'essentiel des quelques pièces de cuivre qu'on y voyait, dans le double but d'encourager un éventuel mouvement charitable et de rendre le déguisement plus crédible.

Peu importait. Entreri décida de s'en tenir à son rôle de visiteur candide à Portcalim, se plaça juste devant l'homme et alla pêcher dans sa bourse une pièce d'argent qu'il laissa tomber dans le sac du mendiant. Il remarqua la lueur d'étonnement dans les yeux du (faux) vieillard : pour prendre sa bourse, il avait écarté sa cape, révélant la garde de sa précieuse dague incrustée de gemmes. L'arme était fameuse dans les venelles obscures de Portcalim !

Avait-il commis une erreur en laissant voir cette lame ? se demanda-t-il en s'éloignant. Il n'avait pas eu l'intention de révéler son identité, mais pas davantage celle de *ne pas* la révéler… La question préoccupante ne s'attarda pas davantage dans son crâne que ses spéculations sur le sort de la maison Amas. Peut-être avait-il eu tort. Peut-être avait-il montré sa dague par un besoin désespéré de se trouver un peu de distraction ! L'homme avait pu la reconnaître pour ce qu'elle était, une possession unique d'Artémis Entreri, ou bien ne

l'avait remarquée que parce qu'il s'agissait d'une arme magnifique.

Qu'importait ?

* * *

Plus tard ce même soir, LaValle faisait de grands efforts pour garder un souffle égal, sans tenir compte des murmures de ses alliés nerveux à côté de lui, tandis qu'il plongeait son regard dans la boule de cristal. La sentinelle, tout agitée, avait rapporté l'incident intervenu à l'extérieur : un homme à l'allure ferme et assurée de guerrier, porteur d'une dague digne d'un capitaine de garde royale, lui avait remis une pièce étonnante !

La description de l'arme avait mis les vétérans de la maison, le sorcier LaValle y compris, dans tous leurs états. Le mage, longtemps collègue en guilde du redoutable Artémis Entreri, avait vu de nombreuses fois cette dague (trop souvent de bien trop près) ; il avait pu employer la connaissance qu'il en avait pour rechercher l'étranger dans sa boule de cristal. De ses yeux magiquement projetés, il avait exploré les rues de Portcalim, passant d'ombre en ombre, puis vu l'image prendre forme. Oui, c'était bien la lame en question, celle d'Entreri, de retour en ville ! À mesure que les détails se précisaient, le sorcier et ceux à ses côtés – Quentin Bodeau, très nerveux, et deux jeunes tueurs arrogants – allaient voir si son porteur se révélait cet assassin entre tous les assassins.

Une petite chambre apparut clairement.

— L'auberge de Tom Hochechef, indiqua Dog Perry, qui se plaisait à se targuer du surnom d'« Arrache-Cœur ».

Il prétendait savoir retirer le cœur de ses victimes assez vite pour que les agonisants puissent le voir battre quelques instants. Mais personne, à part lui, n'avait jamais assisté à l'exploit.

LaValle leva la main pour le faire taire. L'image achevait de se préciser, centrée sur la ceinture pendue à un montant au pied du lit. La fameuse dague y était attachée.

— Oui, c'est celle d'Entreri ! grogna Quentin Bodeau.

Un homme passa devant l'objet, torse nu. Son corps ferme

arborait la marque d'années d'exercice sans relâche, ses muscles saillaient au moindre mouvement. Bodeau, intrigué, étudia le personnage, avec ses longs cheveux, son bouc, sa barbe mal taillée. Il avait toujours connu Entreri comme perfectionniste et soigné jusqu'à l'extrême… Il regarda LaValle pour avoir une certitude.

— C'est lui, assura le sorcier, l'homme qui connaissait peut-être le mieux l'assassin dans toute la cité.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Bodeau. Revient-il en ami ou en ennemi ?

— En neutre, je pense. Artémis Entreri n'a jamais vraiment eu d'allégeance particulière à une guilde donnée, il est trop indépendant. Il profite des richesses de chacune, loue ses services d'élite au plus offrant.

Tout en parlant, LaValle jeta un coup d'œil aux deux tueurs qui ne connaissaient leur aîné que de réputation. Chalsee Anguaine, le plus jeune, gloussait avec nervosité (une nervosité justifiée, se disait le sorcier), mais Dog Perry plissait les yeux, scrutait le personnage dans la boule de cristal. La jalousie le tourmentait, ça crevait les yeux : Dog Perry voulait avant toute chose ce dont Entreri jouissait déjà, la réputation fort enviée de plus grand des assassins.

— Peut-être devrions-nous chercher au plus vite à l'employer, musa Quentin Bodeau qui faisait de son mieux pour dissimuler son inquiétude. (Dans le monde dangereux des guildes de malfaiteurs de Portcalim, l'inquiétude était signe de faiblesse.) Ainsi nous pourrions en apprendre davantage sur les intentions de l'homme, et le but de son retour en ville.

— Ou nous pourrions simplement le tuer, plaça Dog Perry.

LaValle retint un petit rire ; ce ruffian était si prévisible ! Et il ne comprenait rien à la nature d'Artémis Entreri. Le sorcier n'avait aucune affection ni estime pour ce jeune sbire prétentieux, il espérait presque que le chef de la guilde accorderait son vœu à Dog Perry, l'enverrait pourchasser l'assassin réputé.

Mais Bodeau, sans avoir jamais eu affaire directement à Entreri, se rappelait fort bien les innombrables récits relatifs à l'œuvre de cet homme. Il dirigea sur son subordonné téméraire

un regard proprement incrédule.

— Engagez-le si vous en avez besoin, suggéra LaValle. Dans le cas contraire, contentez-vous de l'observer sans le menacer.

— Ce n'est qu'un homme, nous sommes cent ! protesta Dog Perry que plus personne n'écoutait.

Bodeau voulut répondre à son sorcier, mais s'arrêta net. Toutefois son expression trahissait ses pensées : de toute évidence, il avait peur que le fameux assassin soit revenu prendre le commandement de sa guilde, et une telle crainte s'appuyait sur des arguments raisonnables. Certes, Entreri connaissait encore bien des personnes influentes en ville, assez, avec ses talents extraordinaires, pour défaire quelqu'un du genre de Quentin Bodeau. Pour autant, LaValle ne pensait pas fondées les inquiétudes de son employeur, car il comprenait suffisamment le caractère de l'assassin pour savoir qu'il n'avait jamais recherché une position de dirigeant ; il restait un solitaire. Après avoir renversé le halfelin Régis de son trône vacillant à la tête d'une guilde, il aurait pu prendre sa place, mais il s'était contenté de partir, et avait quitté Portcalim en laissant les autres se battre pour le pouvoir.

Non, décidément le sorcier ne pensait pas qu'Entreri veuille diriger une quelconque organisation. Il s'efforça de rassurer Bodeau :

— Quoi que nous décidions finalement, il me paraît clair que nous avons tout intérêt à nous contenter d'observer ce personnage redoutable, expliqua-t-il pour le bénéfice, aussi, des deux jeunes lieutenants, afin d'apprendre s'il est là en ami, en ennemi ou en neutre. Cela n'aurait aucun sens de nous opposer à un adversaire aussi formidable sans nous être assurés de la nécessité d'un tel mouvement ! Pour ma part, je n'y crois pas.

Bodeau acquiesça, heureux de cet avis réconfortant ; LaValle sortit avec une inclinaison de tête. Les deux autres le suivirent.

— Si Entreri représente une menace, on devrait l'éliminer ! persista Dog Perry. (Il avait rattrapé le sorcier dans le couloir.) Maître Bodeau l'aurait bien compris si tu n'avais pas dit le contraire.

LaValle jeta un long regard sévère au jeune coq. Il n'appréciait pas qu'un ignorant qui n'avait pas la moitié de son

âge, et aussi peu d'expérience en ces matières, lui parle de la sorte. Le sorcier avait été en contact avec des assassins de la trempe d'Artémis Entreri avant même la naissance de cet insolent !

— Je n'irai pas jusqu'à dire que tu as entièrement tort, concéda-t-il.

— Mais alors pourquoi ce conseil à Bodeau ?

— Si Entreri est venu à Portcalim à la demande d'une autre guilde, alors toute initiative de maître Bodeau pourrait attirer sur nous de sérieuses représailles, répondit le sorcier. (Il improvisait, il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait.) Tu sais, bien sûr, que c'est sous les ordres du Pacha Basadoni en personne qu'Artémis Entreri a fait son apprentissage.

— ... Bien sûr, mentit Dog Perry.

LaValle adopta une posture faussement réfléchie, tapota du doigt ses lèvres serrées.

— Eh bien, peut-être tout cela n'a-t-il aucun rapport avec nous ! poursuivit-il. À coup sûr, quand la nouvelle du retour d'Entreri, plus vieux, peut-être diminué, avec éventuellement moins de relations utiles en ville, se répandra dans les rues, cet homme redoutable sera observé de près.

— Il s'est fait bien des ennemis !

Dog Perry, intrigué par les mots et le ton du sorcier, cherchait à voir où il voulait en venir. Mais LaValle secoua la tête.

— La plupart des ennemis de l'homme qui a quitté Portcalim il y a si longtemps sont morts, depuis... Pas des ennemis, non, des rivaux. Combien de jeunes assassins prometteurs rêvent du pouvoir que pourrait leur apporter un unique coup d'épée bien placé ? (L'autre plissa les yeux ; il commençait à voir où menait la conversation.) Celui qui tuera Entreri, par le fait, pourra s'arroger par procuration le mérite d'avoir abattu toutes les victimes d'Entreri ! Un seul coup lui bâtira une réputation complète. Le vainqueur de cet assassin deviendra sur-le-champ, ou presque, l'homme de main le plus recherché de toute la ville !

Le sorcier haussa les épaules, leva les mains, puis poussa la porte de ses quartiers, plantant là un Dog Perry perplexe aux oreilles de qui résonnaient encore ces paroles.

À vrai dire, il n'importait guère à LaValle que ce jeune trublion le prenne ou non au mot, mais le retour de l'assassin le préoccupait très réellement. Entreri le rendait mal à l'aise, bien davantage que d'autres personnages inquiétants qu'il avait pu côtoyer au cours des ans. Le sorcier avait survécu jusqu'ici en s'appliquant à ne présenter de menace pour personne, à servir quiconque, à un moment donné, avait le pouvoir dans la guilde, cela sans poser de question. Il avait été des plus utiles au Pacha Amas, puis, à la mort de celui-ci, avait sans aucun problème transféré sa loyauté à Régis, parvenant même à convaincre les amis de celui-ci (un elfe noir, un nain !) que le halfelin n'avait rien à craindre de lui. De même, quand Entreri s'en était pris à Régis, LaValle s'était tenu à l'écart le temps que le conflit soit résolu – même si, en toute rigueur, il n'avait jamais eu le moindre doute quant à l'identité du vainqueur – avant de se ranger du côté du manche. Il avait poursuivi sans discontinuer cette politique, maître après maître, au cours de la période tumultueuse qui avait suivi le départ d'Entreri, pour en arriver au dirigeant actuel, Quentin Bodeau.

Cela dit, en ce qui concernait Entreri, les choses étaient un peu différentes. Au cours des décennies, LaValle avait pris soin de rester isolé, dans une position écartée mais solide. Il faisait tout son possible pour ne pas se créer d'ennemis dans un milieu où faisait rage une compétition mortelle, sans oublier toutefois que même un innocent spectateur pouvait se retrouver abattu au cours d'une banale bagarre ! De sorte qu'il avait établi autour de lui des défenses magiques très puissantes ; si un individu du genre de Dog Perry, pour une raison ou pour une autre, se mettait en tête de vouloir se débarrasser du sorcier, il trouverait en lui un adversaire parfaitement capable de se défendre. Mais Entreri était d'une autre trempe, et cela suffisait pour que sa seule vue contrarie LaValle : à force de l'observer, au cours des années, il en était arrivé à la conclusion que, quand il s'agissait de cet assassin, *aucune* défense ne serait suffisante !

Le sorcier, assis sur son lit jusque tard dans la nuit, tenta de se rappeler dans le détail chacune des occasions où il avait rencontré Entreri, pour essayer de comprendre la raison (s'il y en avait une) qui l'avait fait revenir à Portcalim.

2
Faire cavaler la bête

Ils avançaient à une allure lente mais régulière. Au printemps, sur la toundra, l'emprise du gel faiblissait, et le sol se comportait en immense éponge, enflée par endroits jusqu'à former des monticules plus hauts que Wulfgar. La terre retenait les bottes des voyageurs comme pour s'accrocher désespérément à eux. Drizzt, le pas plus léger, s'en sortait mieux que ses compagnons – ceux qui marchaient, du moins. Régis, confortablement installé en hauteur sur les épaules d'un Wulfgar résigné, ne sentait aucune humidité boueuse envahir ses bonnes bottes bien chaudes ! Cela dit, les trois autres, ayant chacun vécu bien des années dans le Valbise, habitués au terrain difficile du printemps, ne se plaignaient pas. Ils savaient dès le début que la partie la plus pénible, la plus lente du voyage, serait la première, jusqu'au moment où ils auraient contourné les contreforts ouest de l'Épine dorsale du Monde pour quitter le val.

De temps en temps, ils tombaient sur une zone caillouteuse qui correspondait en fait aux restes d'une grande route construite bien longtemps auparavant entre Dix-Cités et l'extrémité de la chaîne de montagnes. Ces moments de répit ne leur apportaient guère que l'assurance qu'ils ne se fourvoyaient pas… et cela ne paraissait pas primordial dans les vastes espaces ouverts de la toundra, puisque tout ce qu'ils avaient à faire était de se repérer sur les pics s'élevant au sud pour ne pas se perdre.

Drizzt les guidait, s'efforçait de trouver un itinéraire permettant aux voyageurs d'arpenter le plus longtemps possible

les régions où poussait une épaisse herbe jaunâtre qui accordait un minimum de fermeté au sol saturé d'eau. Évidemment (le drow comme ses compagnons le savaient) cette haute végétation pouvait aussi servir de camouflage aux redoutables yétis de la toundra, ces bêtes toujours affamées qui aimaient la chair des voyageurs imprudents.

Mais, avec Drizzt Do'Urden à leur tête, les amis pouvaient difficilement s'estimer imprudents !

Ils laissèrent la rivière derrière eux, trouvèrent une autre portion de route antique alors que le soleil approchait de l'horizon à l'ouest. Et là, juste à côté d'une longue plaque rocheuse, ils remarquèrent des traces fraîches.

— Chariot, diagnostiqua Catti-Brie à la vue des longs sillons continus.

— Deux, compléta Régis parce que ces sillons étaient chaque fois doubles.

La jeune femme secoua la tête.

— Un seul, corrigea-t-elle. (Elle étudiait les empreintes, notait que parfois elles se confondaient et à d'autres moments se séparaient, formant toujours une ligne plus épaisse avant de redevenir distinctes.) Il glisse dans la boue en avançant, et l'arrière n'est pas toujours aligné sur l'avant.

— Bien vu ! la félicita Drizzt. (Il était arrivé à la même conclusion.) Un seul véhicule qui se dirige vers l'ouest. Il n'a pas plus d'une journée d'avance sur nous.

— Un chariot frété par des marchands a quitté Bremen trois jours avant qu'on y arrive, indiqua Régis, toujours au fait des mouvements concernant Dix-Cités.

— On dirait qu'ils ont du mal sur ce terrain lourd, remarqua Drizzt.

— Ils vont p't'être trouver d'autres ennuis ! appela Bruenor non loin, sur le côté. (Le nain se penchait sur une zone herbue. Les amis le rejoignirent et virent tout de suite ce qui avait attiré son attention : plusieurs empreintes nettement marquées dans la boue.) Un yéti ! fit-il d'un ton dégoûté. Il est v'nu droit sur les traces du chariot, et est reparti. S'il sait pas qu' des voyageurs sont passés par là, moi chuis un gnome à barbe.

— Ses traces sont plus récentes que celles du chariot, ajouta

Catti-Brie.

En effet, la terre n'avait pas encore réabsorbé l'eau en leur creux. Régis, toujours perché sur les épaules de Wulfgar, jeta un regard inquiet tout autour de lui, comme s'il s'attendait à voir une centaine de créatures hirsutes leur foncer dessus.

Drizzt se pencha lui aussi pour étudier la piste, secoua la tête.

— Mais si, elles sont plus récentes ! insista Catti-Brie.

— Je suis bien d'accord avec toi là-dessus, précisa le drow, mais pas sur l'identité de la bête passée par ici.

— C'était quand même pas un cheval ! grommela Bruenor. Ou alors un à deux pattes. Un yéti, oui, un gros.

— Trop gros, assura Drizzt. Pas un yéti, un géant.

— Un géant ? répéta le nain, sceptique. Mais on est presque à vingt kilomètres des montagnes ! Qu'est-ce que f'rait un géant dans le coin ?

— Bonne question…

Le ton grave du drow donnait une claire indication sur la raison qu'il imaginait : quand les géants quittaient l'Épine dorsale du Monde – rarement – c'était pour semer la violence. Peut-être s'agissait-il d'un individu isolé (hypothèse la plus favorable), ou bien d'un éclaireur envoyé en avant par une troupe plus étoffée, plus dangereuse !

Bruenor cracha un juron et frappa le sol spongieux du sommet de sa hache ébréchée.

— Si tu comptes refaire tout l'chemin à pied vers ces fichues villes, l'elfe, n'y compte pas ! s'écria-t-il. Moi j'veux sortir de cette bouillasse ! Là-bas, ils s'débrouillent très bien sans toi depuis des années, ils ont pas besoin de nous maint'nant !

— Mais s'il s'agit de géants…, commença Catti-Brie.

Drizzt l'interrompit :

— Je ne pensais pas à faire demi-tour. Ce n'est pas dans mes intentions, sauf si nous avions la preuve que ces traces annoncent un désastre pire que celui apporté par un seul géant, ou même un groupe. Non : notre route va toujours à l'ouest, plus que jamais, et vite. J'espère que nous pourrons rattraper ce chariot avant que la nuit tombe, ou juste après. Parce que si ce géant fait partie d'une troupe en chasse et qu'il a repéré les

traces du passage récent des marchands, ces malheureux partis de Bremen ne tarderont pas à avoir grand besoin de notre aide !

Ils suivirent donc à une allure plus rapide la piste laissée par le véhicule. Deux heures plus tard, ils virent cinq voyageurs aux prises avec une roue de leur chariot sur le point de lâcher : deux d'entre eux, de toute évidence une escorte louée pour la route, gardaient levée la caisse du véhicule tandis qu'un troisième, un jeune homme robuste que Régis identifia comme maître Camlaine, marchand d'objets sculptés, s'échinait sans grand succès à redresser la roue voilée. Les deux gardes enfoncés dans la boue presque jusqu'au jarret, malgré tous leurs efforts, avaient du mal à lui laisser assez d'espace pour effectuer la réparation.

Les visages des cinq hommes s'illuminèrent quand ils virent approcher Drizzt et ses compagnons. Habitant le Valbise, ils avaient tout de suite reconnu les fameux héros.

— Belle journée pour nous, maître Do'Urden ! s'écria le marchand Camlaine. Pouvons-nous employer la force prodigieuse de votre compagnon barbare ? Je vous promets une bonne récompense. Je dois rejoindre Luskan d'ici quinze jours, mais la chance persiste à nous déserter depuis notre départ de Bremen. Je nous vois déjà arriver sous les premières neiges de l'hiver…

Bruenor tendit sa hache à Catti-Brie, fit signe à Wulfgar.

— Allez, fiston, si t'es gentil j'vais te montrer comment on fait l'enclume ! (Wulfgar fit dévaler ses épaules à Régis d'un mouvement nonchalant. Le halfelin gémit, se précipita vers un carré d'herbe. Il ne voulait pas tacher de boue ses bottes toutes neuves.) Tu crois qu' tu peux lever ça ? demanda le nain à son colosse de fils qui le rejoignait.

Sans un mot, sans même se donner la peine de poser son superbe marteau guerrier, *Crocs de l'égide*, Wulfgar saisit le chariot et le souleva. La boue protesta à grand bruit de succion, s'accrocha à sa proie, mais elle n'était pas de taille ! La roue s'arracha au sol détrempé.

Les deux gardes, d'abord ébaubis, trouvèrent des prises pour aider à la manœuvre. Le chariot s'éleva encore un peu. Bruenor se mit à quatre pattes, passa sous l'essieu, tout près de la roue.

— Vas-y, arrange l'foutu machin ! ordonna-t-il.

Il grogna en sentant une partie du poids revenir sur ses épaules. Wulfgar, pendant ce temps, saisissait la roue des mains du marchand pour la remettre en place. Il fit un pas en arrière, saisit *Crocs de l'égide* à deux mains et frappa un bon coup pour la caler. Bruenor grogna encore parce que le poids s'était déplacé. Le barbare retourna ensuite soulever le chariot de quelques centimètres supplémentaires pour que son père puisse se dégager. Maître Camlaine inspecta le résultat des efforts fournis, se retourna avec un grand sourire et hocha la tête, approbateur.

— Vous pourriez entamer une nouvelle carrière, maître nain et puissant barbare, fit-il dans un éclat de rire, celle de réparateurs de roues !

— Un roi nain n'a pas d'autre ambition ! répliqua Drizzt en approchant avec Catti-Brie et Régis. Laisse donc ton trône, Bruenor, pour dépanner les marchands en difficulté !

Tous s'esclaffèrent à ces mots, sauf Wulfgar, qui semblait indifférent à toute l'histoire, et Régis, qui s'inquiétait encore pour ses bottes boueuses.

— Vous êtes bien loin de Dix-Cités, nota Camlaine, et il n'y a rien par là, à l'ouest. Quitteriez-vous une fois de plus le Valbise ?

— Pour peu de temps, assura Drizzt. Nous avons une affaire à régler au sud.

— À Luskan ?

— Plus loin encore. Mais on dirait bien que, finalement, nous passerons par là.

Camlaine parut ravi de ce dernier point. Il tendit la main vers la bourse à sa ceinture, mais Drizzt l'arrêta du geste. Il trouvait ridicule que l'homme offre de payer.

— Oui, bien sûr..., se reprit le marchand, embarrassé. (Il se rappelait que Bruenor, roi nain, possédait des richesses au-delà de tout ce que lui pouvait espérer amasser dans sa vie.) J'aimerais tant pouvoir régler ma... notre dette ! Mieux encore, j'aimerais pouvoir vous convaincre de nous accompagner jusqu'à Luskan. Bien sûr, je me suis attaché les services d'hommes fort capables, ajouta-t-il en hochant la tête à l'adresse de ses deux gardes, mais le Valbise n'en demeure pas moins un

endroit dangereux… Des épées, marteaux guerriers ou haches supplémentaires seraient toujours les bienvenus !

Drizzt regarda ses compagnons ; personne ne marqua de réticence. Le drow acquiesça.

— Oui, nous quitterons le val avec vous, accepta-t-il.

— Votre mission est-elle urgente ? demanda alors Camlaine. Jusqu'à présent, notre chariot a péniblement glissé au lieu de rouler, et les chevaux fatiguent. Nous comptions nous installer pour la nuit après avoir réparé, mais je vois qu'il reste encore deux ou trois heures de jour…

Le drow interrogea de nouveau ses compagnons du regard et ne vit personne protester. Il était très important de parvenir jusqu'à l'Envol de l'Esprit pour détruire Crenshinibon, mais enfin la chose ne présentait pas de caractère d'urgence. Drizzt repéra un bon endroit pour le campement, une éminence assez haute non loin ; chacun entreprit de poser son paquetage. Camlaine offrit à ses nouveaux compagnons une riche daube de gibier. Tous bavardèrent de choses et d'autres au cours du repas. Les cinq voyageurs de l'expédition marchande faisaient surtout les frais de la conversation, parlant avant tout des problèmes qui avaient pu se poser à Bremen au cours de l'hiver, de la reprise de la saison de pêche à la truite à tête plate, le poisson dont l'os fournissait la matière des objets finement sculptés dont ils faisaient commerce. Drizzt et ses amis écoutaient poliment, pas très intéressés. Régis, toutefois, avait vécu non loin du rivage de Maer Dualdon et, pendant des années, avait lui-même pratiqué ce type d'artisanat. Il insista pour que Camlaine lui montre la cargaison qu'il allait vendre à Luskan et examina en détail chaque figurine.

— Tu crois qu'on va voir des géants cette nuit ? demanda Catti-Brie à Drizzt à voix basse.

Les deux compagnons s'écartèrent un peu du groupe pour discuter. Le drow secoua la tête.

— Celui qui a croisé les traces du chariot est retourné dans la montagne, rappela-t-il. Il devait seulement vérifier la route… J'ai craint d'abord qu'il ait entrepris de suivre la piste des marchands, mais, puisque Camlaine n'était pas loin et que nous n'avons vu aucun signe d'un monstre, je ne crois pas que nous

risquions de tomber sur lui.

— Mais il pourrait attaquer le prochain marchand qui passera par là, remarqua la jeune femme.

Drizzt ne pouvait prétendre le contraire. Il acquiesça, sourit… Les deux amis échangèrent un regard qui se fit peu à peu plus intense. Le retour de Wulfgar après six ans d'absence avait créé entre eux une gêne nouvelle : pendant la période où ils avaient été seuls, l'amitié entre eux s'était faite plus profonde, jusqu'à approcher le sentiment amoureux. Mais avec le barbare revenu, l'homme qui avait été fiancé à Catti-Brie au moment de sa disparition, la situation entre Drizzt et la jeune femme se compliquait.

Pas à cet instant, toutefois. Pour une raison que ni l'un ni l'autre ne comprenait, pendant une fugitive seconde ils se sentirent seuls au monde, heureux. Ils auraient pu croire le temps arrêté autour d'eux, tous les autres figés, oubliés.

Cela ne dura pas, car il y eut soudain de l'agitation de l'autre côté du campement ; les deux amis s'écartèrent l'un de l'autre. Catti-Brie quitta Drizzt du regard et vit que Wulfgar les observait avec attention. Elle croisa les yeux du barbare, mais, là aussi, pour un bref moment : un des gardes de Camlaine, derrière Wulfgar, appelait tout le monde avec force gestes.

— Notre copain le géant a décidé de montrer son vilain museau ? demanda la jeune femme.

Ils rejoignirent les autres ; le garde désignait une autre éminence non loin, une taupinière d'où sourdait la boue, qui faisait penser à un volcan miniature apparu au milieu de la toundra.

— Derrière ça, indiqua l'homme.

Drizzt étudia soigneusement la bosse. Catti-Brie tendit une flèche sur son arc *Taulmaril* le *Cherchecœur*.

— Un géant pourrait pas se cacher derrière ce p'tit bubon ! estima Bruenor qui n'en tint pas moins sa hache prête.

Le drow était d'accord. Il regarda tour à tour Catti-Brie et Wulfgar pour leur signifier de le couvrir. Puis il partit en courant, suivit une trajectoire prudente qui le mena en silence au pied de l'éminence. Après s'être assuré d'un coup d'œil derrière lui que ses amis étaient prêts, il gravit la bosse, ses

deux cimeterres en main.

Et, soudain, il se détendit, rengaina ses lames redoutables. Un homme à la carrure impressionnante, drapé de peaux de loup, fit le tour de sa cachette et se montra.

— Kierstaad, fils de Revjak ! s'écria Catti-Brie.

— Il a suivi son héros, supposa Bruenor en levant les yeux sur Wulfgar.

Chacun des compagnons, avec l'ensemble des barbares du Valbise, savait que le jeune homme portait un culte à Wulfgar. Il avait même dérobé *Crocs de l'égide* et suivi les compagnons partis jusque sur la mer des Glaces flottantes pour sauver le barbare du démon Errtu qui le retenait prisonnier. Aux yeux de Kierstaad, Wulfgar incarnait la grandeur possible des tribus du Valbise, et aussi celle qu'il souhaitait atteindre un jour.

L'idole du jeune homme fronça les sourcils.

Kierstaad et Drizzt échangèrent quelques mots, puis rejoignirent le groupe de voyageurs.

— Il est venu parler à Wulfgar, expliqua le drow.

— Je veux plaider pour la survie des tribus, reconnut le barbare en regardant son aîné, son héros.

— Elles sont en bonnes mains avec Berkthgar l'Audacieux, assura celui-ci.

— Pas du tout ! protesta Kierstaad d'un ton âpre. (Les autres comprirent qu'il valait mieux s'écarter pour laisser les deux hommes discuter.) Berkthgar comprend bien nos mœurs ancestrales, c'est vrai, mais elles ne nous offrent aucun espoir d'améliorer le sort que nous connaissons depuis des siècles. Seul Wulfgar, fils de Beornegar, peut vraiment unifier les tribus et renforcer nos liens avec les habitants de Dix-Cités.

— Cela serait donc une bonne chose ? demanda Wulfgar, dubitatif.

— Oui ! On ne verrait plus aucun barbare souffrir de la faim pendant les hivers les plus rudes. Nous ne dépendrions plus autant de la horde de rennes. Wulfgar et ses alliés peuvent changer notre destin… nous mener en un meilleur endroit.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

Wulfgar se détourna avec un geste dédaigneux. Mais Kierstaad n'allait pas le laisser partir si facilement ! Il courut

derrière le grand barbare, le saisit par le bras, le fit se retourner.

Le jeune homme voulait présenter d'autres arguments, expliquer que Berkthgar persistait à considérer les habitants de Dix-Cités, et même le peuple nain, celui du père adoptif de Wulfgar, davantage en ennemis qu'en alliés. Oui, Kierstaad avait tant à dire à son héros, tant de paroles destinées à le convaincre de reprendre sa place à la tête des tribus ! Mais elles s'envolèrent en même temps que lui, projeté en l'air : Wulfgar, accompagnant sournoisement le mouvement de son congénère, l'avait frappé à la poitrine d'un puissant revers de son bras libre. Le barbare vola en arrière, puis roula en bas de la petite colline où était installé le campement.

Wulfgar, poussant un grondement bas de bête sauvage, retourna comme une armée en marche à l'écuelle contenant son dîner. Des protestations indignées l'assaillaient de tous côtés, venues notamment de Catti-Brie.

— T'avais pas à frapper ce garçon ! criait-elle.

Le colosse se contenta de rejeter ses remarques d'un geste, puis, toujours grommelant, se remit à manger.

Drizzt fut le premier à rejoindre Kierstaad, qui gisait face contre terre dans la boue, au pied de l'éminence. Régis, juste derrière, proposa un de ses nombreux mouchoirs pour que le jeune homme puisse se nettoyer un peu le visage, et aussi conserver un minimum de fierté en essuyant discrètement les larmes qui emplissaient ses yeux.

— Il faut qu'il comprenne ! insista-t-il, le regard sur le campement.

Il voulut y retourner, mais le drow le tenait fermement par le bras ; le barbare, d'ailleurs, ne luttait pas vraiment pour s'arracher à sa poigne.

— Wulfgar et Berkthgar en avaient déjà discuté, rappela Drizzt. Wulfgar a pris sa décision, celle de suivre son chemin.

— Les siens avant les autres, telle est la règle dans les tribus, protesta le jeune homme. Les proches de Wulfgar ont besoin de lui !

Drizzt pencha la tête de côté, et une expression avisée traversa son beau visage ébène. Elle calma Kierstaad mieux qu'aucun discours l'aurait pu.

— S'agit-il vraiment de cela ? demanda posément le drow. Parle-t-on des tribus qui auraient besoin de Wulfgar, ou de Kierstaad ?

— Que veux-tu dire ? balbutia le jeune homme, manifestement embarrassé.

— Cela fait quelque temps que Berkthgar te reproche ton attitude… Peut-être ne penses-tu pas trouver sous sa férule une position digne de ta valeur.

Kierstaad s'écarta sèchement, les traits tordus par la colère.

— Je ne parle pas du rang de Kierstaad parmi les siens ! assura-t-il. Le peuple a besoin de Wulfgar ; je suis venu le chercher.

— Il ne te suivra pas, remarqua Régis. Et je ne crois pas que tu puisses le traîner de force…

Le barbare, l'air visiblement contrarié, ouvrait et fermait les poings. Il leva encore les yeux vers le camp, plus haut, fit un pas dans cette direction, mais Drizzt, toujours agile, se plaça vivement devant lui.

— Il ne te suivra pas, confirma-t-il. Berkthgar lui-même a supplié Wulfgar de reprendre sa place de chef, mais, selon les propres mots de notre ami, là n'est pas sa place pour le moment.

— Mais si !

— Non ! martela Drizzt, coupant court à tout autre argument. Non, et pas seulement parce qu'il en a décidé ainsi. Pour tout dire, j'ai été soulagé d'apprendre son refus de la proposition de Berkthgar. Moi aussi je souhaite ce qu'il y a de mieux pour les tribus du Valbise.

Même Régis considéra le drow avec surprise : le discours de Drizzt paraissait tellement illogique !

— Quoi, tu ne penses pas que Wulfgar serait le meilleur chef des barbares ? s'étonna Kierstaad, dépassé.

— Pas pour le moment. Pouvons-nous seulement avoir une idée des souffrances endurées par cet homme ? Évaluer les séquelles des tortures que lui a infligées Errtu ? Non, je le répète : Wulfgar, pour le moment, n'est pas en état de mener les tribus. Il a déjà assez de mal à se conduire lui-même !

— Mais nous sommes les siens, voulut encore argumenter Kierstaad. (Seulement, au moment où il les prononçait, ces

paroles lui parurent perdre toute force.) Si Wulfgar souffre, il devrait s'en remettre à nos soins…

— Comment pourriez-vous donc panser les blessures qui lui déchirent le cœur ? Non, Kierstaad. Tes intentions sont excellentes, mais tu te donnes de faux espoirs. Il faudra du temps à Wulfgar pour se retrouver vraiment, pour se rappeler ce qui compte à ses yeux. L'homme a besoin de temps, et de ses amis. Je ne conteste pas l'importance des liens du sang, cela dit, en toute honnêteté, je t'assure que ceux pour qui Wulfgar compte le plus en ce moment se trouvent ici, et non parmi les tribus. (Le jeune barbare voulut encore répondre, mais, manquant d'arguments concrets, se contenta de scruter le campement, l'air mécontent.) Nous reviendrons bientôt. Avant l'hiver, j'espère, au plus tard au retour du printemps. Peut-être Wulfgar recouvrera-t-il complètement son cœur et son âme en cheminant avec ses amis, peut-être reviendra-t-il au Valbise prêt à prendre la place qu'en vérité il mérite, à la tête des tribus qui elles aussi le méritent !

— Et dans le cas contraire ? demanda Kierstaad. (Le drow haussa les épaules. Il commençait à prendre la mesure du calvaire que vivait Wulfgar, et ne pouvait rien promettre.) Prends soin de lui. (Drizzt acquiesça.) Jure-le !

— Nous prenons tous soin les uns des autres. Il en a été ainsi depuis l'époque, voilà presque dix ans, où nous avons quitté le Valbise pour rendre le trône de Castelmithral à Bruenor.

Kierstaad ne quittait pas des yeux le sommet de la petite colline.

— Ma tribu s'est installée pour la nuit au nord, indiqua-t-il en s'éloignant lentement. Ce n'est pas loin.

— Reste donc avec nous ce soir, proposa Drizzt.

— Maître Camlaine a de la très bonne nourriture ! précisa Régis, encourageant.

Le simple fait que le halfelin soit prêt à diminuer les rations pour que le jeune barbare reste avec eux indiqua au drow à quel point la douleur manifestée par Kierstaad avait touché son ami.

Mais l'homme était de toute évidence trop gêné pour revoir tout de suite Wulfgar. Il secoua la tête, partit vers le nord sur la toundra déserte.

— Il mériterait une correction ! estima Régis en regardant leur compagnon barbare.

— En quoi cela arrangerait-il les choses ?

— Je me dis que notre puissant ami devrait apprendre l'humilité.

Drizzt secoua la tête.

— Sa réaction quand Kierstaad l'a touché n'était rien d'autre qu'un réflexe, expliqua-t-il.

Cet éclat de Wulfgar, qu'aucune pensée consciente n'avait déclenché, avait permis à l'elfe noir de mieux comprendre par quoi passait son ami. Drizzt se rappelait ses jours passés à Melee-Magthere, l'école drow des guerriers. Dans cet environnement perpétuellement dangereux où un ennemi pouvait se tapir dans chaque coin sombre, il avait vu ce genre de réaction, avait lui-même eu de tels gestes irréfléchis. Wulfgar avait retrouvé ses amis à présent, et une sécurité relative, mais, émotionnellement, il restait toujours prisonnier d'Errtu, en permanence sur la défensive, comme à l'époque où il s'efforçait de résister au démon et à ses sbires.

— Il a agi par pur instinct, ajouta Drizzt.

— Il aurait pu s'excuser ! répliqua Régis. (*Non, cela lui était impossible*, pensait le drow, mais il garda cette idée pour lui. C'est alors qu'une autre idée lui vint, qui alluma dans ses yeux lavande une étincelle toute particulière, non inconnue de son ami halfelin.) À quoi penses-tu ?

— À des géants, répondit Drizzt avec un charmant sourire, au danger qu'ils présentent pour les convois passant dans le coin.

— Tu crois qu'ils viendront nous visiter cette nuit ?

— Non, ils doivent être retournés dans la montagne, peut-être pour préparer une attaque en masse sur cette piste. Mais nous serions loin avant qu'ils reviennent.

— Serions ? répéta Régis d'une voix douce, toujours intrigué par la lueur dans les yeux de son ami, qui n'avait rien à voir avec le soleil couchant, et par son regard dirigé vers les pics enneigés au sud. Alors, qu'as-tu en tête ?

— Nous ne pouvons nous permettre d'attendre que ces géants se présentent de nouveau, mais je ne voudrais pas non plus que les futures caravanes courent un risque. Peut-être

Wulfgar et moi devrions-nous aller faire un tour par là cette nuit… (Le halfelin en resta bouche bée. Son air stupéfait fit rire Drizzt.) Lorsque j'étais avec Montolio, le rôdeur qui m'a tout appris de la forêt, j'ai acquis de bonnes notions de dressage des chevaux.

— Quoi, tu veux emporter l'équipage du marchand dans la montagne ? demanda Régis, de plus en plus dépassé.

— Pas du tout ! Montolio avait été un cavalier émérite dans sa jeunesse, avant de perdre la vue, bien sûr. Il préférait chevaucher les montures les plus fougueuses, à peine habituées à la selle. Mais il employait une technique particulière – il appelait cela « faire cavaler la bête » – pour les calmer suffisamment afin qu'elles acceptent de l'avoir sur elles. Il menait les animaux en plein champ, au bout d'une longe, et faisait claquer son fouet sans relâche pour qu'ils galopent en rond. Il les faisait ruer, aussi.

— Mais cela ne les rendait-il pas plus sauvages au contraire ? s'étonna le halfelin qui ne s'y connaissait guère en équitation.

Drizzt secoua encore une fois la tête.

— Les chevaux les plus fougueux ont trop d'énergie, m'expliquait Montolio. Il les faisait courir pour épuiser ce surplus de force, et ensuite, quand il les montait, ils couraient toujours vite, mais de manière suffisamment disciplinée.

Régis haussa les épaules, acquiesça. Il voyait l'idée.

— Quel rapport avec Wulfgar ? demanda-t-il. (Mais, au moment même où il posait la question, son visage changea d'expression. Il avait compris.) Tu as l'intention de faire cavaler Wulfgar comme Montolio ses chevaux !

— Peut-être a-t-il tout simplement besoin d'une bonne bagarre… Et puis j'ai vraiment envie de débarrasser la région de quelques géants.

— Il va vous falloir des heures pour atteindre la montagne, estima Régis en jetant un coup d'œil vers le sud. Plus longtemps peut-être si les géants n'ont pas laissé de piste nette.

— Mais nous irons bien plus vite si vous restez tous trois avec Camlaine, comme promis. Wulfgar et moi vous aurons rejoints d'ici deux ou trois jours, bien avant que vous ayez fini de contourner l'Épine dorsale du Monde.

— Bruenor ne va pas du tout apprécier de ne pas en être…

— Rien ne t'oblige à le lui dire, fit remarquer Drizzt. (Sans laisser le temps au halfelin de protester, il ajouta :) À Catti-Brie non plus, d'ailleurs. Raconte-leur seulement que Wulfgar et moi sommes partis pendant la nuit et que j'ai juré d'être de retour pour après-demain.

Régis poussa un soupir contrarié. Le drow s'était déjà éclipsé en faisant promettre au halfelin de garder le secret, et Catti-Brie, affolée, avait failli frapper le petit homme pour lui faire cracher l'information !

— Pourquoi faut-il toujours que tu me choisisses comme confident ? se plaignit-il.

— Pourquoi ton nez vient-il toujours se fourrer où il ne faut pas ? répondit Drizzt dans un rire.

Le drow alla parler à Wulfgar qui, assis à l'écart du campement, lançait machinalement des cailloux au loin. L'homme ne leva pas les yeux sur son ami ; aucune gêne n'apparaissait sur son visage tout entier saisi par la colère.

Drizzt sympathisait, il percevait la souffrance dissimulée sous cette apparence impitoyable. La colère constituait l'unique défense du barbare contre ses atroces souvenirs. Le drow s'accroupit, chercha les yeux bleu clair du colosse qui refusa de croiser son regard.

— Te rappelles-tu la première fois où nous avons combattu ? lui demanda-t-il obliquement.

Là, Wulfgar plongea ses yeux dans ceux de Drizzt.

— Aurais-tu l'intention de me donner une autre leçon ? demanda-t-il d'un ton indiquant qu'il était tout disposé à relever le défi.

Ces paroles blessèrent son compagnon au plus profond. Il se rappela le dernier échange rien moins qu'amical qu'il avait eu avec le barbare sept ans auparavant, à Castelmithral ; il avait reproché à Wulfgar de ne pas traiter Catti-Brie avec suffisamment de considération. S'était ensuivi un combat sans merci gagné par le drow qui, à présent, se souvenait aussi de la première fois où il s'était battu contre Wulfgar, tout jeune encore. Bruenor l'avait capturé, l'avait amené dans son clan au Valbise après le raid avorté des tribus contre Dix-Cités. Le nain

avait chargé l'elfe noir de faire un guerrier du barbare mal dégrossi, et les premières leçons reçues avaient été très pénibles pour ce gamin orgueilleux. Mais ce n'était pas à cela que Drizzt faisait allusion.

— Je te parle de la première fois où, côte à côte, nous avons lutté contre un véritable ennemi, précisa-t-il. (Les yeux de Wulfgar s'étrécirent tandis qu'il rappelait ce souvenir à sa mémoire, avec les débuts de la longue amitié entre le drow et lui.) Biggrin et le verbeeg ! Quand toi et moi, avec Guenhwyvar, nous avons foncé bille en tête dans un antre bourré de géants… (Le visage de Wulfgar perdit son expression coléreuse, il parvint pour une fois à sourire et acquiesça.) Un rude adversaire, ce Biggrin. Combien de fois avons-nous dû frapper ce monstre ? Il a fallu un dernier coup de ta part avec la dague pour…

— Cela fait bien longtemps, l'interrompit le barbare.

Le sourire quitta son visage, mais au moins la colère incontrôlée n'y refit pas surface. L'homme semblait avoir retrouvé une contenance plus égale, plus proche de l'attitude détachée, presque indifférente, qu'il avait adoptée depuis le début du voyage.

— Mais tu te rappelles, non ? insista Drizzt.

Une lueur malicieuse révélatrice dans ses yeux lavande, il souriait de plus en plus.

— Pourquoi…, commença Wulfgar, puis il s'interrompit pour étudier son ami.

Il ne l'avait pas vu d'humeur aussi légère depuis une éternité, depuis bien avant ce combat fatal contre la suivante de Lolth à Castelmithral. Wulfgar voyait revenu devant lui le Drizzt d'avant la quête entreprise pour regagner le royaume nain, celui du temps où le barbare s'attendait toujours à voir ce drow intrépide les entraîner dans une situation inextricable !

Il aimait retrouver cette ancienne image de son ami.

— Nous avons des géants qui s'apprêtent à tendre une embuscade à des voyageurs sur la route, rappela Drizzt. Nous allons avancer moins vite sur la toundra en accompagnant maître Camlaine. Je crois bien qu'un petit détour s'impose pour s'occuper de ces dangereux brigands…

Pour la première fois depuis que les compagnons s'étaient

retrouvés dans la caverne de glace après la défaite d'Errtu, l'elfe noir distinguait une étincelle d'enthousiasme dans l'œil de Wulfgar.

— En as-tu parlé aux autres ? demanda celui-ci.

— Allons-y tous les deux seuls… Avec Guenhwyvar, bien sûr, elle ne voudrait pas qu'on la prive de cette distraction !

Ils quittèrent le campement en pleine nuit, après que Catti-Brie, Régis et Bruenor se furent endormis. Le drow, en tête, n'avait aucune difficulté à voir sous le ciel étoilé de la toundra, et les deux compagnons eurent vite rejoint l'endroit où les traces du chariot et les empreintes du géant se croisaient. Drizzt sortit alors de sa bourse la figurine d'onyx à l'image d'une panthère, la posa par terre avec délicatesse.

— Viens à moi, Guenhwyvar, appela-t-il d'une voix douce.

Une brume s'éleva, tourbillonna autour de la statuette, s'épaissit, s'épanouit, tournoya, prit enfin la forme du puissant fauve. Elle se fit de plus en plus consistante, jusqu'au moment où, au lieu d'une nuée entourant une sculpture de pierre noire, les compagnons eurent devant eux la panthère en personne ! Guenhwyvar leva sur Drizzt des yeux trahissant une intelligence bien supérieure à celle d'un animal.

Le drow lui montra la piste du géant. Le fauve entreprit de la suivre.

* * *

Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle sut que quelque chose n'allait pas. Le campement était tranquille, les deux gardes du marchand, assis sur le siège du chariot, discutaient à voix basse.

Catti-Brie se souleva sur les coudes pour avoir un meilleur angle de vue. Le feu faiblissait mais restait assez brillant pour que les couches situées devant jettent des ombres. Le plus proche des flammes était Régis, roulé en boule, en grand danger de s'embraser sous l'effet de la chaleur ! Un peu plus en arrière, Bruenor formait un monticule. Le père adoptif de Catti-Brie n'avait pas bougé depuis qu'elle lui avait dit bonne nuit. La jeune femme s'assit, se mit sur un genou en se tordant le cou… oui, manquaient deux silhouettes endormies.

Elle se dirigea vers Bruenor, puis changea d'avis, avança sur Régis. Le halfelin savait toujours beaucoup de choses.

Elle le secoua gentiment, ce qui eut pour seul effet de lui arracher un grognement. Régis forma une boule encore plus serrée. Avec un contact plus rude, appelant son nom, elle obtint un ou deux jurons mais aucune tête n'émergea, au contraire.

Catti-Brie lui donna un coup de pied dans l'arrière-train.

— Hé ! protesta bruyamment le halfelin en se redressant d'un seul coup.

— Où sont-ils partis ? demanda la jeune femme.

— Qu'est-ce qui va pas, fifille ? demanda Bruenor, arraché du sommeil par le cri de Régis.

— Drizzt et Wulfgar ont quitté le campement, expliqua Catti-Brie avant de jeter un coup d'œil pénétrant au halfelin qui se tortilla sous ce regard inquisiteur.

— Comment le saurais-je ? voulut-il argumenter, sans convaincre le moins du monde son interlocutrice.

Régis quêta du regard le soutien de Bruenor, mais le nain, à demi vêtu, rejoignait ses deux compagnons, l'air aussi inquiet que sa fille adoptive, et tout aussi prêt à déverser son ire sur le halfelin.

— Drizzt a dit qu'il nous rejoindrait demain, ou peut-être après-demain, et qu'on devait rester avec maître Camlaine, avoua le petit homme.

— Où ont-ils filé ? demanda la jeune femme d'un ton péremptoire. (Régis haussa les épaules, mais Catti-Brie le tenait déjà par le col. Elle le mit rudement debout avant qu'il ait achevé son mouvement.) Tu veux encore jouer à ça ? s'indigna-t-elle.

— Je suppose qu'ils sont allés chercher Kierstaad pour que Wulfgar lui fasse ses excuses, prétendit Régis. Il le mérite !

— C'est bien si l'fiston peut s'excuser, nota Bruenor.

Apparemment satisfait de l'explication, il retourna à sa couche. Mais Catti-Brie, secouant la tête, ne lâcha pas sa prise sur le halfelin.

— Non, il en est pas capable, estima-t-elle, ce qui attira l'attention de son père. Pas en ce moment. Ils sont pas partis pour ça ! (Elle approcha son visage de celui de Régis, puis le

relâcha.) Allez, tu dois me le dire, insista-t-elle. Joue pas à ça. Si on doit traverser ensemble la moitié de Faerûn, il faut bien qu'on se fasse confiance un minimum, et là tu fais rien pour gagner ma confiance !

— Ils sont partis à la poursuite des géants, lâcha le halfelin.

Il s'étonnait d'avoir aussi facilement craché le morceau, mais il n'avait pu résister à la logique des arguments de Catti-Brie… ni au regard suppliant de ses beaux yeux.

— Ha ! gronda Bruenor en tapant de son pied nu si fort que le son sur le sol évoqua celui d'une botte. Par l'crâne pointu d'un cousin d'orque ! Pourquoi t'en as pas parlé plus tôt ?

— Parce que vous m'auriez obligé à les suivre ! repartit Régis.

Sa voix perdit de son mordant quand la jeune femme se mit de nouveau face à lui.

— On dirait que t'en sais toujours beaucoup sans jamais trop rien dire, grommela-t-elle. Comme quand Drizzt a quitté Castelmithral !

— Je sais écouter, admit le halfelin en haussant les épaules, impuissant.

— Bon, habille-toi.

Régis leva sur Catti-Brie un regard incrédule.

— Alors, t'as entendu ! rugit Bruenor.

— Quoi, vous voulez y aller aussi ? demanda le halfelin en désignant la vaste obscurité de la toundra sous le ciel nocturne. Tout de suite ?

— Ça s'ra pas la première fois qu' j'aurai sorti ce fichu elfe d'entre les crocs d'un yéti de la toundra, railla le nain en retournant à sa couche pour se préparer.

— De géants, rectifia Régis.

— Raison d'plus ! beugla Bruenor, achevant de réveiller les autres.

— Mais on ne peut pas partir ainsi ! s'insurgea le halfelin. (Il désigna les trois marchands et leur escorte.) Nous avons promis de les protéger. Et si les géants venaient les attaquer en notre absence ?

Les cinq visages des membres de l'expédition commerciale reflétèrent leur inquiétude, mais Catti-Brie n'accorda pas une seconde de réflexion à cette idée ridicule. Elle se contenta de

scruter Régis, puis les affaires du petit homme, lesquelles comprenaient une nouvelle massue à l'image d'une tête de licorne forgée spécialement pour lui par un des nains du clan Marteaudeguerre, une belle arme de mithral et d'acier, avec de superbes saphirs incrustés pour représenter les yeux.

Avec un gros soupir, le halfelin enfila sa tunique.

Ils étaient partis dans l'heure. Ils retournèrent jusqu'à l'endroit où se croisaient traces de chariot, empreintes de géant, et à présent, en plus, de drow et de barbare. Ils eurent beaucoup plus de mal que Wulfgar et Drizzt à retrouver l'endroit ; leurs compagnons avaient eu l'atout supplémentaire de la vision nocturne du drow. Malgré le diadème enchanté que portait Catti-Brie, qui lui permettait de voir la nuit, elle ne disposait pas des capacités d'un rôdeur, ne pouvait rivaliser avec les sens aiguisés de Drizzt joints à son expérience. Bruenor se pencha très bas pour renifler le sol, puis mena la petite troupe dans l'obscurité.

— Je vais sûrement me faire gober par un yéti à l'affût, grommela Régis.

— Alors je viserai bien haut, assura Catti-Brie en exhibant son arc redoutable, au-dessus de la panse. Comme ça il te percera pas un petit trou dans le bidon avant qu'on découpe la bête pour te sortir !

Bien sûr, Régis ne s'arrêta pas pour autant de maugréer, mais à voix plus basse. Il ne tenait pas à ce que Catti-Brie l'entende et le régale d'une de ses répliques assassines !

* * *

Ils passèrent les heures les plus noires de la nuit, juste avant l'aube, à avancer à tâtons sur les contreforts rocheux de l'Épine dorsale du Monde. Wulfgar s'inquiéta plusieurs fois qu'ils aient sans doute perdu la piste, mais Drizzt comptait sur Guenhwyvar qu'il continuait à apercevoir devant eux, ombre gravissant la pente rocheuse, plus obscure que le ciel nocturne.

Peu après le lever du soleil, ils se retrouvèrent sur un tortueux sentier de montagne, et la confiance du drow en la panthère se révéla justifiée quand les deux guerriers aperçurent

une empreinte bien nette, celle d'une énorme botte, dans un creux boueux du chemin.

— Une heure d'avance, pas plus, estima Drizzt en examinant la trace.

Il leva les yeux sur Wulfgar et lui adressa un grand sourire. Ses yeux lavande étincelaient.

Le barbare, impatient d'engager le combat, hocha la tête.

Ils suivirent le fauve, grimpèrent de plus en plus haut jusqu'à ce que, non loin, le terrain paraisse soudain s'interrompre : le sentier aboutissait à une falaise abrupte. Drizzt avança d'abord, ombre parmi les ombres, fit signe à Wulfgar de le suivre après s'être assuré que la voie était libre. Ils étaient parvenus au bord d'une ravine très encaissée, bordée de tous côtés de parois rocheuses ; sur leur droite, au sud, s'ouvrait toutefois une issue menant à la vallée en bas. Ils crurent d'abord que le campement des géants devait se situer juste en dessous d'eux, dissimulé dans les blocs de pierre, mais Wulfgar repéra un peu de fumée s'élevant de derrière une barrière de rochers sur le mur du ravin en face des deux amis, à un peu moins de cinquante mètres de leur position.

Drizzt escalada un arbre non loin pour avoir une meilleure vue et put bientôt confirmer la présence des géants. Deux de ces colosses monstrueux, assis à l'abri des grosses pierres, mangeaient. Le drow examina les alentours. Il pouvait prendre les créatures à revers sans avoir à passer par la vallée ; Guenhwyvar aussi.

— Peux-tu les toucher d'ici avec ton marteau ? demanda-t-il à Wulfgar. (Le barbare acquiesça.) À toi de jouer, alors !

Il adressa un clin d'œil à son ami et partit sur la gauche, franchissant le bord de la falaise pour se déplacer avec prudence le long de son flanc. La panthère fit de même en prenant un itinéraire situé plus haut sur la paroi.

L'elfe noir avançait comme une araignée, rampait d'une plate-forme à l'autre, tandis que Guenhwyvar, au-dessus, préférait se propulser par bonds puissants, jusqu'à cinq mètres d'un coup. En une demi-heure, Drizzt avait déjà passé la paroi nord, puis celle à l'est, et se retrouvait à cinq mètres environ des géants qui, apparemment, n'avaient rien vu. Il fit signe à

Wulfgar avant de se camper fermement et de prendre une grande inspiration. Pour ne pas être repéré, il s'était placé un peu en dessous du niveau supportant le mur de roche qui abritait sa cible. Il évaluait à présent le bref élan qu'il pourrait prendre avant de sauter sur la plate-forme où s'étaient installées les immenses créatures. Il ne voulait pas utiliser ses mains à l'atterrissage, parce qu'il comptait bien avoir tout de suite ses cimeterres prêts à frapper.

Oui, c'était possible, estima-t-il. Il leva les yeux sur Guenhwyvar. Le fauve s'était perché une dizaine de mètres au-dessus des géants. Drizzt ouvrit grand la bouche, imitant en silence un rugissement.

La superbe panthère lui répondit, mais pas en silence ! Son grondement retentit par la montagne, attirant l'attention de tout ce qui pouvait se trouver à des kilomètres à la ronde.

Les géants se levèrent d'un bond, en hurlant. Le drow courut sans bruit, sauta pour les rejoindre.

Wulfgar cria le nom de Tempus, le dieu barbare du combat, brandit *Crocs de l'égide*… puis hésita à cause du nom qu'il venait de prononcer, le nom d'un dieu qu'il avait adoré, mais à qui il n'avait pu adresser de prière depuis bien des années. Un dieu qui, pensait-il, l'avait abandonné dans le tréfonds des Abysses ! Des vagues tumultueuses, irrépressibles, envahirent son esprit, l'étourdirent, le renvoyèrent, perdu, au fin fond de l'obscurité maléfique où régnait Errtu.

Drizzt n'avait plus de couverture.

* * *

Ils avaient suivi la piste presque à l'aveuglette. Même si Catti-Brie pouvait y voir dans le noir, elle n'atteignait pas l'acuité du drow. Quant à Bruenor, ses dons de chasseur ne valaient pas grand-chose en comparaison de ceux de Guenhwyvar. Mais, quand ils entendirent le rugissement de la panthère rebondissant sur les rochers autour d'eux, ils surent qu'ils ne s'étaient pas fourvoyés.

Ils coururent ! Le pas chaloupé de Bruenor valait les grandes enjambées gracieuses de Catti-Brie. Régis n'essaya pas de

suivre, ni même de rester sur le chemin : tandis que le nain et la jeune femme fonçaient là où avait retenti le cri du fauve, le halfelin vira au nord où le terrain était plus facile, égal mais très pentu. L'idée de se jeter encore dans un combat ne l'enchantait pas – surtout contre des géants –, mais il comptait bien participer. Peut-être dénicherait-il un emplacement en hauteur d'où il pourrait tout voir et guider ses amis, ou bien jeter des cailloux sur les grosses bêtes (il visait très bien), d'assez loin. Ou même…

Régis crut avoir heurté un tronc d'arbre au détour d'un virage qu'il avait pris trop vite et sans faire très attention.

Mais non. Les arbres ne portent pas de bottes.

* * *

Deux géants se levèrent pour repérer l'animal qui avait rugi, et remarquèrent l'approche rapide d'un drow bondissant vers eux. Drizzt avait parfaitement calculé son saut, bien équilibré, qui le fit atterrir avec grâce au bord de la plate-forme. Mais il n'avait pas prévu devoir faire face d'emblée à deux adversaires ! Il pensait que le marteau lancé par Wulfgar en aurait abattu un, ou aurait au moins suffisamment détourné son attention pour permettre à l'elfe noir d'être bien campé sur le terrain.

Drizzt recourut à l'improvisation, fit appel à ses pouvoirs magiques innés – au peu qu'il en restait après tout ce temps passé à la surface –, créa une sphère de ténèbres centrée sur la paroi de la montagne, à quelque trois mètres du sol. Ainsi, elle bloquait la vue aux géants et, son bas arrivant à peu près à la hauteur du drow, il pouvait distinguer leurs jambes. L'elfe noir ne perdit pas de temps pour taillader durement celles-ci de ses lames, *Scintillante* et la tout récemment baptisée *Glacemort*.

Les deux adversaires frappèrent du pied, se penchèrent, agitèrent frénétiquement leurs massues. Leurs gestes gauches les rendaient tout autant susceptibles de se frapper l'un l'autre que leur ennemi, mais un géant était en mesure de supporter le choc d'un coup porté par un autre géant.

Drizzt, lui, non.

* * *

Maudit Errtu ! Combien de tortures Wulfgar avait-il dû subir, combien d'agressions sur son corps et sur son âme ? Il sentait de nouveau la pince de Bizmatec se refermer sur son cou, sentait l'ébranlement morne des coups terribles que lui portait le démon. Il le frappait tandis qu'il gisait dans l'ordure ! Puis son bourreau le tira jusqu'aux flammes qui cernaient toujours sa forme épouvantable, et ce fut la morsure d'une autre souffrance. Ensuite vint le contact doux, tentant, du succube, peut-être la pire épreuve de toutes.

Et son ami qui avait besoin de lui ! Wulfgar le savait, il entendait débuter le combat. C'est lui qui aurait dû l'ouvrir par un coup bien ajusté de *Crocs de l'égide*, qui aurait dû désarçonner les géants, peut-être en abattre un…

Il le savait, il voulait désespérément aider ses compagnons, et pourtant ses yeux ne voyaient rien de la bataille entre Drizzt, Guenhwyvar, et les géants, parce qu'ils plongeaient une fois de plus dans les tourbillons de fumée de sa prison dans les Abysses.

— Maudit sois-tu ! s'écria le barbare.

Il tenta de bâtir un mur de sa plus écarlate colère pour bloquer ces visions maléfiques à l'aide d'une rage à l'état pur.

* * *

C'était, sans conteste, le plus immense géant que Régis ait jamais vu. Il dépassait les cinq mètres, sa carrure le rendait comparable à des bâtiments où autrefois le halfelin avait logé ! Le petit homme regarda sa massue de métal toute neuve, si dérisoire. Il doutait de pouvoir infliger ne fût-ce qu'un bleu à la créature. Puis il leva les yeux et vit le monstre se pencher de plus en plus bas ; une main énorme, assez grosse pour l'étouffer d'un simple geste, venait sur lui.

— Tiens, un brimborion de repas ! prononça la créature d'une voix étonnamment distinguée pour un être de cette espèce. Pas grand-chose, bien sûr, mais toujours mieux que rien…

Régis retint sa respiration, posa la main sur son cœur. Il se sentait au bord de l'évanouissement. C'est alors qu'il toucha une bosse familière non loin de sa clavicule, passa la main dans sa tunique et en sortit une gemme, un gros rubis en pendentif au bout d'une chaîne.

— C'est joli ça, tu ne trouves pas ? demanda-t-il d'un ton humble.

— Je trouve la vermine meilleure écrasée, répliqua le géant.

Il leva son pied monstrueux, et le halfelin s'enfuit en couinant. Il suffit au géant d'une enjambée pour mettre son autre pied devant sa proie qui n'avait plus nulle part où courir.

* * *

Drizzt fit une roulade par-dessus une jambe de géant étendue pour frapper, rentrant les épaules en touchant terre et se remettant vivement sur pied. Il se retourna très vite, planta *Scintillante*, la bien nommée, dans un énorme jarret. Un rugissement de douleur s'ensuivit, puis un autre cri, poussé par Wulfgar. Le juron du barbare fut suivi d'un jaillissement de cailloux lorsque quelque chose (Drizzt, soulagé, supposa qu'il devait s'agir de *Crocs de l'égide*) heurta violemment la paroi de pierre.

Le projectile rebondit, et Drizzt remarqua alors qu'il s'agissait d'un rocher, sans aucun doute jeté par un autre géant, non du marteau guerrier.

Pire encore, l'un des monstres face à lui entreprenait de contourner la sphère de ténèbres !

— Aargh, sale rat à peau noire ! cria-t-il en levant sa massue.

Guenhwyvar bondit de son perchoir, dix mètres plus haut ; trois cents kilos de crocs et griffes vengeurs atterrirent sur les épaules du géant penché en avant. Surpris dans une posture déjà précaire, celui-ci bascula dans le précipice, entraînant avec lui la panthère.

Drizzt, qui évitait un coup porté par l'autre, cria en voyant son amie en péril. Mais il lui fallait se concentrer sur son adversaire enragé.

Le fauve, prenant appui sur la créature en pleine chute,

effectua un bond prodigieux qui le rapprocha de la paroi en haut de laquelle Wulfgar combattait encore ses démons intérieurs. Guenhwyvar heurta violemment une plate-forme, bien en dessous du barbare, où elle s'accrocha de toutes ses griffes, meurtrie, tremblante, tandis que le monstre abattu continuait à dévaler chaotiquement la pente abrupte. Il tomba ainsi sur plus de trente mètres avant d'aboutir, grognant, meurtri, sur une saillie rocheuse.

* * *

Une autre explosion ébranla la plate-forme où Drizzt affrontait le géant, puis une troisième. Ce bruit retentissant arracha enfin Wulfgar à ses souvenirs traumatisants. Il vit Guenhwyvar s'efforcer de s'accrocher à un relief de la falaise ; si elle lâchait, elle n'aurait plus rien pour se rattraper avant le fond du ravin. Il remarqua aussi la sphère de ténèbres invoquée par Drizzt et, de temps en temps, un éclair bleuâtre quand le drow brandissait son cimeterre au-dessus du mur rocheux abritant les ennemis, mais en dessous du globe d'obscurité. Le géant se redressa soudain, sa tête apparut. Le barbare la visa.

À ce moment, une autre énorme pierre fonça sur la paroi, ricocha sur la pierre, heurta le flanc du monstre et le fit de nouveau se courber, replonger dans la sphère de ténèbres. C'est alors qu'un choc, ébranlant la falaise juste en dessous de Wulfgar, faillit le faire tomber ! Le barbare repéra d'où venaient ces projectiles : trois autres immenses créatures les lançaient depuis une plate-forme située plus bas, à sa droite, bien à l'abri d'une barrière rocheuse. Il devait y avoir une caverne derrière eux, un trou dans le mur. Un roc fonça sur Wulfgar qui dut plonger de côté pour ne pas se faire écraser.

Il se releva, évita encore deux projectiles.

Dans un rugissement inarticulé (il ne s'agissait plus d'en appeler à son dieu), Wulfgar brandit *Crocs de l'égide* au-dessus de sa tête, rendit enfin coup pour coup. Le puissant marteau guerrier tournoya, alla frapper la pierre tout près des géants qui se baissèrent. L'impact prodigieux arracha de la paroi un fragment de bonne taille ; l'arme y resta incrustée !

Les géants se relevèrent, l'œil sur la blessure toute fraîche dans le roc, de toute évidence impressionnés par son ampleur. Ils se bousculèrent pour aller chercher cette arme extraordinaire.

Mais *Crocs de l'égide* disparut. Quand il revint par magie entre les mains de Wulfgar, celui-ci put voir nettement les trois géants à découvert, encore agrippés à la paroi.

* * *

Bruenor et Catti-Brie arrivèrent au bord de la falaise, du même côté que Wulfgar mais plus au sud, à mi-chemin à peu près entre le barbare et les trois géants. *Crocs de l'égide* repartait en tournoyant vers ces derniers. Un parvint à se mettre à l'abri derrière la barrière rocheuse, un deuxième cherchait à se protéger de la même manière quand le marteau frappa et le fit tomber sur le dos du troisième. Le coup l'avait touché de plein fouet, pourtant il ne le tua pas, pas davantage que la flèche magique au sillage argenté que la jeune femme lança avec *Taulmaril*, le touchant au dos.

— Pff ! Toujours les mêmes qui rigolent ! protesta Bruenor qui fit quelques pas vers le sud pour chercher un moyen d'accès aux géants. Faut qu' je me fabrique un arc nain !

— Un arc ? répéta Catti-Brie, sceptique, en tendant de nouveau le sien. Depuis quand tu sais travailler le bois ?

Comme elle finissait sa phrase, *Crocs de l'égide* traversa de nouveau l'air en tournoyant. Bruenor le désigna d'un geste théâtral.

— Un arc nain ! insista-t-il avec un clin d'œil.

Sur ce, il partit en courant.

Les trois géants, bien que touchés, avaient su se regrouper. Le premier se dressa, une énorme pierre brandie au-dessus de sa tête.

La flèche de Catti-Brie s'y enfonça profondément, la *trancha* en deux moitiés qui tombèrent sur la tête du monstre.

Le deuxième se leva d'un mouvement vif et jeta son projectile sur Catti-Brie, mais très loin de sa cible. Cependant, il put se baisser à temps pour éviter la flèche suivante, avec son

sillage de foudre. Le projectile s'enfouit brutalement dans la paroi.

Le dernier géant du groupe tira sur Wulfgar alors même que *Crocs de l'égide* revenait dans ses mains, et le barbare dut une fois de plus plonger pour ne pas se faire écraser. Mais la pierre rebondit derrière lui selon un angle imprévisible, lui portant un mauvais coup au bassin.

Catti-Brie regarda le barbare et comprit qu'il se trouvait en grand danger : plus loin sur la paroi nord du ravin, bien au-dessus, apparaissait un autre géant, vraiment immense, qui soulevait au-dessus de sa tête un rocher apparemment en mesure de faire tomber à la fois Wulfgar et la plate-forme où il se tenait !

— Wulfgar ! cria la jeune femme pour l'avertir.

Elle le voyait perdu.

* * *

Drizzt n'avait rien remarqué de ces échanges de tirs, mais il put profiter d'un répit entre deux coups et parades pour s'assurer que Guenhwyvar allait bien. La panthère avait finalement pu se hisser sur la saillie rocheuse, plus bas. Elle paraissait blessée, mais surtout du fait de ne pouvoir rejoindre aisément l'action.

Les coups de pied du géant face au drow s'étaient ralentis, car le monstre se fatiguait et souffrait en outre beaucoup des plaies sur ses jambes. Le plus grand problème du drow indemne était désormais de ne pas glisser dans le sang de plus en plus abondant par terre !

C'est alors que Drizzt entendit le cri poussé par Catti-Brie et, dans sa surprise, ralentit – hélas – ses mouvements. La botte du géant le frappa rudement, l'envoya voler jusqu'au bout de la plate-forme, loin de la sphère de ténèbres. Sans prendre garde à la douleur, le drow se remit très vite sur pied et courut sur la paroi rocheuse, gravissant à toute vitesse plus de trois mètres en hauteur tandis que son adversaire venait le chercher penché en avant, persuadé de le trouver au sol.

Drizzt tomba sur les épaules du géant, enserra le cou

monstrueux de ses jambes et enfonça ses deux cimeterres en même temps dans les coins des yeux de la créature qui ulula et se redressa, voulant saisir le responsable de sa terrible douleur. Mais l'elfe noir était trop rapide : il dévala en roulant le dos de son adversaire, atterrit avec agilité puis fila vers le bord de la plate-forme et la barrière de roches.

L'autre porta les mains aux coupures à son visage, aveuglé par le sang, les globes oculaires déchirés. Frénétique, il se tourna vers le bruit que faisait Drizzt, bondit pour s'emparer de lui.

Le drow n'était déjà plus là ! Il avait contourné le géant, arrivait par-derrière, le piquait de ses lames pour le faire bouger, se pencher dangereusement au bord de la falaise. Hurlant de douleur, le monstre voulut se retourner ; Drizzt, son ardeur renouvelée, n'hésita pas à attaquer de ses cimeterres le menton du géant plié en deux.

Celui-ci voulut se redresser, tomba dans le précipice.

* * *

Wulfgar, au cri de Catti-Brie, se retourna, mais il n'était déjà plus temps de riposter ou d'éviter le coup. La jeune femme leva son arc, le tendit ; l'immense géant fut le premier à jeter son projectile…

… Qui passa près de Wulfgar, de Catti-Brie, de Bruenor, fonça vers la plate-forme au sud et, rebondissant juste devant la barrière rocheuse qui abritait les trois géants, la survola pour aller frapper un des monstres à la poitrine, le jetant à terre !

Catti-Brie, stupéfaite, suivit des yeux la direction qu'allait prendre la flèche tendue sur son arc et aperçut Régis confortablement installé sur les épaules du géant.

— La petite vermine ! fit-elle dans un souffle, franchement impressionnée.

Tous trois (le géant, Wulfgar et Catti-Brie) se concentrèrent alors sur cette fameuse plate-forme. La jeune femme tirait une flèche étincelante après l'autre ; de puissants jets de *Crocs de l'égide* ponctuaient ces traits vifs, ou les rebonds retentissants d'un roc gigantesque lancé par l'énorme allié inattendu. Ce

barrage irrépressible laissa bientôt tout étourdies, débordées, les trois créatures.

Le marteau guerrier en heurta une à l'épaule alors qu'elle essayait de s'enfuir par un sentier caché. La force du coup fit pivoter le géant qui vit venir droit sur lui une autre flèche. Elle traversa son mufle hideux. Le monstre tomba comme une masse. Un deuxième se plaça à découvert pour jeter un rocher, mais, recevant au contraire une pierre monumentale dans la poitrine, il fut projeté en l'air.

Le troisième, gravement blessé, restait accroupi à l'abri du mur de pierres sans même oser franchir les quelque cinq mètres le séparant de la caverne derrière lui. Tête baissée, il ne vit pas le nain en position sur une autre plate-forme, un peu plus haut ; toutefois il leva les yeux en entendant le rugissement de Bruenor qui sautait sur lui.

La hache s'enfonça profondément dans la cervelle du monstre, et sa lame y gagna une nouvelle ébréchure.

3
Reflet malvenu

— D'enquêter sur celui-ci feriez-vous bien, déclara Giunta le Devin à Hand quand celui-ci s'apprêta à quitter la maison du sorcier. Du danger je pressens, venant de nous deux savons bien qui, si même prononcer son nom n'osons.

Hand marmonna une vague réplique et poursuivit son chemin, heureux de s'éloigner de Giunta le Devin, homme à l'humeur variable et dont, en outre, le parler si particulier l'agaçait beaucoup. Le mage prétendait qu'il lui venait d'un autre plan d'existence, mais le guerrier pensait que Giunta structurait ses phrases ainsi dans le seul but d'impressionner ses interlocuteurs. Toutefois, l'homme était utile, il fallait le reconnaître, car nul parmi la bonne douzaine de sorciers régulièrement employés par la maison Basadoni ne savait aussi bien que lui percer les mystères les plus épais. Il lui avait suffi des émanations imperceptibles issues des curieuses pièces parvenues jusqu'à la guilde pour reconstituer dans tous les détails la conversation qui avait eu lieu entre Hand, Kadran et Sharlotta, de même que l'identité de Taddio, celui qui avait apporté cette monnaie. En examinant les objets de plus près, Giunta avait arboré une expression de profonde concentration ; tandis que le sorcier décrivait le comportement et l'apparence de celui qui avait remis ces pièces à Taddio, Hand et lui avaient commencé à entrevoir la vérité.

Hand connaissait Artémis Entreri, Giunta aussi. Dans les rues de Portcalim, chacun savait que l'assassin avait quitté la ville à la poursuite de l'elfe noir responsable de la chute du

Pacha Amas, et que ce drow, disait-on, vivait dans une cité naine non loin de Lunargent.

À présent que ses soupçons se portaient sur quelqu'un en particulier, Hand savait qu'il était temps d'obtenir des informations par des moyens plus conventionnels que la magie. Il alla donc voir les espions de la guilde présents un peu partout en ville, ouvrit la myriade d'yeux que possédait la puissante organisation menée par le Pacha Basadoni. Puis il revint au siège afin de discuter avec Sharlotta et Kadran… mais changea d'avis. La femme avait eu bien raison d'insister sur l'importance de savoir à quoi s'en tenir sur ses ennemis !

Hand préférait la laisser pour l'instant dans l'ignorance.

* * *

Sa chambre n'était guère digne d'un homme parvenu si haut dans la hiérarchie des bandits ! Il avait été maître de guilde, après tout, même si cela n'avait pas duré longtemps, et en mesure de faire payer très cher ses services à quiconque voulait se les attacher… Mais Artémis Entreri se moquait de loger dans la chambre mal meublée d'une auberge bon marché, où la poussière s'accumulait sur l'appui de fenêtre et où parvenaient, venus des pièces voisines, les sons obscènes des belles de rues avec leurs clients.

Assis sur le lit, l'assassin réfléchissait aux possibilités qui s'offraient à lui et se repassait en esprit ses moindres mouvements depuis son retour à Portcalim. Il avait été plutôt imprudent, il s'en rendait bien compte, surtout avec ce gamin stupide qui proclamait avoir le contrôle du bidonville où il avait vécu et avec le mendiant devant le siège de la maison Amas, celui à qui il avait laissé voir sa dague. Mais peut-être cet itinéraire et ces rencontres ne devaient-ils en fait rien au hasard, à la malchance, peut-être les avait-il inconsciemment décidés pour révéler son identité à quiconque voudrait y regarder d'un peu près…

Dans ce cas, il devait à présent se demander quelles conséquences risquaient d'entraîner ses actes ! En quoi les structures des guildes avaient-elles changé, où un Artémis

Entreri pourrait-il trouver sa place dans ces nouvelles hiérarchies ? Plus important encore, quelle place Artémis Entreri souhaitait-il y trouver ?

L'assassin, pour l'instant, n'avait pas les réponses à ces questions, mais en tout cas il comprenait qu'il ne pouvait se permettre d'attendre passivement qu'on le trouve. Il devait obtenir un minimum d'informations avant de vouloir traiter avec les maisons les plus puissantes de Portcalim ! Il était tard, bien après minuit, pourtant Entreri posa sur ses épaules une cape sombre et sortit.

L'ambiance à l'extérieur, les spectacles, sons et odeurs, le ramenèrent au temps de sa jeunesse, quand il fuyait souvent la lumière du jour et préférait s'allier à l'obscurité nocturne. Avant même d'avoir quitté la rue de l'auberge, il repéra de nombreux regards posés sur lui. Sa qualité de « marchand étranger » ne justifiait pas autant d'attention ! Il se rappela ses propres moments passés dans la rue, les chemins qu'y suivait l'information et sa vitesse de propagation, comprit qu'on le surveillait déjà – sans doute plusieurs guildes. Le tenancier de l'auberge où il logeait, ou peut-être un des clients, l'avait reconnu, ou avait conçu suffisamment de soupçons en le voyant pour sonner l'alarme. Ces gens qui grouillaient dans le ventre puant de Portcalim vivaient en permanence, à chaque seconde, au bord du désastre ; ils possédaient en conséquence un niveau de vigilance inégalé partout ailleurs ! Comme ces rats des zones agricoles qui vivent dans des complexes souterrains très étendus comprenant des milliers d'habitants, les traîne-lattes des rues de Portcalim avaient mis au point des systèmes d'alerte complexes : interpellations, sifflets, hochements de tête, voire, tout simplement, postures particulières.

Oui, plus Entreri avançait le long de la rue en apparence paisible, sans que ses pas fassent le moindre bruit, plus il se sentait observé.

Il était temps pour lui de se livrer à sa propre enquête, et il savait par où commencer. Plusieurs détours le menèrent jusqu'à l'avenue Paradis, un endroit particulièrement sordide où on faisait commerce sans se cacher aussi bien d'herbes et autres plantes à effet garanti que d'armes, de marchandises volées ou

de chair consentante. Avenue Paradis, caricature de tout ce qu'il existe de noble, se présentait comme le parangon de l'hédonisme parmi les miséreux ! En ce lieu un mendiant, s'il avait récolté ce jour-là deux ou trois pièces supplémentaires, pouvait pendant quelques instants se croire le roi, s'entourer de femmes parfumées et s'imprégner de suffisamment de substances psychotropes pour oublier les abcès infestant sa peau crasseuse. Un jeune homme comme celui du bidonville, quelques heures plus tôt, pouvait fugitivement s'imaginer connaître l'existence du Pacha Basadoni !

Bien sûr, tout cela n'était qu'illusion ; on avait plaqué de jolies façades sur des bâtiments grouillants de rats, des étoffes scintillantes sur des petites filles épouvantées ou des prostituées aux yeux éteints, des parfums entêtants bon marché sur des corps souillés de sueur et de poussière, qui n'avaient pas connu de bain digne de ce nom depuis des mois. Mais même un luxe illusoire suffisait à la plupart des habitants de ces rues où la misère constante, elle, n'était que trop réelle.

Entreri marchait sans se presser le long de cette voie. Pour l'heure, il avait renoncé à son introspection et, les yeux bien ouverts, notait tous les détails. Il lui semblait reconnaître plus d'une de ces misérables putains décrépites, même si, en fait, il n'avait jamais cédé aux tentations malsaines et vulgaires qui s'affichaient avenue Paradis. Les plaisirs de la chair, quand il se les accordait (ce qui n'était pas fréquent, car il les considérait comme une faiblesse pour qui aspire à l'art du guerrier), il les prenait dans les harems de puissants pachas ; il n'était jamais tombé non plus dans le piège des substances qui étourdissent l'esprit, l'émoussent, laissent l'homme vulnérable. Cependant, il était souvent venu avenue Paradis pour y chercher d'autres, trop faibles pour résister à l'appel des sens. Les prostituées opérant là ne l'avaient jamais apprécié ; il ne tenait aucun compte d'elles, même sachant, comme tous les pachas, qu'elles pouvaient se révéler de bonnes sources d'information. Il ne pouvait accorder sa confiance à une femme gagnant ainsi sa vie.

Il s'attacha plutôt à observer les bandits, les pickpockets. Cela l'amusa de voir que l'un de ces tire-laine paraissait s'intéresser à lui ! Dissimulant son sourire, il modifia même sa

trajectoire pour se rapprocher du pauvre imbécile.

Bien sûr, il n'avait pas fait dix pas que le voleur arrivait derrière lui, et, au moment où il le dépassait, « trébuchait » afin de couvrir son mouvement en direction de la bourse d'Entreri pendant à sa ceinture.

À peine une seconde plus tard, la tentative du bandit lui valait de se retrouver dans une posture précaire, penché en avant ; l'assassin, enserrant le bout de ses doigts tendus, faisait monter le long de son bras une souffrance torturante. La lame ornée de gemmes quitta en silence, mais vivement, son emplacement, et sa pointe transperça à peine la paume du malheureux. Entreri se tourna un peu pour dissimuler l'action en cours, relâchant plus ou moins sa prise paralysante.

Le voleur, étonné du soulagement sur sa main écrasée, porta l'autre à sa ceinture, repoussa sa cape et se saisit d'un grand couteau.

Entreri lui jeta un regard mauvais, se concentra sur la dague à qui il commanda de faire sa sinistre besogne magique ; elle commença à aspirer la force vitale du malheureux crétin.

L'homme faiblit tout de suite, sa lame tomba sans dommage par terre, il ouvrit grand les yeux et la bouche en une tentative épouvantée, douloureuse et vaine de pousser un hurlement.

— Tu ressens le néant, lui chuchota Entreri, le désespoir. Tu sais que je ne tiens pas seulement ta vie entre mes mains, mais ton âme même ! (L'homme ne bougea pas. Il en était incapable.) N'est-ce pas ? insista l'assassin, arrachant à l'autre, qui suffoquait déjà, un hochement de tête. Dis-moi, y a-t-il des halfelins dans le coin cette nuit ? (Il ralentit quelque peu le processus magique qui tuait sa victime, laquelle changea de nouveau d'expression, parut cette fois perplexe.) Des halfelins !

Là, Entreri attaqua plus profondément les forces vives de l'autre. Il devait à présent le soutenir, le malheureux ne tenait plus debout.

De sa main libre, tremblant tout du long, le chasseur devenu proie indiqua plus loin le long de la voie un groupe de maisons que l'assassin connaissait bien. Entreri envisagea de questionner encore l'homme mais y renonça. Il en avait peut-être révélé plus qu'il aurait souhaité en employant les talents

particuliers de sa lame avide.

— Si je te vois encore une fois, je te tue, annonça-t-il avec un calme souverain qui fit refluer tout le sang du visage du voleur.

Il relâcha sa victime qui tituba, tomba à genoux, s'éloigna à quatre pattes. Entreri secoua la tête, écœuré, et se demanda une fois de plus ce qui l'avait poussé à revenir dans cette ville misérable.

Sans même se donner la peine de vérifier d'un regard que le voleur continuait à s'écarter de lui, l'assassin avança d'un pas plus déterminé. Si l'individu qu'il cherchait vivait toujours dans les parages, il avait une bonne idée du lieu précis où il pourrait le trouver parmi les trois bâtiments que lui avait montrés l'autre. Au milieu, *Le Cuivre Ante*, le plus important, était à l'époque la maison de jeux préférée d'un grand nombre de halfelins du quartier portuaire, notamment parce qu'il comportait à l'étage un bordel proposant des filles de cette espèce, et, dans l'arrière-salle, une fumerie d'herbe brune de Thay. De fait, en entrant, Entreri vit beaucoup de petits hommes assis devant les diverses tables de la salle commune, alors qu'on trouvait dans l'ensemble assez peu de halfelins à Portcalim. Il étudia avec soin chaque groupe, tâchant d'imaginer à quoi son ancien ami pouvait bien ressembler après toutes ces années. Il aurait pris du ventre, certainement, parce qu'il adorait manger et était parvenu à une position lui permettant de s'offrir dix repas par jour s'il le souhaitait !

Entreri se glissa sur un siège libre à une table où six petits hommes jouaient aux dés, si vite qu'un débutant aurait eu les plus grandes peines du monde à savoir quel score annonçait celui au bout et quel halfelin s'emparait de quelle somme gagnée à la suite de quel lancer ! Pourtant l'assassin n'eut aucun mal à démêler tout cela, et constata, fort amusé (pas vraiment surpris) que tout le monde trichait. L'enjeu semblait davantage consister en qui serait capable de saisir le plus de pièces le plus vite possible qu'en une forme quelconque de pari ; les six joueurs en présence paraissaient de force égale, au point qu'on pouvait imaginer que chacun, en fin de soirée, quitterait la table avec, à peu de chose près, la somme qu'il avait eue au départ.

Le nouveau venu jeta quatre pièces d'or sur le plateau, prit

des dés qu'il jeta sans grand enthousiasme. Avant même que les cubes aient cessé leur mouvement, le halfelin le plus proche tendit la main vers l'or, mais Entreri, plus rapide, plaqua le poignet du petit homme contre le bois.

— Hé, tu as perdu ! couina l'autre.

L'activité frénétique autour de la table cessa subitement ; cinq halfelins scrutèrent Entreri, plus d'un entreprit de sortir son arme. Le jeu cessa dans d'autres groupes, et l'ensemble de la salle commune parut s'intéresser au désordre qui menaçait.

— Je ne jouais pas, annonça posément l'assassin sans lâcher le petit homme.

— Tu as mis de l'argent, tu as jeté les dés ! protesta un autre. Ça, c'est jouer.

Le regard de l'intrus lui fit ravaler ses paroles, et s'enfoncer dans son siège.

— Je joue quand je le dis, pas avant, précisa Entreri. Et je n'honore que les paris clairement annoncés avant mon lancer !

— Tu as bien vu comment cela se passait, osa remarquer un troisième.

Entreri leva la main pour le faire taire, hocha la tête. Il considéra le joueur à sa droite, celui qui avait voulu s'emparer des pièces, et attendit un moment que les autres groupes dans la salle commune retournent à leurs affaires.

— Alors, tu veux cet argent ? Il est à toi, avec deux fois la somme par-dessus le marché, annonça-t-il. (Le halfelin cupide troqua son air de désarroi pour un sourire éclatant.) Je ne suis pas venu jouer, mais poser une question toute simple. Si tu me réponds, tu gagnes tout.

Tout en parlant, l'assassin avait sorti de sa bourse d'autres pièces, davantage encore que le double promis.

— Eh bien, maître…

— Do'Urden, compléta Entreri sans presque y penser. (Il dut retenir un gloussement devant l'ironie du nom surgi inopinément de sa bouche !) Maître Do'Urden, de Lunargent.

Tous les halfelins autour de la table lui jetèrent un regard intrigué : ce nom insolite leur paraissait pourtant familier. En fait ils le connaissaient, ils s'en rendirent compte l'un après l'autre ; c'était celui de l'elfe noir protecteur de Régis, le plus

célèbre de leurs congénères à avoir jamais foulé les rues de Portcalim, celui arrivé sans doute à la plus haute position, même si ç'avait été pour peu de temps…

— Ta peau a…, commença d'un ton léger le petit homme toujours immobilisé sous la poigne d'Entreri.

Mais il se tut, avala péniblement sa salive, blêmit. L'assassin put voir qu'il commençait à comprendre qui il avait devant lui, à partir de ce qu'il savait de l'histoire de Régis, de l'elfe noir, et de celui qui avait par la suite renversé le maître de guilde halfelin avant de partir à la poursuite du drow.

— Très bien, poursuivit le joueur en s'efforçant de garder son sang-froid, j'écoute ta question.

— Je cherche l'un des vôtres, un vieil ami du nom de Dondon Tiggerwillies.

Le halfelin prit l'air dépassé, secoua la tête, mais Entreri, observateur, avait bien vu passer dans ses yeux noirs un éclair de compréhension.

— Tout le monde dans la rue connaît Dondon, assura-t-il, ou l'a autrefois connu. Tu n'es pas un gamin, et ton habileté au jeu m'indique que tu fréquentes *Le Cuivre Ante* depuis des années. Tu connais Dondon, ou tu le connaissais. S'il est mort, je veux savoir comment. Sinon, je voudrais lui parler.

Les joueurs échangèrent des regards sinistres.

— Mort, affirma l'un d'eux.

À son ton, à la brièveté de la syllabe proférée, Entreri sut qu'il mentait. Dondon, le roi de la survie, n'avait toujours pas quitté ce monde !

Mais les halfelins de Portcalim semblaient toujours aussi solidaires.

— Qui l'a tué ? demanda l'assassin, faisant semblant de rien.

— Tombé malade, proposa un autre, avec le même laconisme révélateur.

— Où l'a-t-on enterré ?

— On n'enterre personne à Portcalim ! répliqua le premier menteur.

— Jeté en mer, assura un autre.

Entreri acquiesçait à chaque mot. En fait, ses interlocuteurs l'amusaient plutôt avec leur habileté à improviser un mensonge

commun. Ils l'amusaient d'autant plus que leurs racontars pourraient facilement se retourner contre eux !

— Eh bien, vous m'avez beaucoup appris, conclut l'assassin en lâchant le poignet de l'autre.

Le joueur cupide tendit une fois de plus la main vers les pièces sur la table, mais une dague ornée de pierres précieuses se planta en un clin d'œil (en l'occurrence fort étonné) entre cette main et l'argent convoité.

— Tu as promis l'or ! protesta le petit homme.

— En échange d'un mensonge ? J'ai demandé après Dondon dehors et on m'a dit qu'il se trouvait là. Je sais qu'il est vivant, je l'ai vu pas plus tard qu'hier.

Les halfelins s'entre-regardèrent, tâchant de repérer leurs erreurs. Comment avaient-ils pu se laisser piéger si facilement ?

— Mais alors pourquoi parler de lui au passé ? demanda celui juste en face de l'assassin, qui avait été le premier à proclamer la fin de Dondon.

Il se croyait malin, pensait avoir pris Entreri en flagrant délit de mensonge… en quoi il ne se trompait pas.

— Je sais que les halfelins ne révèlent jamais à un étranger à leur espèce où on peut trouver l'un des leurs, expliqua l'assassin. (Il changea soudain complètement de manières, prit une expression désinvolte, réjouie, qui ne lui avait jamais été naturelle.) Je peux vous assurer que je n'ai aucune raison de lui en vouloir ! Nous sommes de vieux amis, cela fait bien trop longtemps que nous ne nous sommes vus… Allons, dites-moi où il se trouve et prenez votre récompense !

Les petits hommes échangèrent d'autres regards significatifs, et finalement l'un d'eux se lécha les lèvres, considéra d'un air avide le menu tas d'or sur la table, désigna enfin une porte au fond de la vaste salle.

Entreri rengaina sa dague et accorda au groupe un geste qui pouvait passer pour un salut. Il s'éloigna de la table, traversa la pièce d'un pas assuré, poussa la porte sans frapper.

Il vit alors face à lui le halfelin le plus obèse qu'il ait jamais rencontré, une créature plus large que haute ! Elle et lui s'entre-regardèrent. Entreri était si concentré sur le malheureux qu'il remarqua à peine les halfelines à demi nues situées de part et

d'autre de ce corps difforme. Oui, c'était bien Dondon Tiggerwillies, comprit l'assassin à sa grande horreur. Malgré les années passées, malgré les dizaines de kilos accumulés, il reconnaissait ce petit homme, en son temps l'escroc le plus capable, le plus insaisissable de tout Portcalim !

— On préfère en général que les gens frappent à la porte, déclara Dondon d'une voix rauque, forcée, comme s'il avait le plus grand mal à expulser les sons de son cou encombré. Pense que mes belles amies et moi aurions pu être en pleine action… (Entreri n'essaya même pas d'imaginer comment cela eût été possible.) Bon, qu'est-ce qui t'amène ?

Sur quoi Dondon enfonça dans sa bouche une énorme portion de tarte.

Entreri ferma la porte, entra dans la pièce, réduisant de moitié la distance entre eux deux.

— Je voulais parler à mon vieil allié, expliqua-t-il.

L'autre cessa de mastiquer, lui jeta un regard pénétrant. Reconnaissant soudain son interlocuteur, il s'étouffa et dut recracher une bonne partie de sa bouchée dans son assiette. Les halfelines dissimulèrent admirablement leur dégoût quand elles éloignèrent le plat souillé.

— Je n'ai pas… je veux dire, Régis n'était pas de mes amis. Quoi, je…, balbutia Dondon.

Sa réaction n'avait rien d'inhabituel pour quelqu'un mis face au spectre d'Artémis Entreri !

— Détends-toi, Dondon, ordonna celui-ci. Je suis venu discuter avec toi, rien de plus. Je me moque de Régis et aussi du rôle que tu as pu jouer dans la chute d'Amas, il y a si longtemps. Ce sont les vivants qui foulent les rues, tu le sais bien, non les morts…

— Certes, répondit le halfelin encore tout tremblant.

Il eut une amorce de mouvement vers l'avant, comme s'il voulait au moins s'asseoir, et à ce moment Entreri remarqua une chaîne attachée à une épaisse entrave qu'avait Dondon à la cheville. Enfin, l'obèse, renonçant à regagner un peu de dignité, roula en arrière dans sa position précédente.

— Une vieille blessure, prétendit-il dans un haussement d'épaules.

Entreri laissa passer cette excuse ridicule, s'approcha de Dondon et s'accroupit près de lui, écarta ses vêtements pour mieux voir la chaîne qui l'emprisonnait.

— Je reviens tout juste en ville, j'espérais obtenir de toi des renseignements sur ce qu'il s'y passe en ce moment.

— Des choses brutales, dangereuses, comme toujours, répondit Dondon dans un gloussement qui entraîna une toux grasse.

— Qui mène le jeu ? demanda l'assassin d'un ton mortellement sérieux. Quelles maisons ont le pouvoir, quelles forces les soutiennent ?

— J'aimerais bien pouvoir t'aider, mon ami, répondit le halfelin d'un ton inquiet. Tu le sais, je ne t'ai jamais marchandé l'information. Jamais ! Mais tu vois bien, ajouta-t-il en exhibant sa cheville entravée, qu'on ne me laisse plus guère sortir…

— Depuis combien de temps te retient-on ici ?

— Trois ans.

Entreri jeta un regard incrédule, dégoûté, au malheureux, puis à la serrure assez simple qui fermait l'anneau à sa jambe. Le Dondon qu'il connaissait aurait pu la crocheter avec un poil un peu raide !

Le halfelin, pour lui répondre, tendit ses mains monstrueusement bouffies, où les extrémités des doigts ne pouvaient même plus se rejoindre.

— J'ai presque perdu mon sens du toucher, expliqua-t-il.

Entreri sentit enfler en lui une brûlante indignation. Il s'imaginait sur le point d'exploser en une rage meurtrière qui lui ferait découper de sa dague ornementée la graisse encombrant les flancs du pauvre Dondon ! Au lieu de quoi il examina l'anneau à la cheville du halfelin, le manipula sans douceur pour y repérer des pièges éventuels, tendit la main vers un cure-dents.

— Pas de ça ! s'écria une voix haut perchée derrière lui.

L'assassin avait deviné une présence avant même d'avoir entendu ces mots. Il pivota, roula jusqu'à se retrouver accroupi, la dague dans une main prête à la lancer. Une autre halfeline, vêtue d'une bonne tunique et d'un pantalon, avec une épaisse chevelure brune frisée et d'immenses yeux marron, se tenait à la

porte, les mains tendues devant elle, grandes ouvertes. Sa posture n'exprimait aucune menace.

— Oh, ce serait très mauvais pour moi comme pour toi, assura-t-elle avec un petit sourire.

— Ne la tue pas ! supplia Dondon.

Il voulut saisir le bras de l'assassin, mais le rata de loin. Essoufflé par l'effort, il regagna sa position allongée.

Entreri, toujours sur ses gardes, remarqua alors que les deux halfelines à côté de Dondon avaient plongé la main, l'une dans une poche, l'autre dans ses beaux cheveux qui lui arrivaient à la taille, sans aucun doute à la recherche d'une arme quelconque. La nouvelle venue devait diriger ce petit groupe.

— Dwahvel Tiggerwillies, à ton service, se présenta-t-elle en s'inclinant gracieusement. À ton service, oui, mais pas selon ton bon plaisir ! ajouta-t-elle avec un sourire.

— Tiggerwillies ? répéta Entreri sans s'émouvoir en jetant un coup d'œil à Dondon.

— Une cousine à moi, expliqua celui-ci en haussant les épaules. Voici le halfelin le plus influent de tout Portcalim, propriétaire depuis peu du *Cuivre Ante*.

L'assassin revint à la nouvelle venue qui se tenait très à l'aise, mains dans les poches.

— Tu comprends, j'imagine, que je ne suis pas venue seule affronter un homme de la réputation d'Artémis Entreri, reprit-elle.

Ces paroles firent sincèrement sourire l'assassin. Il comprit que beaucoup de petits hommes avaient dû se cacher un peu partout dans la salle, et que l'opération devait constituer une parodie à échelle réduite de celles que menait fréquemment Jarlaxle, l'elfe noir mercenaire de Menzoberranzan. Lorsque l'assassin avait eu à approcher ce drow toujours bien protégé, il avait eu la certitude que, au plus petit mouvement malheureux de sa part – si Jarlaxle ou l'un quelconque de ses gardes percevaient un de ses gestes comme porteur de menace –, sa vie prendrait fin sans autre forme de procès. Il ne voyait pas du tout comment Dwahvel Tiggerwillies, ou d'ailleurs n'importe lequel de ses congénères, pouvait obtenir de sa part le même respect né d'un danger très réel… Mais, de toute manière, il n'était pas

venu là pour se battre, même si le guerrier en lui ne pouvait s'empêcher d'entendre un défi dans les mots de Dwahvel.

— Je comprends, répondit-il simplement.

— On te vise avec des lance-pierres à l'instant où je parle, poursuivit la halfeline, dont les projectiles ont été enduits d'un produit chimique explosif. C'est très douloureux et peut provoquer de gros dégâts.

— Très ingénieux, apprécia l'assassin en faisant de son mieux pour avoir l'air impressionné.

— Il faut cela pour survivre ! C'est notre force, nous sommes ingénieux. Nous savons tout sur tout et restons toujours prêts.

D'un mouvement souple et vif qui, sans nul doute, l'aurait fait mettre à mort dans l'entourage de Jarlaxle, l'assassin retourna sa lame et la rengaina, puis se redressa avant de s'incliner profondément dans un salut respectueux.

— La moitié des petits enfants de Portcalim obéissent à Dwahvel, expliqua Dondon. L'autre moitié des petits ne sont pas des enfants, ajouta-t-il avec un clin d'œil, et obéissent eux aussi à Dwahvel.

— Il va de soi que ces deux moitiés ont surveillé Artémis Entreri avec attention depuis son retour en ville, précisa la halfeline.

— Ravi de voir que ma réputation me précède ! répliqua l'assassin, avec un plaisir d'orgueil feint.

— Nous ne savions pas, jusque tout récemment, qu'il s'agissait de toi, glissa Dwahvel pour le piquer au vif, se méprenant sur sa comédie.

— Et qu'est-ce qui vous l'a fait découvrir ?

Cette réplique embarrassa quelque peu la halfeline : elle se rendait compte que, sans le vouloir, elle avait fourni une information.

— Je ne vois pas ce qui te permet d'espérer une réponse, répliqua-t-elle, assez contrariée, pas plus que la raison qui me pousserait à t'apporter mon aide. Tu as fait choir Régis de sa position de pacha successeur d'Amas. Régis, lui, était en mesure d'aider tous les halfelins de Portcalim ! (Entreri n'avait rien à répondre ; il ne répondit pas.) Cela dit, nous avons à parler… (Dwahvel se tourna un peu, désigna la porte. Entreri jeta un

coup d'œil à Dondon.) Non, laisse-le à ses plaisirs. Tu voudrais le délivrer, pourtant je peux t'assurer qu'il n'a pas vraiment envie de partir ! Il profite de bons repas et de belle compagnie.

L'assassin considéra avec mépris l'assortiment de gâteaux et de sucreries, son ancien ami presque réduit à l'immobilité, les deux halfelines près de lui.

— Il n'est pas très exigeant ! précisa l'une d'elles dans un rire.

— Simplement des cuisses douces pour y poser sa tête lourde, ajouta l'autre en minaudant, ce qui fit éclater les deux « dames » de rire.

— J'ai tout ce que j'ai jamais pu désirer, confirma Dondon.

Entreri secoua la tête sans autre commentaire et sortit avec Dwahvel qu'il suivit jusqu'à une pièce mieux dissimulée (sans aucun doute mieux gardée) dans les entrailles du *Cuivre Ante*. La halfeline s'installa dans un siège bas, moelleux, indiqua à l'assassin de s'asseoir en face d'elle. L'homme n'était pas vraiment à l'aise dans ce mobilier de taille réduite ! Il étendit les jambes bien droites.

— Je reçois peu en dehors des halfelins, s'excusa Dwahvel. Nous tendons à rester entre nous. (L'assassin comprit qu'elle espérait l'entendre se déclarer très honoré. Il ne l'était pas, évidemment ; il se tut, conserva une expression tendue, scruta la halfeline d'un regard accusateur.) C'est pour son bien que nous le retenons, tu sais…

— Autrefois, Dondon faisait partie des voleurs les plus respectés de Portcalim !

— Autrefois, oui, mais, peu de temps après ton départ, il s'est attiré la colère d'un pacha des plus puissants. Il se trouve que cet homme était de mes amis, aussi l'ai-je supplié d'épargner Dondon. Il y a consenti à condition que ce halfelin-ci ne soit plus jamais vu dehors ! Plus jamais : s'il foule de nouveau les rues de Portcalim, le pacha le verra ou en sera averti par un de ses nombreux stipendiés, et je devrai lui livrer mon cousin pour qu'il l'exécute…

— Un sort meilleur, à mon avis, que la mort lente, enchaîné dans cette pièce, qui l'attend à cause de toi.

Cette déclaration fit éclater Dwahvel de rire.

— On dirait que tu ne connais pas bien Dondon ! estima-t-elle. De savants docteurs ont depuis longtemps identifié les sept péchés qui perdent l'âme, et si Dondon ne se montre guère tourmenté par les trois premiers – orgueil, envie, colère –, il vit les quatre autres avec passion, il est avaricieux, paresseux, gourmand et luxurieux ! Lui et moi nous sommes mis d'accord pour lui sauver la vie, j'ai promis de lui fournir sans restriction aucune tout ce qu'il désirait en échange de sa promesse de rester à l'intérieur de l'établissement.

— Alors pourquoi cette chaîne à sa cheville ?

— Parce que Dondon est ivre plus de la moitié du temps… Il risquerait de semer le désordre ici, ou bien de tituber dehors sans y penser. Je ne pense qu'à sa sécurité !

Entreri n'était pas d'accord. Il n'avait jamais rien vu d'aussi navrant que Dondon dans cet état, et aurait pour sa part préféré une mort atrocement douloureuse à une existence aussi avilissante ! Mais alors il s'attarda sur la personnalité de son ancien allié, se rappela les intérêts de Dondon à l'époque, intérêts qui le portaient vers les sucreries et les belles dames. Le halfelin creusait lui-même sa tombe, Dwahvel s'occupait de lui et ne lui voulait aucun mal.

— S'il reste entre les murs, personne n'ira l'ennuyer, conclut la cousine de Dondon après avoir laissé à Entreri le temps de réfléchir. Aucun contrat n'amènera un assassin contre lui… Ceci, bien sûr, ne repose que sur la promesse d'un pacha donnée cinq ans auparavant. Tu peux donc comprendre pourquoi mes congénères tendent à éprouver une certaine nervosité lorsqu'un Artémis Entreri franchit la porte du *Cuivre Ante* en demandant après Dondon. (Entreri lui jeta un coup d'œil dubitatif.) Ils n'ont pas tout de suite été certains de ton identité, même si nous savions que tu étais revenu en ville depuis un ou deux jours. On parle beaucoup dans la rue, mais tu te doutes que la rumeur circule souvent mieux que la vérité ! Certains prétendent que tu as l'intention de renverser Quentin Bodeau pour prendre le contrôle de la maison Amas. D'autres insinuent que ton but est plus ambitieux, que les Seigneurs d'Eauprofonde se sont attaché tes services pour l'assassinat de plusieurs dirigeants du Calimshan ! (L'expression d'Entreri indiqua sans équivoque

qu'il avait du mal à seulement imaginer une idée aussi farfelue. Dwahvel haussa les épaules.) Beaucoup sont prêts à payer pour n'importe quelle information transmise sous le manteau, même complètement grotesque, qui leur permettrait de résoudre l'énigme de ton retour à Portcalim. Tu les rends très nerveux, assassin… Prends cela comme un compliment d'importance !

» Comme un avertissement, aussi. Lorsque les guildes craignent quelque chose ou quelqu'un, elles prennent en général des mesures pour supprimer la cause de cette crainte. Plusieurs posent déjà des questions précises sur l'endroit où tu loges, tes déplacements. Tu connais suffisamment les mœurs de tes confrères pour comprendre qu'un assassin est après toi.

Entreri posa son coude sur le côté du petit fauteuil où il était assis et, le menton dans la main, examina la halfeline. Il était rare qu'on parle avec une telle franchise à Artémis Entreri ! Il avait suffi à Dwahvel de ces quelques minutes face à face avec l'assassin pour obtenir de lui davantage de respect que la plupart auraient pu espérer en toute une vie de paroles oiseuses.

— Je peux obtenir des informations précises qui t'intéressent, insinua-t-elle. J'ai de plus grandes oreilles encore qu'un mammouth sossalien et davantage d'yeux qu'une salle pleine de tyrannœils, c'est ce qu'on dit. À juste titre.

Entreri porta la main à sa bourse, la soupesa ostensiblement.

— Tu surestimes l'étendue de ma fortune, remarqua-t-il.

— Regarde autour de toi ! retourna Dwahvel. Quel besoin aurais-je d'or supplémentaire, de Lunargent ou d'ailleurs ? (Cette subtile allusion aux pièces que portait Entreri indiqua à l'assassin qu'elle n'exagérait pas ses dons d'informatrice ; elle devait bien savoir ce qu'il se passait en ville.) Considère cela comme un service rendu entre amis… (Cela n'avait rien pour surprendre Entreri, il avait passé sa vie à échanger ce genre de services.)… que tu pourras peut-être me retourner un de ces jours.

L'assassin garda un visage impassible tandis qu'il réfléchissait. C'était là de l'information bien peu chèrement obtenue ! Entreri doutait fort que la halfeline lui demande jamais un service, parce que, chez les siens, on ne s'y prenait pas ainsi pour résoudre ses problèmes. Et puis, même si Dwahvel

sollicitait de lui une faveur, il serait toujours libre de l'accorder ou non. Il n'avait pas grand-chose à craindre de sbires de un mètre de haut ! Non, ce que Dwahvel souhaitait en fait, si les choses tournaient bien pour Artémis Entreri, c'était la possibilité de clamer en toute vérité que le célèbre assassin lui était redevable. Une telle affirmation suffirait à faire blêmir la plus grande partie des bandits de Portcalim.

La question qui se posait à Entreri, partant de là, était : l'information proposée par la halfeline l'intéressait-elle vraiment ? Il considéra l'offre encore une petite minute, puis hocha la tête en signe d'accord. Le visage de Dwahvel s'éclaira.

— Reviens demain soir, dans ce cas, dit-elle. J'aurai des choses à te dire.

Une fois sorti de l'établissement, Artémis Entreri repensa un long moment à Dondon. Chaque fois qu'il imaginait le halfelin obèse en train de se fourrer une part de gâteau dans la bouche, la rage l'envahissait ! Pas le dégoût, non, la rage. Il étudia ce sentiment et comprit que Dondon Tiggerwillies avait été pour lui ce qui s'était rapproché le plus d'un ami : le Pacha Basadoni avait été son mentor, le Pacha Amas son premier employeur, mais Dondon et l'assassin avaient eu une relation à part. Ils se rendaient des services mutuels sans chercher à en déterminer les valeurs respectives, échangeaient des informations sans davantage calculer. Ils avaient apprécié les moments qu'ils passaient ensemble. Voir Dondon à présent perdu dans le pur hédonisme donnait à l'assassin l'impression que le halfelin avait renoncé à chercher un but dans l'existence, qu'il avait commis une espèce de suicide sans décès.

Mais Entreri ne connaissait pas suffisamment la compassion pour que le sort d'un autre puisse ainsi le mettre en colère. Quand il eut reconnu cette vérité à son propos, il comprit que cette rencontre avec Dondon l'avait bouleversé parce que, considérant son état psychologique ces temps-ci, il s'était vu lui-même en son ancien allié ! Il n'était pas enchaîné, réduit à la seule compagnie de filles faciles et de nourriture, bien sûr, mais en quelque sorte vaincu, comme Dondon.

Peut-être était-il temps pour lui de laisser choir son pavillon blanc.

Le halfelin déchu avait été pour lui une manière d'ami. Entreri connaissait quelqu'un d'autre dont il avait été proche : il lui fallait voir LaValle.

4
Appel

Drizzt ne pouvait parvenir à la plate-forme où avait atterri Guenhwyvar, aussi utilisa-t-il la figurine d'onyx pour renvoyer le fauve chez lui, dans le plan Astral. Ses blessures y guériraient plus facilement. Régis et son allié géant insolite avaient quitté son champ de vision, Wulfgar et Catti-Brie se dirigeaient vers Bruenor, un peu plus bas sur la paroi sud, là où le dernier ennemi était tombé. L'elfe noir entreprit de retrouver ses amis. Il crut d'abord qu'il lui faudrait revenir en arrière jusqu'à l'emplacement où Wulfgar et lui avaient débouché sur la ravine en venant du sentier, mais, grâce à sa prodigieuse agilité et à la force de ses doigts entraînés depuis des décennies aux manœuvres complexes de l'escrime, il parvint finalement à dénicher suffisamment de supports, fissures ou surfaces pas tout à fait verticales pour les rejoindre.

Le temps qu'il arrive, ils avaient tous disparu à l'intérieur de la caverne creusant la falaise.

— Ces foutus machins auraient pu avoir un poil de trésor pour s'défendre comme ça ! se plaignait Bruenor.

— Voilà peut-être pourquoi ils surveillaient la route, supposa Catti-Brie. T'aurais préféré qu'on s'occupe d'eux en revenant de chez Cadderly ? Parce que alors, si ça se trouve, on aurait trouvé de plus grandes richesses pour te faire plaisir, et un ou deux crânes de marchands pour aller avec…

— Bah ! grogna le nain.

Drizzt eut un grand sourire. De tous les Royaumes, Bruenor Marteaudeguerre, huitième roi de Castelmithral (même s'il avait

choisi de quitter le trône) et chef d'un clan exploitant une prospère mine au Valbise, faisait certes partie des moins nécessiteux. Mais là n'était pas la vraie raison de l'agacement de Bruenor, pensait son ami drow, et la prochaine déclaration du nain, confirmant ses soupçons, le fit sourire d'autant plus :

— C'est quoi ce dieu qui fait affronter d'si puissants ennemis sans la récompense d'un p'tit bout d'or ?

— Mais on a trouvé un peu d'or, rappela Catti-Brie.

Drizzt entra dans la caverne, vit qu'elle avait en main un sac de taille respectable, distendu par les pièces qu'il contenait. Bruenor lui jeta un coup d'œil écœuré.

— Du cuivre, quoi, maugréa-t-il. Trois pièces d'or, une ou deux d'argent, et puis plus rien qu' du sale cuivre !

— Au moins la route est sûre désormais, conclut le drow.

Il cherchait le regard de Wulfgar, mais le colosse s'y refusait. L'elfe noir s'efforçait de ne pas juger sévèrement son ami si perturbé. Wulfgar aurait dû couvrir la charge de Drizzt au moment où il abordait les géants ! C'était bien la première fois qu'il manquait à sa tâche pendant un combat en compagnie du drow. Mais celui-ci savait bien que l'hésitation du barbare ne provenait pas d'un désir de voir son allié blessé, ni, certainement, d'une quelconque lâcheté. L'homme se débattait dans une tempête émotionnelle d'une ampleur que Drizzt n'avait jamais vue auparavant. Et il avait su que son ami avait de graves problèmes avant de le traîner dans cette chasse, aussi pouvait-il difficilement lui reprocher sa défaillance.

D'ailleurs, il n'y pensait pas. Il espérait seulement que le combat, une fois que le barbare s'y était jeté, avait pu l'aider à se débarrasser de quelques-uns de ses démons intérieurs, qu'il avait pu faire cavaler un peu la bête, comme aurait dit Montolio.

— Et toi, alors ? rugit Bruenor qui vint brutalement se placer devant le drow. T'es pas bien de nous laisser sans même un p'tit mot ? Tu veux toujours être tout seul à t'amuser, l'elfe ? Tu crois qu' la fifille et moi on peut pas t'aider ?

— Je ne voulais pas t'ennuyer avec un combat mineur, répondit Drizzt, très calme, en plaquant un sourire désarmant sur son visage d'ébène. Je savais qu'on serait *sur* la montagne, dehors, pas *dessous*, et un tel terrain ne convient pas à un nain

courtes-pattes…

Bruenor avait envie de le frapper, le drow s'en rendait bien compte à son tremblement furieux.

— Bah ! rugit-il plutôt. (Il leva les mains au ciel, se dirigea vers l'issue de la petite grotte.) Tu fais toujours ça, espèce d'foutu elfe. Tu pars l' nez au vent t'amuser. Mais on en verra d'autres sur la route, pour sûr ! Et alors t'auras intérêt à les voir avant moi, sinon j'les aurai découpés en rondelles avant même que t'aies pu sortir tes lames de chochotte d'leurs fourreaux ou ton fichu gros chat d'sa statue !

» Sauf si y en a d'trop pour nous, poursuivit-il. (Sa voix diminuait à mesure qu'il sortait de la caverne.) Alors p't'être que je te laiss'rai te débrouiller tout seul, pauv' type !

Wulfgar, sans un mot, sans accorder même un regard à Drizzt, sortit ensuite, le laissant seul avec Catti-Brie. Le drow riait, réjoui des grommellements pittoresques de Bruenor, mais, levant les yeux sur la jeune femme, il vit qu'elle n'était pas du tout amusée, sincèrement blessée au contraire.

— Ton excuse vaut pas grand-chose, reprocha-t-elle.

— Je tenais à combattre seul avec Wulfgar, expliqua Drizzt, à le ramener en un autre endroit et un autre temps, avant toutes ces souffrances.

— Tu pensais pas que mon père ou moi aurions pu t'aider ?

— Je ne voulais personne pour qui Wulfgar puisse avoir peur, qu'il puisse croire vulnérable… (Catti-Brie eut un mouvement de recul, demeura bouche bée.) Je te dis la vérité, et tu le sais bien ! Rappelle-toi comment Wulfgar se comportait avec toi avant ce combat contre le yochlol : il était protecteur au point de mettre en danger l'issue de la bataille. Je ne pouvais pas, en vérité, te proposer de te joindre à nous en cette occasion où un scénario du même genre aurait pu se répéter, laissant peut-être notre ami en pire état émotionnel encore qu'avant ! C'est pour la même raison que je ne pouvais pas non plus prendre Bruenor ou Régis avec nous. Je voulais que nous trois, Wulfgar, Guenhwyvar et moi, combattions les géants, comme il y a si longtemps au Valbise. Alors peut-être, espérais-je, il se rappellerait la vie d'avant ces années cruelles dans les griffes d'Errtu.

Le visage de Catti-Brie s'adoucit, elle se mordit la lèvre en acquiesçant.

— As-tu obtenu des résultats ? demanda-t-elle. Le combat s'est bien passé, pour sûr, Wulfgar s'est battu en vrai guerrier !

Drizzt regarda vers la sortie de la caverne.

— Il a commis une erreur, avoua-t-il. Mais, bien sûr, il l'a rattrapée ensuite… J'espère qu'il parviendra à se pardonner cette hésitation du début, à ne se rappeler que la suite du combat où il s'est admirablement comporté.

— Hésitation ?

— Quand nous avons engagé la bataille…, commença le drow. (Il eut un geste indiquant que tout cela n'avait guère d'importance.)… Cela fait bien des années que nous n'avons plus combattu ensemble. Ce faux pas était parfaitement excusable.

Mais, en fait, Drizzt avait du mal à oublier que cette maladresse initiale de Wulfgar aurait pu leur coûter très cher, à Guenhwyvar et lui.

— T'as l'air décidé à te montrer généreux, remarqua Catti-Brie, toujours fine mouche.

— J'espère vraiment que Wulfgar se rappellera qui il est, où se trouvent ses vrais amis…

— Oui, tu l'espères. Y crois-tu ?

Drizzt, toujours tourné vers l'issue de la caverne, ne pouvait en réponse que hausser les épaules.

* * *

Les quatre amis, peu après, quittèrent le ravin et rebroussèrent chemin. Les bougonnements de Bruenor à l'encontre du drow se muèrent en plaintes visant Régis.

— Par les Neuf Enfers, que fabrique Ventre-à-pattes ? vociféra le nain. Et d'abord, par les foutus Neuf Enfers, comment il a pu s'débrouiller pour décider un géant à j'ter des rochers à sa place ?

À ce moment, les compagnons ressentirent sous leurs pieds les vibrations produites par des pas lourds – très lourds ! – qui approchaient, et entendirent une petite ritournelle idiote

chantée à l'unisson de deux voix : celle d'un halfelin réjoui et une autre aussi retentissante qu'un glissement de terrain dans la montagne. Un instant plus tard, Régis apparut au détour du chemin, bien calé sur les épaules de son géant. Ils chantaient et riaient sans discontinuer.

— Coucou ! fit joyeusement le halfelin.

Il guida sa monture étonnante vers ses amis, remarqua que Drizzt avait porté les mains à ses cimeterres encore aux fourreaux (ce qui pouvait très vite changer, vu la vitesse presque surnaturelle des réflexes du drow), que Bruenor avait fermement empoigné sa hache, Catti-Brie son arc, et que Wulfgar, *Crocs de l'égide* entre les doigts, paraissait sur le point de se jeter dans une action dévastatrice.

— Voici Junger, annonça-t-il. Il ne faisait pas partie de l'autre bande ! Il m'a dit qu'il ne les connaissait même pas… Et il est vraiment malin. (Junger leva la main vers Régis pour s'assurer qu'il ne glisse pas, puis s'inclina bien bas devant le groupe abasourdi.) En fait, Junger ne va même pas jusqu'à la route d'ordinaire, il ne quitte pas ses montagnes. Il dit que les affaires des nains ou des humains ne l'intéressent pas.

— Ben tiens ! Il t'a dit ça, hein ? s'étonna Bruenor, sceptique.

Régis acquiesça avec un grand sourire.

— Je le crois, assura-t-il.

Il exhiba son pendentif de rubis et le fit osciller. Ses amis connaissaient bien les propriétés hypnotiques de la gemme.

— Ça change rien ! gronda Bruenor.

Il jeta un coup d'œil à Drizzt comme s'il s'attendait à le voir donner le signal de la bagarre. Après tout, un géant restait un géant aux yeux du nain, et il préférait toujours voir ceux de cette espèce par terre avec une hache bien plantée dans le ciboulot !

— Junger ne tue personne, insista Régis d'un ton ferme.

— Les gobelins seulement, précisa l'énorme créature en souriant, et les géants des collines. Oh, les orques, bien sûr, qui pourrait supporter la vue de ces monstres hideux ?

Junger parlait vraiment bien, et le choix de ses ennemis laissa Bruenor pantois, l'œil écarquillé.

— Et les yétis ? demanda-t-il. Oublie pas les yétis !

— Pas les yétis. Je ne tue pas les yétis. (Le nain reprit son air

implacable.) Quoi, on ne peut même pas se résoudre à dévorer ces créatures puantes ! expliqua Junger. Je ne les tue pas, je les domestique.

— *Quoi* ? fit Bruenor qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Je les domestique, comme un chien ou un cheval. Certes, j'en ai de beaux qui travaillent pour moi dans la caverne, là où je demeure dans la montagne…

Bruenor se tourna l'air perdu vers Drizzt qui, aussi perplexe que le nain, se contenta de hausser les épaules.

— On a perdu bien assez de temps, remarqua Catti-Brie. Camlaine et les autres vont déjà être presque sortis du val quand on les rattrapera ! Allez, laisse ton copain, Régis, reprenons la route.

Régis secouait la tête avant même la fin de la phrase.

— D'ordinaire, Junger ne quitte pas la montagne, reprit-il, mais il est prêt à le faire pour moi.

— Dans ce cas je n'aurai plus à te porter, commenta Wulfgar dans un grognement. Ça m'arrange !

— Mais t'as pas à l'porter de toute manière, objecta Bruenor. (Il revint à Régis.) J'pense que tu pourrais bien marcher, t'as pas besoin d'un géant comme monture !

— Il me tiendrait aussi lieu de garde du corps ! répliqua Régis, rayonnant. (Le nain et la jeune femme eurent le même gémissement de protestation. Drizzt gloussa, secoua la tête.) Dans un combat, je passe l'essentiel de mon temps à me tenir à l'écart, poursuivit-il, sans vraiment pouvoir aider. Avec Junger…

— … T'essaierais toujours d'te tenir à carreau ! l'interrompit Bruenor.

— Si Junger est prêt à se battre pour toi, il n'agira pas différemment de nous tous, remarqua Drizzt. Nous considérerais-tu simplement comme tes gardes du corps ?

— Non, bien sûr que non, protesta le halfelin. Mais…

— Fais-le partir ! ordonna Catti-Brie. De quoi ça aurait l'air, une bande de voyageurs qui entreraient à Luskan avec un géant des montagnes ? On nous verrait comme des bandits !

— On fait bien la route avec un drow, lâcha Régis sans y penser.

Se rendant compte de ce qu'il venait de dire, il devint tout

rouge. Drizzt gloussa encore, amusé, secoua la tête.

— Pose-le ! commanda Bruenor à Junger. J'crois qu'il a besoin de s'faire remettre les idées en place.

— Ne faites pas de mal à mon ami Régis, avertit le géant, cela je ne puis l'admettre.

Bruenor renifla, dédaigneux.

— Pose-le, c'est tout.

Junger s'exécuta, après un regard à Régis qui s'efforçait de crâner. Il posa gentiment le halfelin devant le nain, qui fit un mouvement donnant à penser qu'il allait attraper son compagnon à l'oreille, mais alors leva le regard… très haut, jusqu'au visage du géant, et eut la sagesse de se restreindre.

— Tu penses à rien, Ventre-à-pattes, commença Bruenor à mi-voix en entraînant Régis à l'écart. Imagine que c'foutu gros machin trouve le moyen de se dépêtrer de l'enchant'ment de ton rubis ? Il t'aplatira sans qu'on y puisse mais, et j'crois même pas que je lèverai le petit doigt pour l'en empêcher parce que tu l'auras bien mérité !

Régis voulut ergoter, mais il se rappela alors les tout premiers instants de sa rencontre avec Junger, quand l'énorme créature avait assuré aimer voir la vermine écrasée… Certes, d'un seul pas le géant pouvait l'écrabouiller, et l'emprise de la gemme hypnotique n'était pas toujours fiable. Le halfelin se détourna, s'écarta de Bruenor et pria Junger de regagner le cœur de la montagne.

Le géant sourit, secoua la tête.

— Je l'entends, annonça-t-il mystérieusement. Je resterai.

— Qu'entends-tu ? s'écrièrent Régis et Bruenor ensemble.

— Un appel, qui me dit que je dois vous accompagner pour servir Régis et le protéger.

— Eh ben, tu l'as pas raté avec ton caillou ! chuchota Bruenor au halfelin.

— Je n'ai aucun besoin de protection, déclara d'un ton assuré Régis au géant, mais tu as nos remerciements à tous pour nous avoir aidés dans ce combat. Maintenant, tu peux rentrer chez toi.

Junger secoua encore la tête.

— Je préfère aller avec vous.

Le nain jeta un regard assassin au halfelin dépassé. Pour autant qu'il sache, le géant paraissait encore sous l'emprise du rubis (le simple fait qu'il n'ait pas tué le petit homme semblait l'indiquer clairement), pourtant l'énorme créature lui désobéissait !

— Après tout, tu pourrais peut-être venir, intervint Drizzt à la surprise générale. Oui, mais dans ce cas tes fameux yétis domestiqués pourraient nous être fort utiles… Combien de temps te faut-il pour aller les chercher ?

— Trois jours au plus.

— Vas-y, alors, et fais vite ! s'exclama Régis en sautillant sur place.

Il faisait en même temps osciller le précieux pendentif au bout de sa chaîne. Cela parut suffire au géant qui s'inclina très bas puis s'éloigna à grands bonds.

— On aurait dû tuer ce truc tout d'suite ! protesta Bruenor. Il va revenir dans trois jours, voir qu'on est partis et s'lancer à notre poursuite avec ses fichus yétis !

— Mais non, il m'a assuré ne jamais quitter la montagne, rappela Régis.

— Suffit avec ces idioties ! trancha Catti-Brie. La bête est partie, on devrait en faire autant.

Personne n'avait d'objection ; ils se mirent sur-le-champ en route, et Drizzt s'arrangea pour marcher à côté de Régis.

— Tout cela était-il uniquement l'œuvre de ton rubis ? demanda-t-il.

— Junger m'a dit que cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas autant éloigné de chez lui, reconnut le halfelin. Il a entendu un appel porté par le vent et y a répondu… Je suppose qu'il m'en a cru responsable.

L'elfe noir trouva l'explication plausible. De toute manière, si Junger continuait à se laisser prendre à la ruse qui avait permis de l'éloigner, les voyageurs auraient déjà contourné l'Épine dorsale du Monde et avanceraient à bonne allure sur un meilleur terrain avant même que le monstre soit revenu là où ils s'étaient séparés.

* * *

En effet, Junger courait vers son grand domaine dans la montagne. Pendant quelques instants, le géant se demanda ce qu'il lui avait pris de le quitter. Dans sa jeunesse, il avait aimé courir les bois au hasard, vivant au jour le jour du gibier qu'il pouvait abattre. Il ricanait en repensant à ce qu'il avait raconté à cet idiot de petit halfelin : il lui était arrivé en une occasion de savourer la chair humaine, en une autre la chair des congénères de Régis ! À vrai dire, il évitait ce genre de repas à présent, autant parce qu'il n'en appréciait guère le goût que parce qu'il voulait éviter d'avoir pour ennemis des créatures aussi dangereuses que les hommes. Les sorciers, notamment, l'effrayaient. Et puis, pour trouver ce genre de proies, il aurait dû quitter sa montagne, ce qui ne lui disait rien.

Il ne se serait donc pas du tout éloigné de sa demeure s'il n'avait entendu cet appel porté par le vent, quelque chose qu'il ne comprenait pas bien mais à quoi il ne pouvait résister.

Junger avait tout ce qu'il voulait chez lui : beaucoup de nourriture, des serviteurs dociles, de chaudes fourrures… Il n'avait eu aucune intention de s'en aller !

Pourtant il l'avait fait, et il se rendait compte qu'il recommencerait. Le géant n'avait rien de stupide, et cette idée lui paraissait des plus incongrues, mais il n'était tout simplement pas en état d'y réfléchir davantage. Pas avec ce bourdonnement permanent dans les oreilles…

Oui, il irait voir ses yétis et il reviendrait, il obéirait à l'appel porté par le vent.

L'appel de Crenshinibon.

5
Remuer la boue

LaValle se rendit en fin de matinée dans ses quartiers privés du siège de la guilde, après une réunion avec Quentin Bodeau et Chalsee Anguaine. Dog Perry aussi aurait dû être là, et c'était surtout lui que le sorcier avait espéré voir, mais l'homme s'était fait excuser : il arpentait les rues pour essayer d'en apprendre davantage sur le danger que représentait Entreri.

La réunion se révéla essentiellement consacrée à calmer les nerfs de Quentin Bodeau. Le dirigeant de guilde voulait entendre que l'assassin n'allait pas se montrer tout à trac et l'abattre. Chalsee Anguaine, jeune fier-à-bras, promit de défendre son employeur sur sa vie, ce que LaValle savait constituer une démonstration très exagérée de loyauté. Pour sa part, il assura qu'Entreri ne pratiquait pas ainsi ; il ne viendrait pas tuer Bodeau sans s'être auparavant renseigné sur ses relations et associés, et sur la fermeté de son ascendant sur sa maison.

— Cet homme n'a jamais fait montre de sotte témérité, expliqua-t-il, et ce que vous craignez serait franchement téméraire !

Quand le sorcier prit congé, Bodeau se sentait déjà mieux. Il déclara qu'il serait tout de même plus rassuré si Dog Perry ou n'importe qui d'autre tuait ce redoutable adversaire sans autre forme de procès. LaValle savait que les choses ne seraient jamais aussi simples, mais il garda cette opinion pour lui.

Dès qu'il eut pénétré dans ses quartiers – une suite de quatre pièces : une grande antichambre avec un bureau sur la droite,

une chambre au fond et un laboratoire d'alchimie sur la gauche, qui contenait aussi sa bibliothèque –, le sorcier sentit que quelque chose n'allait pas. Il soupçonna Dog Perry d'avoir dérangé son logis ; cet homme ne lui accordait aucune confiance et s'était même permis (bien que de manière oblique) de l'accuser en privé d'avoir l'intention de se ranger du côté de l'assassin en cas de conflit ouvert !

Était-il venu là pendant la réunion qu'il savait devoir se tenir entre LaValle et Quentin Bodeau ? Pouvait-il se trouver encore sur les lieux, caché, accroupi et l'arme à la main ?

Le sorcier regarda la porte d'entrée derrière lui sans remarquer aucun indice d'effraction – il fermait toujours à clé ; ses chausse-trapes magiques paraissaient intactes. Une autre issue permettait d'accéder à ses quartiers, une fenêtre, mais LaValle avait placé tant de glyphes et de sorts de protection dessus, dispersés un peu partout, que quiconque tentant d'entrer par là se verrait frappé par la foudre, brûlé à trois reprises et congelé. Même si un intrus parvenait à survivre à ce barrage d'enchantements divers, les explosions les accompagnant se feraient entendre par tout l'étage du siège de la guilde, attirant les soldats par dizaines !

Rassuré par cette logique élémentaire et par un sort de défense qu'il plaça sur son corps pour rendre sa peau impénétrable à toute agression, le sorcier se dirigea vers son bureau.

La porte s'en ouvrit avant qu'il l'atteigne. Artémis Entreri l'attendait tranquillement à l'intérieur.

LaValle considéra comme une belle réussite le simple fait de rester debout sur ses genoux flageolants.

— Tu savais bien que j'étais revenu, dit Entreri, très à l'aise, en venant s'appuyer contre le chambranle. Tu ne t'attendais pas à une visite de la part de ton vieil ami ?

Le sorcier se reprit, secoua la tête, jeta un coup d'œil à l'huis fermant ses quartiers.

— La porte ou la fenêtre ? demanda-t-il.

— La porte, évidemment. Tu défends toujours ta fenêtre avec le plus grand soin.

— Mais la porte aussi ! protesta LaValle d'un ton sec en

songeant qu'il n'avait pas dû s'y appliquer suffisamment.

Entreri haussa les épaules.

— Tu emploies la même combinaison de serrure et de sorts que tu avais pour ton logis précédent, expliqua-t-il en montrant une clé. Je m'y attendais, puisque j'avais entendu dire que tu t'étais beaucoup réjoui de découvrir que les objets nécessaires à leur installation n'avaient pas été détruits quand le nain t'a assommé avec ton propre huis.

— Comment as-tu obtenu la…

— C'est moi qui t'avais fourni la serrure, tu te rappelles ?

— Enfin, le siège de la guilde est bien défendu, par des soldats inconnus d'Artémis Entreri !

— Le bâtiment a des failles secrètes, répondit l'assassin d'un ton calme.

— Mais pour ma porte… Il y avait d'autres pièges ! (Entreri afficha une expression blasée. LaValle jugea inutile d'insister.) Fort bien. (Le sorcier entra dans le bureau, fit signe à son visiteur sans-gêne de le suivre.) Je peux demander qu'on nous serve un bon repas, si cela te tente.

Entreri s'assit face à LaValle, secoua la tête.

— Je ne suis pas venu chercher des vivres, mais de l'information. On sait que je suis revenu à Portcalim.

— Beaucoup de guildes le savent, confirma le sorcier en hochant la tête. Moi aussi, en effet, j'étais dans le secret. Je t'ai vu dans ma boule de cristal, tout comme, j'en suis persuadé, une bonne partie des sorciers travaillant pour d'autres pachas. On ne peut pas dire que tu aies rasé les murs !

— Pourquoi le devrais-je ? Je n'ai pas d'ennemis ici, pour autant que je sache, et aucune intention de m'en faire.

LaValle éclata de rire à cette phrase absurde.

— Pas d'ennemis ? Mais tu en as partout, depuis toujours. Ta sinistre profession produit mécaniquement des ennemis !

Son rire s'éteignit très vite quand il eut remarqué l'expression des plus sérieuses de son interlocuteur. Voilà qu'il se moquait de l'homme peut-être le plus redoutable au monde !

— Pourquoi m'as-tu scruté ? demanda Entreri.

Le sorcier haussa les épaules, leva les mains comme s'il ne comprenait pas l'objet de cette question.

— Cela fait partie de mon travail dans la guilde, précisa-t-il.

— Tu as donc informé ton dirigeant de mon retour ?

— Le Pacha Quentin Bodeau était présent quand ton image est apparue dans la boule de cristal. (Entreri hocha la tête ; LaValle, mal à l'aise, changea de position sur son siège.) Je ne m'attendais pas à t'y découvrir, bien sûr, ajouta-t-il. Si je l'avais su, je serais entré discrètement en contact avec toi avant d'informer Bodeau, pour connaître tes intentions et tes désirs.

— Toujours aussi loyal, commenta Entreri avec une ironie qui n'échappa guère à l'autre.

— Je ne jure pas de faux serments de fidélité ni ne promets monts et merveilles ! Ceux qui me connaissent savent fort bien que je n'intrigue pas en vue de modifier les rapports de force autour de moi, et que je sers quiconque a fait pencher la balance en sa faveur.

— Un survivant, un pragmatique ! Et pourtant ne viens-tu pas de me dire que tu m'aurais d'abord informé si tu avais connu ma présence ? Tu promets bien quelque chose, sorcier, c'est de servir tes maîtres. N'aurais-tu pas violé cette promesse en m'avertissant des manœuvres pour me débusquer ? Peut-être ne te connais-je pas autant que je le croyais, peut-être ne peut-on pas du tout te faire confiance…

— Pour moi, tu constitues une exception, balbutia LaValle qui tâchait de donner un semblant de cohérence à ses propos.

Il savait que, sans le moindre doute, Entreri essaierait de le tuer s'il pensait ne pas pouvoir compter sur lui.

Et sans le moindre doute, si Entreri se mettait en tête de le tuer, il était mort.

— Ta simple présence suffit à m'indiquer que le côté que tu choisiras fera peser la balance en sa faveur, déclara-t-il enfin. C'est pourquoi je ne chercherais jamais à m'opposer à toi !

L'assassin, pour toute réponse, examina soigneusement le sorcier du regard, ce qui mit de plus en plus mal à l'aise le malheureux. Mais Entreri n'avait pas de temps à perdre à ce genre de jeu et ne comptait pas faire de mal à LaValle. Il décida de mettre fin sans traîner à son inquiétude.

— Parle-moi de la guilde actuellement, demanda-t-il. De Bodeau, de ses lieutenants, de son influence par la ville.

— Quentin Bodeau n'est pas un méchant homme, répondit volontiers le sorcier. Il ne tue pas, sauf si la situation l'impose, et ne vole que ceux disposant d'un surplus suffisant. Mais beaucoup de ceux sous ses ordres, ainsi que nombre d'autres organisations, perçoivent cette compassion comme de la faiblesse. Sous son règne, la guilde a souffert : notre influence n'est plus aussi étendue qu'à l'époque d'Amas ou quand tu as renversé Régis, le halfelin.

Le sorcier précisa ensuite en détail jusqu'où s'étendait le territoire de la maison Bodeau, et Entreri fut en effet surpris de l'effritement, aux marches de son empire, de cette guilde vénérable ! Des rues autrefois bien implantées dans le domaine du Pacha Amas se retrouvaient complètement hors de sa zone d'influence, les avenues désormais considérées comme frontières de cette zone étaient beaucoup plus proches du siège.

Entreri se moquait bien de la prospérité ou de la solidité de la guilde sous le règne de Bodeau. Il était venu pour de simples raisons de survie, afin de tâter le pouls des artères les moins nobles de Portcalim, ce qui lui éviterait de s'attirer par inadvertance la fureur d'une organisation quelconque.

LaValle passa ensuite aux lieutenants, vanta le potentiel du jeune Chalsee et, d'un ton très sérieux (mais qui ne parut guère émouvoir son « invité »), mit en garde l'assassin contre Dog Perry.

— Méfie-toi de lui ! conseilla encore une fois le sorcier en remarquant l'expression peu intéressée du visiteur. Il était là lui aussi quand je t'ai scruté, et ne se réjouissait pas du tout de ton retour à Portcalim. Ta présence constitue une menace pour lui dans la mesure où il reçoit de bons émoluments comme assassin, et pas seulement de la part de Quentin Bodeau. (LaValle, n'obtenant toujours pas de réaction significative, insista :) Il aimerait bien être le prochain Artémis Entreri, affirma-t-il carrément.

Ce qui arracha un gloussement au véritable Entreri. Ce n'était pas un doute particulier quant aux capacités de Dog Perry qui amusait l'assassin, ni un sentiment de flatterie d'être pris pour référence. Non, Entreri pensait que ce jeune homme ne devait pas vraiment comprendre ce à quoi il aspirait, parce

que la réputation sans égale d'Entreri, certes, ne paraissait plus aussi désirable une fois qu'on y était parvenu !

— Il pourrait considérer ta présence comme plus que simplement gênante, avertit encore LaValle, mais comme menaçante… Pire encore, il pourrait y voir une occasion unique !

— Tu n'as pas l'air de l'apprécier.

— C'est un tueur indiscipliné, donc difficile à prévoir. Une flèche tirée par un aveugle ! Si j'étais certain qu'il cherche à m'abattre, cela ne m'inquiéterait pas tellement, mais c'est le caractère souvent irrationnel de ses agissements qui fait un peu peur à tout le monde.

— Je ne cherche pas à prendre la place de Bodeau, assura Entreri après un long silence. Je ne compte pas non plus m'empaler gentiment sur la dague de Dog Perry. Tu ne montreras donc aucune déloyauté à l'égard de ton pacha en me tenant informé, sorcier. Je n'en attends pas moins de toi.

— Si Dog Perry se lance à ta poursuite, je t'avertirai, promit LaValle.

Entreri le crut. Dog Perry était un novice, un jeune homme prometteur qui avait grande envie d'entrer dans la légende d'un seul coup de sa lame… Mais l'assassin savait que LaValle le connaissait depuis assez longtemps pour craindre davantage la vindicte d'Artémis Entreri que celle de Dog Perry !

Il prolongea encore un peu sa visite en réfléchissant au paradoxe qu'entraînait sa réputation. À cause de sa longue carrière prestigieuse, beaucoup pouvaient chercher à le tuer, mais, pour la même raison, beaucoup d'autres le serviraient par crainte de s'opposer à lui…

Bien sûr, si Dog Perry parvenait effectivement à l'abattre, la loyauté de LaValle à l'égard d'Entreri cesserait subitement et se transférerait sans délai au nouveau roi des assassins.

Artémis Entreri trouvait cela si vain.

* * *

— Tu ne comprends pas les possibilités qui s'offrent à nous ! déclara Dog Perry en s'efforçant de garder un ton égal.

En vérité, l'envie ne lui manquait pas d'étrangler l'autre trouillard !

— Tu as entendu ce qu'on raconte ? répliqua Chalsee Anguaine. Il en a tué de toutes sortes, depuis des maîtres de guilde jusqu'à des mages de guerre. Ceux qu'il a pris pour cible sont morts, sans exception !

Dog Perry cracha, écœuré.

— Peut-être, mais il était jeune. À l'époque, beaucoup de guildes – dont la maison Basadoni – l'admiraient. Il avait de hautes relations, des protections, de puissants alliés qui pouvaient l'aider dans ses assassinats. Maintenant il est seul, vulnérable, n'a plus la vivacité d'autrefois.

— Nous devrions prendre le temps nécessaire pour en savoir davantage sur lui, découvrir les raisons de son retour…

— Plus nous attendons, plus Entreri aura de chances de renouer le contact avec ceux qu'il connaît, répondit Dog Perry sans hésiter, sorciers, maîtres de guilde ou simples espions dans la rue. Non, si nous attendons nous ne pourrons plus nous permettre de l'attaquer sans courir le risque de provoquer une guerre entre organisations. Tu connais Bodeau comme moi, tu sais qu'avec lui comme dirigeant nous n'avons aucune chance de survivre en pareil cas.

— Mais tu es pourtant son assassin de premier plan !

Dog Perry eut un gloussement.

— Disons que je reste ouvert à toute possibilité… Je ne puis laisser passer celle que je vois devant moi, en ce moment. Si, avec ton aide, je tue Artémis Entreri, nous jouirons tous les deux de son prestige !

— Nous nous détacherons d'une guilde ?

— Mais oui, répondit le jeune homme en toute franchise. Ou, pour mieux dire, nous serons en rapport avec plusieurs, nous louerons notre épée au plus offrant !

— Quentin Bodeau ne serait pas d'accord. Il perdrait deux lieutenants, ce qui l'affaiblirait.

— Il comprendrait que, ses deux lieutenants travaillant à l'occasion pour des maisons plus puissantes, sa propre position s'en trouve renforcée.

Chalsee réfléchit à cette vue optimiste des choses, puis

secoua la tête, dubitatif.

— Mais il serait vulnérable, objecta-t-il, il pourrait craindre que ses propres auxiliaires l'abattent sur demande d'un autre dirigeant !

— Et alors ? fit froidement Perry. Tu devrais réfléchir davantage à l'intérêt de lier ton avenir à quelqu'un comme Bodeau. La guilde part en quenouille avec lui comme chef, et une autre nous absorbera tôt ou tard. Ceux qui sont prêts à laisser gagner le plus fort trouveront alors une niche ; ceux ligotés au vaincu par une loyauté imbécile verront leurs cadavres dépouillés par les saute-ruisseau !

Chalsee détourna le regard. Cette conversation ne lui plaisait pas du tout. Jusqu'au moment où, la veille, il avait appris le retour d'Artémis Entreri, il avait cru sa vie et sa carrière bien établies ; il gravissait les échelons dans les rangs d'une guilde encore importante. Et voilà que Dog Perry semblait décidé à placer la barre plus haut, passer à un autre niveau ! Chalsee trouvait certes la démarche audacieuse, mais pas forcément rentable. Oui, s'ils réussissaient dans leur attaque, ils se feraient certainement respecter de bien des guildes, mais enfin il s'agissait d'Artémis Entreri !

Le jeune homme sortait tout juste de l'adolescence quand le célèbre assassin avait quitté Portcalim ; il n'avait connu aucune organisation ni aucune des cibles d'Entreri. Quand il avait commencé à se faire une place dans la hiérarchie illégale de la ville, beaucoup aspiraient au titre de premier tueur dans la cité : Marcus au Couteau, sous le Pacha Wroning, Clarissa qui louait les services de ses cohortes au plus offrant (en outre, elle tenait les bordels que fréquentait la noblesse locale)… Oui, les ennemis de Clarissa tendaient nettement à sortir du tableau. Sans compter Kadran Gordeon, de la maison Basadoni et, peut-être le plus redoutable d'entre tous, Carnage Targon, le mage de guerre. Aucun d'eux ne parvenait à faire oublier la légende d'Artémis Entreri, loin de là, même si la carrière précédente de ce dernier à Portcalim s'était achevée sur une note peu glorieuse avec la chute du maître de guilde qu'en principe il servait, et son incapacité notoire à venir à bout de sa némésis personnelle, un elfe noir, rien que ça !

Voilà qu'à présent Dog Perry comptait se catapulter d'un seul coup à un niveau équivalent à celui des quatre assassins les plus réputés de la cité. Pour tout dire, Chalsee trouvait l'idée tentante.

Une fois, évidemment, qu'ils auraient réglé le léger problème du meurtre effectif de leur cible.

— J'ai pris ma décision ! annonça Dog Perry qui, semblait-il, devinait les pensées secrètes de son collègue. Je m'en prends à lui, avec ou sans toi.

Chalsee perçut bien la menace implicite cachée dans ces paroles. Si Dog Perry voulait avoir la moindre chance dans cette entreprise, il ne pouvait se permettre d'accepter des parties neutres dans l'affaire ! En annonçant ses intentions à son adjoint, il impliquait carrément que celui-ci devait se déclarer avec ou contre lui, choisir son camp. Dans la mesure où Chalsee ne connaissait pas personnellement la cible de Perry et qu'il la trouvait aussi redoutable comme alliée que comme ennemie, il n'avait pas vraiment le choix.

Les deux complices commencèrent sur-le-champ à établir un plan d'action. Dog Perry y tenait : Artémis Entreri devait mourir dans les deux jours.

* * *

— L'homme ne nous veut aucun mal, déclara LaValle d'un ton ferme à Quentin Bodeau cette même nuit. (Les deux hommes suivaient le couloir menant à la salle à manger du dirigeant.) Son retour à Portcalim ne provient pas d'un quelconque désir de prendre possession de la guilde.

— Qu'en sais-tu ? demanda Bodeau, visiblement nerveux. Comment peut-on imaginer savoir ce qu'un tel personnage a en tête ? Il a toujours fait de son imprévisibilité un outil de survie !

— Là, vous faites erreur. Entreri s'est au contraire toujours montré prévisible parce qu'il ne fait pas mystère de ce qu'il désire. Je lui ai parlé.

À ces mots, le maître de guilde pivota d'un bloc pour faire face à LaValle.

— Quand ? balbutia-t-il. Où ? Tu n'as pas quitté le siège de la

journée !

LaValle sourit, pencha la tête de côté en considérant son interlocuteur qui venait juste d'admettre étourdiment qu'il surveillait son sorcier. Il devait avoir très peur pour en venir à de telles extrémités ! Mais enfin, LaValle savait que son dirigeant connaissait l'ancienne complicité existant entre Artémis Entreri et lui-même ; si l'assassin avait désiré reprendre le pouvoir dans la guilde, il aurait sans doute cherché à l'enrôler…

— Vous n'avez aucune raison de vous défier de moi, expliqua calmement le sorcier. Si Entreri voulait diriger la guilde, je ne vous le cacherais pas ; ainsi vous pourriez céder votre position et conserver un rang de premier plan au sein de l'organisation.

Les yeux gris de Quentin Bodeau lancèrent un éclair inquiétant.

— *Céder ?* répéta-t-il.

— Si j'étais maître d'une guilde et que j'entende dire qu'Artémis Entreri souhaite prendre ma place, c'est là ce que je ferais, sans hésiter, précisa LaValle dans un rire qui détendit quelque peu l'atmosphère. Mais vous n'avez rien à craindre. Entreri est de retour à Portcalim, d'accord, mais ne représente pas de menace pour vous.

— Qui sait ? (Bodeau poursuivit sa marche dans le couloir, LaValle lui emboîta le pas.) Comprends bien en tout cas que tu ne dois plus avoir aucun contact avec cet homme.

— Cela ne me paraît guère prudent. Ne vaut-il pas mieux que nous connaissions ses mouvements ?

— Plus aucun contact, répéta Quentin Bodeau d'une voix plus forte. (Il prit LaValle par l'épaule, le tourna vers lui pour le regarder droit dans les yeux.) Aucun, et il ne s'agit pas là de ma décision.

— Mais vous ratez une excellente occasion, j'en ai peur. Entreri représente un allié d'importance, un…

— Aucun ! (Bodeau, cette fois, s'arrêta complètement de marcher pour appuyer son ordre.) Tu peux me croire, j'aimerais beaucoup m'offrir les services de cet assassin pour me débarrasser de quelques gêneurs au sein de la guilde des rats-garous, cette vermine des égouts ! J'ai entendu parler de

l'aversion extrême d'Entreri pour ces créatures qui le lui rendent bien…

LaValle sourit à ce souvenir. Le Pacha Amas avait été très proche d'un dirigeant rat-garou des plus dangereux du nom de Rassiter qui, après la chute de son allié, avait voulu entamer avec l'assassin une relation mutuellement profitable… L'humain outragé n'avait pas tout à fait vu les choses sous cet angle.

— … Mais nous ne pouvons employer cet homme, poursuivit Quentin Bodeau. Et nous ne devons plus, désormais, avoir de contact avec lui. C'est aussi valable pour toi. Ces ordres me viennent de la maison Basadoni, des Ratisseurs, du Pacha Wroning en personne !

LaValle se tut. Cette nouvelle étonnante le prenait au dépourvu ; Bodeau venait tout simplement de citer les trois organisations les plus puissantes régnant sur les rues de Portcalim.

Bodeau s'arrêta encore à la porte de sa salle à manger. Il y aurait des serviteurs à l'intérieur et il tenait à informer son sorcier en privé.

— Ils ont déclaré Entreri intouchable, conclut-il.

Aucun dirigeant de guilde, sous peine de risquer une guerre des gangs, ne devait entrer en contact avec la personne déclarée intouchable, sans parler de faire affaire professionnellement avec elle.

LaValle acquiesça. Il comprenait. Cependant la tournure que prenaient les choses ne le ravissait pas. Elle était des plus logiques, évidemment : une action conjointe entre les trois guildes rivales ne pouvait que l'être ! On avait mis Entreri en quarantaine de peur que le dirigeant d'une organisation mineure vide ses coffres pour s'offrir les services de l'assassin afin d'éliminer un chef plus important. Ceux qui occupaient les places les plus éminentes préféraient bien sûr le *statu quo*, ils craignaient tous qu'Entreri à lui seul soit capable de modifier l'équilibre des forces. Quel hommage rendu à l'assassin ! Le sorcier, entre tous, le savait mérité.

— Je vois, indiqua-t-il à Bodeau. (Il s'inclina pour exprimer son obéissance.) Peut-être, quand la situation se sera décantée, pourrons-nous trouver l'occasion d'employer l'amitié qui me lie

à cet homme des plus précieux.

Bodeau, pour la première fois depuis des jours, parvint à sourire. Les déclarations apparemment sincères de LaValle l'avaient soulagé. Il se montra bien plus détendu quand ils poursuivirent leur chemin vers le dîner.

Mais son sorcier, au contraire, s'inquiétait. Il trouvait extraordinaire que les autres guildes se soient mises d'accord si vite pour isoler Entreri. À ce moment-là, il était logique de penser qu'elles surveillaient étroitement l'assassin, d'assez près pour remarquer toute tentative d'agresser l'homme et châtier l'organisation assez folle pour tâcher de le tuer !

LaValle expédia son repas puis se retira sous le prétexte qu'il avait en train le déchiffrement d'un rouleau particulièrement complexe, et qu'il espérait en finir cette même nuit.

Il se rendit tout de suite à sa boule de cristal ; il espérait repérer Dog Perry, et se réjouit de voir cette tête brûlée et Chalsee Anguaine tous deux dans les murs du siège. Il les trouva au rez-de-chaussée, dans la grande salle d'armes. La raison de leur présence en ce lieu n'était pas difficile à deviner.

— Vous comptez sortir ce soir ? demanda l'air de rien le sorcier.

— Nous sortons tous les soirs, retourna Dog Perry. C'est notre travail, tu ne le sais pas ?

— Vous emportez des armes supplémentaires ? insista LaValle, soupçonneux.

Il avait remarqué que chacun des deux hommes avait des dagues placées un peu partout où on pouvait les dégainer.

— Le lieutenant de guilde négligent, en général, est déjà mort.

— Sans doute, concéda le sorcier en s'inclinant. Notez aussi que, après l'ordre des maisons Basadoni et Wroning, et des Ratisseurs, le lieutenant de guilde qui s'attaque à Artémis Entreri ne rend pas service à son maître.

Cet avertissement sans fard fit réfléchir les autres. Dog Perry, toutefois, revint rapidement à ses préparatifs, sans que son calme paraisse ébranlé. Aucune gêne ne s'exprimait sur son visage impassible. Chalsee, qui avait beaucoup moins d'expérience, montrait des signes visibles de malaise. LaValle

comprit qu'il avait touché droit au but : ces deux-là comptaient pourchasser Entreri le soir même !

— J'aurais cru que vous me consulteriez avant d'agir, énonça-t-il, pour apprendre où vivait l'homme, déjà, et étudier quelques-unes des défenses qu'il a sûrement mises en place.

— Tu radotes, sorcier ! s'échauffa Dog Perry. J'ai trop à faire pour perdre du temps avec tes idioties.

Sur ce, il claqua la porte du placard aux armes et passa martialement tout près de LaValle. Chalsee Anguaine, inquiet, le suivit avec force regards en arrière.

LaValle réfléchit à cette froideur ; Dog Perry, sans aucun doute, avait décidé d'agir contre Entreri, et avait également décidé qu'il ne pouvait pas faire confiance au sorcier de la guilde en ce qui concernait l'assassin. À présent le mage, en envisageant les possibilités qui s'offraient à lui, se trouvait pris dans un dilemme : si Dog Perry, ce redoutable jeune homme, parvenait à abattre Entreri, il en retirerait un immense bénéfice en réputation et en pouvoir (si toutefois les autres guildes ne se liguaient pas pour le tuer à la suite de son coup de force) ; mais si Entreri vainquait, ce que LaValle considérait le plus probable, alors il pourrait fort bien ne pas apprécier le fait que son allié, contrairement à leur accord, ne l'ait pas averti.

Pourtant le sorcier n'osait pas employer sa magie afin d'entrer en contact avec l'assassin. Si les autres organisations surveillaient l'intouchable, une telle tentative serait tout de suite repérée, et on remonterait à sa source.

C'est un LaValle des plus agités qui retourna dans sa chambre pour y rester longtemps assis dans le noir. Dans tous les cas, que Dog Perry ou Entreri l'emporte, la guilde risquait de s'attirer des ennuis très sérieux. Fallait-il alerter Quentin Bodeau ? Non, comprit-il, l'homme ne réagirait guère qu'en faisant les cent pas et en se rongeant les ongles. Dog Perry était déjà sorti, Bodeau n'avait aucun moyen de le rappeler.

Le sorcier devait-il, alors, scruter sa boule de cristal pour connaître l'issue du combat ? Mais, une fois de plus, tout contact magique, même passif et silencieux, risquait de se faire repérer par les sorciers de guildes plus puissantes. LaValle serait compromis.

Il resta donc assis dans le noir, tourmenté, tandis que les heures s'écoulaient.

6
Quitter le val

Drizzt observait le moindre mouvement du barbare (sa posture quand il s'asseyait face à lui, de l'autre côté du feu de camp, ou la manière dont il mangeait), et cherchait un indice de l'état d'esprit du colosse. Cette bataille contre les géants l'avait-elle aidé ? Était-il parvenu, comme il l'avait expliqué à Régis, à « faire cavaler la bête » ? Ou bien au contraire Wulfgar se retrouvait-il en pire état qu'avant ? Sa défaillance passagère le rongeait-elle, même si son action – son inaction – n'avait finalement pas eu de conséquences fâcheuses ?

Son ami devait bien admettre qu'il ne s'était pas montré à la hauteur au début de la bataille, mais, en son for intérieur, pensait-il avoir rattrapé ses erreurs par la suite ?

L'elfe noir avait une perception des plus fines des émotions d'autrui, mais, en vérité, il ne pouvait rien dire des pensées intimes du barbare, tourmentées ou non. Wulfgar se comportait avec méthode, comme une mécanique (c'était ainsi depuis son retour d'entre les griffes d'Errtu), accomplissait les actes quotidiens sans manifester aucun signe de souffrance, de satisfaction, de soulagement ou de quoi que ce soit ! L'homme existait sans vraiment vivre. S'il demeurait un peu de passion au fond de ses yeux azur, Drizzt ne pouvait la discerner. Le rôdeur en tirait la conclusion que ce combat contre les géants n'avait pas eu d'importance, qu'il n'avait pas davantage ranimé le cœur de son ami que placé sur ses épaules un fardeau supplémentaire. Il le regardait, à cet instant, en train de mordre dans son morceau de volaille, l'expression constamment

impassible, et devait s'avouer qu'il n'avait pas de remède à apporter à son mal, pas le moindre commencement d'idée pour en trouver un.

Catti-Brie changea de place, vint s'asseoir à côté de Wulfgar, et, oui, le barbare s'arrêta un instant de mastiquer pour la regarder. Il parvint même à lui adresser un petit sourire. Peut-être pourrait-elle réussir là où lui avait échoué, se dit le drow. Wulfgar et lui avaient été amis, bien sûr, mais Catti-Brie et ce colosse avaient partagé bien davantage…

Pensant cela, Drizzt se sentit pris à la gorge par un tumulte de sentiments contradictoires. D'un côté, il se faisait beaucoup de souci pour le barbare, souhaitait plus que tout au monde que l'homme parvienne à surmonter ses traumatismes. D'un autre côté, voir Catti-Brie aussi près de lui l'attristait. Il voulait nier ce sentiment bas, le transcender, mais il était bien là, indéniable, refusait de s'en aller.

Le drow était jaloux.

Il prit sur lui, surmonta à grand-peine sa souffrance pour laisser le couple seul, et rejoindre Bruenor et Régis. Le contraste entre le visage rayonnant du halfelin qui s'était resservi deux fois et celui de Wulfgar, s'alimentant dans le seul but de fournir du carburant à son corps, était étonnant à voir. Pragmatisme froid contre plaisir sans retenue !

— On s'ra sortis du val demain, disait le nain en désignant les sombres silhouettes des pics qui les dominaient au sud et à l'est. (Le chariot avait déjà infléchi sa route pour contourner les montagnes ; ils se dirigeaient vers le sud désormais, non vers l'ouest. Le vent qui sifflait constamment aux oreilles dans le Valbise avait fait place à des bourrasques intermittentes.) Comment va l'fiston ? demanda-t-il, remarquant la présence de Drizzt. (Celui-ci haussa les épaules.) T'aurais pu l'faire tuer, fichu crétin d'elfe ! regimba une fois de plus le nain. T'aurais pu tous nous faire tuer. Et c'était pas la première fois !

— Ni la dernière, promit le drow avec un sourire en s'inclinant bien bas.

Il savait que Bruenor badinait ; le nain appréciait tout autant que lui un bon combat, surtout contre des géants. Bien sûr, son ami lui en avait voulu, mais uniquement parce que Drizzt ne

l'avait pas invité d'emblée à se joindre à Wulfgar et lui. Cette bataille brève mais intense avait depuis calmé la rancune de Bruenor qui à présent ne taquinait l'elfe noir que pour se divertir de sa réelle inquiétude concernant son fils adoptif.

— T'as vu sa tête quand on s'battait ? demanda le nain d'un ton plus sérieux. Quand Ventre-à-pattes s'est pointé avec son sale gros copain géant et qu'on aurait cru que l'fiston allait se faire écrabouiller ?

Drizzt dut reconnaître qu'il n'avait rien vu :

— J'avais mes propres soucis à ce moment, indiqua-t-il. Et Guenhwyvar était en danger.

— Rien ! cracha Bruenor. Rien du tout. Il avait pas d'colère quand il levait son marteau pour l'jeter sur les géants.

— Le guerrier doit surmonter sa colère pour garder le contrôle, rappela son ami.

— C'était pas ça. J'ai bien vu la rage du fiston quand on s'est battus contre Errtu sur l'île de glace, une rage qu' mes vieux yeux avaient encore jamais vue. J'aimerais la r'trouver maintenant ! La colère, la rage, même la peur !

— J'ai vu quand je me suis joint au combat, intervint Régis. Il ne savait pas que ce nouveau géant énorme serait un allié… Dans le cas contraire, s'il était arrivé en soutien des autres, Wulfgar risquait fort d'être perdu, il n'avait pas moyen de se garer des projectiles qu'on lui aurait lancés depuis notre position. Pourtant il n'avait pas peur ! Il a levé les yeux sur Junger, et tout ce que j'ai vu, c'était…

— … de la résignation, compléta Drizzt. Il se soumettait à son destin, à tout ce que le sort pouvait lui faire endurer.

— J'comprends pas, avoua Bruenor.

Le drow ne pouvait l'aider. Bien sûr, il supposait que les souffrances prolongées de Wulfgar avaient été trop intenses, avaient fini par lui arracher tous ses espoirs, tous ses rêves, ses passions, son but… mais comment exprimer cela en mots accessibles au nain qui gardait toujours les pieds sur terre ? En fait, il y avait une certaine ironie là-dedans, car l'exemple le plus proche d'un tel comportement qu'ait jamais rencontré Drizzt se trouvait chez Bruenor lui-même, après la disparition de son fils adoptif suite au combat contre le yochlol. Il avait passé des jours

entiers à errer sans but dans les salles de sa demeure, écrasé de chagrin.

L'elfe noir comprit soudain que tel était le mot juste : Wulfgar ne pouvait surmonter son chagrin.

Bruenor ne pourrait pas comprendre, Drizzt lui-même n'était pas sûr de bien saisir.

— C'est l'heure, remarqua Régis, arrachant le drow à ses réflexions.

Celui-ci considéra le halfelin, puis Bruenor.

— Camlaine nous a invités à une partie d'oss'lets, expliqua le nain. Allez, viens avec nous, l'elfe. T'y vois plus clair que beaucoup, j'pourrais avoir besoin de toi !

Drizzt jeta un coup d'œil au feu où Wulfgar et Catti-Brie, assis tout près l'un de l'autre, discutaient. Il remarqua que la jeune femme ne faisait pas tous les frais de la conversation, elle était parvenue à y entraîner le barbare qui semblait même s'animer un peu. Le drow sentait qu'il avait surtout envie de rester où il était pour surveiller le couple, mais il ne pouvait céder à cette tentation assez basse. Il alla regarder ses deux amis jouer aux osselets.

* * *

— T'imagines pas la peine qu'on a eue quand on a vu le plafond te tomber dessus ! disait Catti-Brie.

Elle aiguillait la conversation sur ce jour fatidique dans les sous-sols de Castelmithral. Jusqu'à présent, Wulfgar et elle avaient échangé des anecdotes plaisantes sur d'autres combats où les compagnons avaient vaincu des monstres, éliminé diverses menaces, sans avoir à en souffrir autant que lors de cette dernière bataille.

Le barbare participait enfin ; il avait raconté son premier duel avec Bruenor – contre lui –, quand il avait brisé son bâton sur la tête du nain et que cette petite créature obstinée lui avait fait un croche-pied pour le laisser étendu inconscient ! Catti-Brie s'arrangea ensuite pour mener la discussion vers un autre événement crucial dans l'histoire qu'ils partageaient : la fabrication de *Crocs de l'égide*. Que d'amour il avait fallu pour

parvenir à ce sommet dans la carrière d'un forgeron, à cet artefact pétri de l'affection du nain pour son fils !

— S'il t'avait pas autant aimé, il aurait jamais pu forger une arme si fabuleuse, rappela la jeune femme.

Elle vit que ses paroles touchaient l'homme tourmenté, et orienta de nouveau les réminiscences dans une autre direction, expliqua le culte que Bruenor avait voué au marteau guerrier après la disparition de Wulfgar qu'on croyait mort. Ce qui, bien sûr, l'amena au jour de la défaite du barbare, au souvenir du yochlol maléfique.

Au grand soulagement de Catti-Brie, Wulfgar ne se ferma pas à cette évocation, mais la suivit, l'écouta, ajoutant telle ou telle remarque.

— Toute force a quitté mon corps, poursuivit son amie. J'ai jamais vu Bruenor aussi près d'abandonner. Mais on a tenu bon, on a combattu, en ton nom désormais, et malheur aux ennemis !

Les yeux clairs de Wulfgar parurent se perdre dans le lointain ; la jeune femme se tut pour donner le temps au grand barbare d'assimiler ses paroles. Elle pensait qu'il allait parler, mais il se tut. Le silence se prolongea, lisse comme une eau calme.

Catti-Brie se rapprocha encore de Wulfgar, passa le bras dans son dos et reposa la tête sur sa grande épaule. Il ne la repoussa pas, et même changea de position pour qu'ils soient tous deux mieux installés. Son amie avait espéré davantage, avait souhaité obtenir de Wulfgar une réaction émotionnelle. Mais enfin, même si elle n'avait pas exactement atteint son but, elle se rendait compte que ce début de résultat représentait déjà beaucoup ! L'amour ne s'était pas manifesté… la fureur non plus.

Il faudrait du temps.

Le groupe quitta effectivement le Valbise dans la matinée du lendemain ; un signe indiscutable de la sortie de la région était le changement de direction du vent. Dans le val, il souffle du nord-est après avoir roulé sur les eaux froides de la mer des Glaces flottantes. À la jonction de la pointe sud-ouest de la région et du nord du corps montagneux, il n'est plus constant,

se manifeste par des rafales désordonnées. On n'a plus le sifflement permanent qui prévaut dans tout le Valbise. À présent qu'ils avaient encore avancé plus au sud, le vent revenait frapper les voyageurs, longeant à toute vitesse l'immense Épine dorsale du Monde. À l'inverse de la bise glacée qui donne son nom à l'ensemble du territoire, il s'agissait désormais d'un doux zéphyr venu des climats méridionaux plus chauds ou des eaux tièdes de la côte des Épées, qui heurtait la barrière montagneuse et ricochait dessus en tourbillonnant.

Drizzt et Bruenor passèrent la majeure partie de la journée loin du chariot, à la fois pour assurer un large périmètre de protection autour de l'équipage à l'allure régulière mais lente et pour laisser de l'intimité à Wulfgar et Catti-Brie. La jeune femme parlait toujours, tâchait de rappeler à son ami des lieux, des temps plus heureux. Régis, lui, savoura tout son temps blotti au fond du véhicule, dans les bonnes odeurs des provisions transportées.

Cette portion du voyage fut tranquille, sans événement notable, sauf à un moment où Drizzt repéra des empreintes très étonnantes, celles des monstrueuses bottes d'un géant.

— L'copain à Ventre-à-pattes ? supposa Bruenor, penché tout bas à côté du rôdeur en train d'inspecter la trace.

— Je crois bien.

— Ce fichu halfelin a trop chargé l'sort sur son machin ! bougonna le nain.

Drizzt comprenait bien le fonctionnement du pendentif de rubis, comme celui des enchantements en général, et il restait sceptique quant à cette hypothèse. Le géant n'était pas stupide : le sort lancé par Régis avait dû cesser son emprise sur lui peu après la séparation de Junger d'avec le groupe. Selon toute probabilité, le monstre s'était demandé avant même d'avoir franchi un kilomètre ce qui avait bien pu lui passer par la tête pour daigner venir en aide à ce halfelin avec son étrange troupe d'alliés ! Ensuite, soit il avait complètement oublié l'incident, soit il avait éprouvé de la colère parce qu'on l'avait trompé.

À présent la créature semblait les suivre, comprit le rôdeur en notant le sens de la piste.

Peut-être s'agissait-il d'une simple coïncidence, peut-être

même d'un autre géant… après tout, le Valbise ne manquait pas de ces êtres. Drizzt ne pouvait avoir de certitude, aussi, quand Bruenor et lui eurent rejoint les autres pour le dîner, ils ne dirent rien des empreintes et ne proposèrent pas de renforcer la garde pendant la nuit. Mais le drow s'éloigna ensuite du campement, autant pour ne pas avoir à assister au rapprochement entre Catti-Brie et Wulfgar que pour se mettre en quête de monstres en maraude. Là, au plus noir de la nuit, il se retrouvait seul avec ses pensées, ses craintes, pouvait lutter contre ses propres tempêtes émotionnelles, se rappeler sans trêve que c'était à la jeune femme, à elle seule, de décider de sa vie.

Chaque fois qu'il se souvenait d'une occasion mettant en valeur l'intelligence et la droiture constantes de son amie, il se sentait réconforté. Quand la pleine lune entreprit son ascension nonchalante au-dessus des eaux lointaines de la côte des Épées, Drizzt se sentit étrangement à l'aise. Il ne voyait presque plus la lueur du feu de camp, mais savait que non loin se trouvaient ses chers compagnons.

* * *

Wulfgar plongea le regard dans les yeux bleus de Catti-Brie et comprit qu'elle l'avait délibérément guidé jusqu'à ce point, avait pris le temps d'apaiser les blessures douloureuses de sa conscience meurtrie, avait usé par son contact délicat les parois élevées par sa colère, jusqu'à les rendre transparentes ! À présent, ce qu'elle voulait – ce qu'elle exigeait ! – c'était regarder au-delà de ces cloisons hermétiques, avoir un aperçu des démons qui tourmentaient à ce point le barbare.

Catti-Brie, calme, patiente, attendait. Elle était parvenue à arracher à Wulfgar quelques anecdotes horrifiques, puis avait creusé davantage, lui avait demandé de mettre son âme et sa terreur à nu, même sachant la difficulté d'une telle démarche pour cet homme si fort, si fier.

Il ne l'avait pas rejetée. Il restait assis près d'elle, l'esprit en tumulte, les yeux plongés dans ceux de son amie, la respiration heurtée, le cœur battant à grands coups.

— Je me suis accroché si longtemps à ton image, fit-il à voix basse. Tout en bas, dans la fumée et la saleté, je gardais en moi l'image de ma chère Catti-Brie, toujours, à chaque instant. Oui. (Il se tut un instant pour rassembler ses pensées, reprendre son souffle haletant. La jeune femme posa une main douce sur la sienne.) J'ai tant vu qu'un homme ne peut voir… (Catti-Brie aperçut quelques larmes dans ses yeux clairs.) J'ai combattu ces visions par cette image de toi. (Elle lui sourit, mais cela ne pouvait guère aider le malheureux.) Il l'a utilisée contre moi ! gronda-t-il sur un ton encore plus grave, proche du grognement. Errtu pouvait lire dans mes pensées, il les a retournées contre moi. Il m'a montré l'issue du combat contre le yochlol ; la créature te poursuivait dans les gravats, te harcelait, te taillait en pièces ! Ensuite elle a marché sur Bruenor…

— Mais c'était pas le même yochlol qui t'avait amené aux plans abyssaux ? intervint Catti-Brie qui tâchait d'utiliser un argument logique pour briser l'envoûtement démoniaque.

— Je ne me rappelle pas. Je me souviens seulement de la chute des pierres, de la douleur à la poitrine apportée par la morsure du yochlol, puis tout a été noir jusqu'à ce que je m'éveille en pleine cour de la Reine Araignée.

» Mais, vois-tu, même cette image… comprends-moi ! La seule chose qui me permettait de combattre Errtu dans mon esprit, il l'a pervertie, tournée contre moi. Mon dernier espoir s'est consumé, a laissé mon cœur calciné, vide.

Catti-Brie s'approcha encore, son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de celui de Wulfgar.

— L'espoir renaît, chuchota-t-elle. Errtu est parti, banni pour les cent ans à venir, et depuis des années la Reine Araignée et ses sbires ne se sont plus intéressés à Drizzt. Cette route-là est enfin coupée, dirait-on, tant d'autres s'ouvrent devant nous ! Celle qui mène à l'Envol de l'Esprit et à Cadderly, puis, de là, à Castelmithral peut-être ; et ensuite, si on veut, on pourrait se rendre à Eauprofonde, rejoindre le capitaine Deudermont, embarquer sur l'*Esprit follet de la mer*, chevaucher les vagues, libres, chasser les pirates…

» Imagine toutes ces possibilités ! (Catti-Brie souriait, ses beaux yeux bleus étincelaient.) Mais d'abord il faut être en paix

avec le passé.

Wulfgar comprenait bien… il ne put que secouer la tête, rappelant à son amie que la chose ne serait sans doute pas aussi facile qu'elle semblait dire.

— Pendant toutes ces années tu m'as cru mort, rappela-t-il, et il en était de même pour moi. Je croyais que tu avais été abattue, Bruenor aussi, Drizzt démembré sur l'autel d'une abominable Matrone drow ! J'ai abandonné tout espoir parce qu'il n'y en avait plus.

— Mais tu vois bien que c'était faux ! Il y a toujours de l'espoir. Il le faut. Ceux de l'espèce d'Errtu arrêtent pas de mentir, et là se trouve leur vrai mensonge, celui au fond de leur être : ils volent l'espoir parce que sans l'espoir on n'a plus de force. Sans lui on n'a plus de liberté ! C'est dans l'enchaînement de notre âme que le démon ressent son plus grand plaisir.

Wulfgar inspira profondément. Il tâchait d'assimiler tout cela, d'opposer la vérité et la logique des mots de Catti-Brie – appuyées par le fait qu'il était, effectivement, désormais libéré des griffes d'Errtu – à la douleur persistante de ses souvenirs.

La jeune femme elle aussi passa un long moment à réfléchir à tout ce que lui avait appris le barbare au cours des derniers jours ; elle comprenait à présent que c'était plus que la douleur et l'épouvante qui entravaient Wulfgar. Il n'y avait qu'une seule émotion pour détruire ainsi quelqu'un. En se remémorant ce qu'il avait vécu, le barbare avait mis au jour des occasions où il avait cédé, où il s'était livré à la volonté d'Errtu ou de ses sbires, avait perdu son courage, sa force de résistance. Oui, Catti-Brie, en ce moment où elle observait son ami, en avait la certitude : c'était avant tout un sentiment de culpabilité qui torturait l'homme après ce temps passé prisonnier du démon !

Évidemment, cela paraissait absurde à la jeune femme. Elle était prête à tout, *tout* lui pardonner de ce qu'il avait dû dire ou faire pour survivre à la dépravation des Abysses ! Mais ce qui pouvait faire se peindre une telle douleur sur les traits d'un homme n'avait rien d'absurde, se rappela-t-elle tout de suite.

Wulfgar ferma les yeux, grinça des dents. Elle avait raison, se répétait-il. Le passé était passé, il devait le prendre comme une expérience close, une leçon apprise dont il pouvait tourner la

page. Ils étaient de nouveau tous ensemble, indemnes, en route pour l'aventure. Il avait compris en quoi il avait fait erreur dans sa relation avec Catti-Brie, et pouvait la contempler avec espoir, des désirs neufs.

Catti-Brie vit que son ami avait recouvré un peu de son calme lorsqu'il rouvrit les yeux et la regarda. Mais alors il se pencha en avant, l'embrassa très doucement, frôlant ses lèvres des siennes comme pour demander une permission…

La jeune femme jeta un coup d'œil alentour et vit qu'ils étaient seuls. Les autres voyageurs restaient pourtant non loin, mais ceux qui ne dormaient pas avaient entrepris un jeu d'argent qui les absorbait tout entiers.

Wulfgar l'embrassa encore, de manière plus pressante. Elle devait cerner les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. L'aimait-elle ? Comme un ami, oui, sans aucun doute, mais était-elle prête à parler d'une autre sorte d'amour ?

Vraiment elle ne savait pas. Autrefois elle avait décidé de se donner à Wulfgar, de l'épouser, de devenir la mère de ses enfants et de vivre avec lui. Mais cela s'était passé bien des années auparavant, en un temps et un lieu bien différents ! À présent elle éprouvait des sentiments pour un autre… peut-être. En réalité, elle n'avait jamais voulu examiner de plus près ces sentiments, pas davantage qu'elle n'avait étudié ceux qu'elle portait au barbare.

Et elle n'avait pas trop le temps de les évaluer à présent, quand Wulfgar l'embrassait avec tant de passion ! Elle ne répondit pas à sa tentative ; il la tint à bout de bras, le regard dur.

Elle le vit alors au bord du désastre, sur la crête étroite séparant l'abîme du passé de celui de l'avenir, et comprit qu'elle se devait de lui accorder ce moment. Elle l'attira à lui, prit l'initiative d'un nouveau baiser. Ils s'y abîmèrent, Wulfgar allongea la jeune femme sur le sol. Ils roulèrent de-ci de-là, se caressèrent, entreprirent de défaire leurs vêtements.

Elle le laissa se perdre dans la passion, lui laissa l'initiative de l'étreinte, des baisers, et se sentit confortée d'avoir accepté ce rôle. Elle espérait que ce contact intime, cette nuit-là, aiderait à ramener le barbare dans le monde des vivants.

Oui ! Wulfgar se sentait enfin revivre. Il s'abandonna corps et âme à elle, abattit toutes ses défenses, s'épanouit dans la chaleur de Catti-Brie, dans sa suave senteur de femme, dans la douceur qui était toute sa personne.

Il était libre ! Enfin, pour la première fois, en ces quelques instants il fut libre. C'était glorieux, superbe, et c'était réel…

Il roula sur le dos, entraînant dans son étreinte robuste Catti-Brie au-dessus de lui. Il la mordilla tendrement au cou, puis, tout près de l'extase, rejeta la tête en arrière pour contempler dans les beaux yeux de son aimée la joie qu'ils partageaient.

C'est un succube ricanant, démone tentatrice des Abysses, qui lui rendit son regard.

Les pensées de Wulfgar revinrent soudain en arrière, traversèrent le Valbise et la mer des Glaces flottantes jusqu'à revenir dans la caverne de glace et le combat contre Errtu, puis, plus en arrière encore, jusqu'à la fumée tourbillonnante des Abysses et leurs horreurs quotidiennes. Il comprenait à présent : la bataille, le retour auprès de ses amis, tout n'avait été qu'un leurre ! Errtu lui avait cruellement rendu l'espoir pour le lui arracher une fois de plus. Tout n'était que mensonge, il gisait toujours au tréfonds des Abysses et rêvait de Catti-Brie en s'unissant à un abominable succube…

Sa main puissante enserra le cou de la vile créature, la repoussa. De l'autre main, il porta à la bête un mauvais coup, puis la souleva tout entière sans quitter sa position allongée, la fit voler. Elle atterrit dans la poussière. Wulfgar se releva dans un rugissement, tâtonna pour remonter et rajuster son pantalon. Il tituba jusqu'au feu ; sans tenir compte de la douleur, il y saisit un brandon ardent, se retourna pour attaquer le monstre.

… Pour attaquer Catti-Brie.

Il la reconnut alors, demi-nue, qui se remettait péniblement à quatre pattes. Le sang coulait en abondance de son nez. Elle réussit à lever les yeux sur lui. Sur sa face meurtrie il ne lut nulle colère, mais une surprise meurtrie. Le poids de sa faute faillit jeter à terre le colosse.

— Mais je…, balbutia-t-il. Jamais je ne…

Dans un hoquet, un cri étouffé, Wulfgar se précipita vers le campement, laissant tomber le bâton qu'il avait tiré du feu. Il rassembla en un éclair son paquetage et son marteau guerrier, puis s'enfuit dans la nuit noire, dans l'obscurité sans étoile de son esprit perdu.

7
Murs de varech

— Vous ne pouvez pas entrer ici ! couina la petite voix de l'autre côté de la porte close. Je vous en prie, monsieur. Par pitié, allez-vous-en !

Entreri avait du mal à trouver amusant ce grincement dérisoire du halfelin, car les implications d'un tel rejet lui paraissaient vraiment inquiétantes. Dwahvel et lui avaient passé un marché mutuellement profitable (plutôt favorable à la tenancière halfeline, d'ailleurs) et elle semblait vouloir revenir sur sa parole ! Son portier refusait de laisser l'assassin entrer dans *Le Cuivre Ante*. Entreri envisagea fugitivement de défoncer l'obstacle à coups de pied, mais se rappela vite que les halfelins aimaient bien se servir de chausse-trapes. Puis il pensa à glisser sa dague entre les planches de l'huis pour piquer le bras de l'insolent, ou son pouce, peu importait. C'était la beauté de cette arme : il pouvait transpercer la peau de son adversaire n'importe où avant de le vider de sa force vitale.

Là aussi, l'idée ne fit que lui traverser l'esprit ; il s'agissait davantage d'un fantasme né de sa contrariété que d'une action digne de sa méticulosité.

— Je m'en vais donc, répondit-il calmement, mais ne manque pas d'informer Dwahvel que je partage les gens en deux catégories : amis ou ennemis.

Il se détourna, commença à s'éloigner, laissant le portier en plein désarroi.

— Eh bien, ai-je vraiment entendu une menace ? prononça une autre voix avant que l'assassin ait fait dix pas.

Il s'arrêta, considéra une infime fissure dans le mur du *Cuivre Ante* ; un judas, comprit-il, qui pouvait sans doute servir de meurtrière.

— Dwahvel, salua-t-il en s'inclinant.

À sa grande surprise, la fêlure s'élargit, un panneau glissa de côté. Dwahvel sortit.

— Tu décides bien vite de nous croire tes ennemis, commenta-t-elle en secouant la tête.

Ses boucles brunes rebondirent gaiement sur sa tête.

— Pas du tout ! répliqua Entreri. Quoique je ne te cache pas ma contrariété de te voir, apparemment, décidée à ne pas respecter notre marché.

Le visage de la halfeline se ferma soudain. Il n'était plus question du ton léger qui avait cours juste un peu plus tôt !

— Murs de varech, expliqua-t-elle.

On entendait d'ordinaire cette expression à bord des bateaux de pêche plutôt que dans les rues, mais l'assassin la connaissait. Pour les pêcheurs, elle faisait référence à une méthode utilisée pour isoler des crabes aux pinces particulièrement actives qu'on devait livrer au marché : on les enfermait derrière des barrières d'algues tressées. Dans la rue, prise au sens figuré, une personne « en murs de varech » avait été déclarée en quarantaine, cernée, isolée par des barrières tressées, cette fois, de menaces.

L'expression d'Entreri s'assombrit tout aussi vite.

— L'ordre est venu de guildes beaucoup plus importantes que la mienne, qui pourraient raser *Le Cuivre Ante* par le feu, et n'hésiteraient pas à le faire, à tuer tous mes congénères sans y réfléchir plus que cela, ajouta Dwahvel en haussant les épaules. Entreri est en murs de varech, c'est ce qu'on m'a dit. Tu ne peux pas m'en vouloir de t'avoir refusé l'entrée !

L'assassin acquiesça. Lui, plus que beaucoup d'autres, respectait le pragmatisme comme mode de survie.

— Pourtant tu es sortie me parler, fit-il remarquer.

La halfeline haussa de nouveau les épaules.

— Uniquement pour t'expliquer ce qui met fin à notre marché, indiqua-t-elle, et pour m'assurer que tu ne me classes pas dans la seconde catégorie que tu as dite à mon portier. Je

t'offre ce qui suit, sans contrepartie : tout le monde sait que tu es revenu, et ta présence suffit à les rendre nerveux. C'est toujours le vieux Basadoni à la tête de sa guilde, dans l'ombre désormais : il ne dirige plus vraiment, sert de prête-nom. Ceux qui mènent la barque de la maison Basadoni, comme ceux des autres organisations d'ailleurs, ne te connaissent pas, mais ils ont entendu parler de toi. Ils ont aussi peur de toi qu'ils se redoutent mutuellement. Le Pacha Wroning ne craint-il pas que les Ratisseurs aient engagé Entreri pour l'abattre ? Ou, dans une certaine guilde, ceux qui cherchent à consolider leur position dans l'attente de la mort proche du Pacha Basadoni n'ont-ils pas peur qu'un de leurs rivaux ait fait revenir l'assassin pour assurer sa propre ascension ?

Entreri acquiesça de nouveau, et répondit :

— Et serait-il impossible qu'Artémis Entreri ait simplement souhaité retourner chez lui ?

— Bien sûr… mais jusqu'à ce qu'ils sachent à quoi s'en tenir, ils te redouteront. Et le seul moyen d'en apprendre davantage…

— … en murs de varech, compléta l'assassin.

Il voulait remercier Dwahvel d'avoir eu le courage de sortir pour lui en apprendre autant, mais se ravisa. Peut-être, après tout, la halfeline se contentait-elle de suivre les ordres, peut-être cet entretien était-il prévu dans la surveillance qu'on exerçait sur lui !

— Prends garde à tes arrières, conseilla Dwahvel en retournant à sa porte dérobée. Tu imagines bien que beaucoup aimeraient pouvoir arborer ta tête comme trophée.

— Que sais-tu au juste ? demanda l'assassin, car il lui paraissait évident que la halfeline ne parlait pas dans le vide.

— Avant que l'ordre tombe de te mettre en murs de varech, mes espions sont partis à la pêche aux informations concernant les réactions que provoquait ton retour. On leur a, en fait, posé davantage de questions qu'eux en posaient, et les curieux étaient souvent de jeunes assassins en pleine vigueur ! Surveille tes arrières.

Sur ce, elle était partie, avait repassé la porte dérobée pour retourner dans son établissement.

Entreri poussa un soupir, s'éloigna. Il ne remettait pas en

question sa décision de revenir à Portcalim, parce que, une chose ou l'autre, cela ne faisait guère de différence à ses yeux. Il ne se donna pas non plus la peine d'observer plus attentivement les ombres qui bordaient la rue obscure. L'une ou l'autre abritait peut-être son tueur. Ou non.

Peut-être qu'il s'en moquait.

* * *

— Perry, annonça Giunta le Devin à Kadran Gordeon tandis qu'ils regardaient tous deux la jeune brute passer de toit en toit, suivant à distance très raisonnable les mouvements d'Artémis Entreri. Un lieutenant de Bodeau.

— Il le surveille ? demanda Kadran.

— Le pourchasse.

Kadran faisait confiance aux talents d'observation de cet homme qui y avait consacré sa vie. Le sorcier était le scrutateur accompli, à partir de la synthèse de ce qu'il voyait il pouvait prédire avec une précision étonnante les prochains mouvements du sujet soumis à son analyse.

— Pourquoi Bodeau prendrait-il de tels risques en attaquant Entreri ? demanda le guerrier. Il connaît certainement les ordres de le laisser en murs de varech, en outre l'assassin et cette guilde étaient alliés de longue date !

— Que Bodeau sache seulement tu supposes, précisa Giunta. Avant je l'ai vu. Dog Perry l'appelle-t-on, mais « le Cœur » s'imagine-t-il. (Le surnom disait quelque chose à Kadran.) Pour son habitude du cœur battant arracher de ses victimes. Un jeune tueur téméraire, conclut-il en hochant la tête, approuvant la logique des choses. Comme d'autres..., insinua-t-il avec un regard en coin à son interlocuteur.

Lequel sourit. Oui, Dog Perry rappelait un autre lui-même en plus jeune, avec son audace et ses qualités d'assassin. Toutefois, les années avaient apporté à Kadran un peu d'humilité, même si beaucoup de ses relations le trouvaient encore faible sous ce rapport. Il observa plus attentivement Dog Perry, qui suivait sans bruit, avec précaution, la crête d'un toit. Certes, il voyait chez lui une ressemblance avec la jeune brute qu'il avait été...

Moins policé, moins sage, de toute évidence, car même dans ses plus folles années Kadran doutait qu'il eût osé pourchasser quelqu'un du genre d'Artémis Entreri si tôt après le retour de l'homme à Portcalim et, semblait-il, sans avoir guère élaboré de plan.

— Il a sûrement des alliés dans le coin, fit remarquer l'assassin. Cherche sur les autres toits… je n'imagine pas que ce jeune ruffian ait eu la bêtise de se mettre seul en chasse d'Entreri !

Giunta élargit son champ d'observation. Il repéra sans peine la proie qui longeait sans se cacher le grand boulevard et reconnut bien d'autres passants, des habitués des rues sans relation connue avec la guilde de Bodeau ou Dog Perry.

— Lui, indiqua-t-il au bout d'un moment. (Il désignait une silhouette rasant les murs. Elle suivait la même trajectoire qu'Entreri, mais très loin derrière.) Je crois, un autre des hommes de Bodeau.

— Il n'a pas l'air très motivé pour se joindre au combat, nota Kadran.

L'homme paraissait hésiter à chaque pas ! Il restait si loin derrière Entreri (et perdait même du terrain de seconde en seconde) qu'il aurait pu faire un bond et foncer sur lui en plein milieu de la rue sans que sa cible le remarque avant longtemps.

— Peut-être d'observer se contente-t-il, supposa le sorcier qui suivait de nouveau dans sa boule de cristal les trajectoires des deux assassins, lesquelles semblaient devoir se croiser. Suit-il son allié sur demande de Bodeau pour constater de Dog Perry les actions. Beaucoup de possibilités existe-t-il, en tout cas si ce combat contre Entreri il compte joindre, courir vite devrait-il. L'assassin ne traîne pas d'habitude les choses, et on dirait…

Il s'interrompit. Dog Perry avait fait mouvement au bord d'un toit. Il s'accroupit là, prêt à l'action. Le jeunot avait trouvé son embuscade ; Entreri tourna dans l'allée, comme s'il voulait complaire à son chasseur.

— Nous pourrions l'avertir, observa Kadran, nerveux, en se léchant les lèvres.

— Déjà sur ses gardes Entreri est-il, indiqua Giunta. Ma scrutation il a dû la sentir, un tel homme ne saurait sans le

savoir se faire magiquement surveiller. (Le sorcier eut un petit gloussement.) Bon courage, Dog Perry !

À peine ces paroles avaient-elles été prononcées que l'aspirant assassin bondissait du haut du toit pour toucher terre à peine à trois pas derrière Entreri avant de foncer vers lui. Il s'approchait si vite que n'importe qui, ou presque, aurait été taillé en pièces avant même de remarquer l'agitation derrière lui.

Le mot important étant « presque ».

Entreri pivota au moment où Dog Perry se ruait sur lui, précédé par la pointe de sa fine lame. Un mouvement de sa main gauche, qui tenait un pan de son ample cape comme protection supplémentaire, suffit à dévier largement le coup. Entreri fit un pas brusque en avant, et exerça une poussée de la même main, laquelle souleva le bras de Perry. Il passa alors en dessous du membre de son agresseur désormais déséquilibré, le frappa sous l'aisselle d'un geste fluide avec sa dague ornée de gemmes. Ensuite, si vite que le chasseur pris au piège n'eut pas la moindre chance de compenser, que Kadran et Giunta purent à peine discerner la feinte, il pivota de manière à se placer dans le dos de Perry. Entreri arracha sa dague de la chair de l'autre, la passa à sa main gauche qui décrivait un arc descendant tandis que la droite se refermait sur la mâchoire de sa victime qu'il frappait en même temps du pied sur l'arrière des genoux, lui faisant plier les jambes et se déporter en arrière, vers le bas. La main gauche de l'assassin accompli remonta, plongea la pointe de la lame dans la nuque de Dog Perry, au défaut du crâne, en plein dans le cerveau.

Entreri retira tout de suite son arme et laissa choir le cadavre d'où le sang s'échappait déjà avec une telle promptitude, une telle efficacité, qu'il n'en eut pas une goutte sur lui.

Giunta montra en riant le bout de l'allée, du côté de l'avenue, où le compagnon stupéfait de Dog Perry, après un regard à l'assassin victorieux, tournait les talons et s'enfuyait.

— Certes, remarqua-t-il, le mot peut dans les rues se répandre : de retour est Artémis Entreri !

Kadran Gordeon resta un long moment fasciné par le corps à terre. Il prit sa pose de réflexion, crispa les lèvres de manière à

faire pencher sa longue moustache incurvée sur son visage à l'expression grave. Il avait lui aussi envisagé de se mettre en chasse d'Artémis Entreri, et l'évident talent de l'homme le laissait en état de choc. Il le voyait à l'œuvre pour la toute première fois ; Entreri n'avait pas volé sa réputation, comprit-il.

Mais Kadran Gordeon n'était pas Dog Perry, il savait bien mieux ce qu'il faisait que ce jeune pataud ! Peut-être, quand même, accorderait-il une visite à ce vieil empereur des assassins…

— Charmant, estima la voix de Sharlotta derrière les deux hommes. (Ils se tournèrent vers la femme ; elle avait les yeux sur l'image présentée par la grande boule de cristal du sorcier.) Le Pacha Basadoni m'avait bien dit que j'apprécierais le spectacle. Quelle aisance dans ses mouvements !

— Dois-je punir la maison Bodeau pour avoir violé l'ordre des murs de varech ? demanda Kadran.

— Oublie-les. (Sharlotta s'approcha, les yeux étincelants d'admiration.) Concentrons-nous sur cet homme, sur lui seul. Trouvons-le et enrôlons-le. Nous aurons du travail pour Artémis Entreri !

* * *

Drizzt trouva Catti-Brie assise sur le bord de la ridelle, à l'arrière du chariot. Régis, à côté d'elle, lui pressait un bout de tissu sur le visage. Bruenor faisait les cent pas en agitant dangereusement sa hache, et grommelait un flot d'insultes. Le drow comprit tout de suite ce qu'il s'était passé, ou du moins l'essentiel. À la réflexion, il ne fut pas tellement étonné de la brutalité de Wulfgar.

— Il voulait pas ça, assurait la jeune femme au nain indigné, tâchant de le calmer. (Elle aussi, cela se voyait, éprouvait de la colère, mais, tout comme Drizzt, elle percevait mieux que son père adoptif la profondeur des troubles émotionnels du barbare.) Je pense que c'est pas moi qu'il voyait, poursuivit-elle, s'adressant cette fois au drow. Il se croyait revenu dans les griffes d'Errtu, je dirais.

Drizzt acquiesça.

— Comme au début du combat contre les géants, remarqua-t-il.

— Alors c'est tout, on va laisser faire ? s'indigna Bruenor dans un rugissement. Tu crois qu' le fiston est pas *responsable* ? Mais j'vais le corriger et il va regretter son temps chez les démons ! Va l'chercher, l'elfe, ramène-le pour qu'il puisse demander pardon à la fifille. Après il me l'dira *à moi* ! Après il va s'prendre mon poing dans la figure et faire un gros dodo pour réfléchir à tout ça ! (Bruenor gronda, planta violemment sa hache dans le sol.) J'en ai trop entendu sur c't Errtu. On va pas vivre toujours dans c'qui est derrière nous !

Drizzt ne doutait guère que, si Wulfgar remettait à l'instant le pied au campement, Catti-Brie, Régis, Camlaine, lui-même et tous les autres voyageurs devraient s'unir pour empêcher le nain de tomber à bras raccourcis sur le barbare. Et, voyant Catti-Brie avec un œil au beurre noir, son nez rouge vif, ensanglanté, le rôdeur n'était pas sûr qu'il mettrait beaucoup de cœur à retenir Bruenor !

Sans un mot, il s'éloigna dans la nuit ; Wulfgar ne pouvait être allé bien loin, même si la pleine lune brillait sur la toundra. Après quelques pas, Drizzt sortit sa figurine d'onyx. Guenhwyvar fila dans l'obscurité. Elle guidait le drow en pleine course de ses grognements.

L'elfe noir fut étonné de constater que la piste ne menait pas au sud, ni vers là d'où ils venaient, au nord-est dans la direction de Dix-Cités, mais droit vers l'est, vers les pics impressionnants de l'Épine dorsale du Monde. Bientôt le fauve lui fit gravir les premiers contreforts. Le territoire était des plus dangereux, car truffé d'élévations abruptes et de gros rochers saillants où des monstres sournois ou des bandits de grands chemins pouvaient s'installer en embuscade.

Et peut-être, supposa le drow, telle était précisément la raison qui avait attiré Wulfgar en ce lieu, peut-être cherchait-il les ennuis, un combat, ou bien tout simplement un géant qui le prendrait au dépourvu, mettrait fin à sa souffrance.

Drizzt s'arrêta, poussa un long et profond soupir. Ce qui le troublait n'était pas tant l'idée que Wulfgar voulait attirer sur lui le désastre que sa propre réaction à cette idée : car à cet instant,

avec en tête l'image de Catti-Brie meurtrie, le rôdeur en était presque – presque ! – à se dire qu'une telle conclusion à l'histoire du barbare ne serait pas si atroce…

Un appel de Guenhwyvar l'arracha à ces tristes pensées. Il monta au pas de course une pente raide, sauta sur un rocher, redescendit par un sentier. Il entendit un grognement (issu de la gorge de Wulfgar, non de la panthère), puis un grand bruit d'écrasement : *Crocs de l'égide* frappait la pierre. Et non loin de Guenhwyvar, à en juger par la direction du son et le rugissement offusqué que poussa ensuite le fauve.

Drizzt bondit sur une étroite plate-forme qu'il traversa en courant, puis, d'un petit saut vers le bas suivi d'un atterrissage souple, aboutit tout près du colosse au moment où le marteau guerrier réapparaissait par magie entre ses mains. Pendant un moment, à la lueur féroce brûlant dans les yeux de son ami, le drow crut qu'il allait devoir dégainer ses lames et le combattre, mais Wulfgar se calma très vite. Il avait l'air simplement défait, sa rage s'était dissipée.

— Je ne savais pas, fit-il en s'affalant dos à une pierre.

— Je comprends, répondit l'elfe noir.

Il contenait sa propre colère, tâchait de paraître compatissant.

— Ce n'était pas Catti-Brie, assura le barbare. Dans mes pensées, je veux dire… Je n'étais plus avec elle, mais de retour là-bas, dans ce lieu de noirceur.

— Je sais. Et Catti-Brie aussi, mais je crains qu'il nous faille beaucoup d'efforts pour apaiser Bruenor !

Drizzt adressa un grand sourire chaleureux à son ami, mais sa tentative de désamorcer la gravité de la situation échappa à Wulfgar.

— Son indignation est justifiée, reconnut le barbare. Moi aussi je suis indigné, à un point que tu n'imagines pas !

— Ne sous-estime pas le pouvoir de l'amitié… J'ai fait une erreur similaire autrefois, et j'ai failli détruire tout ce qui m'était cher.

Wulfgar, tout le long de cette réplique, secoua la tête. Il ne pouvait rien approuver de ce qu'on lui disait ; de noires ondes de désespoir le submergeaient, l'engloutissaient. Ce qu'il avait

fait ne méritait pas le pardon, d'autant plus que, devait-il s'avouer en son for intérieur, cela risquait de se produire encore !

— Je suis perdu, conclut-il d'une voix douce.

— Nous t'aiderons tous à retrouver ton chemin, assura Drizzt en passant son bras sur les épaules du colosse.

Son ami le repoussa.

— Non, prononça-t-il d'un ton décidé. (Il eut un petit rire.) Car il n'y a pas de chemin à retrouver. La noirceur d'Errtu demeure ! En elle, je ne peux être celui que vous voudriez.

— Mais nous voulons seulement que tu te rappelles qui tu étais ! Dans la caverne de glace, nous nous sommes tous réjouis de retrouver Wulfgar, fils de Beornegar, revenu parmi nous.

— C'était une illusion. Je ne suis plus l'homme qui vous a quittés à Castelmithral, et je ne pourrai pas le redevenir.

— Le temps guérira…, voulut répondre Drizzt.

Wulfgar le fit taire d'un rugissement :

— Non ! Je ne demande pas à guérir. Je ne souhaite pas redevenir comme avant ! Peut-être ai-je découvert ce qu'était vraiment l'existence, peut-être cette vérité m'a-t-elle montré où je m'étais fourvoyé…

Drizzt jeta un regard pénétrant à l'homme près de lui.

— Est-ce la vérité qui t'a mené à frapper Catti-Brie au dépourvu ? demanda-t-il d'un ton ouvertement venimeux, car il arrivait au bout de sa patience.

Le barbare plongea ses yeux dans ceux du drow qui porta les mains une fois de plus à la garde de ses cimeterres. Il restait incrédule devant la colère qui l'envahissait, qui menaçait de déborder sa compassion pour son malheureux ami ! Si Wulfgar l'agressait à cet instant, le drow savait qu'il se défendrait – se battrait – sans retenir ses coups.

— Je te regarde, je me rappelle que tu es mon ami, dit alors le barbare. (Il se détendit suffisamment pour que Drizzt soit sûr qu'il ne voulait pas l'attaquer.) Mais je dois faire appel à toute ma volonté pour m'en souvenir ! La facilité, pour moi, serait de te haïr, de haïr tout ce qui m'entoure. Si à un certain moment ma volonté de garder en mémoire ce qui est *réel* faiblit, alors je frapperai encore.

— Comme tu as fait avec Catti-Brie…

Le ton du drow, cette fois, ne portait pas d'accusation, il manifestait un désir sincère de comprendre, de se mettre à la place du barbare.

Wulfgar acquiesça.

— Je ne l'ai même pas reconnue. Elle n'était plus qu'un des odieux sbires d'Errtu, de la pire sorte : une créature qui me tentait jusqu'à vaincre ma volonté, pour me laisser ensuite torturé non par des blessures ou des brûlures physiques, mais par le poids de la culpabilité. Je savais alors que j'avais échoué. Je voulais pourtant résister, je…

— Allons, mon ami, l'interrompit Drizzt d'une voix douce. Tu endosses un reproche injustifié ! Il ne s'agissait pas d'un échec de ta part, dans cette cruauté perpétuelle d'Errtu…

— Il y avait la cruauté et l'échec tout ensemble ! Cet échec qui accompagne chaque instant où j'ai faibli.

— Nous parlerons à Bruenor, promit Drizzt. L'incident nous servira d'avertissement, nous apprendrons de cette erreur.

— Tu peux bien dire ce que tu veux au nain, répliqua le colosse d'un ton de nouveau froid comme la glace. Je ne serai pas là pour l'entendre.

— Tu comptes rejoindre ton peuple ? demanda Drizzt.

Mais il avait déjà compris que le barbare ne l'envisageait pas.

— J'irai à l'aventure, sur le chemin que je déciderai. Seul.

— Moi aussi j'ai joué à cela…

— Joué ? répéta Wulfgar d'un ton incrédule. Je n'ai jamais été aussi sérieux ! Retourne avec les autres, maintenant, là où est ta place. Quand tu penseras à moi, rappelle-toi l'homme que j'étais, qui n'aurait pour rien au monde frappé Catti-Brie.

Le drow voulut répondre, mais il se reprit, se contenta d'observer son ami brisé. En vérité, il ne pouvait dire grand-chose pour le réconforter. Il essayait de croire qu'avec l'aide de tous ses amis il parviendrait à ramener Wulfgar à un comportement rationnel, mais il n'en était pas sûr du tout. L'homme risquait-il de frapper encore, Catti-Brie ou n'importe lequel de ses compagnons, risquait-il de blesser grièvement quelqu'un ? Si le colosse rejoignait le groupe, n'allait-il pas par la suite se battre contre Bruenor… contre Drizzt ? Ou bien Catti-

Brie, pour se défendre, n'en viendrait-elle pas un jour à devoir plonger *Khazid'hea*, sa redoutable épée, au plus profond de la poitrine du barbare ? Ces craintes pouvaient paraître ridicules, mais, après avoir observé de près Wulfgar au cours des derniers jours, l'elfe noir ne pouvait, hélas, les rejeter.

Pire que tout peut-être, il lui fallait également tenir compte de ce qu'il avait ressenti à la vue de Catti-Brie en femme battue ! Il n'avait pas éprouvé la moindre surprise.

Le barbare fit un pas pour s'éloigner ; Drizzt, d'instinct, lui saisit le bras.

L'autre pivota, écarta sèchement la main du drow.

— Bonne chance, Drizzt Do'Urden, énonça-t-il avec sincérité.

Ces mots suffirent à faire comprendre beaucoup à l'elfe noir : l'homme désirait retourner avec lui, avec les autres, il aurait voulu retrouver les choses qu'il avait connues, ses amis, ses compagnons de Castelmithral, la route de l'aventure partagée avec eux. Et, plus que tout, ces paroles claires, prononcées nettement, délibérément, de manière réfléchie, indiquaient au drow que la décision de Wulfgar était irrévocable. Il ne pouvait pas l'arrêter à moins de lui trancher le jarret avec son cimeterre !

En cet instant terrible, il sut dans son cœur qu'il aurait tort de s'opposer à son ami.

— Retrouve-toi, l'exhorta-t-il, pour nous retrouver ensuite.

— Peut-être.

Wulfgar ne pouvait rien promettre. Il s'éloigna sans regarder en arrière.

Pour Drizzt Do'Urden, le retour au campement fut le plus long trajet qu'il ait jamais franchi.

Deuxième partie

Par des chemins périlleux

Nous avons tous notre voie à suivre. Cette idée paraît des plus élémentaires, mais, dans ce monde où, par considération des autres et des relations que nous entretenons avec eux, nous devons si souvent surmonter nos sentiments et taire nos désirs, nous nous éloignons plus d'une fois de cette voie qui est la nôtre.

Pourtant, en fin de compte, nous devons écouter notre cœur et chercher seul le chemin qui nous mène au bonheur. Voilà la vérité dont j'ai pris conscience lorsque j'ai quitté Menzoberranzan et suis arrivé, suivant mon destin, au Valbise où j'ai rencontré de si extraordinaires amis. Après cet ultime combat féroce à Castelmithral, où la moitié des habitants de Menzoberranzan – semblait-il – était venu éliminer les nains, j'ai su que ma route m'entraînait ailleurs, qu'il me fallait encore voyager, découvrir un nouvel horizon où poser mon regard. Catti-Brie avait fait la même découverte de son côté, et c'est bien en comprenant que, si elle m'accompagnait, elle obéirait à son propre destin sans chercher à répondre à mes désirs que je l'ai accueillie avec joie près de moi.

Nous avons tous notre voie à suivre, c'est aussi ce que j'ai appris dans la douleur en ce petit matin fatal dans la montagne, lorsque Wulfgar a trouvé son chemin qui s'éloignait du mien. J'aurais tant voulu l'arrêter ! Le supplier, ou bien, en dernier recours, le frapper jusqu'à l'inconscience pour le traîner ensuite au campement. Quand il est parti, j'ai senti en plein cœur une blessure presque aussi profonde qu'en le croyant mort au cours du combat contre le yochlol.

Et puis, pendant mon retour vers mes amis, la culpabilité s'est ajoutée au chagrin de son absence. Se pouvait-il que je l'aie laissé s'éloigner sans vraiment chercher à le retenir à cause de sa relation avec Catti-Brie ? En un recoin secret de mon être, se pouvait-il que je voie le retour de Wulfgar comme une gêne dans le lien que je nouais patiemment avec la femme qui m'a

suivi loin de Castelmithral ?

Mais ce sentiment ne reposait pas sur des bases solides, il s'était évanoui avant que j'aie retrouvé mes compagnons. J'avais ma voie à suivre, Wulfgar la sienne à présent, et Catti-Brie aussi trouverait la sienne. Près de moi ? De Wulfgar ? Comment savoir ? Mais, quelque chemin qu'elle prenne, je ne ferai rien pour l'en détourner. Ce n'est pas pour mon propre intérêt que j'ai laissé mon ami s'éloigner, non ! J'en avais le cœur bien gros. Je me suis rangé à son avis sans vraiment discuter parce que je savais qu'il n'y avait rien que moi ou d'autres puissions faire pour apaiser la douleur qui le ronge. Rien de ce que j'aurais pu lui dire ne lui aurait apporté de réconfort, et, même si Catti-Brie avait fait quelques progrès avec lui, ils avaient sûrement été réduits à néant en un instant, l'instant navrant où le poing du barbare l'a frappée en plein visage.

C'est en partie la peur qui a éloigné Wulfgar de nous ; il ne croyait pas pouvoir contrôler les démons en lui, il pensait que, pris dans les affres de ses atroces souvenirs, il risquait de faire du mal à ses compagnons. Mais la honte a été la raison principale de son départ. Comment aurait-il pu affronter Bruenor après avoir frappé Catti-Brie ? Ou sa victime elle-même ? Quelles paroles pouvait-il proférer en guise d'excuses alors qu'en vérité – il le savait – il pouvait encore commettre le même forfait ? En outre, Wulfgar percevait son action comme un aveu de faiblesse, puisqu'il ne parvenait pas à surmonter les séquelles des tortures que lui avait fait subir Errtu. En toute rigueur, il ne s'agissait que d'un tour de sa mémoire, rien de tangible qui l'aurait agressé physiquement ! Selon la vue bien concrète que le barbare a des choses, le fait de céder à de simples souvenirs trahit une profonde faiblesse. Dans sa culture, trouver la défaite au combat n'apporte pas de honte, mais le fuir représente le tréfonds du déshonneur. Selon la même logique, ne pouvoir vaincre un monstre redoutable est acceptable, mais se laisser abattre par quelque chose d'aussi évanescent qu'une pensée équivaut à de la couardise !

Je crois qu'il comprendra son erreur. Il en viendra à se rendre compte qu'il n'aurait pas dû avoir honte de son incapacité à toujours résister aux abominables tentations

auxquelles Errtu et les Abysses le soumettaient sans trêve. C'est alors, une fois délivré du fardeau de cette honte, qu'il trouvera un moyen de surmonter pour de bon ces atrocités, de laisser derrière lui la culpabilité attachée au fait d'avoir parfois cédé. Alors seulement pourra-t-il retourner au Valbise, vers ceux qui l'aiment, qui l'accueilleront avec joie.

Mais pas avant.

Tel est mon espoir, pas mon attente, hélas ! Wulfgar s'est enfui en pleine nature, dans l'Épine dorsale du Monde, demeure des yétis, géants et gobelins, des loups en quête constante de chair de cervidé ou d'humain. Je ne sais vraiment pas s'il compte quitter cette région pour retourner dans la toundra qu'il connaît bien, voire pour se rendre dans les zones plus civilisées du Sud, ou bien s'il errera par ces redoutables pistes montagneuses, s'il défiera la mort dans une tentative désespérée de recouvrer un peu du courage qu'il croit avoir perdu. Peut-être, en ce cas, tentera-t-il le destin une fois de trop, peut-être devra-t-il périr pour cesser de souffrir.

Voilà ce que je crains.

Je ne sais pas. Nous avons chacun notre voie à suivre. Wulfgar a trouvé la sienne, un sentier, je le vois bien, où il n'y a pas place pour deux.

Drizzt Do'Urden

8
Signaux involontaires

Ils avançaient tristement. L'appel de l'aventure et la joie de se retrouver sur la route avaient pris fin avec le départ de Wulfgar. Quand il revint au campement pour expliquer l'absence du barbare, Drizzt fut vraiment étonné de la réaction de ses compagnons. Au début (et il s'y attendait), Catti-Brie et Régis s'écrièrent qu'ils devaient aller rechercher leur ami, tandis que Bruenor se contentait de grommeler quelque chose sur « ces crétins d'humains ». Mais le halfelin et la jeune femme se calmèrent vite, et ce fut Catti-Brie qui imposa son avis, déclara que Wulfgar devait trouver sa propre voie. Elle n'avait pas d'aigreur à la suite de l'agression dont elle avait été victime, et ne manifestait aucune colère contre le barbare, en quoi elle avait bien du mérite.

Mais elle comprenait. Tout comme Drizzt, elle comprenait que les démons intérieurs tourmentant Wulfgar ne pouvaient être défaits par les paroles réconfortantes d'amis ni même par la furie du combat. Elle avait essayé de son côté, avait cru faire des progrès, et, en fin de compte, avait compris par la manière forte qu'elle ne pouvait pas aider son ami ! C'était au barbare de surmonter ses tourments.

Ils poursuivirent donc leur route, les quatre compagnons et Guenhwyvar. Ils respectaient leur parole d'escorter le chariot de Camlaine hors du val, sur la route vers le sud.

Cette nuit-là, Drizzt trouva Catti-Brie non loin du campement, à l'est, le regard perdu dans l'obscurité. Le drow n'avait pas de mal à deviner qui elle espérait apercevoir.

— Il ne nous reviendra pas de sitôt, remarqua-t-il d'une voix douce en s'asseyant près de son amie.

Elle lui jeta un bref coup d'œil, puis tourna de nouveau les yeux vers les monts noirs qui se profilaient plus loin.

Il n'y avait rien.

— Il a eu tort, déclara calmement la jeune femme après un long silence. Je sais bien qu'il doit trouver la force lui-même, mais il aurait pu le faire parmi ses compagnons, pas seul en pleine nature !

— Il ne voulait pas faire de nous les témoins de ses combats les plus intimes, expliqua Drizzt.

— L'orgueil ! Ç'a toujours été son pire défaut.

— Telle est la coutume chez lui, celle de son père, et, avant lui, du père de son père. Les barbares de la toundra n'acceptent la faiblesse ni chez eux ni chez les autres, et Wulfgar croit que son incapacité à surmonter de simples souvenirs ressort de la faiblesse.

Catti-Brie secoua la tête. Elle n'avait pas à exprimer à haute voix ce que Drizzt et elle savaient tous deux : l'homme faisait erreur en cela. Il arrive souvent que le pire ennemi demeure en soi.

Le drow tendit la main, frôla d'un doigt délicat le côté du nez de la jeune femme, la zone méchamment enflée suite au coup porté par Wulfgar. Elle eut un petit sursaut, parce qu'elle ne s'attendait pas à ce geste et non à cause d'une véritable douleur.

— C'est pas grand-chose, assura-t-elle.

— Bruenor ne serait sans doute pas d'accord.

Ce qui fit enfin sourire Catti-Brie. Sans aucun doute, si Drizzt avait ramené Wulfgar peu après l'agression dont il s'était rendu coupable, ils auraient dû tous s'unir pour retenir le nain furieux ! Mais les deux amis se rendaient compte que cela aussi avait changé, en une seule journée. Pendant bien des années, le barbare avait été comme un fils pour Bruenor qui s'était senti vraiment dévasté, plus encore que tous les autres, quand on l'avait cru mort. À présent, voyant que les tourments de Wulfgar l'avaient amené à s'éloigner d'eux une fois de plus, son père en était navré, et lui pardonnerait sûrement le coup porté à Catti-Brie… à condition que le barbare fasse preuve de remords

sincères. Tous auraient pardonné à leur ami, sans réserve, sans jugement, l'auraient aidé de toutes les manières possibles à surmonter sa tempête émotionnelle. Mais là résidait la véritable tragédie : ils ne pouvaient offrir aucune aide efficace.

Drizzt et Catti-Brie restèrent assis côte à côte tard dans la nuit, scrutant la toundra déserte. La jeune femme gardait la tête sur la robuste épaule du drow.

Les deux jours et nuits suivants ne furent marqués d'aucun incident, mis à part le fait que l'elfe noir remarqua une fois de plus des traces sans doute laissées par le géant allié d'un jour de Régis. La créature semblait bien les suivre. Mais elle ne tentait pas de s'approcher du campement, aussi le rôdeur ne s'en inquiétait-il pas outre mesure. Au milieu du troisième jour après le départ de Wulfgar, les voyageurs arrivèrent en vue de Luskan.

— Votre destination, Camlaine, remarqua le drow quand le conducteur du chariot eut affirmé distinguer les plus hautes maisons de la ville. (On ne pouvait la confondre de loin avec nulle autre, à cause notamment de l'immense structure pourvue d'embranchements, comme un arbre, qui marquait l'emplacement de sa guilde des sorciers.) Nous avons été ravis de faire la route en votre compagnie.

— Et de savourer votre excellente nourriture ! ajouta Régis tout joyeux, ce qui provoqua l'hilarité générale.

— Peut-être que si vous êtes toujours dans la région à notre retour, et comptez retourner au val, vous voudrez bien de notre compagnie…, conclut le drow.

— Certes, nous vous en serions tous obligés, répondit le marchand en serrant chaleureusement la main de Drizzt. Bonne chance, où que votre chemin vous mène ! Cela dit, mon souhait est de pure forme, car la chance ne peut qu'accompagner des personnes de votre talent. Ce sera aux monstres de guetter votre venue et de garder la tête basse !

Le chariot s'éloigna sur la route bien fréquentée qui menait à Luskan. Les quatre amis le regardèrent un long moment.

— Nous pourrions les suivre, proposa Régis. On te connaît bien là-bas maintenant, précisa-t-il à l'adresse du drow, personne ne te verrait comme un ennemi…

Mais Drizzt secouait déjà la tête.

— Certes, je peux traverser Luskan sans me cacher, mais nous nous dirigeons tous au sud-est. Il nous reste énormément de chemin à faire !

— Pourtant, à Luskan…, s'obstina le halfelin.

— Ventre-à-pattes se dit qu' le fiston pourrait être là-bas, expliqua sèchement Bruenor.

Le ton de sa voix indiquait qu'il trouvait l'idée plausible et envisageait lui aussi de suivre le chariot.

— Oui, il pourrait, concéda Drizzt. Et je souhaite qu'il y soit, parce que Luskan n'est sûrement pas aussi dangereux que les contreforts sauvages de l'Épine dorsale du Monde ! (Le nain et le halfelin le regardèrent, intrigués. Si leur ami était d'accord avec leur supposition, pourquoi ne se rendaient-ils pas en ville avec le marchand ?) Si Wulfgar est bien à Luskan, alors il vaut mieux que nous nous en éloignions sur-le-champ. Nous n'avons pas à le retrouver pour le moment.

— Qu'est-ce que tu racontes ? fit le nain, dépassé.

— C'est lui qui nous a quittés, lui rappela le drow, c'est ce qu'il voulait. Crois-tu qu'il ait changé d'avis en trois jours ?

— On risque pas d'le savoir si on demande pas ! répliqua Bruenor.

Mais il ne cherchait pas vraiment à discuter ; il commençait à comprendre toute la cruauté de la situation. Bien sûr, il souhaitait, comme tous ses amis, rejoindre Wulfgar, lui faire reconsidérer sa décision de les laisser. Et, bien sûr, cela n'avait aucune chance de se produire.

— Si on allait le chercher maintenant, il ferait que s'entêter davantage, remarqua Catti-Brie.

Drizzt approuva :

— D'abord, il nous en voudrait de nous mêler de sa vie – c'est du moins ainsi qu'il verrait les choses. Ensuite, une fois sa colère tombée (si elle tombe), il n'en éprouverait que davantage de honte de ses actions !

Bruenor grogna un peu, leva les mains, vaincu.

Ils accordèrent un dernier coup d'œil à la cité au loin puis poursuivirent leur chemin. Ils espéraient tous que Wulfgar avait trouvé refuge en ville.

Ils allèrent vers le sud-est, passant à côté de Luskan, puis s'engagèrent sur la route du sud. Ils devaient compter une semaine de marche pour arriver à Eauprofonde. Ils pensaient y embarquer sur un navire marchand se dirigeant vers la Porte de Baldur, toujours au sud, puis remonter le fleuve jusqu'à Iriaebor. De là, ils seraient de nouveau sur les chemins, traverseraient des centaines de kilomètres sur les plaines Étincelantes vers Carradoon et l'Envol de l'Esprit. Régis avait établi l'itinéraire du voyage à partir de cartes et de marchands consultés à Bryn Shander. Le halfelin avait pensé préférable de partir d'Eauprofonde sur la côte, plutôt que de Luskan pourtant plus proche du Valbise, parce que de nombreux vaisseaux quittaient le grand port tous les jours, dont beaucoup se rendaient justement à la Porte de Baldur. À vrai dire il ne savait pas trop, pas davantage que les autres, si ce trajet était ou non le plus commode. Les cartes disponibles au Valbise étaient rien moins que complètes, et souvent caduques. Drizzt et Catti-Brie, les seuls du groupe à avoir voyagé jusqu'à l'Envol de l'Esprit, y étaient arrivés par magie ; ils ne connaissaient pas la région environnante.

Malgré les efforts du halfelin pour planifier leur chemin, chacun des compagnons, malgré lui, se surprit à mettre en doute leur résultat au cours de cette journée où ils restèrent dans les parages de Luskan. Car l'itinéraire avait été établi par amour de la route, de l'aventure, dans un désir de voir un maximum des beautés du monde fabuleux où ils vivaient, et avec la certitude qu'ensemble ils pouvaient venir à bout de toutes les difficultés. À présent, Wulfgar parti, amour de l'aventure et assurance quant à leur capacité à tout affronter avaient subi un rude coup ! Peut-être, se disaient-ils, qu'ils devraient plutôt se rendre à Luskan, puis à la guilde des sorciers dont ils paieraient un des membres pour entrer magiquement en contact avec Cadderly, afin que ce prêtre si puissant vienne les rejoindre en chevauchant le vent et que toute cette affaire trouve une conclusion rapide. Ou peut-être les Seigneurs d'Eauprofonde, renommés sur tout le territoire pour leur dévouement à la cause de la justice et leur pouvoir de la servir, accepteraient-ils de se voir confier l'artefact de cristal pour,

ainsi que Cadderly l'avait promis, chercher à leur tour comment le détruire.

Si l'un quelconque des quatre amis avait exprimé à haute voix ses doutes croissants au cours de cette journée, le voyage aurait pu prendre fin sur-le-champ. Mais, à cause du désarroi où les avait jetés l'absence de Wulfgar, et aussi parce que aucun d'entre eux ne voulait admettre que le groupe puisse se révéler incapable de mener une mission à bien à cause de l'inquiétude qu'ils éprouvaient pour l'absent, ils tinrent leur langue. Si leurs pensées étaient les mêmes, leurs paroles ne les exprimèrent pas. Quand le soleil disparut dans les vastes eaux à l'ouest, la ville de Luskan et l'espoir d'y retrouver le barbare se trouvaient déjà loin derrière eux.

Le géant, sans doute celui qu'avait apparemment envoûté Régis, les suivait toujours. Pendant que Bruenor, Catti-Brie et le halfelin préparaient le campement, Drizzt et Guenhwyvar, explorant les environs, repérèrent ses monstrueuses empreintes qui menaient à un bosquet situé à deux cent cinquante mètres à peine de la colline où ils s'étaient installés pour jouir d'une position élevée. On ne pouvait plus parler de coïncidence, parce que les voyageurs s'étaient désormais bien éloignés de l'Épine dorsale du Monde. On trouvait très rarement des géants dans cette région civilisée où les citadins n'hésitaient pas à former des milices et à les pourchasser dès qu'ils en repéraient.

Quand le drow retourna au campement, Régis dormait déjà profondément. Plusieurs assiettes vides entouraient sa couche.

— Il est temps pour nous d'affronter notre grand admirateur, expliqua le rôdeur à ses deux amis tout en allant secouer le halfelin.

— Tiens ! On dirait qu' tu nous associes à tes plans pour une fois, commenta Bruenor, railleur.

— J'espère bien qu'il n'y aura pas de combat, répliqua le drow. Pour autant que nous sachions, ce géant-ci ne présente aucune menace pour les chariots voyageant dans le Valbise, aussi je ne vois pas de raison de l'attaquer. Je préférerais qu'on puisse le convaincre sans tirer l'épée de regagner sa demeure !

Régis, tout ensommeillé, se rassit et jeta un coup d'œil autour de lui, puis se blottit de nouveau sous ses couvertures.

Enfin, telle était son intention, mais Drizzt, la main agile, l'attrapa à mi-chemin de son abri douillet et le mit rudement sur pied.

— Quoi, ce n'est pas mon tour de garde ! protesta le halfelin.

— C'est toi qui nous as amené ce géant, tu vas devoir le convaincre de nous laisser tranquilles, répliqua le drow.

— Quel géant ?

Régis ne voyait pas du tout de quoi on parlait.

— Ton gros copain ! lui expliqua Bruenor. Il nous suit, et on pense tous qu'il est plus que temps qu'il r'tourne chez lui. Alors tu viens avec ta menteuse de pierre et tu l'fais partir, sinon on va d'voir le tailler en pièces !

L'expression du halfelin indiquait clairement qu'il n'appréciait pas du tout l'idée. Il devait bien s'avouer éprouver une certaine affection pour cette grande brute qui lui avait rendu un immense service au cours du combat ! Il secoua la tête vigoureusement pour achever de se réveiller, puis tapota son ventre replet et entreprit de se chausser. Il faisait aussi vite que possible, mais les autres avaient déjà quitté le campement quand il fut prêt à les suivre.

Drizzt pénétra le premier dans le bosquet, Guenhwyvar à côté de lui. L'elfe noir avançait sans bruit, évitant les feuilles mortes et les brindilles séchées parsemant le sous-bois, tandis que la panthère, tout aussi silencieuse, quittait parfois le sol pour les solides branches basses d'arbres vénérables. Le géant ne tentait en rien de se dissimuler, il avait même allumé un grand feu. La lumière en guida les deux compagnons en tête, puis les trois qui les suivaient.

À une dizaine de mètres de sa cible, le drow l'entendait ronfler régulièrement, mais, à peine deux pas plus loin, un grand remue-ménage indiqua que le monstre, réveillé, s'était vite remis sur pied. Drizzt se figea et observa les alentours, en quête de sentinelles qui auraient pu avertir l'énorme créature. Il ne remarqua rien : ni êtres vivants, ni bruit, en dehors du son léger de la brise dans les feuilles vertes du printemps.

Convaincu que le géant était seul, le rôdeur avança, déboucha dans une clairière. On voyait très bien la créature près de son feu, il s'agissait en effet de Junger qui ne parut guère

surpris à l'apparition de Drizzt.

— Curieux que nous nous retrouvions ainsi, fit celui-ci. (Les avant-bras négligemment posés sur les gardes de ses cimeterres, il prenait soin de ne pas paraître menaçant.) Je t'aurais cru retourné à ta demeure dans la montagne.

— Il m'a demandé de revoir ma décision, indiqua Junger.

Le drow s'étonna une fois de plus du vocabulaire sophistiqué de cette immense brute.

— Qui donc ? demanda-t-il.

— Il est certains appels qu'on ne peut laisser sans réponse, tu comprends bien…

— Régis ! appela Drizzt par-dessus son épaule.

Il y avait pas mal d'agitation derrière lui : ses trois amis imaginaient, selon les normes de leurs espèces respectives, avancer en silence dans la forêt derrière lui, mais l'elfe noir les trouvait singulièrement bruyants. Sans presque tourner la tête, parce qu'il ne voulait pas donner l'alarme au géant, Drizzt nota l'emplacement de Guenhwyvar qui rampait telle une ombre sur une branche à gauche de Junger. Elle s'arrêta en un point d'où elle pouvait aisément bondir jusqu'à la tête du monstre.

— Le halfelin va l'apporter, expliqua le drow. Alors peut-être pourras-tu mieux comprendre l'appel, pour le surmonter.

La large face du géant se tordit de perplexité.

— Le halfelin ? répéta-t-il, dubitatif.

Bruenor, après avoir écrasé force buissons, vint se tenir à côté de Drizzt, suivi de Catti-Brie, arc en main, enfin de Régis, qui se plaignait d'une égratignure infligée par une branche à son ravissant visage.

— Il a appelé Junger à lui, indiqua le drow en désignant le pendentif de rubis. Montre-lui une meilleure voie.

Souriant d'une oreille à l'autre, Régis s'avança et mit bien en évidence la chaîne autour de son cou avec la gemme au bout, à laquelle il imprima un doux balancement hypnotique.

— Recule, petite vermine ! tonna le géant en détournant les yeux du halfelin. Cette fois, je ne te laisserai pas m'embobiner !

— Mais c'est le joyau qui t'appelle ! protesta Régis en tirant encore plus sur la chaîne.

Du bout du doigt, il fit pivoter le rubis dont les innombrables

facettes renvoyèrent de manière étourdissante la lumière du feu.

— Oui, il m'appelle, répondit Junger, je n'ai donc rien à faire avec toi.

— C'est moi qui ai la gemme !

— La gemme ? Qu'ai-je à faire d'un si miteux trésor quand Crenshinibon me promet des merveilles ?

Cette déclaration fit s'écarquiller les yeux des compagnons, sauf ceux de Régis, si fasciné par son propre caillou tourbillonnant que les paroles du monstre n'avaient pas atteint son esprit.

— Oh, mais regarde plutôt comme il tourne ! s'exclama-t-il gaiement. Il t'appelle, mon bon ami, il te dit de…

Régis s'interrompit dans un couinement de protestation quand Bruenor se précipita et le tira si brusquement en arrière qu'il le fit décoller. Le halfelin toucha terre à côté de Drizzt, tituba un instant dans une vaine tentative de conserver son équilibre, mais finit par basculer dans les buissons, un peu à l'écart.

Junger se pencha très vite en avant, la main tendue comme pour repousser le nain de côté, mais une flèche au sillage argenté siffla tout près de sa tête ; le géant, surpris, se redressa d'un seul coup.

— La prochaine fois, je te transperce le museau, promit Catti-Brie.

Bruenor revint en arrière, près de la jeune femme et du drow.

— Tu as commis l'erreur d'obéir à un appel lancé au hasard, annonça Drizzt posément. (Il tâchait de garder la situation sous contrôle ; il n'éprouvait certes aucune affection pour les géants, mais il avait presque de la peine pour ce malheureux imbécile égaré.) Il s'agissait de Crenshinibon, c'est ce que tu as dit ?

— Tu le sais bien ! répliqua Junger. Toi entre tous, elfe noir : tu le possèdes pour l'instant, mais Crenshinibon te dénie cette possession. Il m'a désigné comme ton successeur !

— Tout ce que je sais de toi, géant, c'est ton nom. Depuis toujours ceux de ton espèce ont tourmenté les plus petits qu'eux, pourtant je t'offre une chance : retourne vers ta demeure, vers l'Épine dorsale du Monde…

— Je n'y manquerai pas, assura l'autre en gloussant. (Il s'appuya nonchalamment contre un arbre, détendu, chevilles croisées.) Dès que j'aurai Crenshinibon.

Sur ce, le monstre rusé attaqua soudain ; il arracha une grosse branche de l'arbre près de lui et la lança vers les compagnons, essentiellement pour obliger Catti-Brie, avec son arc redoutable, à plonger de côté. Junger avança alors, et eut la grande surprise de trouver le drow déjà en pleine action, cimeterres sortis, qui, se précipitant entre les jambes démesurées de son adversaire, mettait ses lames au travail !

Le géant se tourna pour s'emparer de Drizzt qui se retrouvait derrière, mais Bruenor était déjà sur lui. La hache du nain mordit le tendon à l'arrière de la cheville de l'énorme créature, et au même moment, soudain, trois cents kilos de panthère se jetèrent sur l'épaule et la tête de Junger à moitié détourné, le déséquilibrant. Il ne serait toutefois pas tombé si Catti-Brie n'avait planté une flèche au bas de son dos. Ululant, le monstre tomba en tournoyant. Drizzt, Bruenor et Guenhwyvar se mirent vivement hors de portée.

— Rentre chez toi ! cria le drow à la grosse brute qui se mettait à quatre pattes.

Junger poussa un rugissement de défi et plongea sur lui, bras tendus. Mais il retira vite ses mains qui saignaient abondamment, coupées par les cimeterres. Puis il eut un sursaut de douleur quand une autre flèche l'atteignit au bassin.

Drizzt voulait encore parler, tâcher de raisonner le géant, mais Bruenor en avait assez. Il se précipita sur le dos de la créature de nouveau à terre, compensant les mouvements de Junger qui voulait le faire basculer en avançant le plus vite possible. Le nain bondit par-dessus l'épaule du monstre qui essayait de se retourner, retomba en plein sur sa clavicule. Sa hache s'abattit alors, plus rapide que les coups portés par les mains massives. Elle s'enfonça dans la face de l'ennemi.

Le géant enserra Bruenor de ses doigts énormes, mais déjà sans force. Guenhwyvar bondit, pesa de tout son poids sur un bras, en cloua la main de ses griffes et de ses crocs. Catti-Brie, d'un tir parfaitement ajusté, rejeta l'autre loin du nain.

Bruenor, sans se laisser démonter, n'avait cessé d'abattre sa

hache. Le géant, enfin, ne bougea plus.

Régis ressortit des broussailles, donna un coup de pied à la branche que Junger avait jetée sur les amis.

— Par les vers dans la pomme ! protesta-t-il. Qu'est-ce qui vous a pris de le tuer ?

— Tu crois p't'être qu'on avait l'choix ? répliqua Bruenor qui n'en croyait pas ses oreilles. (Il se campa ensuite pour arracher son arme du crâne fendu de la brute.) Chuis pas trop pour discutailler avec trois tonnes d'ennemi !

— Cette bataille ne m'a pas ravi, avoua pour sa part le drow. (Il essuya ses lames sur la tunique du monstre abattu, puis les rengaina.) Il aurait mieux valu pour tous qu'il retourne simplement chez lui…

— Et moi j'aurais pu l'en convaincre, insista le halfelin.

— Non, fit Drizzt. Ton pendentif a du pouvoir, cela je n'en doute pas, mais il ne pouvait rien contre une créature envoûtée par Crenshinibon.

Tout en parlant, il ouvrit sa bourse à la ceinture, en sortit l'artefact, le fameux Éclat de cristal.

— Si tu l'sors, son appel en sera d'autant plus fort, remarqua Bruenor, sinistre. J'me dis d'un coup que la route risque d'être longue !

— Eh ben, qu'il attire à nous les monstres ! jeta Catti-Brie. On pourra d'autant mieux les abattre. C'est notre boulot, non ? (La brusquerie de sa voix prit un instant les compagnons par surprise. Mais, voyant son visage encore meurtri du coup porté par Wulfgar, ils n'eurent aucun mal à se rappeler la raison de son humeur morose.) Vous avez remarqué ? Ce sale truc ne nous fait rien à nous, poursuivit-elle. On dirait bien que ceux qui céderont à son appel méritent de toute manière le sort qu'ils subiront en nous attaquant !

— Oui, selon toute apparence, le pouvoir de corruption de Crenshinibon n'a guère d'emprise que sur les êtres déjà voués au mal, approuva Drizzt.

— Alors on va pas trop s'ennuyer sur le chemin ! conclut Catti-Brie.

Elle ne se donna pas la peine d'ajouter que, sachant cela, elle regrettait d'autant plus l'absence de Wulfgar : les autres

partageaient certainement son avis.

Ils fouillèrent le campement du géant, puis retournèrent au leur. Comprenant désormais que l'Éclat de cristal pouvait leur nuire, était peut-être déjà en train de chercher d'autres monstres dans les parages pour essayer de se débarrasser de ses possesseurs actuels, ils décidèrent de doubler la garde de nuit. Il y aurait en permanence deux sentinelles pour deux dormeurs.

Cela ne convenait guère à Régis.

9
Donner des gages de conduite

Dans l'ombre, il observa le sorcier qui passait sa porte, le pas lourd. D'autres voix résonnaient dans le couloir derrière LaValle, mais celui-ci y répondit tout juste ; il ferma l'huis de ses quartiers et marcha sur le bar fermé, contre le mur de son antichambre, alluma une chandelle posée dessus.

Entreri serra les poings. Il hésitait entre parler à ce maudit sorcier ou le tuer sans autre forme de procès pour le punir de ne pas l'avoir averti de l'attaque de Dog Perry.

Verre dans une main, chandelle brûlante dans l'autre, LaValle se dirigea ensuite vers un grand candélabre. La pièce s'éclairait davantage à mesure que, de touche en touche, de nouvelles chandelles prenaient feu. Entreri se montra en pleine lumière juste derrière le sorcier.

Ses sens affûtés de guerrier le mirent tout de suite sur ses gardes. Quelque chose (quoi donc ?), à l'extrême limite de sa conscience, l'avait alerté. Peut-être cela avait-il un rapport avec l'air étonnamment détendu de LaValle, ou bien peut-être l'assassin avait-il entendu un bruit insolite, à peine perceptible.

Le sorcier, à ce moment, se retourna et eut un petit sursaut en voyant Entreri au milieu de la pièce. Une fois de plus, l'assassin eut l'impression que quelque chose n'allait pas : LaValle n'avait pas l'air suffisamment effrayé ni même étonné.

— T'imaginais-tu donc que Dog Perry pouvait me vaincre ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

— Dog Perry ? Je ne l'ai pas vu…

— Ne me mens pas, l'interrompit Entreri sans s'énerver. Je

te connais depuis trop longtemps, LaValle, pour penser une seconde que tu ne savais pas. Sans aucun doute, tu surveillais ce jeune crétin. Tu connais toujours les mouvements de chacun.

— Pas de tous, pourtant, c'est clair, répondit le sorcier d'un ton sec en désignant l'intrus dans ses quartiers.

Entreri n'était même pas sûr de la véracité de cette dénégation, mais il ne voulait pas s'attarder là-dessus.

— Tu étais d'accord pour m'avertir quand Dog Perry voudrait s'en prendre à moi, fit-il d'une voix forte. (Si le sorcier avait des gardes du corps à proximité, qu'au moins ils aient conscience de sa duplicité !) Et pourtant je le vois dague à la main sans que mon cher ami ait daigné m'informer…

LaValle poussa un gros soupir, fit un pas de côté et s'affala dans un fauteuil.

— Oui, je savais, reconnut-il. Mais je ne pouvais rien faire ! ajouta-t-il en hâte. (Les yeux de son interlocuteur s'étaient dangereusement plissés.) Tu dois comprendre : personne n'a plus le droit d'entrer en contact avec toi.

— Murs de varech, commenta Entreri. (LaValle leva les mains dans un geste d'impuissance.) Je sais aussi que tu te plies rarement à de tels ordres.

— Mais, en l'occurrence, c'était différent, affirma une autre voix.

Un homme mince, élégamment habillé et coiffé, les rejoignit, venant du bureau du sorcier.

Entreri se crispa. Il venait de vérifier cette pièce, avec les deux autres de la suite de son hôte forcé, et à ce moment il n'y avait eu personne. À présent il savait sans aucun doute qu'on s'était attendu à sa venue.

— Le maître de la guilde, présenta LaValle, Quentin Bodeau.

Entreri ne cilla pas. Il avait déjà deviné.

— Cet ordre de te mettre en murs de varech ne venait pas d'une organisation donnée, mais, conjointement, des trois principales de la ville, expliqua Quentin Bodeau. Y contrevenir aurait signifié notre perte.

— Et toute tentative magique de te contacter aurait été repérée, plaça LaValle pour se justifier. (Il eut un petit gloussement destiné à détendre l'atmosphère.) De toute

manière, je ne pensais pas que cela changerait grand-chose ; Dog Perry ne pouvait guère te créer d'ennuis !

— Dans ce cas, pourquoi l'avoir autorisé à m'attaquer ? demanda Entreri à Bodeau.

Le maître de guilde haussa les épaules.

— J'avais le plus grand mal à le contrôler, celui-là, indiqua-t-il.

— Au moins vous n'aurez plus ce souci, remarqua gravement l'assassin.

Bodeau parvint à arborer un faible sourire.

— Tu dois comprendre notre position…

— Quoi, je devrais croire sur parole celui qui avait ordonné mon assassinat ? l'interrompit Entreri, stupéfait du culot de son interlocuteur.

— Mais je n'ai pas…, commença l'autre.

Une autre voix se manifesta, une voix féminine provenant du bureau de LaValle :

— Si nous pensions que Quentin Bodeau, ou un quelconque membre d'importance de sa guilde, avait su pour la tentative de Perry et l'avait approuvée, tous les occupants de ce siège seraient déjà morts.

Une grande femme brune passa à son tour la porte de la pièce, flanquée d'un guerrier musculeux pourvu d'une longue moustache noire incurvée et d'un autre homme plus mince – s'il s'agissait bien d'un homme ; Entreri apercevait tout juste ses traits dissimulés sous la capuche de son ample cape. Deux gardes en armes se montrèrent à la suite de ce trio. Le dernier ferma l'huis après être entré, mais l'assassin comprit qu'il devait encore y avoir quelqu'un à côté, sans doute un autre sorcier. Un groupe d'une telle importance n'aurait pu se dissimuler dans la petite pièce sans artifice magique, le coup d'œil le plus négligent aurait permis de le repérer ! Et puis, se dit l'assassin, ils avaient tous l'air bien trop à leur aise. Même doués pour le maniement des armes, ils ne se sentiraient pas assurés de pouvoir abattre à eux seuls quelqu'un de sa trempe.

— Je m'appelle Sharlotta Vespers, déclara la femme. (Ses yeux au regard froid émirent une lueur inquiétante.) Permets-moi de te présenter Kadran Gordeon et Hand, mes collègues

lieutenants de la guilde dirigée par le Pacha Basadoni. Eh oui, il vit toujours et se réjouit de te savoir en bonne forme. (Entreri ne la crut pas. Si Basadoni avait été encore en vie, sa guilde l'aurait contacté bien plus tôt, et dans des circonstances moins tendues.) Es-tu affilié ?

— Je ne l'étais pas quand j'ai quitté Portcalim, répondit l'assassin, et je viens tout juste de revenir en ville.

— À présent tu l'es, ronronna Sharlotta.

Entreri comprit qu'il n'était pas question pour lui de le nier.

* * *

Il n'allait donc pas se faire tuer, ou du moins pas tout de suite. Il n'aurait pas à passer toutes ses nuits à surveiller ses arrières à cause de stupides agressions imaginées par des assassins en herbe ou des crétins du genre de Dog Perry. La maison Basadoni l'avait unilatéralement enrôlé ; il pouvait accepter des missions ponctuelles auprès d'autres employeurs, tant qu'elles n'impliquaient pas le meurtre de quiconque en rapport avec la guilde du Pacha Basadoni. Il rendrait compte à Kadran Gordeon (en qui il n'avait aucune confiance) et à Hand.

La tournure des événements aurait dû lui plaire, il s'en rendait bien compte. Il y réfléchissait, plus tard cette même nuit, tranquillement assis sur le toit du *Cuivre Ante :* il n'aurait pu espérer meilleure issue !

Néanmoins, pour une raison qui lui restait pour l'essentiel inconnue, il n'était pas du tout satisfait. Il pouvait reprendre sa vie d'avant, s'il le souhaitait. Avec ses capacités, il savait qu'il ne tarderait sans doute pas à renouer avec la gloire qu'il avait connue, mais il comprenait désormais les limites de cette gloire. Il n'aurait aucun problème pour redevenir le premier des assassins de Portcalim… cela ne suffirait pas à combler le vide qu'il ressentait au plus profond de son être !

Il ne voulait tout simplement pas retrouver son ancienne existence d'assassin mercenaire, non par scrupule de conscience (et puis quoi encore ?), mais parce que rien dans cette vie ne le tentait plus le moins du monde.

Entreri, comme toujours pragmatique, décida de voir venir.

Pour l'heure, il descendit du toit en silence, avec des mouvements assurés, retrouva le sol de la rue et entra dans l'établissement par la grande porte.

Tous les yeux le contemplèrent, mais il n'y attacha pas d'importance, traversa la salle commune, se dirigea vers l'issue dans le mur du fond. Là, un halfelin s'approcha de lui comme pour l'arrêter ; un simple regard d'Entreri fit reculer le petit homme. L'assassin passa l'huis.

La vue de Dondon en énorme tas de graisse le choqua une fois de plus.

— Artémis ! s'écria joyeusement le halfelin. (Mais Entreri remarqua une certaine tension dans sa voix ; il avait l'habitude de cette réaction chez tous ceux dont il franchissait le seuil sans y avoir été invité.) Entre donc, mon ami, assieds-toi et mange ! Profite de la charmante compagnie…

L'assassin jeta un coup d'œil aux tas de friandises à moitié dévorées, aux deux halfelines peinturlurées flanquant le malheureux aux chairs boursouflées. Il s'assit, mais à bonne distance. Ne toucha à aucune des assiettes dispersées devant lui et plissa méchamment les yeux quand une des petites femmes fit mine de s'approcher.

— Allons, tâche de te détendre… Tu dois apprendre à jouir des fruits de ton travail ! l'encouragea Dondon. Tu rejoins les Basadoni, me dit-on, tu es donc libre. (Entreri remarqua que l'ironie de cette dernière phrase paraissait échapper à son interlocuteur.) À quoi bon tous ces efforts pénibles et dangereux si tu ne sais pas te relâcher un peu pour profiter des plaisirs qu'ils peuvent te permettre d'acheter ?

— Comment en es-tu arrivé là ? demanda brutalement l'assassin.

Dondon le regarda. La perplexité se lisait sur son visage flasque.

Pour préciser son propos, Entreri parcourut des yeux la pièce, désigna les assiettes chargées de nourriture, les prostituées, le ventre distendu de son ancien allié.

Le halfelin prit une expression amère.

— Tu sais très bien pourquoi je suis là, énonça-t-il d'un ton posé, soudain dépourvu de toute gaieté.

— Oui, je sais que tu es venu ici… te cacher ; et tu as eu raison. Mais *pourquoi* ? (Une fois de plus, il laissa son regard s'attarder sur les excès que trahissaient les éléments de cette salle, plat après plat, une fille après l'autre.) Pourquoi cela ?

— J'ai décidé de jouir de…, commença Dondon.

L'assassin n'avait pas l'intention d'entendre ces pâles excuses.

— Si je pouvais te rendre ta vie d'avant, l'interrompit-il, saisirais-tu l'occasion ? (Dondon lui jeta un coup d'œil morne.) Si je faisais changer le mot d'ordre qui a cours dans la rue, si Dondon Tiggerwillies pouvait sortir du *Cuivre Ante*, cela lui plairait-il ? insista Entreri. Ou bien Dondon se complaît-il dans ses mauvaises raisons ?

— Tu parles par énigmes.

— Non, je dis la pure vérité.

L'assassin tentait d'accrocher le regard du halfelin, même si la vision de ces paupières tombantes, ensommeillées, suffisait à elle seule à l'exaspérer. Il était proprement stupéfait de la colère qui l'envahissait à la vue de Dondon ; une partie de lui avait envie de dégainer sa lame et d'arracher le cœur de ce misérable !

Mais Artémis Entreri ne tuait jamais sous le coup de l'émotion. Il se maîtrisa.

— Saisirais-tu l'occasion ? répéta-t-il lentement, appuyant sur chaque mot.

Le halfelin ne répondit rien, ne cligna même pas des yeux, mais cette absence de réaction était bien assez éloquente pour Entreri. Il avait sa réponse, celle qu'il redoutait le plus.

La porte de la petite pièce s'ouvrit, Dwahvel entra.

— Aurais-tu un problème, maître Entreri ? demanda-t-elle, tout sourires.

L'assassin se remit debout, se dirigea vers le seuil ouvert.

— Mais non, aucun, assura-t-il en passant devant la halfeline.

Dwahvel s'accrocha à son bras – quelle audace ! Heureusement pour elle, Entreri était encore trop préoccupé par Dondon pour en prendre ombrage.

— À propos de notre marché, dit-elle, je pourrais avoir besoin de tes services…

L'assassin prit son temps pour réfléchir à ces paroles. Il se demandait en quoi au juste elles l'offensaient à ce point. Il avait déjà suffisamment d'éléments à considérer sans que Dwahvel vienne l'ennuyer avec ses petits soucis ridicules !

— Que m'as-tu donc donné en échange de ces services qui t'importent tant ? répliqua-t-il.

— De l'information, comme convenu.

— Tu m'as parlé des murs de varech, et j'aurais certainement pu m'en rendre compte tout seul ! Autrement, la petite Dwahvel ne m'a guère été utile. Je peux certainement régler en menue monnaie l'aide que tu m'as apportée !

La halfeline ouvrit la bouche comme pour protester, mais Entreri, sans l'attendre, tourna les talons, entreprit de traverser la salle commune.

— La prochaine fois, ma porte te restera peut-être fermée ! lui cria Dwahvel.

À vrai dire, l'assassin s'en moquait ; il ne pensait pas avoir envie de voir ce pauvre Dondon avant longtemps ! Pourtant, davantage pour marquer son influence que pour tout avantage tangible, il daigna se retourner le temps de jeter un regard dur sur la halfeline.

— Tu aurais bien tort, lui assura-t-il simplement avant de sortir de la pièce et de retourner dans la rue obscure, puis à l'isolement des toits de la ville.

Là-haut, après y avoir réfléchi quelques minutes, il comprit ce qui lui répugnait tant chez Dondon. En ce malheureux, il se voyait lui-même ! Non, il ne se laisserait jamais aller physiquement à ce point (la gourmandise n'avait jamais fait partie de ses défauts), mais, quand il voyait le halfelin, il voyait une créature écrasée par le poids de l'existence, un être vaincu par le désespoir. Dans le cas de Dondon, la peur avait suffi à l'abattre, l'avait bouclé dans une pièce, enfoui sous la luxure et la graisse accumulée.

Mais l'apathie ne faisait-elle pas courir un danger aussi grand à Artémis Entreri ?

Il resta toute la nuit sur le toit, sans trouver de réponse.

* * *

On frappa à sa porte selon le code : deux coups, puis trois, de nouveau deux. Il savait donc en sortant péniblement du lit que la maison Basadoni venait faire appel à ses services. En temps normal, Entreri aurait tout de même pris ses précautions – déjà, en temps normal, il ne se serait pas permis de passer toute la matinée au lit –, mais en l'occurrence il s'en abstint, ne dégaina pas même sa dague. Il alla jusqu'à sa porte, l'ouvrit sans demander l'identité de son visiteur.

Il ne reconnut pas l'homme devant lui, un jeunot à l'air terrifié avec des cheveux crépus, noirs, coupés très court, et des yeux tout aussi noirs, perçants.

— De la part de Kadran Gordeon, indiqua-t-il en tendant un rouleau de parchemin.

— Attends ! répondit Entreri au moment où son visiteur stressé tournait les talons, s'apprêtant à partir. (L'autre tourna brusquement la tête pour regarder l'assassin qui nota alors la main de ce jeune homme glissant entre les plis de sa tenue pastel, sans aucun doute pour y chercher une arme.) Où donc est Gordeon ? Pourquoi n'est-il pas venu en personne me délivrer ce message ?

— Je vous en prie, mon bon monsieur ! fit le jeunot en s'inclinant à plusieurs reprises. (Il avait un fort accent local.) On m'a seulement ordonné de vous remettre ce pli.

— C'est Kadran Gordeon qui t'a donné cet ordre ?

— Oui ! assura l'autre en hochant la tête de toutes ses forces.

Entreri referma sa porte et entendit le gamin soulagé qui partait au pas de course, d'abord le long du couloir, puis dans l'escalier.

Il resta immobile un moment à regarder le parchemin, réfléchissant à la manière dont on le lui avait fait tenir. Gordeon ne s'était même pas donné la peine de venir en personne, et l'assassin en comprenait bien la raison : cela aurait manifesté un trop grand respect. Les lieutenants de la guilde le redoutaient ; ils n'avaient pas peur qu'Entreri s'en prenne à eux, mais plutôt qu'il s'élève au-dessus d'eux dans les rangs de l'organisation. En faisant appel à ce messager sans importance comme intermédiaire, Gordeon tenait à indiquer à l'assassin où il en

était dans la hiérarchie, soit à peine un échelon au-dessus de la boue du caniveau !

Entreri secoua la tête, blasé devant le côté dérisoire de ce jeu stupide, retira le ruban qui tenait serré le parchemin, déroula celui-ci. Les ordres donnés étaient des plus simples : il devait tuer au plus tôt – cette même nuit si possible, au plus tard le lendemain – l'homme dont on lui indiquait le nom et la dernière adresse connue.

Tout en bas, on précisait que la cible ne disposait d'aucune affiliation à une guilde, qu'aucun homme d'armes attaché à la cité ou à une maison de commerce ne s'intéressait particulièrement à son sort, enfin qu'il n'avait aucune relation d'importance.

L'assassin réfléchit de plus près à cette information-ci. Ou bien on le mettait face à un adversaire des plus redoutables, ou bien (et cela lui paraissait plus vraisemblable), Gordeon lui avait confié une cible ridiculement facile, pour le rabaisser, nier sa glorieuse réputation. Quand Entreri sévissait à Portcalim, autrefois, on ne faisait appel à ses talents que pour tuer des maîtres de guilde, des sorciers, des nobles, des capitaines de la garde ! Bien sûr, si Gordeon et les autres lieutenants qu'il servait le chargeaient de missions aussi dangereuses et qu'il se montrait à la hauteur, il ne tarderait pas à obtenir un statut de premier plan et ils auraient très vite à craindre de le voir s'élever au sein de la guilde.

Peu importait, décida-t-il.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'adresse indiquée, dans un quartier de Portcalim qu'il connaissait bien, et entreprit de se préparer.

* * *

Il entendait les enfants pleurer à côté, car ce taudis ne comportait que deux pièces séparées par un rideau de grossière étoffe. Une jeune femme fort laide s'occupait des petits. Entreri la vit en jetant un coup d'œil par la faille entre le tissu et le mur bordant l'ouverture. Elle les exhortait à rester bien sages, les menaçait du retour prochain de leur père.

Elle quitta peu de temps après la pièce du fond, sans voir l'assassin accroupi derrière un autre bout de tissu, dans une alcôve. Entreri avait découpé un petit trou dans l'étoffe, il observa la ménagère ; elle avait des mouvements efficaces mais brusques, tendus.

La porte d'entrée (un rideau, là aussi) fut poussée de côté. Un jeune homme émacié entra, le visage hagard, les yeux creux. Son menton et ses joues portaient une barbe de plusieurs jours.

— Alors, tu l'as trouvé ? lui demanda sèchement sa femme. (L'homme secoua la tête. Il sembla à Entreri que ses globes oculaires battaient un peu plus en retraite au fond de ses traits maigres.) Je t'avais pourtant bien dit de ne pas travailler avec eux ! Je savais que rien de bon…

Elle se tut brusquement, voyant les yeux écarquillés d'épouvante de son mari qui, derrière elle, contemplait l'assassin sortant de sa cachette. Le malheureux tourna les talons pour fuir, mais la femme, regardant par-dessus son épaule, se mit à crier.

L'autre se figea. Il ne pouvait abandonner son épouse.

Entreri observa tout cela sans s'émouvoir. Si l'homme avait persisté dans sa fuite, il l'aurait abattu d'un jet de sa dague sans même lui laisser une chance d'arriver dehors.

— Pas ma famille, pria la cible de la guilde en se retournant encore. (Il marcha sur l'assassin, les mains vides, grandes ouvertes.) Et pas ici…

— Tu sais ce qui m'amène ? demanda Entreri.

La femme se mit à pleurer en demandant grâce à mi-voix. Son mari la saisit doucement mais fermement et la tira en arrière vers la chambre des enfants où il la poussa.

— Ce n'était pas ma faute, fit-il alors, calmement. J'ai supplié à genoux Kadran Gordeon, je lui ai dit que je trouverais un moyen de rembourser !

Autrefois, Artémis Entreri n'aurait ressenti aucune curiosité en entendant cette déclaration, il n'aurait pas même, en fait, distingué les mots de justification. Artémis Entreri, tel qu'il était avant, aurait accompli sa tâche avant de s'en aller. Mais là, il se rendit compte que les circonstances l'intéressaient ; rien de particulier ne l'attendait, il n'était pas pressé d'en finir.

— Je ne vous poserai aucun problème si vous promettez de ne pas vous en prendre à ma famille, reprit l'homme.

— Parce que tu t'imagines pouvoir me poser des problèmes ?

Le malheureux, impuissant, secoua la tête.

— Je vous en prie ! insista-t-il. Je voulais seulement leur assurer une vie meilleure… J'ai accepté ce travail – j'en étais même très content ! –, je devais seulement transporter l'argent de la rue des Quais au lieu de rendez-vous. Ça me rapportait davantage en une seule fois que tout un mois dans un emploi honnête !

Entreri avait déjà entendu ce genre d'histoire, évidemment. Il arrivait constamment que des imbéciles (on les appelait des « chameaux ») offrent leurs services à une guilde comme livreurs ; ces naïfs, souvent de simples paysans, croyaient toucher d'énormes sommes d'argent ! On se servait d'eux pour dissimuler le trajet suivi par les fonds. Inévitablement, en fin de compte, les espions des organisations rivales découvraient qui étaient les chameaux, par où ils passaient, et les dépouillaient. Ensuite, les malheureux, s'ils avaient survécu à l'embuscade, se faisaient rapidement éliminer par leur employeur.

— Tu savais bien, pourtant, que tu fréquentais des gens dangereux, nota Entreri.

L'homme acquiesça.

— Quelques livraisons seulement, se justifia-t-il, pas plus, et après j'arrêtais.

L'assassin rit, secoua la tête. Ce crétin n'avait rien compris ! On n'*arrêtait* pas de servir de chameau. Quiconque acceptait ce genre de mission en savait trop, par le fait, pour que la guilde le laisse jamais partir. Deux issues, au bout du compte, s'offraient à lui : se montrer suffisamment doué dans sa tâche (et chanceux, ou douée et chanceuse, car on employait souvent des femmes comme chameaux) pour qu'on lui offre une position plus élevée – moins précaire – dans la hiérarchie, ou bien se faire abattre dans une embuscade ou, à la suite de celle-ci, par son propre employeur.

— Je vous en supplie, pas ici, répétait l'homme. Pas là où ma femme et mes enfants entendront mes cris d'agonie, où mes fils verront mon cadavre…

Entreri sentit monter dans sa gorge une bile amère. Il n'avait jamais ressenti un tel dégoût devant une telle caricature d'être humain ! Il parcourut des yeux le taudis, les haillons qui y tenaient lieu de porte ou de cloison. Une assiette unique, servant sans aucun doute à toute la famille, était posée sur l'unique banc délabré de la pièce.

— Combien dois-tu ? demanda-t-il.

Il avait du mal à en croire ses oreilles ; qu'est-ce qu'il lui prenait de poser une question pareille ? Mais, il le savait déjà, il ne pourrait jamais se résoudre à tuer ce misérable.

L'homme lui jeta un regard d'incompréhension.

— Un trésor royal, répondit-il, près de trente pièces d'or !

L'assassin hocha la tête, puis sortit une bourse pendue à l'arrière de sa ceinture, sous sa cape noire. Il la soupesa ; elle devait contenir au moins cinquante pièces d'or. Il la jeta tout de même telle quelle à l'homme.

L'autre, stupéfait, s'en saisit, la contempla avec une telle intensité qu'Entreri s'attendait presque à voir ses globes oculaires choir de ses orbites. Puis le malheureux releva les yeux sur son redoutable visiteur ; ses émotions contradictoires, tumultueuses, finissaient par s'annuler en lui, ne laissant transparaître aucune expression sur son visage.

— Je veux ta parole que tu ne travailleras plus jamais pour aucune guilde une fois ta dette réglée, précisa Entreri. Ta femme et tes enfants méritent mieux.

L'homme voulut répondre, mais tomba à genoux, parut sur le point de se prosterner devant l'assassin qui se détourna et sortit furieux de la cahute, dans la rue crasseuse.

Il entendit que sa cible l'appelait, lui criait sa gratitude. En fait, Entreri savait fort bien qu'il n'avait en rien agi par pitié. Il se moquait complètement de ce misérable, de son laideron de femme et de ses enfants sans doute aussi hideux. Pourtant il ne pouvait abattre cette pitoyable créature, même si, se disait-il, il lui aurait sans doute rendu un grand service en l'arrachant à sa misérable existence. Mais non ; Artémis Entreri n'accorderait pas à Kadran Gordeon la satisfaction de lui faire commettre un meurtre aussi piteux ! Tuer un chameau comme celui-ci, cela aurait dû être confié à un membre de guilde avec un an

d'ancienneté, pas davantage, à un gamin de douze ans par exemple. Le fait que le lieutenant ait chargé quelqu'un de la réputation d'Entreri d'une telle besogne représentait une insulte mémorable.

L'assassin ne comptait pas se laisser faire.

Toujours furieux, il rejoignit son auberge où il rassembla ses affaires. Il s'en alla sur-le-champ et se dirigea vers *Le Cuivre Ante*. Il avait envisagé d'y entrer de force, dans le seul but de montrer à Dwahvel à quel point sa menace de lui fermer sa porte avait été ridicule. Mais, après réflexion, il tourna les talons une fois devant l'établissement. Il n'était pas d'humeur à discuter avec la halfeline ni avec quiconque.

Il dénicha une petite taverne banale de l'autre côté de la ville, y prit une chambre. Il se trouvait probablement sur le territoire d'une autre guilde criminelle ; si elle découvrait qui il était, à qui il était affilié, il pouvait s'attirer des ennuis.

Il s'en moquait.

* * *

Un jour passa sans autre incident, ce qui ne fit rien pour rassurer Entreri. Il était sûr qu'en fait beaucoup de choses se produisaient, en silence, dans l'ombre. Il en savait assez sur le fonctionnement obscur desdites « choses » pour pouvoir en apprendre beaucoup, si seulement il se donnait la peine de sortir, mais cela ne l'intéressait pas. Tout simplement, il avait envie de laisser courir.

Le second soir, il se rendit dans la salle commune de la petite auberge, prit seul son repas dans un coin discret, sans rien entendre des conversations qui se croisaient autour de lui. Il remarqua toutefois l'entrée assez insolite d'un halfelin ; on ne voyait guère les petits hommes dans cette partie de la ville. Le nouveau venu repéra assez vite l'assassin et prit place sur le grand banc face à lui.

— Bonsoir, mon bon monsieur, le salua-t-il. Appréciez-vous votre plat ? (Entreri étudia le halfelin ; il ne s'intéressait certainement pas à ce qu'il pouvait bien manger ! L'homme chercha du regard une arme sur son vis-à-vis, même s'il ne

pensait pas Dwahvel hardie au point de s'attaquer à lui sans plus de précautions.) Me permettez-vous d'y goûter ? ajouta l'autre d'une voix inutilement forte en se penchant par-dessus la table.

L'assassin comprit son intention, maintint en l'air une cuillerée de son gruau sans tendre le bras ; ainsi, le halfelin put se rapprocher sans éveiller les soupçons.

— C'est Dwahvel qui m'envoie, chuchota-t-il alors. La maison Basadoni vous recherche, ils ne sont pas contents ! Ils savent où vous logez, les Ratisseurs leur ont accordé l'autorisation de venir s'emparer de vous sur leur territoire. Attendez-vous à les voir arriver cette nuit.

Sur ce, il goûta le plat et se carra sur son siège en se frottant le ventre.

— Dis bien à Dwahvel que je lui suis redevable, indiqua Entreri.

Le petit homme, après un bref hochement de tête, traversa la salle et commanda un bol de gruau. Il engagea la conversation avec le tenancier en attendant qu'on le serve, puis mangea son plat au bar, laissant l'assassin seul avec ses pensées.

Il pouvait fuir, bien sûr, mais cela ne lui disait rien. Non, décida-t-il, qu'ils viennent, qu'on en finisse ! De toute manière, il ne pensait pas que l'organisation ait l'intention de le tuer. Il termina son repas, retourna dans sa chambre pour réfléchir. Il commença par retirer une planche en bas du mur de sa chambre donnant dehors ; dans la cavité entre cette cloison et la paroi extérieure de l'auberge, il posa avec soin, sur une poutre située bien plus bas que le plancher de son logis, sa fabuleuse dague ornée de gemmes et une bonne partie de son argent. Ensuite il replaça avec autant de soin le bout de bois qu'il avait ôté et accrocha à sa ceinture une autre arme qu'il prit dans son sac, qui ressemblait à sa précieuse lame mais ne disposait pas de son enchantement. Ensuite, davantage pour la montre que dans un but de réelle efficacité, il installa une chausse-trape élémentaire près de sa porte (elle lancerait automatiquement un dard), enfin il s'installa de l'autre côté de la pièce, sur l'unique siège. Il prit des dés qu'il entreprit de jeter sur la table de chevet à côté, pour passer le temps en inventant de petits jeux.

Il était vraiment tard quand il entendit qu'on montait l'escalier ; l'homme essayait d'être discret, mais il faisait plus de bruit qu'Entreri se déplaçant normalement ! L'assassin écouta avec attention quand les pas s'arrêtèrent. Il y eut un bruit de frottement : on introduisait une fine plaque de métal entre la porte et son chambranle. Un voleur un tant soit peu expérimenté aurait déjoué son piège de fortune en deux minutes, Entreri le savait ; il croisa les mains derrière sa tête et s'adossa au mur derrière lui.

Tout bruit cessa ; s'ensuivit un long silence tendu.

L'assassin huma l'air. Quelque chose brûlait. Il crut un instant que ses assaillants avaient décidé de mettre le feu à tout le bâtiment, mais alors il identifia plus précisément l'odeur : du cuir qui se consumait. Il bougea pour examiner sa ceinture, et ressentit une douleur aiguë à la clavicule. La chaîne d'un collier qu'il portait (des outils divers servant à crocheter les serrures y pendaient, astucieusement déguisés en ornements), dans le mouvement, avait glissé de sa chemise pour lui toucher directement la peau.

À ce moment, Entreri comprit que tout ce qu'il portait de métallique était chauffé au rouge !

Il se releva d'un bond, arracha son collier, puis, d'une torsion habile du poignet, fit choir sa ceinture et la dague incandescente qui y pendait.

La porte s'ouvrit brutalement ; deux soldats de la maison Basadoni entrèrent en hâte, chacun roulant dans la pièce d'un côté de la porte, tandis qu'un troisième, arbalète tendue, se ruait entre les deux.

Mais il ne tira pas. Les autres, l'épée à la main, ne chargèrent pas.

Kadran Gordeon entra à la suite de son arbalétrier.

— Il était plus simple et tout aussi efficace de frapper à la porte, remarqua sèchement Entreri en baissant les yeux sur ses affaires brûlantes.

La dague faisait déjà fumer le bois du parquet.

Pour seule réponse, Gordeon jeta une pièce aux pieds de l'assassin, une pièce insolite à Portcalim : on pouvait y distinguer gravé l'emblème d'une tête de licorne.

Entreri regarda le lieutenant de la guilde, haussa les épaules sans s'émouvoir.

— Tu devais tuer le chameau, lui rappela son visiteur.

— Il n'en valait pas la peine.

— Depuis quand serait-ce à toi d'en juger ? demanda l'autre qui semblait ne pas en croire ses oreilles.

— La décision n'avait guère d'importance, comparée à celles qu'autrefois je…

— Ah ! l'interrompit Gordeon d'un ton théâtral. Voilà où tu te trompes, *maître* Entreri. Ce que tu pouvais savoir, faire ou exécuter autrefois ne compte plus, vois-tu. Pour le moment, tu n'es pas dirigeant de guilde, ni lieutenant, ni même simple fantassin ! Je doute même que tu parviennes jamais à ce rang désormais. Tu as perdu ton goût au travail, et cela ne m'étonne en rien. Pour l'heure, tu dois te contenter de donner des gages de conduite, et si je te laisse survivre cette fois, alors peut-être – peut-être ! – parviendras-tu à devenir partie intégrante de l'organisation.

— Donner des gages ? répéta Entreri en riant. Mais à qui, à toi ?

— Emparez-vous de lui ! ordonna Gordeon aux deux hommes d'armes entrés en premier dans la chambre. (Ils avancèrent prudemment vers l'assassin ; le lieutenant ajouta :) Au fait, on a exécuté l'homme que tu as voulu sauver, avec sa femme et ses enfants.

Entreri l'entendit à peine ; de toute manière il s'en moquait, même sachant que Gordeon n'avait ordonné le massacre de la famille que pour essayer de lui arracher des remords. Pour l'heure, il se trouvait confronté à un dilemme plus grave : devait-il laisser cet homme le ramener à la guilde où, certainement, on lui ferait subir un châtiment douloureux avant de le relâcher ?

Non. Il ne laisserait personne le traiter de la sorte. Il se prépara à l'assaut tandis que les deux autres approchaient, sans en rien trahir par la posture apparemment détendue de son corps de guerrier. Il avait même les bras ouverts, et ne semblait présenter aucune menace. Les soldats, épées à la main, s'apprêtaient à le flanquer, lui saisir, justement, les bras tandis

que le troisième sbire gardait son arbalète levée. Il visait le cœur de l'assassin…

… Qui bondit soudain ! Il effectua un grand saut vertical, replia ses jambes sous lui et les projeta de côté sans laisser le temps aux hommes surpris de réagir. Ses pieds heurtèrent brutalement les visages des deux soldats les plus proches et il envoya voler les sbires. Entreri parvint à agripper celui sur sa droite en atterrissant ; il le ramena devant lui juste à temps pour qu'il lui serve de bouclier, reçoive à sa place le carreau tiré par l'arbalète. Il jeta le blessé gémissant à terre.

— Première erreur, annonça-t-il à Gordeon tandis que le lieutenant dégainait un magnifique sabre.

De l'autre côté, le deuxième soldat à avoir reçu le coup de pied de l'assassin se remettait sur pied ; celui par terre juste devant Entreri, le projectile qu'il avait essuyé bien planté dans son dos, ne bougeait plus. L'arbalétrier s'échinait à réarmer son instrument, mais en outre, et c'était plus gênant pour sa cible, il y avait sûrement un sorcier dans le coin !

— N'avance pas, ordonna Gordeon au soldat sur le côté. Je m'occupe de celui-là.

— Tu comptes asseoir ta réputation ? railla Entreri. Mais je n'ai pas d'arme… De quoi auras-tu l'air dans les rues de Portcalim ?

— Quand tu seras mort, on te collera une arme dans la main, assura Gordeon avec un sourire mauvais. Mes hommes seront là pour témoigner que je t'ai vaincu en combat loyal !

— Deuxième erreur, chuchota l'assassin à part lui.

En effet, le lieutenant ne s'en doutait certes pas, mais le combat avec le rapport de forces tel quel était plutôt loyal. Gordeon avança, précédé par sa lame ; Entreri écarta d'un revers maladroit (à dessein) l'avant-bras de son adversaire. La parade n'accomplissait pas grand-chose, mais en même temps Entreri recula, se mit hors de portée. L'autre commença à tourner autour de sa proie qui imita le mouvement pour continuer à faire face. L'assassin effectua un petit saut en avant suivi d'une vive retraite devant le sabre ; Gordeon prenait bien soin de ne laisser aucune ouverture.

Mais Entreri n'avait aucune intention, de toute manière,

d'aller au bout de son mouvement : il l'avait entrepris dans le seul but d'infléchir la trajectoire circulaire que son adversaire et lui décrivaient, afin de se placer dans la position voulue.

Gordeon s'avança soudain, l'assassin sauta en arrière. Le lieutenant poursuivit son mouvement, et Entreri cette fois vint vivement à sa rencontre, forçant l'homme à effectuer une parade élaborée, dangereuse. Pourtant il ne profita pas de l'avantage ainsi gagné, mais revint exactement où il le voulait. À la surprise générale, il tapa alors sèchement du pied par terre.

— Quoi ? s'étonna Gordeon.

Il secoua la tête, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, mais ne baissa pas les yeux, ne vit pas que le choc sur le plancher avait fait décoller le collier toujours brûlant de l'assassin qui put l'accrocher à son gros orteil.

Un instant plus tard, Gordeon attaqua franchement. C'était, pensait-il, la curée. Entreri lui expédia le collier de métal à la figure. Il fallait reconnaître au lieutenant de bons réflexes : il attrapa l'objet de sa main libre (son adversaire n'en espérait pas moins), et hurla. La chaîne incandescente s'était enroulée autour de sa paume, y creusant un douloureux sillon.

L'assassin fut sur lui en un clin d'œil. Il écarta, cette fois pour de bon, le bras porteur d'épée de Gordeon. Il frappa en même temps de ses deux poings bien serrés, les dures articulations des phalanges saillantes, les tempes du lieutenant qu'il étourdit. L'autre, les yeux vitreux, laissa tomber les mains le long de ses flancs. Entreri lui frappa le visage de son front, rattrapa son adversaire qui s'effondrait, le fit pivoter, puis, passant la main entre ses jambes, lui attrapa par-devant un poignet. Il se tourna habilement pour s'aligner sur l'arbalétrier, tira sèchement vers le haut, et fit voler en tournoyant Gordeon en plein dans le soldat stupéfait ; le choc suffit à déloger le carreau presque mis en place.

L'épéiste encore debout se précipitait, mais il ne valait pas grand-chose au combat, même selon les critères de son chef. Entreri n'eut aucun mal à éviter en reculant son coup droit grossier, beaucoup trop avancé, puis, avant que l'homme puisse remettre sa lame en position, il fit mouvement. Il alla chercher vers le bas le bras armé de son adversaire qu'il saisit au poignet,

et souleva brusquement. Il put ainsi faire un pas *sous* ce poignet, tordre brutalement le membre en pivotant et le rendre inapte au combat.

L'homme avança tout de même ; il voulait sauver sa vie en employant sa main libre. Mais Entreri, si vite que l'autre n'eut aucune chance d'y rien comprendre, frappa le dos de la main qui tenait l'épée, puis la replia complètement contre le poignet. Après cette manœuvre très douloureuse, il suffit à l'assassin de faire glisser sa prise pour prendre son épée à son adversaire. D'un seul geste adroit, il l'avait bien à lui !

Il retourna sa main alors, frappa de la lame derrière lui, vers le haut, en plein dans le ventre, puis les poumons, du soldat impuissant.

D'un mouvement rapide, sans même se donner la peine de ressortir l'arme du corps de l'autre, il pivota encore ; il pensait le jeter lui aussi sur l'arbalétrier. De fait, cet obstiné installait un nouveau carreau ! Mais c'est alors qu'un ennemi infiniment plus dangereux apparut : le sorcier jusqu'à présent invisible arrivait par le couloir à toute vitesse et passait le seuil, les robes soulevées par le vent de sa course. Entreri eut le temps de voir l'homme pointer sur lui un objet effilé – une baguette, supposa-t-il – avant que le soldat désarmé heurte le mage, l'entraînant dans son vol involontaire. Il ne restait plus à contempler qu'un entremêlement de membres.

— Alors, que dis-tu de ces *gages de conduite* ? cria l'assassin à un Gordeon encore à moitié assommé.

Il n'attendit pas la réponse, car l'arbalétrier l'avait dans sa ligne de mire et le sorcier se relevait déjà. Entreri ressentit une atroce douleur quand le carreau le frappa au côté, mais il serra les dents, fit taire ses nerfs d'un grognement. Les bras repliés devant son visage, les jambes levées, il traversa la fenêtre au lacis de bois, tombant trois bons mètres plus bas dans la rue. Il disposa ses jambes de manière à effectuer une roulade, puis une autre, pour amortir le choc. Il était déjà debout, en pleine course, et n'éprouva aucune surprise quand un carreau d'arbalète tiré d'une tout autre direction se ficha dans un mur à côté de lui.

La zone s'anima soudain : des soldats de la maison Basadoni

sortaient vivement de leurs cachettes (toutes les cachettes imaginables dans le coin).

Entreri s'engagea dans une allée, bondit par-dessus un colosse qui se penchait pour l'attraper par la taille, contourna d'un virage serré un bâtiment. Là, agile comme un chat, il escalada le mur jusqu'au toit, puis sauta par-dessus la venelle sur un autre toit, etc.

Il redescendit dans l'avenue, parce qu'il savait que ses poursuivants pensaient qu'il toucherait terre dans une ruelle étroite. Il gravit alors un autre mur contre lequel il resta plaqué en hauteur, bras et jambes largement écartés en quête des moindres prises, presque confondu avec la bâtisse !

Des cris résonnaient partout autour de lui : « Trouvez-le ! » Beaucoup de soldats sur les dents passèrent en courant juste au-dessous de l'assassin, mais, à mesure que la nuit s'avançait, ces exclamations se faisaient plus rares. Et c'était une chance pour Entreri, car, même s'il perdait assez peu de sang en apparence, il sentait que sa blessure était des plus sérieuses, peut-être mortelle. Enfin il put glisser du haut de sa cachette. Il lui restait tout juste la force de se tenir debout. En posant une main à son flanc, il y rencontra la chaude humidité du sang qui détrempait sa cape, ainsi que l'arrière de la lame du carreau profondément enfoncé dans sa chair.

Il avait à présent peine à respirer, et savait ce que cela signifiait !

La chance était avec lui quand il retourna à l'auberge, car il faisait encore nuit, et même s'il y avait encore, visiblement, des soldats de la maison Basadoni dans la place, on en voyait peu aux alentours. Entreri n'eut pas de mal à repérer la fenêtre de sa chambre, grâce au bois brisé par terre, et estima la hauteur de sa cachette improvisée. Mais il lui fallait garder le plus complet silence : il entendait des voix dans sa chambre, parmi lesquelles celle de Gordeon. Il escalada le mur, trouva un perchoir sûr, parvint à ne pas même gémir alors qu'en fait la douleur lui donnait envie de hurler.

Il s'acharna sur la vieille boiserie battue par les intempéries, lentement, en silence, et put enfin assez l'écarter pour récupérer sa dague et sa petite bourse.

— Mais il doit bien avoir une magie qui le protège ! beuglait Gordeon. Essaie encore ton sort de détection !

— Il n'y a aucune magie, maître Gordeon, répondit une autre voix, sûrement celle du sorcier. S'il en avait, il a dû la vendre ou y renoncer bien avant de venir ici.

Malgré sa souffrance, Entreri s'arracha un sourire en entendant le grognement du lieutenant, accompagné d'un coup de pied rageur. Oh non, pas de magie, simplement de l'astuce. Les autres avaient fouillé sa chambre et n'avaient pas pensé au mur de l'auberge un peu plus bas !

La dague à la main, l'assassin chemina dans les rues silencieuses. Il espérait repérer un homme de la maison Basadoni sur qui déverser sa rage, même si, en fait, il doutait d'avoir assez de force pour vaincre qui que ce soit. Mais il trouva deux ivrognes allongés le long d'une bâtisse. L'un dormait, l'autre parlait tout seul.

Discret comme la mort, Entreri s'approcha sournoisement. Sa dague ornée de gemmes commandait une magie des plus précieuses : elle pouvait absorber la force vitale de sa victime et la transférer à son porteur !

Entreri s'occupa d'abord du soiffard bavard. Quand il en eut fini avec lui, il se sentait beaucoup plus fort, il mordit de toutes ses forces dans un bout de sa cape et arracha le carreau planté dans son flanc. Il faillit s'évanouir sous la douleur.

Il se remit vite et attaqua le dormeur.

Il ressortait peu après de la venelle. Plus rien n'indiquait qu'il ait pu être gravement blessé. Il avait retrouvé la pleine possession de ses moyens et souhaitait presque tomber sur Kadran Gordeon !

Mais le combat ne faisait que commencer, il en était sûr. Malgré ses talents époustouflants, connaissant l'étendue des forces à la disposition de la maison Basadoni, il se savait en très mauvaise posture.

* * *

Ils avaient observé ceux qui, prêts à tuer, étaient entrés dans l'auberge. Ils l'avaient vu voler à travers la fenêtre, courir dans

les ombres de la nuit. Avec leurs yeux bien plus affûtés que ceux des hommes de la maison Basadoni, ils l'avaient repéré contre le mur et avaient applaudi en silence à sa ruse. Et à présent, un peu soulagés, exprimant par force hochements de tête leur approbation quant au choix sage de leur chef, ils le regardaient quitter la venelle. Même lui, Artémis Entreri, assassin des assassins, ne perçut rien de leur présence.

10
Vengeance inattendue, au goût amer

Wulfgar parcourait les contreforts de l'Épine dorsale du Monde d'un pas vif, aisé. Il espérait sincèrement qu'un monstre quelconque finirait par tomber sur lui, par l'attaquer, qu'il pourrait décharger enfin sa rage désespérée. Il repéra à plusieurs reprises des traces, et les suivit, mais il n'était pas un rôdeur ! Il pouvait survivre sans problème dans ce rude climat, toutefois ses qualités de pisteur restaient très inférieures à celles de son ami drow.

Ainsi d'ailleurs que son sens de l'orientation. Le lendemain de sa séparation d'avec ses compagnons, il déboucha sur un plateau et eut la surprise de constater qu'il avait coupé en diagonale l'extrémité de l'imposante chaîne de montagnes ; depuis sa position élevée, il voyait devant lui tout le territoire au sud ! Wulfgar jeta un coup d'œil aux pics derrière lui (il pensait que ses chances de trouver la bagarre y seraient bien meilleures), mais, comme malgré lui, son regard revint aux vastes prairies qui l'invitaient, parsemées de sombres forêts, sillonnées de longues routes inconnues. Dans son cœur, il se sentit une envie de grandes distances, d'espaces ouverts ; il voulait briser les limites de sa vie confinée au milieu du Valbise ! Peut-être dans ce nouvel environnement pourrait-il connaître de nouvelles expériences qui lui permettraient de laisser derrière lui les images tumultueuses tourbillonnant sans trêve dans ses pensées… Peut-être, arraché à sa routine quotidienne, pourrait-il enfin s'éloigner de ses atroces souvenirs

des Abysses !

Wulfgar, hochant la tête à cet espoir, partit donc vers le sud qui s'offrait à lui. Il repéra quelques heures plus tard d'autres traces encore, sans doute des orques, mais cette fois n'y prit pas garde. Quand le soleil disparut derrière l'horizon, le barbare avait quitté les montagnes ; il contempla le crépuscule. D'immenses flammes orange et rouge se rassemblaient dans les entrailles des nuées sombres, emplissaient le lointain de brillantes stries. Quelques étoiles commençaient à scintiller dans le ciel pâle là où il n'était pas couvert. Wulfgar resta immobile tandis que les couleurs s'affadissaient, que l'obscurité rampait sur les champs et dans l'atmosphère, que passaient au-dessus de sa tête des nuages pressés. Les étoiles semblaient clignoter, tantôt cachées, tantôt visibles. Le moment était venu de sa renaissance, décida le colosse blessé. Il allait connaître le renouveau, seul dans le vaste monde, déterminé à vivre le présent et non le passé. L'avenir adviendrait en son temps !

L'homme s'éloigna donc des montagnes, campa sous les branches touffues d'un sapin. Malgré son volontarisme, les cauchemars surent l'y trouver.

Pourtant, le lendemain, il repartit d'un bon pas, couvrit des kilomètres. Il suivait sa fantaisie, le vent, le vol d'un oiseau, le cours d'un ruisseau printanier…

Il trouva beaucoup de gibier, des baies pour agrémenter son régime. Chaque jour nouveau le voyait le pas plus libre, comme moins chargé du poids du passé ; chaque nuit, ses rêves abominables semblaient s'emparer de lui avec moins de force.

Mais, après quelques jours de cette vie, il se trouva soudain face à face avec un étrange totem, un tronc assez bas planté dans le sol et dont on avait sculpté le sommet à l'image d'un pégase, un cheval ailé. Tout d'un coup, les souvenirs d'une anecdote très particulière lui revinrent en mémoire. Cela s'était produit bien des années auparavant, à l'époque où il courait les routes avec Drizzt, Bruenor et Régis à la recherche de la demeure ancestrale des nains, Castelmithral. Une partie du barbare voulait se détourner de ce totem, s'enfuir loin de cet endroit, mais un vœu de vengeance le tourmentait. Sans vraiment s'en rendre compte, Wulfgar trouva une piste récente

et la suivit. Il parvint bientôt à une éminence et, du sommet de celle-ci, put observer le campement, un groupe de tentes en peau de cerf où s'affairaient plusieurs personnes, toutes grandes, charpentées, les cheveux noirs.

— Les Poneys Célestes, chuchota le colosse.

Il se souvenait très bien de cette tribu barbare dont les guerriers étaient venus se joindre au combat que ses compagnons et lui menaient contre des orques. Après que tous les monstres eurent été taillés en pièces, ils avaient fait prisonniers Wulfgar, Bruenor et Régis et les avaient fort bien traités. On avait même proposé à Wulfgar une épreuve pour tester sa force, qu'il avait aisément accomplie en vainquant en combat loyal le fils du chef. Ensuite, selon les mœurs barbares, l'humain s'était vu proposer de rejoindre la tribu comme membre à part entière. Mais il restait une épreuve de loyauté à franchir : tuer Régis, ce qui était inimaginable ! Avec l'aide de Drizzt, les trois compagnons avaient pu s'échapper ; le chaman, Valric L'œil-qui-voit-tout, avait alors usé de magie noire pour changer Torlin, le fils du chef, en un haïssable esprit spectral.

Ensemble, ils avaient vaincu cet esprit. Le corps déformé, brisé de l'honorable jeune homme gisant à ses pieds, Wulfgar, fils de Beornegar, avait solennellement juré vengeance contre Valric L'œil-qui-voit-tout.

Le barbare sentait à présent ses mains massives devenir moites ; elles se tordaient inconsciemment sur le manche de son puissant marteau guerrier ! Il plissa les yeux pour mieux distinguer le campement au loin, et finit par remarquer une silhouette émaciée, nerveuse, passant près d'une tente. Il aurait pu s'agir de Valric.

L'homme n'était peut-être même plus en vie, se raisonna Wulfgar ; à l'époque, le chaman avait déjà atteint un âge très avancé. Une fois de plus, le colosse avait envie de dévaler à toute vitesse l'élévation de terrain, de fuir cette rencontre ou toute autre susceptible de lui rappeler le passé !

Mais l'image du corps mutilé de Torlin, moitié homme et moitié cheval ailé, ne pouvait quitter son esprit. Tourner les talons lui était impossible.

Moins d'une heure plus tard, il observait le campement de

beaucoup plus près, suffisamment pour pouvoir reconnaître les individus.

Et pour se rendre compte que les Poneys Célestes connaissaient des temps difficiles ! Ils avaient dû mener de rudes combats : on voyait beaucoup de blessés assis épuisés, le campement semblait comprendre moins de tentes et de personnes que dans son souvenir. La plupart des gens qu'il apercevait étaient des femmes, ou des hommes soit très âgés soit au contraire très jeunes. Une rangée de près de cinquante pieux plantés dans le sol, au sud, éclaircit le mystère. On avait fiché sur chacun une tête d'orque. Quelques oiseaux charognards voletaient deçà, delà, pour venir s'agripper à une chevelure hirsute d'où ils pouvaient atteindre le festin douteux d'un globe oculaire déchiré ou d'une aile de nez.

À la vue de la tribu si meurtrie, Wulfgar ressentit une grande pitié ; il avait juré vengeance contre son chaman, mais les autres Poneys Célestes étaient gens fort honorables, dont les traditions et les mœurs rappelaient les siennes. Il pensa alors qu'il devait les laisser tranquilles, mais, au moment même où il se détournait déjà, s'apprêtant à partir, le rabat d'une tente, à la limite de son champ de vision, s'ouvrit. Un homme très maigre sortit de l'abri. Il était chenu mais encore plein d'énergie, portait des robes blanches aux amples manches couvertes de plumes, semblables à des ailes dès qu'il levait les bras. Détail encore plus révélateur, un bandeau incrusté d'une énorme émeraude recouvrait un de ses yeux. Les barbares baissaient le regard sur son passage. Un enfant se précipita pour lui embrasser le dos de la main.

— Valric, grommela Wulfgar.

Aucune erreur possible. Le barbare se releva et marcha sur le campement d'un pas assuré, balançant *Crocs de l'égide* au bout de son bras. Le simple fait qu'il puisse franchir le périmètre extérieur des tentes sans qu'on l'arrête indiquait à quel point la tribu était en ce moment désorganisée, décimée ! Aucun groupe de barbares ne se laissait surprendre de la sorte.

Et pourtant Wulfgar put s'approcher suffisamment de Valric L'œil-qui-voit-tout pour que le chaman le trouve planté devant lui. Le vieil homme lui jeta un regard incrédule, puis, enfin, le

premier guerrier à intervenir, un homme d'âge mûr, robuste malgré sa minceur, vint s'interposer.

Sans dire un mot, il porta un ample revers de sa lourde massue, mais Wulfgar, plus rapidement que l'autre pouvait le prévoir, fit un pas en avant et attrapa de sa main libre l'arme en plein mouvement, avant qu'elle ait pris trop de vitesse ; faisant montre d'une force inimaginable, il l'arracha à son porteur d'une rotation du poignet, la jeta au loin. Le guerrier poussa un grand cri, se rua sur l'assaillant qui plaça son bras en bouclier. Il suffit à Wulfgar d'écarter puissamment son membre pour faire reculer l'homme qui trébucha.

Tous les guerriers valides de la tribu des Poneys Célestes (beaucoup moins que dans le souvenir de Wulfgar) se rassemblèrent alors de part et d'autre de Valric ; ils formaient autour de lui un demi-cercle dont les côtés allaient flanquer l'intrus colossal qui prit le temps d'arracher son regard de son ennemi juré pour examiner le groupe. Il ne s'agissait certes pas d'hommes vigoureux, dans la force de l'âge ! Ils étaient tous trop jeunes ou trop vieux. La tribu avait rencontré un adversaire redoutable, sans conteste, et ne s'était pas sortie indemne du combat.

— Qui es-tu donc pour venir sans qu'on t'y invite ? demanda un des guerriers, charpenté, solide, mais vraiment âgé.

Wulfgar le considéra attentivement, examina ses yeux vifs, le sel de sa chevelure en désordre, fort drue pour quelqu'un d'aussi vieux, son visage fier, déterminé. Il lui rappelait un de ses congénères qu'il avait connu, combattant des plus honorables… Ceci, ajouté au fait que l'homme avait été le premier à parler (avant même Valric), confirma les soupçons du barbare.

— Je te salue, père de Torlin, déclara-t-il en s'inclinant.

L'autre, étonné, écarquilla les yeux. Il voulut répondre, mais ne parut rien trouver à dire.

— Jerek Tueur-de-loups, chef des Poneys Célestes, agis ! protesta alors Valric. Qui es-tu donc, celui que personne n'a invité ? Comment oses-tu nommer le fils de Jerek, disparu depuis si longtemps ?

— Disparu ? répéta Wulfgar, surpris de l'expression.

— Pris par les dieux, précisa Valric en agitant ses bras

emplumés. Sa poursuite divine s'est muée en une quête visionnaire.

Un sourire amer apparut sur le visage du barbare à mesure qu'il comprenait le monstrueux mensonge du chaman, élaboré depuis dix ans ! Valric avait ordonné au malheureux Torlin, métamorphosé en une hideuse créature spectrale, de pourchasser Wulfgar et ses compagnons. Le guerrier avait trouvé la mort au cours du combat ; mais le véritable responsable de cette fin atroce, pour ne pas avoir à affronter la colère de Jerek, avait concocté une invention qui lui permettrait de garder l'ascendant sur son chef, car une poursuite divine comme une quête visionnaire, toutes deux inspirées par les dieux, pouvaient durer des dizaines d'années !

Wulfgar comprit qu'il devait manœuvrer prudemment. S'il évaluait mal l'impact de ses paroles, s'il se montrait trop brutal dans ses déclarations, il pouvait fort bien s'attirer la fureur de Jerek.

— Cette poursuite divine n'a pas duré, annonça-t-il, car les dieux – nos dieux ! – en ont reconnu la fausseté.

Là, les yeux de Valric à leur tour s'agrandirent. Pour la première fois, il eut l'air de comprendre la situation.

— Qui es-tu ? répéta-t-il, d'une voix à présent un tantinet chevrotante.

— Tu ne te rappelles donc pas, Valric L'œil-qui-voit-tout ? demanda Wulfgar, s'approchant de lui. (Ce mouvement fit avancer les guerriers qui flanquaient le chaman.) Les Poneys Célestes auraient-ils déjà oublié le visage de Wulfgar, fils de Beornegar ? (Valric pencha la tête sur le côté ; on voyait à son expression que le grand barbare lui rappelait vaguement quelque chose.) Ne se souviendraient-ils plus de l'homme venu du nord qui voyageait en compagnie d'un nain, d'un halfelin, et aussi… (Il se tut un instant, certain que les mots suivants finiraient d'éclairer ses auditeurs.)… d'un elfe à peau noire ?

On aurait pu croire que les yeux du chaman allaient choir de leurs orbites.

— Toi ! prononça-t-il en levant en l'air un doigt tout tremblant.

La mention du drow, sans aucun doute le seul de son espèce

que ces hommes aient jamais vu, réveilla la mémoire de beaucoup de guerriers qui se mirent à discuter à mi-voix, tout en assurant leur prise sur leur arme. Ils n'attendaient qu'un ordre pour se jeter sur cet intrus et le mettre à mort.

Wulfgar, sans s'émouvoir, ne céda pas un pouce de terrain.

— Je suis Wulfgar, fils de Beornegar, répéta-t-il d'un ton ferme, le regard sur Jerek Tueur-de-loups, en aucun cas ennemi des Poneys Célestes. En fait, votre peuple et moi sommes lointains cousins, je comprends vos coutumes. Je suis revenu vers vous, comme je m'étais juré de le faire devant le cadavre de Torlin, abattu au combat.

— Torlin, abattu ? répétèrent plusieurs guerriers, ainsi que d'autres bien à l'abri derrière les hommes forts.

— Mes amis et moi ne voulions aucun mal aux Poneys Célestes, poursuivit le barbare. (Il ne s'attendait pas à pouvoir parler encore bien longtemps.) Rappelez-vous que nous avons combattu à vos côtés un ennemi commun et l'avons vaincu.

— Tu nous as rejetés ! hurla Valric. Tu as insulté mon peuple !

— Que sais-tu du sort de mon fils ? interrogea Jerek.

Il poussa le chaman de côté, fit un pas vers Wulfgar.

— Je sais que Valric a forcé sur lui l'esprit du grand Poney Céleste pour qu'il nous détruise, répondit Wulfgar.

— Quoi, tu reconnais ceci et marches au grand jour parmi nous ! s'indigna Jerek.

— Je sais aussi que votre dieu n'accompagnait pas Torlin dans cette quête, puisque nous avons pu défaire la créature qu'il était devenu.

— Tuez-le ! glapit Valric. Tout comme nous sommes venus à bout des orques qui nous ont attaqués au cœur de la nuit, nous détruirons l'ennemi qui, aujourd'hui, est venu nous narguer !

— Non ! cria Jerek en ouvrant grand les bras.

Pas un seul guerrier ne s'avança, mais ils semblaient désormais impatients de le faire, semblables à une meute de chiens de chasse tirant sur leurs laisses.

Jerek, lui, vint se tenir devant Wulfgar qui soutint le regard du vieil homme, mais non sans avoir d'abord jeté un coup d'œil à Valric qui, derrière lui, tripotait une bourse de cuir pendue à

sa hanche, sans doute pleine de divers composants magiques, sacrés.

— Mon fils est donc mort ? demanda Jerek, à moins de cinquante centimètres du colosse.

— Votre dieu n'était pas avec lui, assura Wulfgar, car il n'approuvait pas sa cause, celle de Valric.

Avant même d'avoir terminé, il savait que sa manière détournée d'annoncer la nouvelle n'avait guère aidé à amortir le choc infligé au malheureux père. Cette information bouleversante, l'annonce de la mort de son fils, était trop pénible, ravageait trop profondément Jerek pour que l'homme puisse écouter quelque explication ou justification que ce soit. Dans un rugissement furieux, le chef fonça sur Wulfgar, mais le barbare, plus jeune et plus fort, se tenait déjà prêt. Il leva haut le bras pour détourner le coup de poing de son adversaire, puis rabattit sèchement sa main sur le bras tendu de Jerek, lui faisant perdre l'équilibre. Ensuite, laissant tomber *Crocs de l'égide*, il repoussa rudement le vieil homme au torse ; l'autre tituba en arrière jusqu'à ses guerriers étonnés.

Récupérant son marteau guerrier, Wulfgar chargea, mais les guerriers des Poneys Célestes aussi ; le barbare venu du nord, à sa grande irritation, comprit vite qu'il n'avait aucune chance d'approcher suffisamment de Valric. Il espérait avoir une ligne de tir suffisamment dégagée pour pouvoir éliminer le chaman avant de se faire tuer à son tour, mais à ce moment Valric prit tout le monde au dépourvu (à commencer par son ennemi), en se portant d'un bond devant la ligne des combattants qui le protégeaient. Ululant une psalmodie, il jeta un tas d'herbes et de poudres mêlées sur le colosse.

Wulfgar sentit la magie qui voulait s'emparer de lui. Les autres guerriers, y compris Jerek, reculèrent de quelques pas, et lui eut l'impression de hauts murs noirs qui se refermaient autour de lui, lui dérobant toute sa force, l'immobilisant.

Le sort destiné à le figer roula sur lui, vague après vague, tandis que Valric sautillait un peu partout, jetait encore des poudres étranges pour renforcer l'enchantement.

Le barbare se sentit sombrer, crut que le sol allait l'engloutir.

Mais ce genre de magie ne lui était pas inconnu. Loin de là !

Au cours de ses années passées dans les Abysses, les sbires d'Errtu, notamment ses maudits succubes, avaient usé de sorts similaires pour que, démuni, il reste à leur merci. Combien de fois n'avait-il pas ressenti de telles intrusions ! Il avait appris à s'en défaire.

Il éleva en lui un mur de rage sous sa forme la plus pure, écarta de dix grondements de fureur irrésistibles, dix souvenirs haïs d'Errtu et de ses succubes, chaque suggestion magique cherchant à le garder immobile. Cependant, il prit grand soin de paraître totalement impuissant ; il ne bougea plus, laissa tomber près de lui son marteau guerrier. Il entendit les autres psalmodier avec révérence le nom de leur chaman, vit du coin de l'œil que plus d'un guerrier entamait une danse cérémonielle pour remercier leur dieu et Valric, humaine manifestation de la force divine.

— Mais de quoi parlait-il ? demanda Jerek à ce dernier. Quelle quête a donc échu à Torlin ?

— Celle que je t'avais dite, répondit l'autre en dansant juste sous le nez de Wulfgar. Un elfe noir ! Cet homme à l'allure si honnête qui voyageait avec un elfe noir ! Qui d'autre que Torlin aurait pu s'emparer de la magie du totem pour défaire un tel ennemi ?

— Tu avais prétendu que Torlin entamait une quête visionnaire, rappela le chef.

— C'est ce que je croyais ! D'ailleurs, c'est peut-être ce qu'il a fait. Tu ne vas quand même pas croire les mensonges de cet individu ! As-tu vu avec quelle facilité le pouvoir d'Uthgar l'a vaincu, l'a laissé impuissant à notre merci ? À mon avis, il est revenu parce que ses amis, les trois au complet, sont tombés au combat contre le puissant Torlin, parce qu'il savait ne pouvoir obtenir sa vengeance d'une autre manière. Il n'était pas capable de défaire ton fils, même avec l'aide d'un drow !

— Pourtant Wulfgar, fils de Beornegar, avait vaincu Torlin lors de l'épreuve de force, rappela un autre guerrier.

— Mais c'était avant qu'il offense Uthgar ! glapit Valric. Voyez-le maintenant, démuni, impuissant…

À peine ce dernier mot avait-il franchi ses lèvres que Wulfgar passait soudain à l'action ! Il s'avança, referma sa main sur le

visage émacié du chaman. Dans une effrayante démonstration de force, il souleva Valric en l'air avant de le faire brutalement retomber, tout droit sur ses pieds. Il effectua plusieurs fois cette manœuvre, puis secoua férocement le vieillard.

— Quel dieu, Valric ? rugit-il. En quoi crois-tu que ta dévotion pour Uthgar passe la mienne pour Tempus, mon dieu guerrier ? (Pour appuyer son propos, toujours d'une seule main, Wulfgar tendit davantage les puissants muscles de son bras et garda le chaman soulevé bien haut au-dessus de sa tête, sans tenir compte des gestes affolés de l'autre.) Si Torlin avait vaincu mes amis au cours d'un combat honorable, je ne serais pas revenu me venger, assura-t-il en toute sincérité à Jerek. Et je ne suis pas venu les venger *eux*, car ils vont très bien tous les trois. Je tenais à obtenir réparation pour Torlin, guerrier d'élite, honorable, que ce misérable a si honteusement employé à ses propres fins !

— Valric est notre chaman ! protesta plus d'un.

Wulfgar ramena sa victime sur le sol dans un grognement, la força à s'agenouiller, lui tira violemment la tête en arrière. Valric s'accrocha à son bras en criant : « Tuez-le ! », mais le barbare l'empoigna d'autant plus fort ; les mots du vieillard se perdirent dans un halètement de douleur.

Le colosse considéra les guerriers qui le cernaient. Le fait d'avoir réduit Valric à une totale impuissance lui avait peut-être fait gagner un peu de temps, mais ils n'hésiteraient certainement pas à le tuer quand il en aurait fini avec le chaman ! Cependant, ce n'était pas vraiment cette idée qui faisait hésiter Wulfgar. Il ne s'intéressait guère à sa propre sauvegarde. Non, ce qui l'arrêta ce fut plutôt l'expression qu'il surprit sur le visage de Jerek. L'homme était profondément abattu. L'intrus lui avait apporté des nouvelles propres à briser ce chef empli de fierté. Si à présent il tuait Valric, puis bien d'autres guerriers, avant qu'enfin on l'élimine, Jerek ne s'en remettrait sans doute jamais. Ni, en conséquence, les Poneys Célestes.

Wulfgar baissa les yeux sur Valric, le pitoyable Valric. Tout en réfléchissant à ce qu'il allait bien pouvoir faire, il l'avait encore tiré davantage en arrière, sans même s'en rendre

compte. L'homme émacié était quasiment plié en deux, paraissait sur le point de se briser ! Comme il aurait été facile de baisser encore un peu le bras pour lui rompre l'échine…

Facile, oui, et vain. Dans un rugissement furieux qui n'exprimait en rien la compassion, le barbare souleva une fois de plus le chaman, lui saisit le bassin de sa main libre, le hissa à bout de bras, le plus haut possible. Criant à pleins poumons, il le projeta contre une tente, près de quatre mètres plus loin. Peau de cerf, humain et armature en bois s'effondrèrent pêle-mêle.

Les guerriers foncèrent alors sur Wulfgar, mais il avait déjà *Crocs de l'égide* entre les mains et les écarta d'un seul mouvement circulaire, arrachant son arme à l'un d'eux (il faillit au passage lui casser le bras).

— Attendez ! cria encore Jerek. Toi aussi, Valric ! ordonna-t-il d'un ton sans réplique au chaman qui, s'extrayant du fatras par terre, hurlait toujours à la mort de l'intrus.

Jerek passa devant ses hommes, vint face à Wulfgar qui vit dans ses yeux l'envie de l'abattre sur-le-champ.

— Je ne prendrai aucun plaisir à tuer le père de Torlin, assura-t-il d'un ton égal.

Ce qui porta. Wulfgar vit que le visage du vieil homme perdait de sa hargne. Sans rien ajouter, il se détourna, s'éloigna. Personne ne fit un mouvement pour l'arrêter.

— Tuez-le ! glapit encore Valric.

Avant même qu'il ait pu terminer, Wulfgar, pivotant d'un seul coup, fit voler son marteau guerrier. L'arme, en tournoyant, parcourut en un clin d'œil les cinq bons mètres qui séparaient son porteur du chaman agenouillé, le frappa en pleine poitrine et le laissa bien mort au milieu d'un tas de toiles et d'armatures de tente.

Tous les yeux se portèrent sur Wulfgar, plus d'un guerrier s'avança sur lui.

Mais *Crocs de l'égide* était revenu dans ses mains, soudain, théâtralement. Tous reculèrent.

— Son dieu Tempus l'accompagne ! s'écria quelqu'un.

Wulfgar, une fois de plus, s'éloigna. Il savait dans son cœur que le dernier homme à avoir parlé ne pouvait se tromper davantage. Il pensait que Jerek allait le poursuivre ou

commander à ses guerriers de le tuer, mais le groupe derrière lui garda un silence figé. Il n'y eut aucun ordre, aucune protestation, pas un geste. Rien. Ce visiteur avait dévasté la tribu déjà meurtrie, avait assommé Jerek en lui disant la vérité sur le sort de son fils, et enfin avait réduit à néant leur courage à tous par sa vengeance soudaine, impitoyable, sur leur chaman. Ils ne savaient plus quoi faire.

Le colosse, en quittant le campement, n'éprouvait pas le moindre soulagement. Il courut comme un fou sur le chemin, furieux contre ce maudit Valric, contre tous ces maudits barbares et contre le monde entier. Il donna un coup de pied dans un caillou, puis saisit un rocher de taille respectable et le jeta le plus loin possible en hurlant sa fureur débridée. Il allait à toute vitesse, sans direction déterminée, sans savoir où il allait ni où il *voulait* aller. Peu après, il tomba sur les traces laissées par un groupe d'orques, probablement ceux qui avaient attaqué les Poneys Célestes peu de temps auparavant. On pouvait lire aisément cette piste de sang, d'herbe piétinée et de brindilles brisées qui bifurquait du sentier pour se perdre dans un petit bois.

Sans vraiment y réfléchir, Wulfgar suivit les traces. Il repoussait sans précaution des branches, grognait, marmonnait force jurons. Toutefois, peu à peu, il se calma, se fit plus discret, masqua son absence de but par un objectif bien précis à court terme. Il s'appliqua à suivre la piste, prenant bien soin de repérer d'éventuels sentiers secondaires que des éclaireurs orques auraient pu emprunter. De fait, il ne tarda pas à en trouver un avec deux pistes distinctes confirmant ses soupçons. Il suivit ce chemin en silence, se gardant dans l'ombre, à couvert.

La journée était bien avancée désormais, les rais du soleil obliques, et Wulfgar se rendait compte qu'il aurait grand mal à repérer les éclaireurs avant qu'eux le voient, s'ils restaient un minimum en alerte (ils le seraient certainement, si peu de temps après un combat épique) !

Wulfgar avait passé bien des années à combattre des monstres humanoïdes avec Drizzt Do'Urden, avait appris les méthodes de chaque espèce et ses motivations propres. Il

voulait pour l'heure s'assurer que les orques sentinelles ne soient pas en mesure de donner l'alerte à l'ensemble du groupe ; et il savait comment y parvenir.

Accroupi sur le côté du sentier, à l'abri d'un buisson, le barbare camoufla autant que possible son marteau guerrier par des brindilles souples enroulées autour de l'arme. Puis il étala un peu de boue sur son visage, et rejeta sa cape en arrière de manière à donner l'impression qu'elle était déchirée. Sale, jouant le survivant blessé d'une attaque, il quitta son buisson pour se remettre en chemin ; il boitait bas, grognait à chaque pas, gémissait : « Ma fille ! » de temps en temps.

Il ne lui fallut que peu de temps pour sentir qu'on l'observait. Il exagéra sa claudication, allant même jusqu'à perdre l'équilibre à un moment, ce qui lui permit en tombant de mieux repérer la zone.

Il remarqua une sombre silhouette parmi les branches, celle d'un orque tout prêt à projeter une lance. Encore quelques pas, comprit-il, et la créature essaierait de le pourfendre.

Il y en avait un autre non loin, il en était sûr, même s'il ne l'avait pas repéré. Il se plaquait sans doute au sol, prêt à se ruer sur l'humain dès que la lance l'aurait transpercé ! Ces deux-là auraient dû avertir leurs congénères, mais ils tenaient à se réserver cette proie apparemment facile, comprenait Wulfgar, afin de pouvoir la dépouiller avant de rendre compte à leur chef.

Le barbare devait les abattre au plus vite, mais il hésitait à s'approcher encore de l'orque à la lance. Il se releva, fit un autre pas incertain sur le sentier, puis s'arrêta, leva les bras et les yeux vers le ciel en geignant sur son enfant perdue. Évitant de justesse une autre chute, abattu, les épaules voûtées, il fit alors demi-tour pour repartir par où il était venu. Il sanglotait ostensiblement, hoquetait.

Wulfgar était sûr que l'orque, malgré la distance, ne pourrait résister à une telle cible ! Il se tendit dans l'attente de l'agression, tourna juste un peu la tête, tendit l'oreille vers l'arbre où se cachait le monstre.

Puis il pivota au moment où le projectile filait sur lui. Adroitement, avec une agilité prodigieuse pour quelqu'un de sa carrure, il attrapa la lance, la plaqua contre son flanc, émit un

grognement de douleur avant de trébucher sur un ou deux pas et de s'effondrer sur le dos dans ce qui avait tout l'air des affres de l'agonie ; de la main droite il tenait le long manche de l'arme orque, de l'autre *Crocs de l'égide*.

Il entendit un bruit de branches remuées sur le côté, vers son épaule droite. Il attendit.

Le second orque déboucha des buissons et fonça sur Wulfgar qui agit presque exactement au bon moment : le barbare effectua une roulade du côté par où venait l'ennemi, abandonnant la lance prétendument fichée dans son corps. Il se releva immédiatement après, son marteau guerrier déjà en mouvement. Toutefois, l'orque s'arrêta net, et l'arme siffla en passant à côté de lui sans le blesser. Peu importait pour Wulfgar ; il fit achever son cercle redoutable à *Crocs de l'égide*, repéra l'emplacement exact, sur une branche, de la créature qui avait projeté la lance, laissa voler l'arme massive. L'inertie de son mouvement l'entraînait toujours, aussi ne put-il voir le résultat de son jet, mais il entendit bien le son des os brisés, le grognement de l'orque, enfin le corps rompu du monstre dégringolant dans les branches basses.

L'autre agresseur poussa un cri, jeta sa massue sur le barbare, tourna les talons pour s'enfuir.

Wulfgar laissa l'objet rebondir sans dommage sur son torse puissant. Il ne lui fallut qu'un instant pour saisir la créature et la maintenir dans la position même où il avait tenu Valric : à genoux, la tête en arrière, l'échine dangereusement pliée. Il se rappela cet instant alors, revit ce maudit chaman. Puis, de toutes ses forces, il força encore plus bas, en grondant, la tête de l'autre qui essayait vainement de se défendre en agitant les bras. Il entendit craquer l'épine dorsale de l'orque dont les membres restèrent soudain tendus vers le haut, parcourus de violents tremblements.

Le barbare lâcha le cadavre qui s'écroula.

Crocs de l'égide revint entre les mains de Wulfgar, lui rappelant l'autre orque ; il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et hocha la tête. L'être gisait mort au pied de l'arbre.

Mais le colosse n'était pas satisfait ! Sa soif de sang augmentait à chaque trophée. Wulfgar courut, revint à la piste

principale qu'il suivit. Il tomba sur le campement orque au moment obscur du crépuscule ; le groupe comprenait plus de vingt créatures, et d'autres devaient hanter les bois, éclaireurs ou chasseurs. Le barbare aurait dû attendre le cœur de la nuit, le moment où la plupart auraient dormi. Il aurait dû attendre d'avoir pu se faire une meilleure idée des forces qu'il comptait affronter !

Oui, il aurait dû. Il n'en fit rien.

Crocs de l'égide passa droit entre deux créatures assez petites – qu'il surprit fort –, en heurta une bien plus massive, la jetant à terre en même temps que le congénère avec qui elle discutait.

Et Wulfgar chargea, hurlant sauvagement. Il s'empara de la lance d'un monstre abasourdi, s'en servit pour transpercer celui juste en face, puis, l'arrachant du corps et la faisant pivoter, frappa de son manche le premier. Le bois se brisa. Wulfgar empoigna les deux bouts de l'arme, qu'il enfonça dans chacune des tempes de son adversaire, lequel s'efforça de se saisir de ces pointes ; le barbare se contenta en réponse de le projeter au-dessus de sa tête ! Puis, d'un coup de poing, il abattit le prochain orque qui s'efforçait de dégainer son épée de sa ceinture, et, vociférant de plus belle, se jeta sur deux autres qu'il mit à terre. Il se releva en distribuant des gifles, des coups de poing et de pied, tout ce qui pouvait blesser les êtres devant lui, qui d'ailleurs, pour tout dire, semblaient désormais plus désireux de s'éloigner tant bien que mal de cet enragé que de l'attaquer.

Le barbare en attrapa un, le fit pivoter, lui frappa violemment le visage du front, puis le saisit aux cheveux alors qu'il s'effondrait et enfonça son poing dans son mufle hideux.

Puis il bondit, en quête de sa prochaine victime. Son élan paraissait cependant faiblir, mais alors *Crocs de l'égide* revint magiquement à lui ; Wulfgar ne perdit pas de temps à le jeter de nouveau : sa tête tournoyante trouva l'angle idéal pour écraser le crâne d'une autre misérable créature.

Les orques chargèrent à leur tour, avec leurs dagues et leurs massues. Le barbare prit un coup, puis un autre, mais, à chaque entaille ou ecchymose sans importance que son corps recevait, le colosse prenait à mains nues la vie d'un nouveau monstre !

Ensuite *Crocs de l'égide* lui revint une fois de plus, et il put écarter de puissants balayages horizontaux les ennemis qui se pressaient autour de lui. Couvert de sang, l'homme hurlait comme un fou, manœuvrait son terrible marteau ; la seule vue de ce démon finit par faire reculer les orques, réputés couards. Ceux qui le purent s'enfuirent dans la forêt, les autres périrent sous les coups de Wulfgar.

Quelques minutes plus tard, pas plus, le barbare quitta furieusement le campement, grognant, frappant les troncs d'arbre de son arme fabuleuse. Il savait que beaucoup d'orques l'observaient et qu'aucun n'oserait l'attaquer.

Peu après, il déboucha dans une clairière située en hauteur, d'où il put contempler les tout derniers instants du coucher de soleil, avec les mêmes stries embrasées qu'il avait aperçues l'autre soir depuis les contreforts sud de l'Épine dorsale du Monde.

Mais, cette fois, les couleurs flamboyantes ne l'émurent pas. Il avait compris que ses espoirs d'échapper aux tourments du passé étaient fallacieux, que ses souvenirs le poursuivraient où qu'il aille et quoi qu'il fasse. Il ne ressentait aucune satisfaction de s'être vengé de Valric ou d'avoir abattu les orques.

Il ne ressentait rien.

Il marcha toute la nuit, sans même se donner la peine de nettoyer ses vêtements ensanglantés ou de soigner ses multiples éraflures. Il marcha vers le crépuscule, puis garda derrière lui la lune qui se levait et la suivit quand elle descendit sur l'horizon, à l'ouest.

Trois jours plus tard, il arrivait à la porte est de Luskan.

11
Le mage de guerre

— Ne reste pas ici ! s'écria LaValle. (Puis, d'une voix douce :) Je t'en supplie… (Entreri, inscrutable, ne quittait pas le sorcier des yeux.) Tu as blessé Kadran Gordeon ! Dans son orgueil plus que dans son corps, et cela, je te le dis, est infiniment plus dangereux.

— Gordeon est un imbécile.

— Peut-être, mais avec une armée derrière lui ! La maison Basadoni se trouve la mieux implantée dans les rues de Portcalim ; aucune ne dispose de davantage de ressources, lesquelles – je peux te l'assurer – sont consacrées pour l'heure à traquer Artémis Entreri.

— Et aussi un certain LaValle désormais, qui sait ? fit l'assassin en souriant. Celui qui discute avec l'homme traqué ? (Le sorcier ne se donna pas la peine de répondre à cette question toute rhétorique, il se contenta de jeter un regard mauvais à cet homme dont la seule présence dans sa chambre avait peut-être déjà signé sa perte !) Tu n'as qu'à leur dire tout ce qu'ils voudront. Vraiment. N'essaie pas de les tromper pour m'aider ! Explique-leur que je suis venu ici contre ta volonté pour te parler, que, malgré tous leurs efforts, je demeure indemne.

— Tu tiens vraiment à les provoquer ?

Entreri haussa les épaules.

— Quelle importance ? demanda-t-il.

À quoi LaValle n'avait pas de réponse. L'assassin s'inclina, se rendit à la fenêtre du sorcier ; il désarma une de ses chausse-

trapes d'un mouvement désinvolte du poignet puis se faufila habilement entre les autres, et s'accrocha un instant au mur extérieur avant de se laisser tomber sans un bruit dans la rue.

Il osa, ce soir-là, se rendre au *Cuivre Ante*, mais sans s'attarder ; il ne tenta pas de pénétrer à l'intérieur. Toutefois, il se fit connaître auprès des portiers halfelins, et eut ensuite la surprise, alors qu'il empruntait l'allée sur le côté de l'établissement, de voir Dwahvel Tiggerwillies sortir par une autre porte dérobée afin de lui parler.

— Un mage de guerre, l'avertit-elle, Merle Pariso. Sa réputation est sans pareille à Portcalim ! Prends garde à lui, Artémis Entreri, fuis-le. Quitte la ville et même tout le Calimshan !

Sur quoi, se glissant par une fente presque imperceptible du mur, elle disparut.

L'assassin avait bien noté la gravité de ses paroles, le ton sur lequel elle les avait prononcées. Le simple fait que la halfeline soit sortie lui parler, avec tout à perdre et rien à gagner (après tout, quelle chance avait-il de lui revaloir son aide s'il suivait son conseil et s'en allait ?), lui indiquait clairement qu'elle avait reçu l'ordre d'agir ainsi, ou, du moins, que le mage de guerre ne cachait rien de sa mission.

Peut-être ce sorcier était-il en fait un peu trop sûr de lui, supposa l'assassin. Ce qui ne le réconfortait guère. Un mage de guerre ! Ces praticiens spécialement entraînés à utiliser la magie comme arme pouvaient en effet se sentir sûrs d'eux… Entreri avait affronté – et tué – beaucoup de sorciers, mais sa situation présente ne lui en semblait pas moins désespérée. Un guerrier expérimenté n'a pas tellement de mal à abattre un mage, à condition d'avoir la possibilité de bien préparer le lieu de l'affrontement ; cela ne présente en général guère de difficultés dans la mesure où, de par leur profession, ces adversaires particuliers sont souvent distraits, pris au dépourvu. Typiquement, un sorcier doit prévoir bien à l'avance le combat à venir, dès le début de la journée, pour élaborer les sorts dont il aura besoin. Toujours préoccupé de ses recherches, il s'en donne rarement la peine. Mais lorsque le mage devient le chasseur et non le gibier, on ne le surprend pas si aisément !

Entreri avait de gros ennuis, il le savait. Il envisagea sérieusement de suivre le conseil de Dwahvel.

Pour la première fois depuis son retour à Portcalim, il se rendait vraiment compte du danger mortel qu'on court sans alliés ! Il aurait dû le savoir après son séjour à Menzoberranzan, où les francs-tireurs ne survivaient jamais bien longtemps…

Peut-être Portcalim n'était-elle en fait pas si différente.

L'assassin se dirigea vers son nouveau logis, une masure inoccupée au fond d'une venelle, mais s'arrêta alors pour réfléchir. Il était peu vraisemblable qu'un mage de guerre jouissant d'une telle réputation dans ce domaine soit en plus très doué pour les sorts de localisation… oui, mais cela n'avait pas grande importance. Tout était question de ressources, et Merle Pariso, travaillant pour la maison Basadoni, pouvait obtenir celles de la guilde pour situer sa cible.

Où aller ? Entreri ne voulait pas rester en pleine rue où on aurait pu le frapper magiquement à distance, où on pouvait même, sans doute, venir se placer par lévitation au-dessus de lui et faire pleuvoir sur sa personne une magie dévastatrice ! Il examina donc les bâtiments en quête d'un endroit où se cacher, d'un antre. Pourtant, des yeux magiques le scrutaient peut-être déjà…

Entreri, cette idée assez gênante en tête, n'éprouva pas une surprise extraordinaire lorsque, après s'être glissé en silence dans l'arrière-salle en principe vide d'un entrepôt obscur, il vit apparaître juste devant lui, dans une bouffée de fumée orange, une silhouette en tenue de sorcier. La porte, comme poussée par un courant d'air, se referma derrière lui.

L'assassin parcourut rapidement les lieux du regard et constata que la pièce ne comportait pas d'autre issue. Il maudit sa malchance. Mais une fois de plus, à bien y réfléchir, tout venait de son manque d'alliés joint au fait qu'il ne connaissait plus aussi bien la ville. On l'attendait, où qu'il aille ! On le précédait, on surveillait ses moindres mouvements et, de toute évidence, on avait prévu les conditions du combat, adaptables selon le terrain. Entreri se sentit idiot d'être revenu dans cette ville si peu accueillante sans s'être au moins donné la peine d'évaluer auparavant la situation, sans chercher à apprendre ce

qui lui était nécessaire pour sa survie.

Ce n'était pas le moment des doutes et des regrets, se rappela-t-il. Il dégaina sa dague, s'accroupit en position, se concentra sur la situation présente. Il envisagea de retourner à la porte d'entrée, mais, sans aucun doute, elle était déjà magiquement verrouillée.

— Voici le grand Merle ! annonça le sorcier en riant, ouvrant grand les bras.

Les amples manches de ses robes, entraînées par le mouvement, flottèrent derrière ses membres étendus et projetèrent un arc-en-ciel de rais multicolores. Dans une seconde vague, les bras du mage se portèrent en avant, crachant cette fois un éclair sur l'assassin. Mais Entreri se couvrait déjà, s'écartant sur le côté d'une roulade, hors de la trajectoire de l'attaque. Il jeta un coup d'œil derrière lui dans l'espoir que le projectile magique aurait détruit la porte… elle était toujours close, apparemment bien solide.

— Bien évité ! le félicita son adversaire. Mais en fait, pitoyable assassin, tiens-tu vraiment à prolonger cet instant pénible ? Pourquoi ne pas te tenir tranquille, qu'on en finisse en vitesse et sans douleur ?

Le sorcier cessa ses railleries pour entamer l'invocation d'un autre sort en voyant Entreri foncer sur lui, sa dague ornée de gemmes étincelant. Merle ne tenta en rien de parer l'attaque, poursuivit sans s'émouvoir sa psalmodie tandis que l'assassin cherchait à le poignarder au visage !

L'arme vit sa course arrêtée aussi fermement que par un mur de pierre. Entreri n'en fut pas vraiment étonné (tout sorcier digne de ce nom aurait préparé une défense similaire), mais ce qui l'impressionna, en fait, alors même qu'il volait en arrière, frappé d'une volée de projectiles magiques, ce fut la capacité de concentration de Pariso. Il était bien obligé d'admirer la manière dont, imperturbable, le mage avait poursuivi l'invocation de son sort alors même que la lame redoutable menaçait sa figure. Il n'avait pas cillé en la voyant luire juste devant ses yeux !

L'assassin tituba sur le côté, plongea, roula, dans l'attente d'un nouvel assaut. Mais pour l'instant Merle Pariso,

absolument sûr de lui, se contentait de lui rire au nez :

— Où comptes-tu fuir ? Combien de fois trouveras-tu l'énergie d'éviter les coups ?

Certes, s'il se laissait aller à écouter ce maudit sorcier, Entreri ne tarderait pas à perdre tout courage ! Beaucoup de guerriers de moindre envergure auraient pris l'homme au mot et se seraient soumis à un sort apparemment inévitable.

Pas Entreri. Sa léthargie habituelle l'abandonna soudain. Avec sa vie sérieusement en jeu, tous les doutes qu'il avait pu avoir sur son sens profond, son intérêt réel, s'évanouirent. Il vivait pleinement l'instant, l'adrénaline courait dans ses veines ! Un pas à la fois, se rappela-t-il. Le premier était de percer la peau de pierre, le bouclier magique qui pouvait repousser n'importe quel impact, mais seulement pour un nombre limité d'assauts. Pivotant, roulant sur lui-même, l'assassin saisit une chaise dont il brisa un pied. Il roula encore et lança le bout de bois sur le sorcier. Le coup fut de nouveau sans dommage.

D'autres projectiles magiques vinrent frapper Entreri ; ils le suivaient de manière surnaturelle au cours de ses déplacements, le heurtaient douloureusement. Mais l'homme surmonta cette épreuve et se releva en lançant autre chose sur son adversaire. Un deuxième pied de chaise puis un troisième augmentèrent ainsi le nombre d'impacts sur le mage.

Le quatrième suivit très vite, puis l'assassin jeta l'assise du siège. Le maigre projectile, même sans la protection de peau de pierre, n'aurait pu faire grand mal au sorcier, mais au moins il entamait un peu plus son sort.

Cela dit, Entreri paya cher son déploiement d'agressivité : l'éclair suivant de Merle Pariso le toucha en plein et le projeta de côté, titubant. L'épaule de l'assassin le brûlait, ses cheveux se dressaient sur sa tête, son cœur palpitait de manière inquiétante.

Blessé, découragé, Entreri n'en chargea pas moins, dague à la main.

— Combien encore peux-tu en encaisser ? rugit-il en frappant à coups redoublés.

La réponse lui fut donnée sous forme de flammes ! Un linceul de feu dansant recouvra le sorcier sans le consumer. Son

adversaire nota l'embrasement trop tard pour ne pas frapper une fois de plus et heurter sans dommage la peau de pierre. Sans dommage pour Pariso mais pas pour Entreri… Ce nouveau sort, le bouclier de flammes, eut pour effet de retourner sur l'assaillant l'effet recherché de son coup de poignard, et entailla profondément son torse déjà meurtri.

L'assassin recula en hurlant, se plaça en ligne devant la porte de l'entrepôt avant de s'écarter adroitement quand un éclair, comme prévu, fut lancé sur lui.

Entreri jeta un coup d'œil en se relevant de sa roulade et eut le plaisir de constater que, cette fois, l'huis de bois avait visiblement souffert. Il se saisit d'une autre chaise et la jeta sur le sorcier, se dirigeant juste après vers la porte.

Le grognement poussé par Merle Pariso l'interrompit subitement dans son mouvement, le fit se retourner. La peau de pierre avait dû cesser !

Mais alors ce fut à l'assassin de gémir.

— Bien vu ! félicita-t-il son adversaire.

L'exclamation poussée par ce dernier n'avait été qu'une ruse ; il avait ainsi gagné le temps nécessaire pour lancer un autre sort !

Entreri voulut aller vers la porte, mais ne put guère faire qu'un pas vers elle avant de se retrouver forcé à la retraite par un mur d'énormes flammes contre le mur où elle s'ouvrait. Il ne pouvait plus s'échapper.

— Tu t'es bien battu, assassin, remarqua Merle Pariso d'un ton sincère. Je n'en attendais pas moins d'Artémis Entreri ! Mais là, malheureusement, tu vas mourir.

À la fin de sa phrase, il brandit une baguette, la pointa à ses pieds et alluma une graine embrasée.

L'assassin se mit à plat ventre, ramena ce qu'il restait de sa cape par-dessus sa tête au moment où ladite graine explosait en une boule de feu qui remplit toute la pièce, enflammant les cheveux d'Entreri et lui brûlant les poumons sans faire aucun mal à l'autre combattant bien à l'abri de son bouclier de flammes.

Entreri se releva, étourdi, les yeux agressés par la chaleur et la fumée. Tout le bâtiment brûlait ! Merle Pariso n'avait pas

bougé, il riait à perdre haleine.

L'assassin devait absolument sortir. Il lui était impossible de vaincre ce mage, et il ne survivrait plus longtemps contre les armes surnaturelles de son adversaire ! Il se tourna une fois de plus vers la porte dans l'intention de plonger à travers le mur de flammes qui la dissimulait, mais à ce moment une épée étincelante apparut devant lui à mi-hauteur, déjà en plein mouvement. Il dut se jeter de côté et parer le coup de sa dague au dernier moment. L'agresseur invisible, sans aucun doute la volonté de Merle Pariso agissant par l'intermédiaire de ce dweomer, ne lui laissait pas de répit, l'obligeait à battre en retraite. L'épée restait toujours placée entre l'assassin et la porte.

Entreri se retrouvait dans son élément, et se montrait plus fort que l'arme face à lui ; il n'avait aucun mal à parer et contre-attaquer. Il savait que ce n'était pas une main qui guidait la lame, la seule manière de la vaincre était donc de la frapper directement, ce qui ne posait pas de problème à l'épéiste confirmé qu'il était. Mais alors apparut une deuxième épée ! Entreri n'avait jamais vu une telle chose auparavant, il n'avait jamais entendu parler d'un sorcier qui pouvait contrôler en même temps deux de ces créations magiques…

Il plongea, roula, les armes le suivirent. Il tenta de les contourner pour atteindre la porte, mais elles se montrèrent trop rapides. Il jeta un coup d'œil à Pariso. Il le voyait à peine à cause de la fumée de plus en plus épaisse ; le sorcier, toujours drapé dans ses flammes défensives, se tapotait la joue de sa baguette.

La chaleur devenait insupportable ! Le feu gagnait toutes les surfaces, murs, plancher, plafond. Le bois crépitait comme pour protester, des poutres s'effondraient.

— Je ne m'en irai pas, indiqua Merle Pariso. Je compte bien m'assurer que la vie t'a quitté, Artémis Entreri !

Et les lames brillantes entrèrent de nouveau dans la danse, portant des bottes parfaitement coordonnées. Entreri sut que le sorcier était déjà quasiment parvenu à ses fins… L'assassin parvint de justesse à éviter les coups, plongea en avant, passa sous les lames, se releva pour courir vers la porte. S'abritant le

visage de ses bras, il bondit vers le mur de flammes qu'il pensait franchir jusqu'à l'huis sûrement détruit.

Il se cogna à une solide barrière ! Un mur magique, sans aucun doute. L'assassin s'écarta en titubant des flammes, retrouvant l'enfer de la pièce en feu où l'attendaient deux épées. Merle Pariso, impassible, pointait sur lui son épouvantable baguette qui crachait des boules de feu.

Mais à ce moment, à côté du sorcier, surgit de nulle part une main désincarnée recouverte d'un gant vert. Elle tenait un objet qui faisait penser à un gros œuf.

Les yeux de Merle Pariso, horrifiés, s'écarquillèrent.

— Qu-qui ? balbutia-t-il. Que… ?

La main jeta l'œuf à terre ; il explosa en une énorme boule de poussière très fine qui se déploya en volutes dans l'air, puis forma une nuée multicolore, chatoyante. Entreri entendit aussi de la musique, même avec le rugissement du brasier : des notes se pressaient, montaient la gamme, puis finalement la mélodie devint d'un coup très grave, et se mua en un bourdonnement monotone.

Les épées étincelantes disparurent, ainsi que le mur de flammes devant la porte. Le feu naturel, celui provoqué par l'embrasement des matériaux, subsista, contrairement au bouclier de flammes de Merle Pariso !

Celui-ci poussa un cri, agita frénétiquement les bras pour tâcher de jeter un autre sort, une évasion magique quelconque, comprit Entreri. L'homme, désormais, subissait lui aussi de plein fouet les assauts de la chaleur intense.

L'assassin se dit que la barrière magique devant l'issue de l'entrepôt avait dû s'évanouir également. Il aurait pu tourner les talons, s'enfuir. Mais il ne parvenait pas à s'arracher au spectacle de Pariso en pleine retraite et si manifestement déboussolé ! À ce moment, à la grande surprise des deux protagonistes, les flammèches les plus proches du sorcier se mirent à changer de forme, prenant l'apparence de petites créatures humanoïdes qui encerclèrent l'homme dans une étrange danse.

La victime de ce nouveau développement voulut reculer et, trébuchant sur une poutre tombée à terre, bascula sur le dos.

Les petits humanoïdes de feu, telle une meute de loups, bondirent sur Pariso, enflammèrent ses robes, lui brûlèrent la peau. L'homme ouvrit grand la bouche pour hurler, et une des créatures bondit vivement dans sa gorge où, coupant court à son cri, elle entreprit de le consumer de l'intérieur.

La main gantée de vert fit signe à Entreri d'approcher.

Le mur derrière lui s'écroula, des étincelles embrasées volèrent dans tous les sens. Il lui était difficile d'emprunter la porte…

L'assassin contourna cette main avec prudence, à distance (mais le plus vite possible), pour obtenir un meilleur angle de vue. Il ne s'agissait pas d'une main désincarnée finalement, pas du tout : elle sortait d'une porte dimensionnelle.

Entreri sentit ses genoux flageoler. Il faillit foncer quand même vers l'huis de bois en flammes, mais un son au-dessus de sa tête lui indiqua que le plafond s'effondrait. C'est le pur instinct de conservation qui le fit sauter à travers le passage magique.

S'il s'était donné la peine de réfléchir, il aurait sans doute préféré la mort à ce bond dans les bras de ses inquiétants sauveteurs !

12
Trouver une niche

Il connaissait la ville, mais très vaguement. Il n'avait fait qu'y passer bien des années auparavant, en un temps d'espoir et de grandioses rêves d'avenir, au cours de la quête de Castelmithral. Wulfgar ne voyait pas grand-chose de familier dans Luskan où il avançait sans hâte, au hasard, au milieu du spectacle coloré et bruyant des nombreux marchés ouverts de la ville, de la bousculade générale d'une cité septentrionale s'éveillant de son somme hivernal.

Beaucoup d'yeux – beaucoup ! – suivaient ce colosse qui devait dépasser les deux mètres, au torse et aux épaules massifs, et pourvu d'un marteau guerrier étincelant attaché sur son dos. On ne voyait pas souvent un tel personnage. Il arrivait que des barbares viennent à Luskan, mais, même pour un barbare, Wulfgar avait une allure des plus impressionnantes.

L'homme, sans prendre garde aux coups d'œil et aux murmures qu'attirait sa silhouette, poursuivait simplement son errance. Il remarqua la Tour des Arcanes, le siège de la célèbre guilde de sorciers de Luskan, un bâtiment qu'on n'avait pas de mal à reconnaître avec sa forme d'arbre géant aux longues branches ! Mais ce repère ne guida pas vraiment le barbare. Cela faisait si longtemps qu'il n'était pas venu ici, toute une vie aurait-il dit…

Les minutes devinrent une heure, puis deux. Wulfgar regardait autant en lui qu'à l'extérieur : son esprit se repassait les images de ces derniers jours, notamment l'instant de sa vaine vengeance. Il se rappelait avec précision Valric L'œil-qui-

voit-tout s'abattant au milieu du fatras d'une tente brisée, la poitrine broyée par *Crocs de l'égide*.

Wulfgar passa la main dans sa chevelure en désordre, tituba un peu plus loin. Il était épuisé, certes, car il n'avait dormi que quelques heures par-ci par-là au cours des trois jours suivant sa rencontre avec les Poneys Célestes. Il avait vaguement suivi la route vers l'ouest jusqu'au moment où il avait aperçu au loin la cité. Les gardes à la porte est firent mine alors de lui refuser l'entrée en ville, mais, comme il se détournait sans autre réaction qu'un haussement d'épaules, ils le rappelèrent et annoncèrent qu'il pouvait passer à condition de garder son arme dans le dos.

Wulfgar n'avait aucune intention de se battre, ni d'ailleurs celle d'obéir aux soldats si finalement son chemin l'amenait à se battre. Il acquiesça en silence et entra dans la cité, ses rues et ses marchés.

Il repéra un autre élément connu au moment où s'allongeaient les ombres, où le soleil bas effleurait l'horizon à l'ouest : un panneau indiquait « rue Demi-Lune ». Wulfgar était déjà venu là. Un peu plus loin dans cette rue il vit l'enseigne du *Coutelas*, une taverne qu'il se rappelait de son premier passage par cette ville. Il s'y était retrouvé impliqué dans une bagarre homérique qu'il avait plus ou moins déclenchée. À présent, considérant l'établissement et l'ensemble de la voie sordide, le barbare se demanda sur quoi d'autre il aurait bien pu s'attendre tomber à Luskan !

Il reconnaissait ce quartier réservé à la lie de la société, brutes et hors-la-loi, hommes fuyant les autorités. Wulfgar porta la main à sa bourse presque vide, tripota les quelques pièces qui y restaient et se dit que là se trouvait sa place.

Il pénétra dans *Le Coutelas* avec un peu d'appréhension qu'on se souvienne de lui. Il ne voulait pas se battre à peine entré !

Bien sûr, personne ne prit garde à sa présence. Il ne vit aucun visage le moins du monde familier. L'endroit ne différait guère de son souvenir… Il parcourut des yeux la pièce, et son regard fut immanquablement attiré par le mur à côté du grand bar, là où un Wulfgar bien plus jeune avait remis un insolent à

sa place en lui plantant la tête dans les planches !

Comme il était orgueilleux alors, toujours prêt à l'action ! Il se sentait pour l'heure tout aussi disposé à user de ses poings et de ses armes, mais dans un but bien différent. Il combattait sous le coup de la colère désormais, de la pure rage, d'une fureur qui n'avait pas forcément à voir avec l'ennemi face à lui à un instant donné. Il combattait parce que le combat lui paraissait une activité comme une autre… Et peut-être, peut-être, dans l'espoir de perdre, de trouver aux mains de l'adversaire la fin de son perpétuel tourment.

Mais il ne s'attarda pas sur cette idée. Il ne voulait s'attarder sur aucune idée tandis qu'il se frayait un chemin jusqu'au bar sans prendre la peine d'éviter de bousculer les nombreux clients situés entre son but et lui. Il écarta sa cape de voyage, s'assit. Il ne s'inquiéta pas de savoir auprès de ses voisins si par hasard la place était prise.

Ensuite il observa, attendit, laissa la myriade de choses à voir et à entendre – conversations chuchotées, exclamations salaces destinées aux serveuses qui se défendaient par des répliques mordantes – se mêler en un bourdonnement visuel et sonore au vague bienvenu.

Il sentit sa tête tomber, ce qui le réveilla. Il se carra mieux sur son siège, nota alors que le tenancier, un vieil homme dont les épaules carrées retenaient un peu de la robustesse de sa jeunesse, se tenait devant lui. Il essuyait un verre.

— Arumn Gardpeck, se présenta l'homme en tendant la main. (Wulfgar la considéra sans la serrer. Sans paraître offensé le moins du monde, l'autre se remit à essuyer.) Un verre ? (Le barbare secoua la tête et détourna le regard. Il ne voulait rien de ce personnage, surtout pas une vaine conversation. Mais Arumn s'avança, se pencha par-dessus le bar pour obtenir l'attention pleine et entière du colosse.) J'veux pas de problème dans mon établissement, annonça-t-il d'un ton posé, l'œil sur les énormes bras musculeux de son interlocuteur.

Wulfgar lui fit signe de s'écarter.

Le temps passa, et l'endroit fut encore plus bondé. Mais personne ne vint chercher noise à ce grand barbare qui se laissa un peu aller ; évidemment, sa tête retomba encore. Il

s'endormit, la tête dans ses bras posés sur le bar bien propre d'Arumn Gardpeck.

— Hé, toi ! entendit-il. (La voix paraissait venir de très, très loin. Wulfgar sentit alors qu'on lui secouait l'épaule, il ouvrit ses yeux tout ensommeillés, leva la tête et vit le visage souriant d'Arumn.) On ferme… (Le barbare regarda l'autre sans réagir.) Où c'est qu' tu loges ? On peut p't'être te trouver du monde pour te raccompagner.

Wulfgar resta un long moment sans répondre. Portant un regard vague sur Arumn, il essayait de se repérer.

— Dire qu'il a même pas bu ! s'écria quelqu'un à côté du colosse qui se tourna pour le considérer.

Plusieurs individus bien découplés – de toute évidence le service d'ordre de l'établissement – formaient un demi-cercle autour de lui. Le barbare revint au tenancier.

— Où c'est qu' tu loges ? répéta celui-ci. Et toi, Josi Petitemares, la ferme ! ajouta-t-il à l'adresse du moqueur.

Wulfgar haussa les épaules.

— Nulle part, répondit-il honnêtement.

— Eh ben tu peux pas rester là ! gronda quelqu'un d'autre qui s'approcha suffisamment pour donner un petit coup à l'épaule du barbare.

Lequel secoua la tête sans s'énerver. Il évaluait du regard la force du personnage.

— Mais ta gueule ! intervint sèchement Arumn. (Il fit signe à Wulfgar pour attirer une fois de plus son attention.) J'pourrais t'louer une chambre pour quelques pièces d'argent, proposa-t-il.

— Je n'en ai guère, d'argent, avoua le colosse.

— T'as qu'à vendre ton marteau ! suggéra quelqu'un d'autre, situé juste derrière Wulfgar. (Celui-ci se retourna ; l'homme qui venait de parler avait dans ses mains *Crocs de l'égide*. Cette fois le barbare était pleinement éveillé ! Il se mit debout, main tendue. Son expression et sa posture exigeaient sans équivoque qu'on lui rende son arme.) Ouais, il s'peut bien que j'te l'rende, assura l'homme tandis que le colosse faisait un pas menaçant vers lui.

Il leva alors *Crocs de l'égide*, selon un angle plus propre à enfoncer le marteau dans le crâne de Wulfgar qu'à le lui

remettre.

Le barbare s'arrêta net, fit passer tour à tour son regard inquiétant sur chacun des costauds devant lui. Ses lèvres esquissèrent un sourire confiant, méchant.

— Voudrais-tu l'acheter ? demanda-t-il à celui qui tenait l'arme. Alors il te faudra connaître son nom…

Wulfgar le prononça ; *Crocs de l'égide* disparut des mains de l'autre pour réapparaître dans celles de son maître. Avant même que le marteau l'ait rejoint, le barbare s'était mis en mouvement. D'un seul pas leste, il fut sur l'homme qui l'avait menacé et le gifla d'un revers qui l'envoya voler jusqu'à une table un peu plus loin.

Les autres entreprirent de charger ce colosse, mais le mouvement s'arrêta net : Wulfgar les attendait de pied ferme, manœuvrait son arme monumentale avec une parfaite aisance. Les agresseurs comprirent très vite qu'il ne s'agissait pas de prendre cet individu à la légère. S'ils voulaient vraiment le combattre, ils devaient s'attendre à de sérieuses pertes !

— Attendez ! cria Arumn.

Il contourna son bar en catastrophe, fit signe à ses videurs de s'écarter. Deux d'entre eux allèrent relever celui giflé par Wulfgar, tellement étourdi encore qu'ils durent le soutenir.

Pourtant leur patron leur ordonnait de ne pas intervenir ! Il se tenait face au barbare qui aurait pu aisément le frapper, mais, s'il éprouvait de la crainte, il n'en montrait rien.

— Quelqu'un de ta force pourrait bien m'servir, remarqua-t-il. Çui qu't'a mis par terre d'une gifle, c'est Reef, un d'mes meilleurs hommes.

Wulfgar jeta un coup d'œil au sbire à présent assis à côté de ses collègues, et ricana.

Arumn ramena le barbare près du bar, le fit s'asseoir, puis passa de l'autre côté et apporta au colosse une bouteille où il l'invita à se servir.

Son invité s'exécuta, avala une grande gorgée qui le brûla tout du long.

— Logé, nourri, précisa le tenancier. À volonté. Tout ce que j'te d'mande en échange, c'est d'faire en sorte qu'il y ait pas d'bagarres dans ma taverne, ou bien qu't'y mettes fin tout de

suite s'il y en a.

Le barbare, par-dessus son épaule, jeta un coup d'œil aux videurs.

— Et eux ? demanda-t-il en s'accordant une nouvelle rasade monumentale.

Il s'essuya les lèvres de l'avant-bras, toussa. Il lui semblait que cette redoutable eau-de-vie lui mettait la gorge à vif !

— Ils viennent m'aider à la d'mande, la plupart des tenanciers de la rue Demi-Lune et des autres autour font aussi appel à eux. J' pensais justement à embaucher quelqu'un rien qu'pour moi. J'crois qu't'es l'homme de l'emploi.

— Tu me connais à peine, objecta Wulfgar. (Après sa troisième gorgée, la bouteille était à moitié vide. Cette fois un embrasement parut envahir rapidement tout son corps, le laissant bien chaud, un peu engourdi.) Et tu ne sais rien de ma vie passée.

— J'm'en fiche ! On en a pas beaucoup des comme toi dans l'coin, des gars du Nord. Vous avez la réputation d'savoir vous battre, et la manière dont t'as corrigé Reef me dit qu'c'est une réputation bien gagnée !

— Nourri, logé ?

— T'auras à boire aussi, ajouta Arumn en désignant la bouteille que Wulfgar porta promptement à ses lèvres et vida.

Il voulut la rendre au tavernier, mais elle eut l'air de sauter par elle-même de ses mains. Il voulut la reprendre, mais se retrouva incapable de faire autre chose que la pousser gauchement sur le bar jusqu'à ce qu'Arumn la saisisse d'un geste sûr.

Wulfgar s'assit plus droit – essaya –, ferma bien fort les paupières pour tâcher de récupérer son assiette. Quand il rouvrit les yeux, il y avait une autre bouteille devant lui, pleine. Il ne perdit pas de temps à la porter à ses lèvres.

Une heure plus tard, Arumn, qui s'était servi lui-même quelques verres, aida Wulfgar à monter l'escalier jusque dans une pièce minuscule. Il voulut l'installer sur le petit lit (une paillasse de dimensions trop réduites pour le colosse), mais en fin de compte les deux compères s'effondrèrent sur la couche, puis sur le sol.

Ils rirent ensemble d'un bon rire franc, le premier qui ait franchi les lèvres du barbare depuis son sauvetage dans la caverne de glace.

— Ils arrivent un peu après midi, précisa Arumn. (Il postillonnait à chaque mot.) Mais j'aurai pas b'soin d'toi avant l'coucher du soleil. J'viendrai t'chercher à c'moment-là, et j'crois bien qu' j'aurai du mal à t'réveiller !

Ils rirent encore à cette idée. Arumn franchit la porte en titubant, la referma derrière lui en s'affalant contre, et laissa Wulfgar seul dans la pièce entièrement noire.

Seul, oui. Tout seul.

L'idée bouleversa le barbare. Assis là dans les vapeurs de l'ivresse, il se rendit compte qu'Errtu ne l'avait pas accompagné ici, que tous ses souvenirs, bons ou mauvais, étaient devenus uniformément flous et inoffensifs. Dans le contenu de ces bouteilles, sous le joug de cette prodigieuse eau-de-vie, Wulfgar avait trouvé un répit !

Arumn l'avait promis : un logis, à manger et à boire…

Pour le barbare, c'était ce dernier terme qui paraissait désormais le plus important.

* * *

Entreri se trouvait dans une venelle, non loin de l'endroit où il avait failli connaître sa fin aux mains de Merle Pariso, et regardait l'entrepôt en flammes. Le brasier bondissait haut par-dessus les toits des bâtiments voisins. Trois personnages le flanquaient, de la même taille ou à peu près que l'assassin, un peu plus minces peut-être, mais fort bien découplés pour le combat.

Ce qui les distinguait, c'était leur peau d'ébène. L'un d'eux portait un immense chapeau violet garni d'une gigantesque plume.

— Deux fois que je t'arrache à une mort certaine, remarqua l'individu au chapeau. (Entreri le détailla du regard. Il mourait d'envie de plonger sa dague dans la poitrine de cet elfe noir ! Mais il eut la sagesse de s'abstenir : Jarlaxle s'était sans aucun doute prémuni contre de telles tentatives grossières.) Nous

avons à parler. (Le drow fit signe à un de ses compagnons qui, apparemment d'une simple pensée, créa une nouvelle porte dimensionnelle. Celle-ci menait dans une pièce où l'assassin apercevait plusieurs congénères de ses sauveteurs.) Kimmuriel Oblodra, présenta le mercenaire.

Entreri connaissait ce nom, du moins le nom de famille. La Maison Oblodra avait été à un moment la troisième Maison de Menzoberranzan, l'une des plus redoutables à cause de sa maîtrise de l'art psionique, une magie mentale insolite, mal connue. Au Temps des troubles, les membres de cette famille, contrairement aux praticiens d'enchantements plus classiques, n'avaient pas eu à souffrir de perturbations dans leur art, et avaient saisi cette occasion de pousser leur avantage, allant jusqu'à menacer Matrone Baenre, dirigeante de la première Maison de la cité. Quand cette période à part eut pris fin, que la magie ordinaire retrouva sa stabilité et que les pouvoirs mentaux perdirent leur prééminence, la Maison Oblodra fut éradiquée. On poussa le grand bâtiment dans son entier, avec ses habitants, dans la gorge prodigieuse, la Faille de la Griffe. Ainsi se manifesta la grande fureur de Matrone Baenre.

Eh bien, se dit Entreri, *tous n'ont pas connu le même sort.*

Il franchit la porte psionique avec Jarlaxle (il n'avait pas vraiment le choix) et, après un bon moment où il se sentit étourdi, désorienté, finit par s'asseoir sur l'invitation du drow mercenaire. Tous les membres du groupe d'elfes noirs, à part Jarlaxle et Kimmuriel, entreprirent alors en bon ordre d'assurer l'inviolabilité de la pièce où avait lieu la réunion.

— Nous sommes en sécurité, assura Jarlaxle à Entreri.

— Ils me scrutaient par magie, rappela l'assassin. C'est ainsi que Merle Pariso a pu me prendre au piège…

— Cela fait des semaines que *nous* te scrutons, répliqua le drow avec un grand sourire. Je peux te certifier qu'ils ont perdu ta trace !

— Mais alors, c'est pour moi que vous êtes venu ici ? Voilà se donner bien du mal pour récupérer un *rivvil* !

Entreri avait employé le mot de la langue drow pour désigner un humain – un terme peu flatteur. Jarlaxle éclata de rire devant ce choix provocateur de l'assassin. Le mot servait

également à désigner plusieurs espèces dites inférieures : toute espèce non drow, en pratique.

— Te récupérer ? s'étonna l'elfe noir. Voudrais-tu donc retourner à Menzoberranzan ?

— Je te tuerais, ou t'amènerais à me tuer, bien avant que nous remettions le pied là-bas, répliqua Entreri d'un ton très sérieux.

— Bien sûr. (Jarlaxle ne paraissait pas du tout offensé, semblait même approuver ces paroles.) Telle n'est pas ta place, pas plus que Portcalim la nôtre.

— Alors qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Le fait que Portcalim soit ta place et Menzoberranzan la mienne, retourna le drow, de plus en plus souriant, comme s'il venait de tout expliquer.

Avant de poser d'autres questions à Jarlaxle, Entreri se carra dans son siège et prit le temps de réfléchir à cette déclaration sibylline. Le mercenaire était avant tout un opportuniste. Appuyé par sa redoutable bande de hors-la-loi du nom de Bregan D'aerthe, il semblait en mesure de tirer avantage d'à peu près n'importe quelle situation. Menzoberranzan était exclusivement dirigée par des femmes, les hautes prêtresses de Lolth, et pourtant, même en son sein, Jarlaxle et sa troupe de mâles attiraient un réel respect. Pourquoi, alors, venir chercher Entreri en ce lieu où, de son propre aveu sans fard, il n'avait pas sa place ?

— Tu veux que je te serve d'homme de paille, conclut l'assassin.

— Je ne connais pas cette expression, répondit Jarlaxle.

Entreri savait que son interlocuteur mentait. Ce fut à lui d'arborer un grand sourire.

— Tu souhaites étendre l'influence de Bregan D'aerthe à la surface, à Portcalim, mais tu te rends compte que toi et les tiens ne serez jamais acceptés ici, même parmi la lie du caniveau.

— Nous pourrions user de magie pour dissimuler notre nature, rappela le drow.

— Mais pourquoi se donner cette peine si tu as Artémis Entreri à disposition ? contra vivement l'humain.

— L'ai-je ? (L'assassin réfléchit un moment, puis haussa les

épaules.) Je t'offre ma protection contre tes ennemis… non, davantage en fait : je t'offre le *pouvoir* sur tes ennemis. Avec ton savoir-faire, ta réputation, le soutien secret de Bregan D'aerthe, tu ne tarderas pas à régner sur les rues de Portcalim !

— En tant que pantin de Jarlaxle…

— En tant qu'*associé* de Jarlaxle. Je n'ai pas besoin de pantins, je les considère même comme gênants ; un associé intéressé aux bénéfices de l'organisation n'en travaille que plus dur pour atteindre des buts plus élevés. Et puis enfin, Artémis Entreri, ne sommes-nous pas amis ?

L'assassin éclata franchement de rire. Les mots « Jarlaxle » et « ami » n'allaient pas bien ensemble, ils rappelaient plutôt un vieux proverbe du caniveau selon lequel ce qu'un commerçant du Calimshan pouvait jamais dire de plus inquiétant et menaçant à quelqu'un était : « Fais-moi confiance. »

Ce à quoi revenait exactement la déclaration du drow.

— Tes ennemis de la maison Basadoni te donneront bientôt du « Pacha », poursuivit Jarlaxle. (Entreri ne réagit pas.) Même les dirigeants légaux de la cité – de tout le Calimshan – te rendront des comptes ! (L'assassin ne dit rien.) Je tiens à savoir maintenant, avant que tu quittes la pièce, si cette offre t'agrée, termina l'elfe noir d'un ton quelque peu menaçant.

Entreri comprenait bien ce qu'impliquait cette inflexion dans la voix de son interlocuteur. Il connaissait désormais la présence de Bregan D'aerthe en ville, ce qui signifiait qu'il devait adhérer à ses projets sous peine de se faire tuer sur-le-champ.

— Associés, prononça l'assassin en se désignant. Mais c'est moi qui dirige les coups de Bregan D'aerthe à Portcalim. Vous frapperez où et quand je le décide !

Jarlaxle hocha la tête. Puis il claqua des doigts ; un autre elfe noir entra et vint se placer près d'Entreri. Il allait de toute évidence lui tenir lieu d'escorte.

— Dors bien, ordonna le mercenaire drow. Demain ton ascension débute !

L'assassin, sans se donner la peine de répondre, sortit.

Un autre drow apparut alors, sortant de derrière un rideau.

— Il ne mentait pas, assura-t-il à Jarlaxle dans la langue des

elfes noirs.

Le chef mercenaire acquiesça en souriant. Il se réjouissait d'avoir un allié de la stature de Rai-guy Bondalek, de Ched Nasad, auparavant haut prêtre de cette cité drow. Un coup d'État l'en avait chassé, et Bregan D'aerthe saisissant l'occasion de se l'attacher, l'avait sauvé. Cela faisait longtemps que Jarlaxle s'intéressait à Rai-guy, car cet elfe noir, en plus de disposer d'une importante puissance magique en tant que prêtre, était très versé dans l'art des sorciers. Bregan D'aerthe avait eu vraiment beaucoup de chances que ce précieux individu se trouve soudain réprouvé…

Un réprouvé ignorant le rôle joué par Jarlaxle dans le déclenchement de la révolution de palais qui l'avait renversé.

— Ton Entreri ne semblait guère ébloui par les trésors que tu lui agitais devant le nez, osa remarquer Rai-guy. Il tiendra sa parole, sans doute, mais sans y mettre du sien.

Jarlaxle hocha la tête. L'absence de réaction d'Entreri ne l'étonnait en rien. Au cours des mois que l'assassin avait passés à Menzoberranzan, le drow en était venu à fort bien le connaître. Il en savait beaucoup sur les motivations et les désirs de cet humain, davantage peut-être que l'intéressé.

— Il existe un autre trésor dont je ne lui ai pas parlé, indiqua-t-il, dont Artémis Entreri ne se rend même pas compte qu'il y aspire… (Jarlaxle alla chercher dans une de ses poches une amulette au bout d'une chaîne d'argent.) J'ai obtenu ceci de Catti-Brie, une amie de Drizzt Do'Urden. C'est la Haute Dame Alustriel de Lunargent qui l'a remis au nain Bruenor Marteaudeguerre, son père adoptif, il y a fort longtemps. L'objet permet de repérer le drow renégat.

— Tu en sais vraiment beaucoup, nota Rai-guy.

— C'est ainsi que je survis.

— Mais Catti-Brie sait forcément qu'elle ne l'a plus, objecta Kimmuriel Oblodra. Avec Drizzt, elle aura sûrement pris les mesures nécessaires pour qu'on ne puisse plus s'en servir…

Jarlaxle secouait la tête bien avant que l'expert en magie psionique ait fini de parler.

— J'ai fait replacer l'original dans les affaires de l'humaine avant qu'elle quitte la ville. Cet objet est une copie, en

apparence et en magie, créé par un sorcier à mon service. Selon toute probabilité, Catti-Brie a rendu celui en sa possession à Bruenor Marteaudeguerre qui l'a retourné à Dame Alustriel. Je pense que celle-ci voulait récupérer son colifichet, ou du moins le savoir hors des mains de l'autre femme : j'ai l'impression qu'il existait une espèce de rivalité entre ces deux dames pour s'attacher l'affection de Drizzt Do'Urden.

Les deux autres elfes noirs eurent une affreuse grimace de dégoût à l'idée qu'un de leurs congénères (et un superbe spécimen !) puisse éprouver un sentiment passionné pour une non-drow, une créature par ce simple fait *iblith* – excrémentielle !

Jarlaxle, que la belle Catti-Brie ne laissait pas entièrement indifférent, ne se donna pas la peine de s'opposer au racisme de ses compagnons.

— Mais s'il s'agit d'une copie, la *magie* en est-elle suffisante ? demanda Kimmuriel.

Il insista sur le mot comme pour obliger Jarlaxle à expliciter l'utilité de l'objet.

— Les dweomers créent leurs propres chemins de pouvoir, précisa Rai-guy Bondalek, dont je sais amplifier et dupliquer l'énergie.

— Rai-guy a passé une bonne partie des années de sa jeunesse à parfaire cette technique, ajouta Jarlaxle. Sa capacité à récupérer les pouvoirs inestimables des antiques reliques de Ched Nasad ont été à la base de son ascension jusqu'à la position de haut prêtre de la cité. Il peut effectuer l'opération à volonté, et même augmenter le pouvoir d'origine des dweomers.

— Ainsi nous pourrons trouver Drizzt Do'Urden, approuva Kimmuriel.

Jarlaxle hocha la tête.

— Un beau trophée à offrir à Artémis Entreri !

Troisième partie

Gravir les sommets des bas-fonds

J'ai vu passer bien des kilomètres, que ce soit en marchant sur la route ou en naviguant hors d'Eauprofonde, partant vers le sud, nous éloignant toujours davantage, mes trois compagnons et moi, de l'ami que nous avions laissé derrière nous.

L'ami, vraiment ?

Il est souvent arrivé à chacun d'entre nous, au cours de ces longues et rudes journées, de se demander dans son for intérieur ce que signifie ce mot, « ami », quelles responsabilités il entraîne. Nous avons laissé derrière nous Wulfgar parmi les étendues sauvages de l'Épine dorsale du Monde – rien que ça ! – et ne savons pas s'il va bien, s'il a même survécu. Un véritable ami peut-il ainsi abandonner son compagnon, le laisser emprunter seul des chemins mal dessinés, périlleux ?

Oui, je reviens souvent sur le sens de ce mot. *Ami*. L'amitié peut sembler chose si naturelle… pourtant elle se complique, se brouille souvent. Aurais-je dû forcer Wulfgar à renoncer à son projet alors même que je savais, devais admettre, qu'il avait sa propre route à suivre ? Aurais-je dû l'accompagner, ou peut-être aurions-nous dû tous les quatre le protéger à distance, le surveiller ?

Je ne le pense pas, même si je reconnais ne pas avoir de certitude à ce sujet. La frontière est ténue entre l'amitié et une implication presque parentale dans la vie de l'autre, et, si on franchit cette frontière, le résultat en est souvent désastreux. À l'inverse, un parent qui s'efforce de se comporter en ami avec son enfant perdra son autorité ! Il se sentira peut-être soulagé d'abandonner une position de responsabilité, mais l'effet non désiré de cette attitude est de retirer à l'enfant un guide dont il a besoin et, plus grave encore, le sentiment de sécurité qu'il attend de ses aînés. Si un ami veut jouer le rôle d'un parent, il oublie que l'amitié se compose d'abord et avant tout de respect.

Car le respect seul doit guider tel un phare les décisions que prend un ami véritable ! Le respect exige la confiance.

Ainsi, même si tous quatre nous prions pour Wulfgar et espérons que nos chemins se croiseront de nouveau, même si à l'avenir, plus d'une fois, nous regarderons en arrière et nous interrogerons sur son sort, nous ne perdons pas de vue ce que nous savons de l'amitié, de la confiance, du respect. À contrecœur mais résolument, nous devons accepter que nos parcours divergent.

Certes, sous beaucoup d'aspects, ce que subit Wulfgar m'affecte également, mais je comprends bien maintenant que l'amitié qui compte le plus pour moi en ce moment n'est pas celle que j'éprouve pour le grand barbare – je n'oublie pas que la réciprocité est nécessaire ; Wulfgar, en fin de compte, décidera de la force et du devenir de ce qui nous lie –, mais ce qui existe entre Catti-Brie et moi. Nous nous aimons, ce n'est plus un secret pour nous, ni pour quiconque peut nous observer, et je crains que cet amour ait pu influencer la décision déchirante de Wulfgar. Pourtant, la nature exacte de cette affection demeure un mystère pour la jeune femme comme pour moi ! De plus d'une manière, nous sommes comme sœur et frère… certes, je me sens plus proche d'elle que j'aurais jamais pu l'être d'aucun de ma proche parentèle ! Pendant plusieurs années, chacun de nous n'a pu compter que sur l'autre. L'expérience nous a prouvé que, sans aucun doute, cette confiance ne pouvait être mieux placée : je mourrais pour elle, elle pour moi, sans hésitation, sans la moindre réserve. Je peux affirmer qu'il n'y a personne au monde, qu'il s'agisse de Bruenor, de Wulfgar, de Régis, même de Zaknafein, avec qui je me sente ou me sois jamais senti mieux. Personne ne peut admirer près de moi un coucher de soleil et mieux comprendre les émotions qu'un tel spectacle éveille toujours en moi, ni combattre avec moi en complétant mieux mes mouvements. Personne ne connaît mieux qu'elle ce qui habite mon cœur et mon esprit, même quand je me tais.

Mais qu'est-ce que cela signifie au juste ?

Il est évident que je ressens de l'attirance pour elle. Elle exhale à la fois l'innocence et une malice joueuse ! Catti-Brie est une adorable personne, toute d'empathie et de compassion, pourtant il existe aussi en elle une inflexibilité qui fait trembler

de crainte tout ennemi potentiel, d'attente émue tout soupirant ! Je crois que ses sentiments à mon égard sont similaires… mais nous nous méfions tous deux des dangers que cache ce territoire inexploré des sentiments, plus redoutables que tous les ennemis tangibles ayant jamais croisé notre route. Je suis un drow encore dans sa jeunesse, plusieurs siècles de vie m'attendent. Elle est humaine, jeune aussi… ne vivra que quelques décennies. Il va de soi que le simple fait d'avoir un elfe noir pour compagnon de voyage et ami lui complique déjà bien la vie ! Quels problèmes rencontrerait-elle si nous allions plus loin ? Quel sort le monde réserverait-il à nos enfants si jamais nous en venions là ? Existe-t-il une seule société capable de les accueillir ?

Mais je ne peux nier la passion qu'elle m'inspire, qui me paraît réciproque. Tout, en de tels instants, paraît si clair ! Tout, l'instant d'après, se brouille, hélas, et devient compliqué.

Drizzt Do'Urden

13
Arme secrète

— Tu as trouvé le renégat ? demanda Jarlaxle à Rai-guy Bondalek.

Kimmuriel Oblodra accompagnait le chef mercenaire. Le spécialiste en magie psionique semblait dépourvu d'arme comme d'armure, et quiconque n'aurait pas compris ses immenses pouvoirs mentaux lui aurait trouvé l'air bien inoffensif, voire démuni !

— Il voyage avec un nain, une femme et un halfelin, répondit Rai-guy, et parfois un grand fauve noir les rejoint.

— Guenhwyvar, expliqua Jarlaxle, autrefois propriété de Masoj Hun'ett. Un atout magique d'importance !

— Ce n'est pas là la plus grande magie dont ils disposent. Un artefact rangé dans une bourse à la ceinture du renégat irradie une puissance surnaturelle plus forte que tout ce qu'ils peuvent posséder par ailleurs dans ce domaine. La grande distance de la scrutation ne l'a pas empêché de m'appeler, presque comme s'il me suppliait de l'arracher à son porteur actuel qui ne le mériterait pas !

— Mais de quoi s'agit-il ? demanda le mercenaire, toujours à l'affût d'une occasion.

Rai-guy secoua la tête, faisant voler sa chevelure blanche, drue.

— Je n'ai jamais vu de dweomer de cette sorte, admit-il.

— N'est-ce pas toujours ainsi avec la magie ? plaça Kimmuriel Oblodra d'un ton ostensiblement dégoûté. On ne la connaît pas, elle est incontrôlable !

Rai-guy foudroya du regard le praticien de la magie psionique, mais Jarlaxle, qui comptait bien employer à son profit les deux disciplines, se contenta de sourire.

— Apprends-en davantage sur cet objet et ces voyageurs, ordonna-t-il au prêtre-sorcier. Si l'artefact nous appelle, peut-être avons-nous intérêt à lui répondre… À quelle distance sont-ils de nous, en combien de temps pouvons-nous les rejoindre ?

— Loin, répondit Rai-guy, et peu. Ils ont d'abord passé par voie de terre ; des géants et des gobelins n'ont cessé de les attaquer au cours du chemin !

— Peut-être l'objet magique n'est-il pas si difficile en fait de propriétaire ! remarqua Kimmuriel sans cacher son ironie.

— Ils ont ensuite pris la mer, poursuivit Rai-guy sans s'arrêter à ce commentaire. Depuis la grande ville d'Eauprofonde, si je ne m'abuse, loin au nord de la côte des Épées.

— Mais ils vont au sud ? demanda Jarlaxle qui l'espérait bien.

— Il me semble. Peu importe, car il existe des sorts magiques, ou des pouvoirs mentaux… (Il accorda un hochement de tête à Kimmuriel.)… qui nous les rendra aussi proches que s'ils discutaient dans la pièce à côté !

— Bon, ne les perds pas, ordonna Jarlaxle.

— Ne devons-nous pas rendre visite à une guilde ce soir même ?

— Je n'aurai pas besoin de toi. On ne voit que des maisons mineures ce soir.

— Même les maisons mineures emploient des sorciers !

— Oui, mais celui de la première est un ami d'Entreri, précisa Jarlaxle avec un rire qui trahissait une sorte de déception devant la facilité de l'opération, et l'autre ne comporte que des halfelins. Ils n'usent guère de la magie. Demain soir, oui, ta présence sera peut-être nécessaire. Pour l'heure, continue à observer Drizzt Do'Urden, car, en fin de compte, c'est lui qui se révélera le rouage le plus important dans la machine.

— À cause de l'artefact qu'il transporte ? s'étonna Kimmuriel.

— À cause du manque de motivation d'Entreri.

Le prêtre-sorcier secoua la tête.

— Nous lui avons offert pouvoir et richesses au-delà de ce qu'il peut imaginer ! rappela-t-il. Pourtant, on croirait à le voir qu'il nous mène dans un combat désespéré contre la Reine Araignée en personne…

— Il lui est impossible d'apprécier pouvoir ou richesses tant qu'il n'aura pas résolu un certain conflit intérieur. (La capacité la plus précieuse de Jarlaxle était de savoir s'insinuer aussi bien dans l'esprit de ses ennemis que de ses alliés, sans d'ailleurs aucun pouvoir mental comme ceux qu'utilisait Oblodra, mais par simple empathie et finesse de perception psychologique.) Pour l'instant, ce manque d'enthousiasme de l'homme n'est pas gênant. Je connais suffisamment Artémis Entreri pour savoir qu'il se montrera à la hauteur, et amplement, même s'il ne met pas tout son cœur au combat. J'ai rarement rencontré humain aussi dangereux ou sournois !

— Quel dommage qu'il ait la peau blanche, nota Kimmuriel.

Son chef sourit. Certes Artémis Entreri, né à Menzoberranzan, serait devenu un des plus grands maîtres d'armes de la ville, aurait peut-être même joui d'un rang bien supérieur, jusqu'à entrer en compétition avec Jarlaxle pour le contrôle de Bregan D'aerthe…

— Quand le feu infernal s'élèvera, comme tous les jours, dans ce ciel trop haut, nous irons discuter tranquillement dans nos tunnels, annonça le mercenaire à Rai-guy. J'espère que tu auras alors des nouvelles pour moi.

— Bonne chance avec les guildes, répondit le prêtre-sorcier.

Il s'inclina, tourna les talons, sortit.

Jarlaxle adressa un hochement de tête à Kimmuriel. L'heure de la chasse avait sonné.

* * *

Les autres espèces trouvaient les visages des halfelins angéliques, avec leurs grands yeux ; lesdits yeux des quatre petits hommes présents dans la pièce en même temps que Dwahvel s'agrandirent encore quand un portail magique s'ouvrit sous leur nez (malgré les précautions que, comme toujours, ils avaient prises pour se prémunir d'une telle

intrusion) et qu'Artémis Entreri fit son entrée. L'assassin ne laissait pas d'impressionner avec son épaisse cape noire et le chapeau à large bord assorti, au ruban d'une soie encore plus noire !

Entreri, selon les instructions de Kimmuriel, se campa dans une pose martiale, mains sur les hanches, qui lui permettait de rester bien stable pendant qu'il se battait contre l'étourdissement, conséquence inévitable du voyage dimensionnel psionique.

Il avait laissé derrière lui une pièce entièrement dépourvue de lumière, à part celle qui désormais entrait par le passage ouvert sur le lieu occupé par Dwahvel et ses amis, une pièce où se blottissaient des silhouettes obscures. Un des soldats halfelins se porta à la rencontre de l'intrus, une de ces silhouettes eut un mouvement, et le halfelin eut à peine le temps de pousser un petit cri aigu avant de s'écrouler.

— Il dort, on ne lui a fait aucun mal, se hâta de préciser Entreri. (Il ne voulait pas entamer un combat contre les autres qui cherchaient déjà leurs armes.) Je ne suis pas venu ici en ennemi, je vous assure, mais, si vous vous montrez hostiles, je vous laisserai tous morts en repartant !

— Tu aurais pu entrer par la porte, nota d'un ton sec Dwahvel, la seule à ne pas avoir l'air affolé.

— Je ne voulais pas qu'on me repère pénétrant chez toi, indiqua l'assassin qui avait à présent retrouvé tous ses moyens. Ceci pour ton propre bien.

— Comment as-tu réussi cette arrivée en fanfare ? Par magie, sans aucun doute, et pourtant aucun de mes sorts de protection – je les paie bien assez cher ! – n'a pu y résister.

— Tu n'as pas à t'inquiéter de cette magie particulière, mais mes ennemis, si. Sache que je ne suis pas revenu à Portcalim pour me blottir dans l'ombre à la première menace ! J'ai voyagé par tous les Royaumes et j'en ai rapporté bien des savoirs…

— Ainsi Artémis Entreri revient en conquérant, remarqua Dwahvel.

Les soldats à côté d'elle parurent prêts à bondir, mais la halfeline eut la sagesse de les retenir. Avec l'assassin surgi au milieu d'eux, elle comprenait qu'un tel combat serait très

préjudiciable à elle et à l'ensemble de ses congénères.

Sans le moindre doute.

— Peut-être, admit Entreri. On verra bien comment les choses tournent.

— Il faudra davantage qu'une démonstration de téléportation pour me convaincre de t'apporter l'appui de ma guilde, annonça Dwahvel sans s'émouvoir. Faire le mauvais choix dans un tel conflit me serait fatal !

— Je ne vais pas du tout te demander de choisir.

La halfeline lui jeta un regard soupçonneux, puis considéra tour à tour chacun de ses gardes en qui elle avait toute confiance. Eux non plus ne paraissaient guère convaincus.

— Alors pourquoi seulement te donner la peine de cette visite ? s'étonna-t-elle.

— Pour t'informer qu'une guerre va commencer. Je te dois au moins cela.

— Peut-être aussi souhaites-tu que j'ouvre grand les oreilles pour que tu aies une idée de son évolution…

— Comme tu voudras. Quand tout sera terminé, que j'aurai le contrôle, je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi.

— Et si tu perds ?

Entreri éclata de rire.

— Alors reste prudente, conseilla-t-il. Pour ton propre bien, Dwahvel Tiggerwillies, ne t'engage pas dans cette bataille ! J'ai une dette envers toi, je pense qu'une alliance entre nous serait mutuellement profitable, mais si jamais j'apprends que tu m'as trahi, en paroles ou en actions, je te préviens que ta maison s'écroulera sur ta tête.

Sur ce, l'assassin accorda à la halfeline un hochement de tête courtois, toucha le bord de son chapeau et repartit par où il était venu.

Une pluie de sphères de ténèbres envahit alors la pièce où se tenaient les halfelins, les forçant à ramper au hasard, complètement aveugles, jusqu'à ce qu'enfin un des soldats trouve la sortie et puisse appeler à l'aide.

Quand l'obscurité finit par se dissiper, les petits hommes osèrent regagner la salle de réunion où ils trouvèrent leur compagnon à terre en train de ronfler tranquillement. En

l'examinant, ils virent un minuscule dard planté dans son épaule.

— Entreri s'est trouvé des alliés, remarqua quelqu'un.

La dirigeante acquiesça sans autre commentaire ; elle n'était pas vraiment surprise et, à cet instant, se réjouissait d'avoir auparavant choisi d'aider l'assassin. Dwahvel Tiggerwillies ne voulait pas de cet homme pour ennemi !

* * *

— Ah, j'aime tant que tu rendes ma vie un peu plus intéressante ! commenta LaValle dans un soupir théâtral lorsque Entreri, sans invitation, sans s'être annoncé, surgit de nulle part et entra dans son bureau. Bravo, au fait, pour la manière dont tu as échappé à Kadran Gordeon, ajouta le sorcier en voyant que l'assassin ne réagissait pas.

Il faisait de son mieux pour conserver son sang-froid. Après tout, Entreri n'avait-il pas déjà pénétré deux fois à l'improviste dans ses quartiers malgré les précautions prises ? Mais cette fois, et l'assassin le voyait bien à l'expression de LaValle, il laissait vraiment pantois l'occupant des lieux. Bodeau avait très efficacement renforcé les défenses du siège de sa guilde, contre les intrusions matérielles ou magiques. Le sorcier avait énormément de respect pour les capacités d'Entreri, mais, de toute évidence, il ne l'aurait pas cru capable de s'en jouer avec une telle désinvolture.

— Cela n'a pas été si difficile, je t'assure, répondit l'assassin d'un ton égal pour que ses paroles aient l'accent de la simple vérité et non d'une vaine vantardise. J'ai connu bien des choses au cours de mes voyages dans les Royaumes, et notamment des pouvoirs très différents de tout ce qu'on peut voir à Portcalim. Des pouvoirs qui m'apporteront ce que je désire !

LaValle s'assit dans un bon vieux fauteuil confortable, planta un coude dans un des accoudoirs et laissa reposer sa tête dans sa paume ouverte. Qu'y avait-il donc chez cet homme, se demanda-t-il, qui le rendait apparemment immunisé contre tout pouvoir ? Le sorcier considéra la pièce, la multitude de statues, de gargouilles et d'oiseaux exotiques empaillés qu'elle

contenait, sa collection de baguettes finement gravées (certaines magiques, d'autres non), les trois crânes au large sourire dans leurs casiers, sur son bureau, la boule de cristal sur la petite table de l'autre côté. Tels étaient les objets symboliques de ses talents, obtenus au bout de toute une vie de labeur, des artefacts dont il pouvait user pour détruire (ou au moins combattre) tout individu qu'il ait jamais rencontré.

Sauf celui à présent en face de lui. Qu'avait-il donc de plus ? Cela venait-il de sa posture, de ses mouvements… de l'*aura* indiscutable de puissance qui l'entourait, aussi tangible que cette cape noire avec chapeau assorti qu'il arborait crânement ?

— Va chercher Quentin Bodeau, ordonna Entreri.

— Il ne va pas apprécier qu'on l'implique là-dedans.

— Il est déjà impliqué ! Il doit maintenant choisir.

— Entre toi et… ? demanda LaValle.

— Tous les autres, répondit l'assassin d'un ton posé.

Le sorcier pencha la tête, intrigué.

— Tu comptes te battre contre tout Portcalim ? s'étonna-t-il, franchement sceptique.

— Contre tous ceux qui s'opposeront à moi dans Portcalim, précisa l'assassin, toujours très calme.

LaValle secoua la tête. Il ne savait quoi faire de ces déclarations. Il avait cru inaltérable le bon sens d'Entreri (n'ayant jamais rencontré individu plus maître de lui, plus astucieux), mais l'homme semblait cette fois parler en insensé s'il s'imaginait vraiment pouvoir tenir tête à lui seul à des organisations comme la maison Basadoni, sans parler des autres forces à l'œuvre en ville.

Pourtant…

— Veux-tu voir aussi Chalsee Anguaine ? voulut savoir le sorcier.

Il se leva, se dirigea vers la porte de ses quartiers.

— On lui a déjà expliqué que toute résistance serait inutile, assura l'assassin. (LaValle s'arrêta net, se tourna vers Entreri comme s'il se sentait trahi.) Je savais que tu me suivrais, parce que tu me connais comme un ami… un frère. Mais je ne savais pas dans quelle disposition d'esprit je trouverais le lieutenant. Je devais le convaincre ou l'éliminer ! (Le sorcier, sans bouger,

attendit le verdict.) Il est convaincu. (Entreri s'affala négligemment dans le meilleur fauteuil de son hôte.) Sans aucune réserve. Donc, poursuivit-il tandis que LaValle reprenait sa marche vers la sortie, j'attends Bodeau. (Le sorcier se tourna une fois de plus vers lui.) Il fera le bon choix.

— Parce qu'il aura un choix ?

— Bien sûr que non.

Quand LaValle fut allé voir Bodeau dans ses quartiers et l'eut informé du retour d'Artémis Entreri, le maître de guilde blêmit, et fut pris de tels tremblements que son adjoint craignit de le voir tomber mort sur-le-champ.

— Auriez-vous discuté avec Chalsee ? demanda-t-il.

— Jours de détresse ! s'exclama Bodeau.

Il se dirigea vers le couloir, chacun de ses mouvements raides, comme s'il devait obliger ses muscles à lui obéir.

— *Jours de détresse ?* répéta dans un souffle LaValle, stupéfait.

Au nom des Royaumes, qu'est-ce qui pouvait amener le dirigeant d'une organisation criminelle à énoncer de telles paroles ? Décidément, le sorcier prenait de plus en plus au sérieux les déclarations d'Entreri. Il emboîta le pas à Bodeau, notant au passage, avec une stupéfaction accrue, que celui-ci négligeait de se faire accompagner d'une escorte armée.

Le maître de guilde s'arrêta devant la porte des quartiers de son sorcier qu'il laissa entrer le premier. Entreri n'avait pas bougé du fauteuil, il semblait ne pas s'être prémuni le moins du monde contre une éventuelle attaque si le dirigeant n'avait pas voulu parlementer… comme s'il avait été absolument certain que Bodeau n'oserait se rebiffer.

— Qu'exiges-tu de moi ? demanda celui-ci avant que LaValle ait trouvé les mots pour entamer une conversation qui s'annonçait difficile.

— J'ai décidé de commencer par la maison Basadoni, répondit Entreri, toujours impassible. Après tout, ce sont eux qui ont cherché la bagarre. Tu devras localiser chacun de leurs soldats et de leurs établissements. J'attends des plans complets de ces bâtiments, sauf pour le siège de la guilde.

Bodeau tenta une contre-proposition :

— Je te promets de ne dire à personne que tu es venu ici, et que mes soldats ne te gêneront pas.

— Tes soldats ne seraient pas en mesure de me gêner ! repartit Entreri, un éclair de colère dans ses yeux noirs.

LaValle, interdit, regardait Quentin Bodeau s'efforcer à grand-peine de contrôler son tremblement.

— Nous ne le ferons pas, reprit le maître de guilde.

— Je t'ai indiqué quels actes te laissaient une chance de survivre, indiqua Entreri. (Et la froideur de sa voix fit penser au sorcier que Bodeau serait assassiné avec tous ses subordonnés s'il n'obéissait pas.) Que choisis-tu ?

— Je dois réfléchir…

— Non.

Bodeau jeta un regard furieux à LaValle ; il semblait lui reprocher d'avoir à un moment laissé Artémis Entreri faire partie de sa vie. Le sorcier, aussi bouleversé que son dirigeant, comprenait sans problème ce sentiment.

— Tu me demandes de m'opposer aux plus puissants pachas de la ville ! protesta encore Bodeau qui tâchait de trouver un peu de courage.

— Décide-toi.

Un long silence inconfortable s'ensuivit.

— Je vais voir ce que peuvent apprendre mes hommes, promit enfin l'homme.

— Voilà qui est raisonnable, approuva Entreri. À présent laisse-nous, j'ai un mot à dire à LaValle.

Plus que satisfait de pouvoir enfin s'éloigner de l'assassin, le maître de guilde tourna les talons et, après avoir jeté un dernier coup d'œil haineux à son sorcier, sortit sans traîner.

— Je ne veux même pas savoir quels tours tu as dans ta besace, commença LaValle.

— Je me suis rendu à Menzoberranzan, lui apprit l'assassin, la cité des drows. (Les yeux du sorcier s'écarquillèrent, il resta bouche bée.) Je n'en ai pas rapporté que des bibelots.

— Tu t'es allié avec…

— Tu es le seul à qui je le dis, le seul qui le saura. Comprends bien la responsabilité qui accompagne une telle connaissance ! À ta place, je ne la prendrais pas à la légère.

— Mais Chalsee Anguaine, comment as-tu fait pour le « convaincre » ?

— Un mien ami a pénétré son esprit et y a planté des images trop abominables pour qu'il ait une chance de s'en remettre. L'homme ne connaît pas la vérité, il sait seulement que vouloir résister entraînerait pour lui des conséquences qu'il n'aurait pas même la force d'envisager. Quand il a fait son rapport à Bodeau, sa terreur était des plus sincères !

— Et quelle place m'accordes-tu dans tes plans grandioses ? demanda le sorcier en faisant de son mieux pour ne pas laisser voir son amère ironie. Si jamais Bodeau te déçoit, quel sera le sort de LaValle ?

— Je te laisserais toujours une issue en pareil cas, assura Entreri en se dirigeant vers le meuble de travail de son allié. Je te dois bien ça.

Il prit une petite lame que le sorcier avait posée là pour décacheter les parchemins ou se piquer le doigt lorsqu'un sort exigeait un peu de sang. LaValle comprit que l'assassin se montrait pragmatique et non miséricordieux : s'il comptait l'épargner en cas de défaillance du maître de guilde, c'était certainement parce qu'il avait un emploi pour lui !

— Tu t'étonnes que ton dirigeant ait obéi sans ergoter davantage, reprit Entreri d'un ton égal. Tu dois comprendre ; il avait le choix entre prendre le risque que j'échoue, que la maison Basadoni m'abatte et exerce ensuite sa vengeance sur mes alliés… ou bien mourir sur-le-champ, cette même nuit, d'une manière que je peux te garantir atroce. (LaValle obligea son visage à rester impassible, et s'efforça à la neutralité, au détachement, absolus.) Tu as beaucoup à faire, je suppose. (Entreri, d'un mouvement du poignet, fit voler la dague qui frôla le sorcier, alla se planter bruyamment dans le mur de la pièce donnant sur l'extérieur.) Je te laisse.

En effet, au signal donné par le son de la dague contre la paroi, Kimmuriel Oblodra entra de nouveau en transe et construisit une autre porte dimensionnelle pour que l'assassin puisse faire sa sortie.

LaValle vit s'ouvrir le portail, envisagea un instant, par pure curiosité, de bondir à la suite de son dangereux allié pour percer

le mystère.

Le bon sens l'emporta sur la curiosité.

Le sorcier se retrouva seul, ce qui lui convenait très bien.

* * *

— Je ne comprends pas, annonça Rai-guy Bondalek quand Entreri eut rejoint le petit groupe composé de Rai-guy, Jarlaxle et Kimmuriel dans l'entrelacs de tunnels souterrains de la cité, que les elfes noirs avaient adoptés comme logis.

Il se rappela alors qu'il devait s'exprimer plus lentement, car Entreri, bien que suffisamment versé dans la langue drow, ne la comprenait pas aussi aisément qu'un natif. Le prêtre-sorcier, de son côté, ne voulait pas s'encombrer de la langue des humains, que ce soit en l'apprenant ou en se donnant la peine de mettre en œuvre un sort qui permettrait à chacun de comprendre l'autre quel que soit le langage choisi. À dire vrai, la décision de Bondalek d'imposer l'usage du drow dans les échanges, y compris en présence d'Entreri, n'était pas innocente : l'assassin humain restait de ce fait un peu en porte-à-faux parmi eux.

— D'après tout ce que tu nous avais expliqué auparavant, poursuivit-il, les halfelins conviendraient mieux pour accomplir la tâche dont tu viens de charger Quentin Bodeau ! Et ils s'en seraient laissé plus facilement convaincre…

— Je n'ai aucun doute quant à la loyauté de Dwahvel, répliqua Entreri dans la langue en usage à Portcalim, sans quitter un instant Rai-guy du regard. (Le prêtre-sorcier jeta un coup d'œil perplexe à Jarlaxle ; le mercenaire, non sans rire de toute cette mesquinerie, sortit d'un pli de sa cape un orbe qu'il brandit bien haut avant de prononcer une brève commande. À présent ils se comprendraient tous sans difficulté.)… Sa loyauté envers elle-même et son petit confort, j'entends, poursuivit l'assassin dans la langue des humains que Rai-guy entendit comme du drow. Nous n'avons rien à craindre d'elle.

— Parce que nous aurions à redouter quelque chose de ce Quentin Bodeau et de son paillasson de sorcier ? s'écria Rai-guy, incrédule.

L'enchantement de Jarlaxle fonctionnait dans les deux sens :

le drow avait parlé dans sa langue, Entreri l'entendit dans la sienne.

— Ne sous-estime pas le pouvoir de cette guilde, conseilla-t-il. Ils sont bien implantés en ville, ont des yeux partout.

— Tu as donc voulu t'assurer d'emblée de son appui, approuva Jarlaxle, pour qu'à l'issue du conflit – quelle qu'elle soit – Bodeau ne puisse prétendre être resté dans l'ignorance.

— Bon, et maintenant ? voulut savoir Kimmuriel.

— Nous nous assurons de la maison Basadoni, répondit Entreri. Elle deviendra notre quartier général ; les guildes de Dwahvel et de Bodeau feront le guet, s'assureront que les autres n'unissent pas leurs forces contre nous.

— Et ensuite ? insista Kimmuriel.

Entreri sourit, regarda Jarlaxle. Le chef mercenaire vit que l'assassin avait bien compris sa manœuvre : il avait donné pour instructions à son acolyte de poser les questions que lui-même avait en tête.

— Ensuite, nous verrons quelles occasions se présentent à nous, répondit Jarlaxle sans laisser à Entreri le temps de parler. Peut-être la maison Basadoni nous suffira-t-elle comme base, peut-être pas…

Plus tard, après le départ de l'assassin, Jarlaxle se tourna vers ses deux adjoints, non sans une certaine fierté.

— Alors, mon choix n'était-il pas judicieux ? demanda-t-il.

— Il pense en drow, reconnut Rai-guy. (C'était là le plus haut compliment que le chef mercenaire l'ait jamais entendu adresser à un humain ou à tout individu non drow.) Mais je trouve qu'il pourrait apprendre un peu mieux notre langue parlée ou gestuelle !

Jarlaxle, de bonne humeur devant la tournure favorable des événements, se contenta de rire.

14
Réputation

L'homme se sentait vraiment bizarre. L'alcool engourdissait ses sens au point qu'il ne parvenait pas à intégrer tous les faits relatifs à sa situation actuelle. Il flottait, léger, un brasier dans la poitrine.

Wulfgar serra plus fortement le poing sur la tunique du malheureux face à lui, lui arrachant au passage plusieurs poils du torse. Le barbare n'avait besoin que d'une main pour soulever sans grand effort ce gaillard de cent kilos ! Écartant de l'autre bras la foule qui se pressait dans *Le Coutelas*, il se dirigea vers la porte. Il détestait avoir à faire ce détour – jusqu'alors il se contentait de jeter les ivrognes turbulents par la fenêtre ou à travers un mur –, mais Arumn Gardpeck, très contrarié par le comportement de son nouveau videur, avait promis de retenir désormais le coût des dommages sur les gages de Wulfgar.

Une simple fenêtre pouvait coûter plus d'une bouteille au barbare, et si son cadre était brisé en plus, le videur pourrait se retrouver sans rien à boire pour la semaine !

L'homme, un sourire idiot sur le visage, gardait un œil vague sur Wulfgar. Il parvint enfin à retrouver quelque peu ses esprits, reconnut son adversaire ; son visage exprima un début de compréhension de ses ennuis.

— Hé ! protesta-t-il.

Mais déjà il volait, les membres vainement agités. Il atterrit face contre terre dans la rue boueuse où il demeura. Un chariot aurait facilement pu l'écraser si des passants compatissants n'avaient pris pitié de ce pauvre crétin et ne l'avaient tiré

jusqu'au caniveau, lui prenant au passage ce qu'il lui restait d'argent.

— Presque cinq mètres, annonça Josi Petitemares à Arumn. (Il parlait de la distance parcourue en vol par l'ivrogne éjecté.) Et d'un seul bras !

— J't'avais bien dit qu'il était costaud, commenta le tenancier.

Il essuyait le bar en se forçant à prendre l'air blasé. Depuis quelques semaines que Wulfgar travaillait pour lui, il avait déjà pratiqué le lancer de soiffards.

— Tout l'monde dans la rue Demi-Lune parle que d'ça ! ajouta Josi d'une voix plutôt morose. Et j'remarque que, cette semaine, tes clients sont un peu plus méchants chaque soir…

Arumn comprenait bien où voulait en venir Josi (pas si bête) avec ses gros sabots. Dans les bas-fonds de Luskan existait une hiérarchie qui résistait au changement. Avec la réputation grandissante de son videur, ceux situés au sommet de cette hiérarchie pourraient penser la leur menacée et risquaient de venir en personne remédier au problème.

— Toi, tu l'aimes bien, c'barbare, remarqua encore Josi.

Ce n'était pas vraiment une question. Arumn jeta un regard scrutateur à Wulfgar qui se frayait une fois de plus un chemin dans la foule, et eut un hochement de tête résigné. Il avait embauché cette montagne humaine pour des raisons pratiques, non par amitié. Il prenait bien soin d'ordinaire d'éviter toute relation personnelle avec ses videurs, car beaucoup de ces personnages, instables par nature, ou bien s'en allaient un jour ou l'autre ou bien s'attiraient une inimitié de trop et finissaient morts à la porte du tenancier. Mais Wulfgar lui avait plus ou moins fait baisser sa garde ! Les fins de soirée passées ensemble quand *Le Coutelas* avait retrouvé le calme, que le colosse buvait au bar et qu'Arumn installait la salle pour le lendemain, étaient devenues une plaisante routine. Le propriétaire de la taverne appréciait vraiment la compagnie du barbare qui, une fois amolli par l'alcool, abandonnait quelque peu son abord froid, abrupt. Il leur était arrivé plus d'une fois de rester ainsi jusqu'à l'aube ; Arumn écoutait avec passion les histoires que lui racontait son compagnon sur son pays glacial, le Valbise, sur ses

amis qui, autant que les ennemis, faisaient se hérisser d'effroi sur sa nuque les cheveux du citadin. Il avait si souvent entendu parler d'Akar Kessel et de l'Éclat de cristal qu'il pouvait presque s'imaginer l'avalanche au Cairn de Kelvin, celle qui avait emporté le sorcier et enfoui la relique antique si malfaisante.

Et, chaque fois que Wulfgar relatait les contes touchant aux sombres tunnels situés sous le royaume nain, Castelmithral, ou à l'irruption des elfes noirs, Arumn, par la suite, se retrouvait tout tremblant sous ses couvertures, tout comme quand il était petit et que son père lui avait raconté au coin du feu le même genre d'histoires sinistres.

Oui, le tenancier en était venu à plus apprécier son nouvel employé qu'il aurait dû… bien moins encore qu'il ferait plus tard.

— Tu d'vrais lui dire de s'calmer, si tu l'aimes bien, poursuivit Josi. Il va pas tarder à attirer l'œil d'Morik le Rogue et d'Casseur-de-Tronc si ça continue…

Arumn frissonna à cette idée qui ne lui paraissait que trop plausible ! Surtout en ce qui concernait Casseur-de-Tronc. Morik le Rogue, lui, serait plus prudent – d'autant plus dangereux, d'ailleurs. Il passerait des semaines, voire des mois, à évaluer cette nouvelle menace avant d'agir… mais cette tête brûlée de Casseur-de-Tronc, l'homme le plus brutal qu'on ait jamais vu à Luskan (si toutefois il était homme à part entière, car beaucoup prétendaient qu'il avait en lui une bonne mesure de sang orque, peut-être même ogre), ne ferait pas montre de la même patience.

— Wulfgar ! appela le tavernier. (L'interpellé traversa la cohue pour se planter en face de son patron.) Fallait vraiment qu' tu l'jettes dehors ?

— Il a mis sa main où il ne fallait pas, répondit le colosse, l'air absent. Delly ne voulait plus le voir.

Arumn suivit le regard du colosse jusqu'à Delly, de l'autre côté de la salle. Délénia Curtie. Elle n'avait pas encore passé son vingtième anniversaire, mais travaillait pourtant au *Coutelas* depuis des années. C'était une toute petite chose, qui atteignait à peine le mètre cinquante, si mince que beaucoup la croyaient mâtinée d'elfe, même si en fait, Arumn le savait, ce n'était pas

tant du sang elfe qui courait dans ses veines que de l'alcool elfique. Elle négligeait ses cheveux blonds non coiffés, souvent pas très propres. Ses yeux bruns avaient depuis longtemps perdu leur innocence juvénile pour laisser entrevoir une lueur plus dure, et sa peau pâle, par défaut de soleil et de bonne nourriture, était devenue sèche, rugueuse. Son pas n'avait plus l'insouciance tranquille de la petite fille, mais la prudence de la femme harcelée. Pourtant elle conservait un certain charme, une impression de sensualité que beaucoup de clients, surtout au bout de quelques verres, trouvaient irrésistible.

— Si tu t'mets à tuer tous ceux qui agrippent le derrière de Delly, j'aurai plus personne d'ici une semaine ! remarqua sèchement Arumn. Pousse-les dehors, c'est tout, poursuivit-il en voyant que Wulfgar ne daignait même pas changer d'expression. T'as pas b'soin de les j'ter presque jusqu'à Eauprofonde !

Il désigna la foule du geste pour ordonner à son employé de reprendre sa tâche.

Le barbare repartit fendre la cohue bruyante.

Moins d'une heure plus tard, un autre client, saignant de la bouche et du nez, prit le même chemin aérien. Projeté à deux mains, il atterrit cette fois presque de l'autre côté de la rue.

* * *

Wulfgar releva sa chemise, révélant un torse couturé de profondes cicatrices en zigzag.

— Il m'avait dans sa gueule ! expliqua-t-il sinistrement d'une élocution rendue pâteuse par l'alcool. (Il lui avait fallu plus qu'un peu de l'eau-de-vie corrosive du bar pour se sentir suffisamment en sécurité et relater son combat contre le yochlol qui l'avait amené jusqu'à Lolth, laquelle l'avait ensuite remis à Errtu pour des années de tourments.) J'étais une souris entre les griffes du chat ! (Il eut un gloussement amer.) Une souris qui ne se laissait pas faire…

Son regard se posa sur *Crocs de l'égide*, posé non loin sur le bar.

— C'est bien l'plus beau marteau qu' j'aie jamais vu !

remarqua Josi Petitemares.

Il tendit timidement la main vers l'arme, sans quitter des yeux Wulfgar pendant l'opération délicate ; comme tous les autres, il ne voulait pas irriter cet homme si dangereux !

Mais le barbare, qui d'ordinaire ne laissait personne s'approcher de l'objet fabuleux (il représentait le dernier lien avec sa vie passée), ne regardait même pas. Le récit de son combat contre le yochlol l'avait renvoyé en cœur et en esprit bien loin en arrière, l'avait bloqué dans l'évocation des événements qui l'avaient plongé, littéralement, en enfer.

— Comme ça faisait mal…, prononça-t-il d'une voix douce, tremblotante.

Sa main, sans qu'il s'en rende compte, courait sur ses cicatrices.

Arumn Gardpeck, face à lui, le regardait. Les yeux de Wulfgar étaient plongés dans ceux de son patron, mais l'homme voyait bien autre chose, situé à une distance incommensurable. Le tenancier posa un autre verre devant le colosse qui ne remarqua rien. Poussant un soupir déchirant, le barbare laissa tomber sa tête entre ses bras musculeux, en quête du réconfort de l'obscurité.

Il sentit alors qu'on le touchait gentiment au bras, tourna la tête, vit Delly à côté de lui qui, après un hochement de tête à l'adresse d'Arumn, tira Wulfgar avec douceur, le fit se lever, l'emmena.

Le barbare se réveilla plus tard cette même nuit. De longs rais obliques de lune entraient dans la chambre par la fenêtre à l'ouest. Il fallut un bon moment à Wulfgar pour reprendre complètement ses esprits ; il n'était pas dans sa chambre dépourvue de fenêtre.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, puis sur les couvertures à côté de lui, sur la svelte silhouette de Delly parmi les rudes étoffes. Dans la lumière flatteuse de la lune, sa peau paraissait douce, délicate.

Et puis il se souvint : Delly, du bar, l'avait mené à sa couche à elle ! Il se rappela tout ce qu'ils avaient fait ensemble.

Wulfgar eut soudain peur à cause de la manière fort peu tendre dont il s'était séparé de Catti-Brie ! Il tendit une main

prudente, la posa sur le cou de sa partenaire et poussa un gros soupir de soulagement en y sentant un pouls. Puis il retourna la femme endormie et examina soigneusement son corps dénudé, non par luxure, mais pour voir s'il s'y trouvait des bleus, n'importe quel indice d'un comportement brutal de sa part.

Elle dormait bien, d'un sommeil paisible.

Le barbare sortit alors ses jambes du lit. Il voulut se lever ; la douleur dans sa tête faillit le faire basculer. Il retrouva tant bien que mal son équilibre avant de se diriger vers la fenêtre pour contempler la lune à son déclin.

Catti-Brie elle aussi devait admirer cette même lune, se dit-il ; tout à coup il en fut certain. Au bout d'un moment, il se retourna pour regarder encore une fois Delly, blottie bien confortablement au milieu d'un tas de couvertures. Il avait pu l'aimer sans céder à la colère, sans que les atroces souvenirs du succube lui fassent serrer les poings de fureur ! Pendant un moment il crut avoir retrouvé la liberté, il crut pouvoir s'enfuir de la taverne, quitter Luskan, courir sur la route en quête de ses amis ! Il leva encore les yeux sur l'astre des nuits, songea à Catti-Brie, à ses bras qui l'attendaient…

Mais alors il comprit ce qu'il s'était passé en réalité.

C'était grâce à l'alcool qu'il avait pu refouler ses souvenirs derrière une barrière protectrice, qu'il avait pu vivre l'instant présent sans se laisser dévorer par le passé.

— Reviens donc au lit…, fit la voix de Delly derrière lui, un doux ordre annonciateur d'autres plaisirs charnels. Ne t'en fais pas pour ton marteau, ajouta-t-elle en se tournant pour que Wulfgar puisse suivre la direction de son regard jusqu'au mur du fond, contre lequel s'appuyait *Crocs de l'égide*.

Le barbare considéra la femme un long moment. Elle avait pris soin de ses émotions, et aussi de ses possessions. Elle s'asseyait à présent ; les couvertures se rassemblaient autour de sa taille, elle ne faisait rien pour cacher son torse nu. En fait, elle semblait même en jouer pour convaincre son amant de revenir se coucher.

Wulfgar avait envie de la rejoindre… Mais il résista, parce qu'il comprenait le danger qu'il lui ferait courir. La boisson ne faisait plus effet et, si sa fureur s'éveillait une fois de plus, il

pourrait bien trop facilement briser ce cou gracile !

— Plus tard, promit-il en rassemblant ses vêtements. Avant qu'on reprenne le travail.

— Mais tu n'es pas obligé de partir !

— Si, affirma-t-il sans autre explication. (Il vit l'expression douloureuse qui traversa le visage de Delly, alla très vite tout près d'elle.) Si, répéta-t-il sur un ton plus doux, mais je reviendrai te voir… plus tard.

Il l'embrassa gentiment sur le front, alla vers la porte de la pièce.

— Quoi, te voilà bien sûr que je voudrai encore de toi ! l'interpella-t-on sèchement.

Il se tourna vers Delly, la vit qui lui jetait un regard glacial, les bras croisés sur sa poitrine comme pour la défendre.

Wulfgar fut d'abord surpris, puis sut qu'il n'était peut-être pas le seul dans cette petite chambre à devoir lutter contre des démons intérieurs.

— Va-t'en ! cracha Delly. Je te reprendrai peut-être, ou peut-être que j'en trouverai un autre. Vous êtes tous les mêmes.

Le barbare soupira, secoua la tête, sortit enfin, soulagé d'avoir quitté la pièce.

Le soleil pointait déjà son orbe sur l'horizon oriental quand Wulfgar, une bouteille vide près de lui, retrouva le chemin du sommeil. Mais il ne le vit pas, puisque sa chambre n'avait pas de fenêtre.

Il la préférait ainsi.

15
L’appel de Crenshinibon

La proue fendait vivement l’étendue azur qui bordait la côte des Épées, projetait de hauts ailerons liquides en l’air, et de frais embruns. Catti-Brie, appuyée au bastingage à l’avant, sentait les gouttelettes salées, piquantes, apporter un froid bienvenu à son beau visage accablé du brillant soleil. Le vaisseau, *En Quête*, cinglait vers le sud, la femme regardait vers le sud, détournait sa vue du Valbise, de Luskan, d’Eauprofonde qu’ils avaient quittée trois jours auparavant.

De Wulfgar.

Ce n’était pas la première fois – ce ne serait sûrement pas la dernière – que Catti-Brie réfléchissait à la décision que les compagnons avaient prise de laisser le barbare désemparé trouver son chemin seul. Dans l’état d’esprit où il se trouvait alors, tout de confusion tourmentée, comment leur ami n’aurait-il pas eu besoin d’eux ?

Mais elle n’avait aucun moyen de le rejoindre à présent, alors qu’ils naviguaient le long de la côte des Épées, cap au sud. Catti-Brie cligna des yeux pour les débarrasser d’une humidité qui n’avait rien à voir avec les embruns, et posa un regard déterminé sur l’immense étendue d’eau devant elle. La vitesse élevée du navire lui rendait un peu de courage. Ils avaient une mission à accomplir, qui se révélait de jour en jour plus vitale dans la mesure où, au cours de leur voyage sur terre, les preuves n’avaient cessé de s’accumuler de la puissance et de l’intelligence caractérisant l’artefact magique, Crenshinibon. Il pouvait faire appel à diverses créatures vouées au mal pour les

mettre à son service, à divers monstres au cœur noir avides de s'emparer des biens que leur promettait l'objet ! Les amis, en atteignant Eauprofonde, avaient embarqué sur le vaisseau le plus robuste possible, dans l'espoir qu'en mer les ennemis seraient moins nombreux et plus faciles à repérer. Drizzt et Catti-Brie regrettaient fort que le capitaine Deudermont et son fabuleux navire, l'*Esprit follet de la mer*, n'aient pas été en ville à ce moment.

Moins de deux heures après le départ, un des hommes d'équipage avait voulu attaquer Drizzt pour s'emparer du cristal. Après avoir reçu deux bonnes gifles simultanées données par le plat de deux cimeterres, l'individu, ligoté et bâillonné, avait été transporté sur un autre vaisseau croisant *En Quête* en direction d'Eauprofonde, avec pour instructions de le remettre aux autorités portuaires de la ville qui sauraient le châtier.

Depuis, le voyage s'était déroulé sans histoire. Le navire filait toutes voiles dehors sur la mer immense et déserte, où l'horizon laissait rarement voir d'autres voiles au loin.

Drizzt vint rejoindre Catti-Brie au bastingage. Sans se retourner, elle reconnut à leur pas beaucoup moins discret que celui du drow l'approche de Bruenor et de Régis.

— Il ne reste que quelques jours jusqu'à la Porte de Baldur, nota l'elfe noir.

Catti-Brie lui jeta un coup d'œil et remarqua qu'il avait rabattu sa capuche sur sa tête, non pas pour bloquer les embruns projetés par l'étrave du vaisseau, elle le savait bien (Drizzt, tout comme elle, adorait la sensation des fraîches gouttelettes sur sa peau), mais pour avoir le visage à l'ombre. Les deux amis avaient passé bien des années ensemble à bord de l'*Esprit follet de la mer*, sous le commandement du capitaine Deudermont, mais le grand soleil de midi étincelant sur les eaux éblouissait toujours douloureusement les yeux sensibles du drow, prévus par la nature pour percer les mystères de cavernes plongées dans une totale obscurité.

— Comment va Bruenor ? demanda doucement Catti-Brie.

Elle faisait semblant de ne pas avoir entendu le nain juste derrière elle.

— Il grogne pour appeler la terre ferme et tous les ennemis

du monde, si nécessaire, afin de le sortir de « c'fichu cercueil flottant » ! répondit le rôdeur, entrant tout de suite dans le jeu.

La jeune femme eut un petit sourire. Cette réaction ne l'étonnait pas du tout. Elle avait déjà navigué en compagnie de Bruenor vers le sud. Son père adoptif avait dignement affronté l'épreuve, mais n'avait pu cacher son soulagement quand enfin ils avaient mis pied à terre ! Cette fois, le nain passait de pires moments ; il restait de longues heures appuyé contre le bastingage, et ce n'était pas pour jouir de la vue.

— Régis, lui, se sent bien, poursuivit Drizzt. Il prend soin de bien finir l'assiette de Bruenor dès que le malheureux déclare ne plus rien pouvoir avaler.

Un autre sourire affleura aux lèvres de Catti-Brie, mais, une fois de plus, n'y resta guère.

— Tu crois qu'on le reverra un jour ? s'inquiéta-t-elle.

Drizzt soupira, tourna son regard vers les vastes étendues liquides. Ils avaient les yeux sur le sud, l'opposé de la direction où devait se trouver Wulfgar, et pourtant, d'une certaine manière, c'était lui qu'ils cherchaient, comme si, à rebours de toute logique et de toute raison, ils s'attendaient à voir leur ami venir à la nage à leur rencontre.

— Je ne sais pas, admit le drow. Vu son état d'esprit la dernière fois que je lui ai parlé, il se peut que Wulfgar se soit jeté au combat de tout son être contre des ennemis bienvenus ! Beaucoup d'entre eux sont morts, cela je n'en doute pas, mais le Nord fourmille de dangers, dont certains, je le crains, risquent de se révéler insurmontables même pour notre ami…

— Bah ! grommela Bruenor. On va le trouver, l'fiston, j'en suis sûr. Et ça s'ra moi-même son pire ennemi. Il va regretter d'avoir cogné la fifille et d'm'avoir donné tellement de souci !

— Oui, nous le retrouverons, intervint Régis. Dame Alustriel nous aidera, et les Harpell aussi.

La mention de la famille Harpell arracha un grognement au nain. Les membres de ce clan de sorciers excentriques étaient réputés pour leur art de se faire exploser leurs expériences à la figure – et à celle de leurs amis –, de se transformer, par accident et sans recours, en animaux divers et variés, bref d'attirer sur leur tête toutes sortes de catastrophes.

— D'accord, plutôt Alustriel, concéda Régis. Elle nous aidera si nous n'arrivons à rien par nous-mêmes…

— Ah ! Parce que tu crois qu' ça va être difficile ? s'insurgea Bruenor. T'en connais beaucoup, toi, des grands gaillards d'plus de deux mètres de haut qui se baladent dans la nature avec des marteaux qui peuvent j'ter à bas d'un seul lancer un géant avec sa maison ?

— Tu vois, fit remarquer Drizzt à Catti-Brie, les raisons ne manquent pas pour que nous retrouvions sans difficulté notre ami…

Le sourire de la jeune femme, une fois de plus, fut bref, forcé. Que trouveraient-ils quand enfin ils auraient localisé leur compagnon ? À supposer qu'il ne soit pas blessé physiquement, voudrait-il seulement les voir ? Et même si tel était le cas, son état d'esprit serait-il amélioré ? Enfin, surtout : eux – elle ! –, avaient-ils vraiment envie de se retrouver face à lui ? Wulfgar, quand il l'avait frappée, avait fait beaucoup de mal à Catti-Brie, non dans son corps mais dans son cœur. Elle savait pouvoir lui pardonner une telle agression… plus ou moins.

Mais pas plus d'une fois.

Elle étudia le profil de son ami drow sous le rebord de sa capuche, alors qu'il regardait au loin l'océan désert. Ses yeux lavande restaient dans le vague, car, en esprit, il voyait autre chose. Elle se retourna ; Bruenor et Régis étaient pareillement distraits. Tous voulaient retrouver Wulfgar, non celui qui avait choisi un autre chemin mais celui qu'ils se rappelaient d'avant, celui qu'ils avaient aperçu pour la dernière fois dans les tunnels en dessous de Castelmithral quand le yochlol l'avait emporté. Oui, ils voulaient retourner à ces années où les Compagnons du Hall partaient ensemble à l'aventure sans que des démons intérieurs les escortent !

— Voile au sud, remarqua Drizzt, arrachant la jeune femme à ses réflexions.

Elle se pencha sur le bastingage, plissant vainement les yeux dans la direction indiquée par son ami, et entendit le cri de la vigie qui confirmait ce qu'avait distingué le regard perçant du drow.

— Où va-t-elle ? demanda le capitaine Vaines, au milieu du

pont.

— Au nord, chuchota Drizzt.

Seuls ses amis l'entendirent.

— Tu vois bien mieux au soleil maint'nant, nota Bruenor.

— Grâce à Deudermont, indiqua Catti-Brie.

— Mes yeux se sont améliorés, oui, précisa Drizzt, et aussi mes prévisions d'intention…

— Qu'est-ce que tu racontes encore ? demanda le nain.

Le rôdeur leva la main pour le faire taire. Il resta un moment concentré sur les voiles que ses trois compagnons discernaient tout juste à présent, lointains points sombres sur l'horizon.

— Va dire au capitaine Vaines de mettre cap à l'ouest, commanda le rôdeur à Régis.

Le halfelin, l'air perplexe, se précipita vers Vaines. Une minute plus tard environ, ils sentirent tous que *En Quête* tournait sa proue vers la droite.

— Tu t'amuses à rallonger l'voyage ? se plaignit Bruenor.

Drizzt le fit de nouveau taire d'un geste.

— Il vient sur nous, il a viré pour nous intercepter, expliqua-t-il.

— Des pirates ? demanda Catti-Brie.

Le capitaine Vaines, qui venait de rejoindre les compagnons, répéta la même question.

— Ils ne sont pas en difficulté, ils fendent les flots aussi aisément que nous, voire plus, raisonna Drizzt. Ils ne font pas non plus partie d'une flotte royale, puisqu'ils n'arborent aucun pavillon… et puis nous sommes trop loin des voies suivies par les garde-côtes.

— Des pirates ! cracha Vaines, l'air dégoûté.

— Comment tu peux savoir tout ça ? s'interrogea Bruenor, sceptique.

— On en a chassé bien assez ! indiqua Catti-Brie. Plus que notre part.

— C'est ce que je me suis laissé dire à Eauprofonde, approuva Vaines.

C'était bien pour cette raison qu'il avait accepté d'emblée de les embarquer pour cette course jusqu'à la Porte de Baldur. En principe, une femme, un nain et un halfelin accompagnés d'un

elfe noir auraient dû avoir du mal à trouver un passage sur un bateau au départ d'Eauprofonde (et ledit passage aurait coûté fort cher), mais, aux oreilles des bons marins de cette cité, les noms de Drizzt Do'Urden et de Catti-Brie sonnaient telle une douce musique.

Le vaisseau en approche était déjà plus grand sur l'horizon, mais on ne pouvait encore le voir en détail, sauf Drizzt, le capitaine et sa vigie, ces deux derniers disposant de lunettes sophistiquées, très onéreuses. Vaines porta la sienne à son œil, identifia des voiles triangulaires caractéristiques.

— Une goélette, fit-il. Une petite. Elle ne peut transporter plus d'une vingtaine d'hommes. Elle n'aurait aucune chance en combat contre nous.

Catti-Brie considéra cette estimation. *En Quête* était une caravelle, de fort tonnage, pourvue de trois rangs de bonnes voiles, d'une proue effilée pour accélérer son allure, et également de deux balistes, d'une coque renforcée. Certes, une goélette ne paraissait pas grand-chose devant cette alliance d'élégance et de robustesse, mais combien de vaisseaux pirates, à première vue, avaient-ils sous-évalué une autre goélette baptisée *Esprit follet de la mer*, pour se retrouver ensuite en plein naufrage ?

— Remettez le cap au sud ! commanda le capitaine.

En Quête se pencha en craquant sur la gauche. Et la goélette corrigea sa course elle aussi ; elle tenait toujours à intercepter le navire.

— On est trop au nord, remarqua Vaines, l'air pensif. (Il porta une main à sa barbe grise.) Des pirates ne devraient pas se trouver aussi au nord, et nous ne devrions pas les intéresser !

Les compagnons, surtout Drizzt et Catti-Brie, comprenaient bien son inquiétude. Pour ce qui était des forces en présence, la petite goélette et son équipage d'une vingtaine d'hommes (trente au grand maximum) ne semblait pas faire le poids devant les soixante personnes à bord de *En Quête*. Mais, en mer, il pouvait suffire d'un sorcier pour surmonter ce genre de handicap, les deux amis chasseurs de pirates le savaient bien. Ils avaient déjà vu Robillard, le puissant mage affecté au service de l'*Esprit follet de la mer*, désarmer à lui seul plus d'un navire,

avant toute attaque conventionnelle.

— Ils devraient pas, pourtant ils y sont, remarqua Bruenor. Je sais pas si c'est des pirates, ceux-là, mais ils arrivent, pour sûr !

Vaines acquiesça et retourna à la barre, près de son second.

— Je vais monter à la vigie avec mon arc, décida Catti-Brie.

— Vise soigneusement, suggéra Drizzt. À mon avis, c'est une personne, deux au plus, qui a décidé de donner cette course au navire. Si tu trouves le ou les responsables et les abats, les autres pourront fuir.

— Est-ce donc ainsi qu'agissent les pirates ? s'étonna Régis, de plus en plus embrouillé. Enfin, s'il s'agit seulement de pirates…

— C'est ainsi qu'agirait un vaisseau aux forces inférieures aux nôtres, qui viendrait sur nous à cause de l'appel de l'Éclat de cristal, répondit le drow.

Alors seulement, les deux compagnons saisirent.

— Quoi, tu penses qu' ce foutu machin fait des siennes ? demanda Bruenor.

— Les pirates, d'ordinaire, ne prennent pas de risques, précisa Drizzt. Une petite goélette attaquant *En Quête* en prend un gros !

— Sauf s'ils ont des sorciers, objecta le nain qui avait compris lui aussi ce qui posait problème au capitaine Vaines.

Mais Drizzt secouait la tête avant même la fin de cette réplique. (Catti-Brie se serait jointe à lui si elle n'était déjà partie chercher *Taulmaril*.)

— On aurait entendu parler depuis longtemps d'un si petit vaisseau pirate muni d'un soutien magique assez important pour s'en prendre à *En Quête* ! En pareil cas, nous aurions été avertis de ce danger avant notre départ d'Eauprofonde.

— Sauf s'il se lance dans la carrière, ou qu'il vient juste de trouver un sorcier, estima Régis.

Drizzt concéda d'un hochement de tête cette possibilité, mais il n'y croyait pas. Il pensait que c'était Crenshinibon qui leur apportait ce nouvel ennemi, comme il avait fait pour beaucoup d'autres dans sa tentative désespérée d'échapper à ceux qui voulaient le détruire ! Le drow jeta un coup d'œil vers le pont où

Catti-Brie, portant sur son dos *Taulmaril*, le fabuleux *Cherchecœur*, grimpait agilement la corde à nœuds qui menait à la vigie.

Il ouvrit alors la bourse à sa ceinture et considéra l'artefact maléfique, Crenshinibon. Comme il aurait aimé pouvoir entendre son appel pour mieux comprendre les ennemis attirés par ce cri silencieux !

En Quête frémit soudain de toute sa membrure : une de ses grandes balistes avait lancé un projectile. L'énorme épieu bondit, ricocha une ou deux fois sur l'eau loin devant la goélette qui se trouvait encore largement hors de portée. Ce coup de semonce annonçait sans équivoque que *En Quête* n'avait aucune intention de parlementer ou de se rendre.

La cible poursuivit sa course sans la moindre hésitation, fendant l'eau tout près du projectile qui avait voulu l'atteindre, frôlant son extrémité en bois qui formait une balise verticale dans l'eau, équilibrée par la pointe métallique. La goélette avait belle allure avec sa coque élancée, elle faisait davantage penser à une flèche filant dans l'air qu'à un navire sur les flots ! Drizzt avait déjà vu des vaisseaux pirates de ce genre, qui avaient entraîné sur de longues poursuites l'*Esprit follet de la mer*, une goélette aussi, mais à trois mâts, bien plus massive. Le drow avait particulièrement chéri ces moments lors des années passées avec Deudermont : les voiles gonflées de vent, l'écume qui se jetait sur lui, ses cheveux blancs flottant tandis qu'il se tenait fièrement sur le bout-dehors !

Mais il ne pouvait guère se réjouir de la situation présente. Beaucoup de pirates naviguant le long de la côte des Épées étaient en mesure d'envoyer *En Quête* par le fond, grâce à leur meilleur armement et à leur coque plus solide. La caravelle pourtant fort bien conçue pouvait se faire pourchasser par les bêtes de proie marines. Cela dit, le vaisseau en approche relevait plutôt du rapace, chasseur vif, rusé, prédateur de gibier plus fragile, par exemple des bateaux de pêche égarés trop loin de la sécurité du port ou des navires de luxe affrétés par de riches marchands qui se seraient laissé semer par leur escorte. Ou bien plusieurs de ces goélettes s'attaquaient ensemble à la même cible, telle une meute.

Non, on ne voyait aucune autre voile à l'horizon…

Drizzt sortit d'une de ses bourses sa figurine d'onyx.

— Je ne vais pas tarder à appeler Guenhwyvar, annonça-t-il à Régis et Bruenor. (Le capitaine Vaines rejoignait le petit groupe, l'air nerveux. Il était clair pour le drow que, en dépit de ses nombreuses années passées en mer, l'homme n'avait pas souvent vu de bataille navale.) Avec un peu d'élan, elle pourra bondir à près de vingt mètres sur le pont du vaisseau ennemi. Une fois là-bas, elle en amènera plus d'un à vouloir se rendre !

— J'ai entendu parler de votre amie panthère, fit Vaines, comme tout le monde sur le port d'Eauprofonde.

— Bon, ben traîne pas à faire venir l'fichu chat ! maugréa Bruenor après un coup d'œil par-dessus le bastingage.

De fait, la goélette semblait déjà bien plus proche, elle filait sur les vagues.

Pour Drizzt, le mouvement de ce navire paraissait insensé, suicidaire, comme celui du géant qui avait suivi les compagnons le long de l'Épine dorsale du Monde. Il posa la statuette par terre et appela doucement le grand fauve. La brume grise caractéristique commença à tourbillonner et prendre forme autour de la figurine.

* * *

Catti-Brie se frotta l'œil, puis y éleva une fois de plus la lunette pour scruter le pont de l'autre vaisseau ; elle avait du mal à en croire ses sens. Mais le doute n'était pas permis : ce navire n'était en rien un pirate, ou du moins elle n'avait encore jamais vu de pirates de cette sorte ! On y distinguait des femmes – pas des guerrières, ni des marins, certainement pas des prisonnières. Il transportait des enfants ! Elle en avait aperçu plusieurs, pas du tout vêtus comme des mousses.

Elle fit la grimace quand un projectile de baliste frôla le pont de la goélette, mettant en branle un portillon avant de traverser le bastingage. Il avait raté d'un cheveu un jeune garçon.

— Descends en vitesse ! ordonna-t-elle à l'homme de vigie qu'elle avait rejoint. Dis à ton capitaine de charger des chaînes sur la baliste et de viser haut, dans les voiles.

Le marin avait entendu parler de Drizzt et de Catti-Brie, personnages légendaires à Eauprofonde. Il n'hésita pas une seconde à obéir ; la jeune femme, toutefois, se rendait bien compte que ce serait à elle et à personne d'autre de faire cesser cette parodie de combat qui s'annonçait.

En Quête avait adopté une allure appropriée à la bataille navale, mais la goélette continuait à foncer toutes voiles dehors, bien droit. On aurait dit qu'elle comptait éperonner l'autre navire, beaucoup plus gros !

Catti-Brie regarda une fois de plus par la lunette, examina le pont du vaisseau en approche, chercha posément. Elle savait que Drizzt avait vu juste quant à la trajectoire de la goélette et à ses intentions. Tout était la faute de Crenshinibon. Cette idée la faisait bouillir ! Une seule personne déclenchait cette folie, deux peut-être, mais où…

Elle repéra enfin l'homme au bastingage avant du pont supérieur ; le grand mât le cachait presque complètement. Elle s'obligea à garder un bon moment l'œil sur lui, résistant à l'envie d'évaluer les dégâts causés par le projectile suivant lancé par la baliste de *En Quête*. Selon les instructions qu'elle avait données, des chaînes tournoyantes déchirèrent le haut de la voilure de la goélette. Mais il était plus important de ne pas perdre de vue celui qui s'agrippait à la rampe du vaisseau assaillant à s'en faire blanchir les phalanges.

Le petit bateau broncha sous l'impact, vira un peu sous l'effet du coup avant que l'équipage puisse prendre en compte les altérations infligées aux voiles et redresser la trajectoire. Ce virage dégagea un instant la vue sur l'homme repéré par Catti-Brie qui put observer l'expression démente de son visage, la bave coulant au coin de sa bouche.

Elle fut alors certaine.

Elle retira sa lunette, prit *Taulmaril*, visa avec le plus grand soin ; elle se repérait sur le grand mât qui dissimulait presque complètement sa cible.

* * *

— S'ils ont un sorcier, il devrait déjà s'être manifesté, non ?

s'écria le capitaine Vaines, affolé. Qu'est-ce qu'ils attendent, ils jouent avec nous comme un chat avec une souris ?

Bruenor jeta un coup d'œil à l'homme et lâcha un reniflement sarcastique.

— Ils n'ont pas de sorcier, assura Drizzt au capitaine.

— Mais alors ils veulent tout bêtement nous éperonner ? Nous allons les pourfendre !

Il se tourna pour glapir de nouvelles instructions à l'adresse des servants des balistes et pour ordonner aux archers de se mettre en place. Mais, avant qu'il ait pu prononcer un mot, un sillon d'argent issu de la vigie le fit sursauter. Il pivota sur ses talons pour en suivre la trajectoire : le trait passa par-dessus le pont de la goélette, puis vira sèchement à droite et se perdit au large.

Vaines n'eut pas le temps de s'interroger sur l'événement : un autre rai d'argent fila sur un chemin presque exactement similaire au premier, mais cette fois ne dévia pas ; il passa juste à côté du grand mât de l'autre navire.

Tout parut s'arrêter, se mettre en suspens, sur la caravelle comme sur la goélette.

— Retiens ton fauve ! cria Catti-Brie à l'adresse de Drizzt.

Le capitaine jeta un regard dubitatif au drow, qui, sans hésiter une seconde, leva la main pour rappeler près de lui Guenhwyvar (la panthère avait reculé sur le pont afin de prendre son élan).

— C'est terminé, assura l'elfe noir.

L'expression de doute de Vaines s'effaça quand il vit la grand-voile de la goélette se mettre à pendre. L'avant du petit vaisseau, cessant d'être porté par la course, retombait. La bôme, à l'arrière, effectua un grand arc qui fit virer la voile triangulaire et coucha le navire dont la proue se tourna vers l'est, vers le rivage encore lointain.

* * *

Dans sa lunette, Catti-Brie vit une femme se pencher sur le cadavre de l'homme abattu tandis qu'une autre essayait de soulever sa tête inanimée. Elle sentit un creux ronger son cœur ;

elle ne se réjouissait jamais d'une telle vision : elle ne demandait à tuer personne !

Mais celui-ci s'était conduit en ennemi, il avait été la force agissante derrière un combat qui, s'il avait dû se mener, aurait causé la mort de nombre d'innocents sur cette même goélette… Mieux valait qu'il tombe seule victime de ses propres failles de caractère, plutôt que d'en entraîner d'autres avec lui !

La jeune femme se répéta cela plusieurs fois. Elle n'en fut guère réconfortée.

* * *

Drizzt, à présent certain que le combat avait été évité, baissa les yeux une fois de plus sur cet Éclat de cristal qu'il méprisait tant. L'appel à un seul homme aurait pu entraîner la perte de beaucoup d'autres !

L'elfe noir avait vraiment hâte de voir l'artefact détruit.

16
Frères en esprit par la magie

L'elfe noir, bien carré dans son siège – il avait toujours l'air confortablement installé –, écoutait avec un amusement sincère. Jarlaxle avait planté un élément de clairaudience sur les superbes robes de sorcier qu'il avait offertes à Rai-guy Bondalek : l'une des nombreuses gemmes enchantées cousues sur l'étoffe noire du vêtement. Cette pierre-ci disposait d'une aura trompeuse ; quiconque l'aurait détectée aurait pensé que, cousu sur ces robes, le caillou précieux permettait au mage le portant de jeter un sort de clairaudience. C'était le cas, d'ailleurs, mais l'artefact possédait un pouvoir supplémentaire. Associé à un autre de même nature que conservait Jarlaxle, il permettait au mercenaire d'écouter à loisir les conversations de Rai-guy.

— La réplique a été bien exécutée, elle retient l'essentiel du dweomer d'origine, disait ce dernier.

Il parlait de toute évidence du colifichet magique permettant de repérer Drizzt.

— Tu ne devrais donc pas avoir de problème pour localiser le renégat quand tu veux, commenta en réponse la voix de Kimmuriel Oblodra.

— Ils sont toujours en bateau. D'après ce que j'ai entendu, cela devrait durer encore plusieurs jours.

— Jarlaxle veut davantage d'informations, rappela le spécialiste en magie psionique, sinon c'est moi qu'il chargera d'en obtenir.

— Ah, c'est vrai, il confiera la tâche à mon rival ! conclut le

sorcier sur un ton faussement alarmé.

Bien à l'abri dans son poste d'écoute, Jarlaxle gloussa. Ces deux-là croyaient important de prétendre devant leur chef qu'ils ne s'entendaient pas et ne risquaient donc pas de s'allier contre lui, alors qu'en fait une réelle amitié avait crû et embelli entre eux. Cela ne dérangeait pas le mercenaire, et en réalité l'arrangeait. Il savait bien que ses deux subordonnés, malgré leurs étonnants talents magiques et les grands pouvoirs dont ils disposaient à eux deux, manquaient par trop de discernement quand il s'agissait de percer à jour les motivations des êtres doués de raison. Ils ne tenteraient jamais rien contre lui ; ils ne craindraient pas tant de ne pouvoir le défaire que de le vaincre pour devoir ensuite endosser la responsabilité d'une bande de hors-la-loi caractériels !

— Le meilleur moyen d'en savoir davantage sur le renégat serait de l'approcher sous un déguisement quelconque et de pouvoir l'écouter, remarquait Rai-guy. J'en sais déjà beaucoup, cela dit, sur son chemin actuel, sur ce qu'il s'est déjà passé autour de lui. (Jarlaxle, intéressé, se pencha en avant quand le sorcier entama une psalmodie. Il reconnut à l'oreille les sons familiers du sort d'évocation d'un bassin de scrutation.) Là, celui-là, annonça le prêtre-sorcier un peu plus tard.

— Ce garçon ? demanda Kimmuriel. Oui, il devrait être facile à investir. Les humains ne savent pas prémunir leurs enfants comme font les drows.

— Tu peux donc t'emparer de son esprit ?

— Sans problème.

— Même par l'intermédiaire du bassin de scrutation ?

Un long silence s'ensuivit.

— Je ne crois pas qu'on l'ait jamais fait, admit Kimmuriel.

Son ton indiquait sans équivoque à Jarlaxle que la perspective, loin de l'inquiéter, l'intriguait.

— Ainsi nous aurions des yeux et des oreilles à proximité du traître, reprit Rai-guy, sous une forme qui n'éveillerait pas ses soupçons : celle d'un enfant plein de curiosité, désireux d'entendre le récit de ses aventures légendaires !

Jarlaxle lâcha la gemme qu'il tenait, le sort de clairaudience prit fin. Le drow se réinstalla à l'aise dans son siège, un grand

sourire sur le visage. L'ingéniosité de ses subordonnés le réjouissait.

Là résidait sa vraie force, estimait-il, dans sa capacité à déléguer les tâches et à reconnaître le travail de ceux qui les avaient accomplies. Oui, la force de Jarlaxle n'était pas en Jarlaxle (même si, à lui seul, il représentait une somme non négligeable de talents), mais en l'entourage compétent qu'il savait faire œuvrer. Attaquer Jarlaxle signifiait attaquer Bregan D'aerthe, une organisation de guerriers francs-tireurs drows d'une étonnante habileté !

Attaquer Jarlaxle signifiait se faire vaincre.

Le mercenaire leader savait que les guildes de Portcalim en viendraient bientôt à connaître cette vérité… et Drizzt Do'Urden aussi.

* * *

— J'ai contacté un autre plan d'existence. Les créatures demeurant là, êtres formidables et pourvus d'une grande sagesse, capables de percevoir d'une seule pensée tout ce qui peut avoir trait aux humbles affaires d'un drow, m'ont appris bien des choses sur le renégat et ses amis, aussi bien les lieux d'où ils viennent que ceux où ils se rendent, annonça fièrement Rai-guy Bondalek à Jarlaxle dès le lendemain. (Le mercenaire acquiesça sans relever le mensonge ; cette vantardise de son sorcier quant à une mystérieuse source d'informations extraplanaire lui paraissait sans importance.) Dans les terres, comme je t'ai dit. Ils ont embarqué sur un vaisseau – *En Quête* – à Eauprofonde, ils font voile pour l'heure vers une cité du nom de « Porte de Baldur » qu'ils devraient atteindre dans les trois jours.

— Et ensuite ils voyagent par voie de terre ?

— Pas tout de suite. (Kimmuriel en avait décidément beaucoup appris en une demi-journée passée comme mousse.) Ils comptent prendre un autre bateau, plus petit, qui leur permettra de remonter une rivière, de s'éloigner de cette grande étendue d'eau, la mer des Épées. Puis ils reprendront la route, marcheront jusqu'à un endroit dénommé les montagnes

Floconeigeuses, et un lieu, l'Envol de l'Esprit, où vit un prêtre très puissant connu sous le nom de Cadderly. Leur but est de détruire un artefact de grand pouvoir. (Ces derniers détails, il les avait appris sans l'aide de Kimmuriel, grâce à son bassin de scrutation.) Ils l'appellent Crenshinibon, ou bien l'« Éclat de cristal ».

Les yeux de Jarlaxle se plissèrent soudain. Il avait déjà entendu parler de Crenshinibon, associé à un puissant démon et à Drizzt Do'Urden. C'est alors que les prémices d'un plan astucieux commencèrent à se mettre en place dans son esprit.

— Voici donc où ils comptent se rendre, fit-il. Mais, chose tout aussi importante, d'où viennent-ils ?

— Du Valbise, d'après leurs conversations, rapporta Rai-guy, une terre toute de glace et de vent. Ils ont laissé derrière eux un compagnon du nom de Wulfgar, un redoutable guerrier. Ils pensent qu'il doit se trouver dans la cité de Luskan, au nord d'Eauprofonde sur la côte des Épées.

— Pourquoi celui-là n'est-il plus avec eux ?

— Il a des problèmes, me semble-t-il, répondit Rai-guy en secouant la tête, mais je n'ai pas compris lesquels. Peut-être a-t-il perdu quelque chose, subi un grave revers…

— Suppositions, l'interrompit Jarlaxle, rien d'autre. De telles spéculations ne peuvent que nous mener à des erreurs dommageables.

— Quel rôle pourrait donc jouer ce Wulfgar ? s'étonna Rai-guy.

— Aucun peut-être, ou peut-être de premier plan ! Je ne peux me prononcer sans en savoir davantage. Si tu n'es pas capable de m'en dire plus, peut-être devrais-je m'adresser à Kimmuriel…

Jarlaxle nota le raidissement du prêtre-sorcier, comme s'il venait de le gifler.

— Tu veux en savoir davantage sur le renégat ou sur Wulfgar ? demanda Rai-guy d'un ton sec.

— Sur Cadderly, répliqua le mercenaire, ce qui arracha un soupir d'agacement à son subordonné désarçonné.

Le prêtre-sorcier n'essaya même pas de répondre ; il se détourna, leva les mains au ciel et sortit.

De toute manière Jarlaxle en avait fini avec lui. Il devait réfléchir à ce qu'impliquaient ces noms : Crenshinibon, Wulfgar. Il avait entendu parler de ces deux êtres. Wulfgar avait été remis à Lolth par un yochlol, et la déesse l'avait confié à Errtu, le balor en quête de l'Éclat de cristal… Peut-être le temps était-il venu de rendre une petite visite au démon, même si le mercenaire drow détestait se frotter à ces créatures imprévisibles, extrêmement dangereuses, qui peuplaient les Abysses. Jarlaxle, pour sa survie, comptait beaucoup sur sa capacité à comprendre les motivations de ses ennemis, et les monstres abyssaux en avaient rarement de très claires ; leurs désirs pouvaient varier d'un moment à l'autre !

Cela dit, il existait d'autres méthodes, mettant en jeu d'autres alliés. Le mercenaire sortit une fine baguette et, d'une seule pensée, se téléporta à Menzoberranzan.

Son tout nouveau lieutenant, autrefois membre empli d'orgueil de la Maison dirigeante, l'attendait.

— Va chercher ton frère Gromph, commanda Jarlaxle, dis-lui que je veux tout savoir sur l'humain du nom de Wulfgar, sur le démon Errtu et sur l'artefact appelé Crenshinibon.

— Wulfgar a été fait prisonnier au cours du premier raid contre Castelmithral, le royaume du clan Marteaudeguerre, répondit Berg'inyon Baenre qui connaissait bien l'histoire. C'est un yochlol qui l'a pris et remis à Lolth.

— Mais ensuite ? Il est de retour sur notre plan d'existence paraît-il, à la surface !

Berg'inyon eut l'air étonné : peu parvenaient à échapper à la Reine Araignée et à ses sbires ! D'un autre côté, se dit-il *in petto*, quand il était question de Drizzt Do'Urden on ne pouvait rien prévoir avec certitude.

— Je trouverai mon frère dans la journée, assura-t-il.

— Dis-lui aussi que je veux des informations sur un prêtre renommé, Cadderly, ajouta Jarlaxle. (Il jeta une petite amulette à Berg'inyon.) Il y a là-dessus les émanations du lieu où je loge actuellement, expliqua-t-il, pour que Gromph puisse me retrouver sans problème, ou sache où m'envoyer un messager. (Berg'inyon acquiesça.) Sinon, tout va bien ?

— C'est calme en ville.

Le mercenaire n'en fut pas surpris. Depuis ce dernier assaut contre Castelmithral, bien des années auparavant, où Matrone Baenre, figure de premier plan à Menzoberranzan depuis des siècles, avait trouvé la mort, la ville avait fait montre d'une inertie apparente qui cachait bien des intrigues en sous-main. Il fallait reconnaître que Triel Baenre, fille aînée de la défunte Matrone, était honorablement parvenue à prendre la suite de sa mère. Mais, en dépit de ses efforts, il semblait prévisible que la cité se déchire dans des guerres entre Maisons rivales plus féroces que tout ce qu'on avait jamais connu. Jarlaxle avait pour sa part décidé d'ouvrir une antenne de son organisation en surface afin que sa troupe mercenaire en retire d'autant plus de valeur aux yeux de toute Maison de Menzoberranzan en quête de davantage de pouvoir.

Il importait en tout cas de ne se mettre personne à dos, même au milieu de la guerre civile qui s'annonçait. Un exercice délicat, mais qu'il maîtrisait à la perfection après plusieurs siècles d'existence !

— Trouve Gromph au plus vite, conclut-il, c'est de la plus haute importance. Je veux des réponses avant que Narbondel ait éclairé une main.

Cette expression indiquait un délai de cinq jours, la main comportant cinq doigts.

Berg'inyon s'en alla ; Jarlaxle, d'une instruction mentale adressée à sa baguette, retourna à Portcalim. Son corps s'était déplacé presque instantanément, et son esprit aussi se mouvait très vite tandis qu'il réfléchissait à un autre problème urgent. Berg'inyon ne lui ferait pas défaut, il le savait, ni Gromph, pas plus que Rai-guy ou Kimmuriel. Dégagé de toute préoccupation à leur sujet, il pouvait se concentrer sur la tâche de la nuit à venir, soit la prise de la maison Basadoni.

* * *

— Qui va là ? fit la voix du vieillard sans montrer d'émotion en dépit du danger qui menaçait peut-être.

Entreri venait de passer un des portails dimensionnels perturbants de Kimmuriel Oblodra, et le son lui paraissait venir

de très loin tandis qu'il combattait la désorientation habituelle à de tels transferts. Il se trouvait dans la chambre même du Pacha Basadoni, derrière un luxueux paravent. Après avoir recouvré tous ses moyens physiques et intellectuels, l'assassin consacra un moment à étudier son nouvel environnement, prêtant l'oreille au moindre son éventuel, par exemple une respiration ou les pas légers d'un tueur expérimenté.

Mais, bien sûr, Kimmuriel et lui avaient soigneusement examiné la pièce, et s'étaient inquiétés des lieutenants du pacha : le vieil homme fragile était tout seul.

— Qui va là ? répéta-t-il.

Entreri contourna le paravent, apparut à la lumière de la chandelle. Il repoussa son chapeau en arrière pour que le Pacha Basadoni le reconnaisse, et aussi pour dégager sa propre vue sur le personnage.

Il avait l'air pitoyable, n'était plus qu'une coquille vide maintenue par l'idée de sa gloire passée. Autrefois, le Pacha Basadoni avait été le plus puissant maître de guilde de Portcalim ; Entreri ne voyait plus devant lui qu'un vieillard, un homme de paille, un pantin dont d'autres tiraient les fils.

L'assassin, malgré lui, se prit de haine pour ces marionnettistes.

— Tu n'aurais pas dû venir, lui annonça le vieil homme d'une voix rauque. Fuis cette cité, tu ne peux plus y vivre ! Trop, oui, trop…

— Vous m'avez sous-estimé pendant vingt ans, répliqua Entreri d'un ton léger en s'asseyant sur le bord du lit. Quand donc reconnaîtrez-vous la vérité ?

Basadoni eut un gloussement proche de la toux ; l'assassin lui accorda un de ses rares sourires.

— La vérité sur toi, je la connais depuis l'époque où tu étais un gamin des rues qui tuait ses agresseurs à coups de cailloux pointus ! lui rappela le pacha.

— Des agresseurs envoyés par vous…

L'autre admit la chose d'un grand sourire amusé.

— Il fallait bien que je te mette à l'épreuve !

— L'ai-je réussie, Pacha ?

Entreri était conscient du ton sur lequel il prononçait ces

paroles. Le pacha et lui discutaient en vieux amis, et, d'une certaine manière, ils l'étaient. Mais à présent, à cause des actions des lieutenants de la maison Basadoni, ils se retrouvaient en même temps ennemis mortels. Pourtant l'homme semblait très à l'aise, seul face à Entreri ! L'assassin, au son tranquille de sa voix, avait d'abord cru Basadoni mieux préparé à sa venue qu'il avait pensé, mais, après avoir inspecté avec grand soin la pièce et le lit à l'extrémité surélevée où était étendu le vieillard, il avait la certitude qu'aucune mauvaise surprise ne l'attendait. Il dominait la situation, ce qui ne semblait pas inquiéter suffisamment son interlocuteur.

— Toujours, toujours, répondait pour l'heure celui-ci. (Mais son sourire fit soudain place à une grimace.) Enfin, sauf dernièrement. Tu as échoué à une tâche des plus faciles !

Entreri haussa les épaules comme si cela n'avait aucune importance.

— La cible n'en valait pas la peine, expliqua-t-il. Vraiment ! Moi qui ai surmonté toutes vos épreuves, qui, tout jeune, ai pu m'asseoir à votre droite, qu'irais-je éliminer de misérables paysans débiteurs d'une somme que le premier pickpocket venu pourrait récupérer en une demi-journée ?

— Là n'était pas la question. Je t'ai laissé revenir, mais n'oublie pas que tu étais parti depuis longtemps ! Tu devais de nouveau refaire tes preuves. Pas auprès de moi ! ajouta en hâte le pacha en remarquant l'expression mécontente de l'assassin.

— Auprès de vos imbéciles de lieutenants.

— Ce sont les plus dignes parmi mon personnel !

— Voilà bien ce que je crains.

— Tiens, Artémis Entreri sous-estime à son tour l'adversaire, commenta le Pacha Basadoni. Ces trois-là sont à leur place et ils me servent bien.

— Assez bien pour m'empêcher de pénétrer chez vous ?

Le vieillard poussa un profond soupir.

— Es-tu venu me tuer ? demanda-t-il. (Puis il éclata de rire.) Oh, mais non. Tu ne me tuerais pas, parce que tu n'as aucune raison de le faire. Tu sais bien que, si tu réussis à défaire Kadran Gordeon et tous les autres, je te reprendrai avec moi !

— Une autre épreuve, alors ? supposa Entreri d'un ton sec.

— Une que tu te serais imposée toi-même.

— Parce que j'ai épargné la vie d'un pauvre crétin qui aurait sans doute préféré la mort ?

L'assassin secoua la tête devant l'absurdité de toute cette histoire. Un éclair de compréhension traversa les yeux gris du vieillard.

— Ce n'était donc pas par compassion ! s'exclama-t-il avec un grand sourire.

— Compassion ?

— Pour ce malheureux. Non, tu te moquais bien de lui, et tu te moques qu'on l'ait tué par la suite. Non, bien sûr, j'aurais dû comprendre… Jamais la compassion n'aurait pu retenir la main d'Artémis Entreri ! Il s'agissait d'orgueil, tout bêtement, d'un orgueil imbécile. Tu n'as pas voulu te rabaisser à une tâche de simple maintien de l'ordre, tu as préféré déclencher un conflit que tu ne peux remporter. Mais quel idiot !

— Que je ne peux remporter ? Vous semblez bien sûr de vous. (L'assassin considéra le vieil homme un long moment, les yeux dans les yeux.) Dites-moi, Pacha, qui voudriez-vous voir gagner ?

— Et voilà, l'orgueil encore ! s'exclama Basadoni avec un grand geste des bras qui à lui seul le laissa épuisé, essoufflé. Ta question est sans portée, reprit-il au bout d'un moment. Ce que tu veux vraiment savoir, c'est si je m'intéresse toujours à toi, et tu devrais le savoir ! Je me rappelle fort bien ton ascension au sein de la guilde, aussi bien qu'un père se rappelle les exploits de son fils. Je ne te souhaite aucun mal dans cette guerre que tu as entreprise, mais tu comprendras que je ne peux pas grand-chose contre cet enchaînement que Kadran et toi, dans votre absurde orgueil, avez mis en branle. Et naturellement, comme je t'ai déjà dit, tu ne peux l'emporter.

— Vous ne savez pas tout.

— J'en sais bien assez. Tu n'es affilié à aucune autre guilde, pas même à Dwahvel avec ses demi-portions ou Quentin Bodeau et sa troupe pitoyable. Bien sûr, ils promettent de rester neutres (nous n'accepterions pas qu'ils prennent ton parti), et ils ne t'aideront en rien, pas plus qu'aucune des maisons disposant d'un minimum de pouvoir. Tu es perdu.

— Vous connaissez donc toutes les guildes ? demanda sournoisement Entreri.

— Même ces sales rats-garous dans les égouts ! fit le Pacha Basadoni d'un ton assuré.

Mais l'assassin nota une nuance presque imperceptible dans le ton du vieil homme, qui trahissait sa vulnérabilité. On entendait une tristesse en arrière-plan, une lassitude… un manque de contrôle. C'étaient les lieutenants qui menaient la guilde.

— Je vais vous l'apprendre en considération de tout ce que vous avez fait pour moi, annonça Entreri. (Il ne fut pas surpris de voir les yeux de Basadoni s'étrécir. L'autre se méfiait.) Appelez cela loyauté, ou désir de régler ses dettes… (L'assassin était sincère, ou du moins son avertissement très réel.)… vous ne savez pas tout. Vos lieutenants ne me vaincront pas.

— Toujours aussi sûr de toi ! commenta le pacha dans un autre rire encombré de glaires.

— Je ne me suis jamais trompé.

Entreri toucha son chapeau en guise de salutation, retourna derrière le paravent pour reprendre le passage dimensionnel qui l'attendait.

* * *

— Ainsi vos défenses sont infranchissables ? demanda le Pacha Basadoni, sérieusement préoccupé.

Il connaissait suffisamment Artémis Entreri pour ne pas négliger son avertissement. Dès que l'assassin l'avait quitté, le vieil homme avait convoqué ses lieutenants. Sans leur parler de son visiteur, il voulait s'assurer qu'ils étaient prêts. L'heure était proche, toute proche, il le sentait.

Sharlotta, Hand et Gordeon acquiescèrent de concert, avec une certaine condescendance qui n'échappa en rien au pacha.

— Ils viendront cette nuit, annonça-t-il. (Sans laisser le temps à aucun des trois de demander d'où il tenait l'information, il ajouta :) Je sens leurs yeux sur moi.

— Mais bien sûr, mon cher Pacha, ronronna Sharlotta.

Elle se pencha pour baiser le front du vieillard…

… Lequel se mit à rire, d'un rire qui s'enfla encore lorsqu'un garde dans le couloir cria que le périmètre du siège avait été franchi.

— Dans le deuxième sous-sol ! glapissait-il. Les égouts !

— Quoi, la guilde des rats-garous ? fit Kadran Gordeon, incrédule. Mais Domo Quillilo nous a promis qu'il ne…

— Domo Quillilo est sûrement resté à l'écart d'Artémis Entreri, l'interrompit le Pacha Basadoni.

— Entreri n'est pas venu seul, alors, supposa Kadran.

— Dans ce cas il ne sera pas seul à mourir, assura Sharlotta qui semblait s'en moquer. Dommage.

Kadran acquiesça, puis dégaina son épée et tourna les talons, prêt à sortir. Basadoni le saisit au bras, ce qui lui demanda beaucoup d'efforts.

— Il viendra à part, sans ses alliés… pour toi, avertit le vieillard.

— J'en serai ravi ! gronda l'autre. Occupe-toi de diriger notre défense, dit-il à Hand. Quand Entreri sera mort, je ramènerai sa tête, nous la montrerons aux imbéciles qui l'ont rejoint !

Hand avait à peine franchi la porte qu'un soldat venant du sous-sol le renversait presque dans son affolement.

— Des kobolds ! hurla l'homme. (À son visage, on comprenait qu'il avait du mal à croire à ce qu'il devait pourtant annoncer.) Les alliés d'Entreri, ce sont ces sales rats puants de kobolds !

— Eh bien, mène-moi là-bas ! répondit Hand avec confiance.

Contre les pouvoirs d'un siège de guilde muni de deux sorciers et de deux cents soldats, des kobolds, même par milliers, ne représentaient pas grand-chose.

Dans la chambre, les deux autres lieutenants entendirent le cri du soldat, échangèrent un regard incrédule, et enfin sourirent largement.

Le Pacha Basadoni, sur son lit, les observait sans partager leur soulagement. Il était sûr qu'Entreri avait un plan, quelque chose d'énorme qui devait impliquer bien pire que des kobolds.

* * *

C'étaient bien des kobolds qui ouvraient le chemin dans le siège de la maison Basadoni, venus des égouts où les rats-garous, effrayés, respectant l'accord qu'ils avaient passé avec Entreri, restaient cachés dans l'ombre sans gêner en rien le passage. Jarlaxle avait ramené de Menzoberranzan un nombre impressionnant de ces petites créatures puantes. Bregan D'aerthe était pour l'essentiel implanté non loin de la Griffe-Gorge qui divisait la cité drow, là où les kobolds grouillaient, se reproduisaient par milliers. Trois cents d'entre eux avaient suivi les quarante drows jusqu'à Portcalim et menaient à présent la charge, courant à l'aveuglette dans tous les couloirs en bas du siège, déclenchant involontairement les pièges disposés là – mécaniques comme magiques –, permettant aussi de repérer les soldats de la guilde.

Et, derrière eux, venait la troupe drow, silencieuse comme la mort.

Kimmuriel Oblodra, Jarlaxle et Entreri montaient un corridor en pente. Quatre soldats elfes noirs les flanquaient, porteurs d'arbalètes armées de carreaux au menu dard empoisonné. Plus loin, le couloir débouchait sur une grande pièce. Un groupe de kobolds la traversait, poursuivi par trois archers.

« Clac, clac, clac » firent les arbalètes. Les trois archers trébuchèrent, titubèrent, s'effondrèrent, profondément endormis.

Sur le côté, une explosion retentit, et ce qu'il restait des kobolds (la moitié environ) repartit dans l'autre sens.

— Ce n'est pas un éclair magique, ça, nota Kimmuriel.

Jarlaxle envoya deux de ses soldats contourner la position humaine pour la prendre à revers. Kimmuriel, lui, suivit un chemin plus direct en ouvrant une porte dimensionnelle qui donnait de l'autre côté de la vaste pièce, au bout d'un autre couloir, celui d'où venait l'explosion. Dès que le passage fut ouvert sur ce nouveau corridor, montant lui aussi, Entreri et le mage psionique repérèrent les soldats responsables de la déflagration : un groupe d'hommes se cachait derrière une barricade, avec plusieurs barriques à côté.

— Un elfe noir ! s'écria l'un d'eux en désignant le passage

magique par lequel il voyait Kimmuriel.

— Allume la mèche ! Vite ! répondit un autre.

Un troisième brandit une torche destinée à enflammer le bout de tissu fiché en haut d'une barrique.

Kimmuriel fit une fois de plus appel à ses ressources mentales, se concentra sur le récipient, sur l'énergie contenue entre ses flancs de bois. Il entra en contact avec cette énergie, la stimula. Avant que les soldats aient pu faire rouler la barrique loin de leur barrière protectrice, elle éclata, puis explosa encore plus fort quand le tissu brasillant toucha l'huile qu'elle renfermait.

Un homme en feu s'écarta en titubant, roula le long du couloir dans l'espoir d'étouffer les flammes sur lui. Un autre, aux blessures moins sérieuses, se retrouva involontairement à découvert ; l'un des soldats drows restés avec Jarlaxle lui envoya un dard en pleine figure.

Kimmuriel ferma le passage psionique – autant franchir la distance à la course. Le groupe se mit en route, passa très vite près du cadavre embrasé et du blessé endormi, puis de la troisième victime de l'explosion, que la mort avait recroquevillée en position fœtale dans un coin, enfin prit un couloir sur le côté. Les drows trouvèrent là trois autres soldats, deux endormis, un plongé dans le sommeil éternel, aux pieds des deux elfes noirs dépêchés à revers par Jarlaxle.

Le schéma se répéta tout au long des plus bas niveaux du siège ; les assaillants franchissaient sans problème tous les obstacles. Jarlaxle avait pris avec lui la fine fleur de ses guerriers : des renégats, individus non affiliés à une Maison mais qui autrefois avaient fait partie des plus nobles, et avaient donc connu des décennies, voire des siècles d'entraînement à ce genre de combat dans des lieux confinés, pièce après pièce, tunnel après tunnel. Une brigade de chevaliers en cotte de mailles, soutenus par des sorciers, pourrait s'opposer avec succès à des elfes noirs sur un champ de bataille ouvert. Mais ces brutes habituées au combat de rues, avec leurs petites dagues, leurs courtes épées et des sorts mineurs, sans rien savoir de l'ennemi qui avait surgi devant elles, se retrouvaient démunies devant les troupes disciplinées du mercenaire. Les

hommes de Basadoni abandonnaient l'une après l'autre leurs positions, battaient en retraite de plus en plus haut dans les étages du siège.

Jarlaxle retrouva Rai-guy Bondalek et une demi-douzaine de guerriers au rez-de-chaussée.

— Ils avaient deux mages avec eux, indiqua le prêtre-sorcier. Je les ai mis dans un globe de silence, et…

— Ne me dis pas que tu les as éliminés ! s'écria le mercenaire, qui savait mieux que personne la valeur d'un sorcier.

— On leur a envoyé des dards. Mais l'un d'eux portait l'enchantement de la peau de pierre, on a dû le tuer.

Jarlaxle pouvait l'admettre.

— Termine ce que tu as en cours, commanda-t-il à Rai-guy. Je vais emmener Entreri plus haut, pour qu'il s'empare de sa place de dirigeant.

— Et lui ? demanda Rai-guy d'un ton acerbe en désignant Kimmuriel.

Le mercenaire connaissait bien le petit secret que ses deux acolytes voulaient lui dissimuler ; il cacha le sourire qui lui montait aux lèvres.

— Guide-nous, indiqua-t-il à l'assassin.

Ils rencontrèrent un autre groupe de soldats lourdement armés, mais Jarlaxle utilisa une de ses nombreuses baguettes pour les engluer dans des globes visqueux. L'un d'eux parvint toutefois à s'échapper, ou plutôt il y serait parvenu si Entreri, bien au fait de ce genre de tactiques, n'avait aperçu son ombre s'allongeant contre le mur et n'avait visé à merveille.

* * *

Les yeux de Kadran Gordeon s'écarquillèrent quand Hand entra en titubant dans la pièce, hoquetant, la main pressée contre son flanc.

— Des elfes noirs, expliqua-t-il en s'écroulant dans les bras de son camarade. Entreri. Cette ordure a amené avec lui des drows !

Il glissa au sol, endormi.

Kadran Gordeon, sans plus s'occuper de lui, courut vers l'autre issue de la pièce, traversa la grande salle de bal du premier étage, puis gravit l'escalier principal.

Entreri et ses amis n'avaient rien perdu de ses mouvements.

— C'est lui ? demanda Jarlaxle.

L'assassin acquiesça.

— Je vais le tuer, annonça-t-il.

Il partait déjà, mais le mercenaire le saisit à l'épaule. Entreri se retourna, Jarlaxle jetait un coup d'œil malicieux à Kimmuriel.

— Que dirais-tu de l'humilier d'abord ? proposa-t-il.

Kimmuriel, sans laisser à Entreri le temps de répondre, vint se tenir pile devant lui.

— Entre en contact avec moi, demanda le praticien psionique en approchant ses doigts du front de l'assassin…

… Qui, toujours méfiant, les repoussa.

Kimmuriel voulut lui expliquer ce qu'il en était, mais Entreri ne connaissait que les bases de la langue drow, il ne pouvait en suivre les subtilités ; les paroles de l'expert en magie psionique lui avaient évoqué une espèce d'invitation au coït ! Agacé, l'elfe noir se tourna vers Jarlaxle sur qui il se mit à cracher un tel flot de paroles qu'on n'y entendait guère qu'un seul mot interminable.

— Il te propose un tour impressionnant, relaya enfin le mercenaire dans la langue commune. Il souhaite pénétrer ton esprit, pour un temps très réduit, afin de placer sur toi une barrière cinétique et t'indiquer comment la maintenir.

— Une barrière cinétique ? demanda l'assassin, perplexe.

— Allez, fais-lui confiance pour cette fois, le cajola Jarlaxle. Kimmuriel Oblodra fait partie des plus grands praticiens de cet art rare et étonnant de la magie psionique ; il le maîtrise au point de pouvoir accorder à l'occasion une partie de ses pouvoirs, de manière provisoire.

— Ce n'est pas le moment de me donner une leçon !

Kimmuriel éclata de rire à cette idée incongrue.

— La magie de l'esprit constitue un don peu commun, pas une *leçon* qu'on puisse t'apprendre, précisa Jarlaxle. Mais Kimmuriel peut t'accorder un peu de son pouvoir, de quoi couvrir de honte Kadran Gordeon. (L'expression d'Entreri ne

cachait rien de son hésitation.) Si nous voulions te tuer, nous pourrions le faire sur-le-champ par des moyens plus conventionnels !

Le mercenaire fit un signe de tête à son congénère ; cette fois, Artémis Entreri ne recula pas.

C'est ainsi que, pour la première fois, il acquit un pouvoir psionique. Il gravit ensuite sans crainte les marches devant lui. Un archer de la maison Basadoni tira sur lui depuis sa cachette, et l'assassin reçut la flèche dans le dos… l'aurait reçue dans le dos si la barrière cinétique n'avait arrêté le vol du projectile, absorbant toute son énergie.

* * *

Sharlotta entendit le tumulte dans les pièces juste hors des quartiers privés des dirigeants et crut que Gordeon revenait. Elle ne se doutait toujours pas de la déroute des humains aux niveaux bas du siège, aussi décida-t-elle de profiter de ce qu'elle croyait une percée momentanée des assaillants pour saisir la chance aux cheveux. D'une manche de sa somptueuse robe, elle sortit une lame effilée, puis se dirigea d'un pas ferme vers la porte qui la mènerait dans une pièce où l'huis de l'autre côté débouchait dans la chambre du Pacha Basadoni !

Elle allait en finir avec ce vieillard, on rendrait Entreri et ses complices coupables de l'assassinat…

Sharlotta s'arrêta à la première porte, car une autre, plus loin, claquait, on entendait le son d'une course. C'était Gordeon, apparemment, qui faisait ainsi mouvement, avec un autre.

Entreri serait-il donc parvenu à ce niveau ?

L'idée perturbante ne la détourna pas pour autant de son projet. Elle trouverait bien un moyen, moins direct… plus long, certes. Elle retourna au fond de sa propre chambre, retira un livre bien particulier dans sa bibliothèque, puis se glissa dans le couloir dérobé qui s'ouvrait derrière le meuble.

* * *

Entreri rattrapa Kadran Gordeon peu après, dans une partie

du siège constituée d'une enfilade de petites pièces. L'homme lui bondit dessus depuis le côté, l'épée brandie. Il en frappa au moins une demi-douzaine de fois l'assassin qui, très concentré mentalement, ne fit rien pour éviter les coups. Il les encaissa, en absorba l'énergie, sentit le pouvoir qui s'accumulait en lui.

Les yeux presque sortis de la tête, bouche bée, Kadran Gordeon fit marche arrière.

— Mais quelle espèce de démon es-tu ? hoqueta-t-il en passant une porte, trébuchant.

Il déboucha dans la pièce où Sharlotta, dague en main, venait d'arriver de son côté par une issue cachée, et se tenait tout près du mur, juste à côté du lit du Pacha Basadoni.

Entreri, vibrant de confiance, entra lui aussi.

Et Gordeon attaqua encore, portant toujours ses coups d'épée. Cette fois Entreri leva l'arme que lui avait fournie Jarlaxle, para à la perfection chaque botte. Il sentit que sa concentration mentale faiblissait ; il devait agir rapidement sous peine de se voir consumé par l'énergie amassée en lui. Gordeon attaqua par un revers de côté, et l'assassin plongea la pointe de sa lame sous la trajectoire de l'autre épée avant de la relever brusquement. En même temps, il marcha sous l'arc ainsi altéré, l'épée pointée. Il surprit son adversaire, le déséquilibra, le jeta à terre et se plaça sur lui, l'acier bloquant l'acier.

Sharlotta avait levé le bras pour plonger sa dague dans le corps du vieux Basadoni, mais changea alors d'avis. La cible du dos d'Artémis Entreri au-dessus de Kadran Gordeon était par trop tentante !

Une autre irruption lui fit reconsidérer son idée, celle d'une sombre silhouette. Elle s'apprêta à lancer sa lame, mais le drow la devança : une dague lui entailla le poignet, clouant sa manche au mur. Une autre frappa le même mur à droite de sa tête, une troisième à gauche. Une quatrième frôla le côté de son torse, puis une autre… Jarlaxle bougeait à toute vitesse, envoyait dans sa direction un flot apparemment incessant d'acier !

Gordeon flanqua un coup de poing à Entreri, en pleine figure.

L'impact fut encore une fois absorbé.

— Ton idiotie devient lassante, estima l'assassin.

Il posa la main à plat sur la poitrine de l'autre qui, de sa main libre, lui portait en vain une suite d'uppercuts.

Il suffit d'une pensée à Entreri pour relâcher d'un seul coup l'énergie qu'il avait amassée, celle de la flèche, des nombreux coups d'épée et de poing. Sa main s'enfonça dans le torse de Kadran Gordeon, faisant fondre sous elle peau et côtes ! Un jet de sang jaillit telle une fontaine, s'élevant haut dans l'air avant de retomber sur le visage surpris du blessé. Il voulut hurler d'horreur, le liquide lui emplit la bouche.

L'homme était mort.

Entreri se releva et vit Sharlotta debout contre le mur, les mains en l'air (l'une d'elles clouée à la paroi) ; Jarlaxle, face à la femme, tenait une dague prête. D'autres drows, dont Kimmuriel et Rai-guy, étaient entrés dans la chambre à la suite de leur chef. L'assassin se plaça vivement entre Sharlotta et Basadoni, car il avait remarqué la lame échappée à la main de l'intrigante, tombée par terre à côté de la couche du vieil homme. Il jeta un coup d'œil en biais à cette femme décidément dangereuse.

— On dirait que je suis arrivé à temps, Pacha, déclara-t-il en ramassant l'arme. Sharlotta pensait le siège sous contrôle de vos troupes et avait, semble-t-il, décidé de profiter de la bataille pour enfin se débarrasser de vous…

Entreri et Basadoni regardèrent tous deux Sharlotta, qui, sans émotion apparente après avoir été prise en flagrant délit, avait enfin réussi à dégager sa manche de la dague qui la clouait au mur.

— Elle ne savait pas à qui elle avait affaire ! conclut Jarlaxle.

L'assassin lui jeta un coup d'œil, fit un signe de tête éloquent. Les drows reculèrent, accordant à Artémis Entreri ce moment de triomphe.

— Voulez-vous que je la tue ? demanda-t-il à Basadoni.

— Et pourquoi me demandes-tu la permission ? répondit le vieillard d'un ton assez mécontent. C'est donc à toi que je dois d'avoir des elfes noirs dans ma maison ?

— J'ai fait ce qu'il fallait pour survivre. L'essentiel de l'organisation demeure en état, les hommes ont été neutralisés mais non tués. Kadran Gordeon est mort – celui-là, je n'aurais jamais pu lui faire confiance –, mais Hand va bien. Nous allons

donc poursuivre avec la même organisation : trois lieutenants, un maître de guilde. (Il regarda Jarlaxle, Sharlotta.) Ah, il est clair cependant que mon ami Jarlaxle va souhaiter lui aussi une position de lieutenant… je ne saurais guère la lui refuser.

Sharlotta se crispa, attendant la mort. Le calcul n'était pas difficile à faire !

Oui, Entreri comptait la tuer, mais à ce moment il considéra le vieillard débile sur son lit, l'ombre de ce qu'il avait été, et soudain modifia la trajectoire de son coup pour planter sa lame dans le cœur du Pacha Basadoni.

— Trois lieutenants, répéta-t-il à une Sharlotta stupéfaite. Hand, Jarlaxle, toi.

— Ainsi Entreri devient maître de guilde ! remarqua la femme avec un sourire ironique. Vous avez déclaré ne pouvoir compter sur Kadran Gordeon, vous me reconnaissez donc comme plus fiable…, ajouta-t-elle d'un ton enjôleur en faisant un pas vers son nouveau maître.

L'épée d'Entreri jaillit si vite qu'on n'aurait pu en suivre le mouvement ; sa pointe vint reposer contre la chair palpitante de la gorge féminine.

— *Fiable ?* fit l'assassin d'un ton très sec. Oh non, mais je n'ai pas non plus peur de toi… Obéis aux ordres et tu vivras. (Il releva légèrement la lame, entailla à peine le menton de Sharlotta.) Obéis très scrupuleusement, sinon je t'ôterai ce joli visage, lambeau par lambeau.

Puis il se tourna vers Jarlaxle.

— Nous aurons le siège sous contrôle d'ici une heure, lui assura le drow. Ensuite, avec ses lieutenants humains, le nouveau dirigeant de la guilde pourra décider du sort des prisonniers et adresser aux rues de Portcalim le message qui lui plaira.

Entreri avait cru que ce moment lui apporterait une certaine satisfaction. Il se réjouissait que Kadran Gordeon soit mort, que ce vieux fripon de Basadoni ait enfin trouvé un repos bien mérité…

— Vos désirs sont des ordres, mon cher Pacha, ronronna Sharlotta.

Le titre écœurait déjà l'assassin.

17
Exorcisme

Oui, se battre lui plaisait, lui donnait un sentiment de supériorité, de compétence. D'une part, ces bagarres ne causaient la mort de personne (même si plus d'un client avait subi de sérieuses blessures), d'autre part, Wulfgar avait pris soin de noyer sa conscience dans l'alcool, de sorte qu'aucun sentiment de culpabilité ne venait gâcher la sensation de puissance apportée par les coups qu'il portait.

De la satisfaction, voilà ce qu'il ressentait, un sentiment de contrôle, de présence au monde, qui lui avait manqué trop longtemps !

S'il s'était donné la peine d'y réfléchir un peu, le barbare se serait rendu compte qu'il substituait à chaque nouvel adversaire une némésis particulière qu'il n'était pas en mesure de vaincre seul, celle qui l'avait torturé pendant tant d'années.

Mais il ne perdait pas de temps en introspection. Il se contentait de savourer la sensation de son poing entrant en collision avec le torse du buveur turbulent du moment ; l'homme grand, mince, recula d'un pas rapide, sautillant, titubant, pour basculer finalement par-dessus un banc, cinq bons mètres plus loin.

Wulfgar s'approcha nonchalamment de sa dernière victime, saisit l'homme à terre par le haut du torse (lui arrachant au passage quelques poils) et le bas du ventre (avec le même effet douloureux). D'un seul mouvement, le colosse mit l'homme en position horizontale, à hauteur de sa taille ; puis il compléta l'épaulé-jeté, souleva le malheureux bien au-dessus de sa tête.

— Hé, je viens de faire réparer la fenêtre ! fit remarquer sèchement (mais sans grand espoir) Arumn Gardpeck en voyant la portion du mur que visait son videur.

L'homme traversa ladite fenêtre, alla rebondir en pleine rue.

— Tu peux rappeler l'artisan, commenta Wulfgar en adressant à son patron un regard suffisamment inquiétant pour que l'homme ne se manifeste plus.

Arumn secoua simplement la tête, se remit à essuyer son bar. Il ne perdait pas de vue que son employé parvenait à maintenir dans l'établissement un ordre parfait, et que le spectacle attirait du monde ! Beaucoup de gens venaient passer un bon moment dans cette auberge désormais si sûre, d'autres ne se lassaient pas des démonstrations de force de Wulfgar. Les clients de cette catégorie-ci venaient mettre au défi le puissant barbare ou bien, le plus souvent, se comportaient en simples badauds. *Le Coutelas* n'avait jamais connu une telle affluence, Arumn Gardpeck n'avait jamais eu bourse aussi pleine !

Cela dit, elle l'aurait été bien davantage s'il n'avait fallu régulièrement réparer le bâtiment…

— L'aurait pas dû faire ça, commenta à l'adresse du tenancier un client devant le bar. C'est Rossie Doone qu'il a j'té, là, un soldat.

— Il avait pas d'uniforme, fit remarquer Arumn.

— Il est v'nu à titre officieux, il voulait voir ta grosse brute.

— Ben il l'a vue ! répliqua le tavernier d'un ton à la fois bref et résigné.

— Oh, il la r'verra ! Mais il s'ra pas tout seul la prochaine fois.

Arumn soupira, secoua la tête. Il n'avait pas peur pour Wulfgar, mais pour les dépenses à prévoir si toute une troupe de soldats venait mettre le colosse au défi.

Le barbare passa encore cette nuit-là – une moitié de la nuit – dans la chambre de Delly où il monta une bouteille à la main. Il en prit une autre en ressortant, avant d'aller sur les quais. Assis au bout d'une longue jetée, il contempla les étincelles qu'enflammait sur l'eau le soleil levant derrière lui.

* * *

C'est Josi Petitemares qui les vit le premier entrer dans *Le Coutelas* la nuit suivante : six hommes à l'expression patibulaire, dont celui que le client de la veille avait identifié comme Rossie Doone. Ils s'installèrent tout au fond de la salle où ils firent déplacer plusieurs clients avant de rassembler trois bancs pour pouvoir s'asseoir alignés, dos au mur.

— C'est la pleine lune ce soir, fit remarquer Josi. (Arumn voyait bien ce qu'il voulait dire : à chaque pleine lune, la foule était un peu plus turbulente qu'en temps normal… d'ailleurs la clientèle paraissait choisie ce soir, composée de toutes sortes de brutes et de hors-la-loi !) On a parlé que d'ça en ville.

— De la lune ? s'étonna le tenancier.

— Mais non ! De Wulfgar et d'ce Rossie. Tout l'monde a parlé d'une grosse bagarre pour cette nuit.

— À six contre un.

— Ouais… pauv' soldats ! commenta Josi, l'air méchamment réjoui.

Arumn adressa alors un signe de tête à Wulfgar. Installé non loin, une chope écumeuse à la main, le barbare semblait bien avoir repéré le groupe de nouveaux venus. L'expression du colosse, toute de calme glacé, fit frémir l'échine du tavernier. Il prévoyait une soirée difficile.

* * *

De l'autre côté, dans le coin opposé de celui occupé par les soldats, un autre homme, discret, nota en silence mais avec grand intérêt la tension palpable qui montait entre les futurs adversaires. On connaissait le personnage de nom – pas de visage – dans les rues de Luskan. Son métier consistait à se fondre dans l'ombre, à garder ses secrets, et sa réputation avait de quoi faire trembler la pire brute des bas-fonds.

Morik le Rogue avait beaucoup entendu parler du tout dernier fier-à-bras acquis par Arumn Gardpeck ; un peu trop à son goût. Chacun dégoisait anecdote sur anecdote mettant en lumière la force surnaturelle de cet homme ! On lui avait porté en pleine figure un coup de massue qu'il avait encaissé sans

avoir l'air d'y penser… Il avait soulevé deux hommes à la fois au-dessus de sa tête, leur avait cogné la tête l'un contre l'autre, puis les avait jetés contre deux murs opposés de la taverne… Il avait envoyé un malheureux dans la rue, puis s'était précipité pour bloquer de son seul torse puissant un équipage de deux chevaux, afin d'arrêter le chariot qui aurait écrasé l'ivrogne inconscient…

Morik avait passé suffisamment de temps dans les rues de Luskan pour se douter que la plupart de ces histoires étaient stupidement exagérées ; chaque conteur courait après la surenchère ! Mais, en tout cas, il ne pouvait nier la carrure impressionnante de l'homme, ni les sérieuses ecchymoses sur le visage de Rossie Doone, un soldat que le Rogue connaissait bien et dont il respectait les capacités de combattant.

Bien sûr, Morik, toujours à l'écoute des rumeurs de venelles, avait entendu parler de l'intention de Rossie de revenir avec ses amis pour régler les comptes ; un autre encore, d'ailleurs, avait fait connaître sa détermination à remettre le nouveau venu à sa place… Le Rogue était donc venu observer. L'heure de l'action n'était pas venue pour lui : il allait évaluer en spectateur les capacités de ce colosse venu du Nord, voir s'il avait la force, le talent et le caractère nécessaires pour survivre à Luskan et devenir, peut-être, une menace.

Sans quitter des yeux le barbare, l'homme, en silence, sirotait son vin. Il attendait.

* * *

Dès qu'il vit Delly approcher des six hommes installés côte à côte, Wulfgar termina sa bière d'une gorgée hâtive et referma ses énormes mains sur la table devant lui. Il voyait bien ce qu'il allait se passer… comme prévu, un des associés de Rossie Doone tendit la main et saisit au passage l'arrière-train de la serveuse.

Le barbare se précipita, arriva en tempête devant le malotru, à côté de Delly.

— Mais c'est rien ! fit la jeune femme d'un ton désinvolte qui renvoyait Wulfgar à d'autres affaires.

Il la saisit aux épaules, la souleva, la posa par terre derrière

lui. Il se retourna pour foudroyer du regard le coupable, puis Rossie Doone, le véritable responsable…

… Qui, assis, riait encore de la bonne blague. La présence de trois costauds à sa droite et de deux à sa gauche paraissait beaucoup aider à sa tranquillité d'esprit.

— Très drôle, commenta le barbare. Avec ça, tu panses un peu tes blessures, surtout celles infligées à ton orgueil… (Le soldat cessa de rire, jeta un regard mauvais au videur.) Nous n'avons toujours pas réparé la fenêtre. Tiens-tu à ressortir par le même chemin qu'hier ?

L'homme à côté de Rossie broncha, mais celui-ci le retint.

— Pour tout te dire, barbare, je préfère rester, répondit-il. Pour moi, celui qui devrait partir c'est toi.

Wulfgar ne cilla même pas.

— Je te le demande une deuxième fois, et c'est la dernière, de partir de toi-même, reprit-il.

L'homme le plus éloigné du soldat, sur la gauche du videur, se leva, s'étira avec désinvolture.

— J'crois bien qu' je vais aller m'chercher à boire, annonça-t-il posément à son voisin.

Il fit un pas vers Wulfgar comme s'il se dirigeait vers le bar.

Le barbare avait en peu de temps acquis une solide expérience des bagarres d'ivrognes ; il ne se laissa pas abuser : il voyait que l'individu comptait le maintenir, entraver ses mouvements pour que Rossie et les autres lui tombent dessus. Il ne quitta pas le meneur des yeux, attendit. Puis, alors que l'homme passait au plus près, tendant déjà ses mains vers lui, le colosse pivota d'un seul coup et se plaça tout près de son assaillant. Il rejeta sèchement la tête en arrière pour ensuite accorder un coup de boule à l'autre, lui écrasant le nez, l'envoyant en arrière, sonné.

Wulfgar se retourna sans traîner, poing en avant, frappa à la mâchoire Rossie qui se levait et lui fit heurter le mur derrière lui. D'un mouvement à peine moins vif, il saisit alors Rossie, étourdi, par les épaules, le tira d'un coup sec vers la gauche, s'en servant comme d'un bouclier humain contre les deux complices du soldat de ce côté. Ensuite le barbare se retourna encore une fois pour affronter à grands uppercuts les deux derniers qui

l'attaquaient.

Un genou voulut lui atteindre l'entrejambe, mais le barbare réagit à temps : il tourna suffisamment la jambe pour que ce soit la cuisse qui prenne le coup, puis se pencha sous l'articulation pliée de son adversaire, lequel, instinctivement, agrippa Wulfgar aux cheveux et à l'épaule pour garder son équilibre. Mais le videur était tout simplement trop fort : il souleva l'autre par-dessus son épaule, tournant dans le même mouvement pour, une fois de plus, interposer le corps de son agresseur entre deux hommes qui l'attaquaient par-derrière et lui.

La manœuvre coûta à Wulfgar plusieurs coups de poing portés par un autre complice de Rossie, celui à côté du malheureux que le barbare venait de jeter. Le colosse encaissa stoïquement, sans paraître vraiment gêné, puis riposta avec force, repoussant le soldat contre le mur, au corps à corps.

L'homme s'accrochait au videur avec l'énergie du désespoir, et les autres arrivaient par-derrière ! Wulfgar échappa à la poigne de son adversaire d'un rugissement suivi d'un mouvement irrésistible et d'un bon coup de poing. Il s'écarta du mur et des autres voyous, se pencha sans y penser pour échapper à un coup, attrapa une table par un pied.

Il pivota alors, face au groupe de ses ennemis, arrêta d'un coup le mouvement du meuble qui, sous l'inertie, se brisa. Le plus gros morceau alla voler dans la poitrine de l'homme le plus proche du barbare, lequel garda en main un pied de table en bois, une massue dont il sut faire bon usage ! Il frappa d'abord les jambes de celui qui avait reçu le meuble dans le torse, lui fêlant le genou. Il renouvela son coup ; l'homme hurla de douleur, renvoya la table cassée contre Wulfgar qui, guère affecté par le choc, haussa les épaules, se concentrant sur la tâche de viser l'œil de son adversaire avec la pointe brisée du gros bout de bois.

Un quart de tour et un revers bien entier permirent d'en assommer un autre en le cognant sur le côté de la tête ; la massue se fendit, l'assaillant s'effondra comme un sac de farine. Wulfgar, en même temps, sautait par-dessus l'homme à terre : il savait que, face à autant d'adversaires à la fois, sa seule chance résidait dans sa rapidité. Il fonça contre le prochain en ligne, le

transporta sur la moitié de la salle avant de lui faire rencontrer un mur et de couronner ce trajet d'une grêle de coups de poing. L'autre ripostait ; Wulfgar encaissa une bonne dizaine d'impacts, en donna autant. Les siens étaient nettement plus violents. À la fin, l'homme assommé, vaincu, s'affala contre le mur, ou plutôt se serait affalé si le barbare ne l'avait alors saisi et, se retournant vivement, ne l'avait projeté au ras du sol, dans les chevilles de l'homme le plus proche parmi ceux qui venaient sur lui, lequel trébucha en avant, bras tendus vers le videur. Celui-ci, qui n'avait pas achevé son mouvement pivotant, en utilisa l'énergie pour plonger en avant, le poing devant lui, entre ces bras grands ouverts. Entre sa force et l'inertie de l'individu déséquilibré, il sentit son coup infliger de sérieux dégâts au visage de l'autre, lui rejetant sans douceur la tête en arrière.

Cet homme, à son tour, s'effondra.

Wulfgar demeurait debout, face à Rossie et à son dernier allié encore valide, dont le nez dégouttait d'un flot de sang. Un autre encore, l'œil percé, s'efforçait de se tenir à côté de ses amis, mais son genou brisé ne le portait plus. Il tituba de côté jusqu'à un mur qu'il heurta avant de se laisser glisser contre en position assise.

Pour la première fois depuis le début de ce chaos, Rossie et son complice tentèrent un assaut vraiment coordonné : ils s'approchèrent lentement pour sauter tout d'un coup sur Wulfgar dans l'intention de le mettre à terre. Mais, même si ces deux hommes étaient des plus solides, le colosse ne tomba pas, ne trébucha même pas. Il fit face, supporta leur assaut sans perdre son assise, se mit au contraire en mouvement, amenant les deux autres à s'accrocher désespérément à lui. Rossie glissa et le barbare saisit à deux bras son allié qu'il souleva horizontalement devant son visage. L'homme agita les bras pour tenter de frapper le videur à la tête, mais l'angle d'attaque ôtait toute force à ses coups qui ne portèrent pas.

Wulfgar poussa de nouveau un rugissement et mordit méchamment l'autre à l'estomac, puis fonça comme un fou par toute la salle. Il apprécia la distance, disposa sa tête de manière à aligner comme il fallait les puissants muscles de son cou, enfin heurta le mur à toute vitesse. Il rebondit en maintenant son

malheureux adversaire d'un bras coincé sous son aisselle qu'il laissa là le temps que l'homme, pivotant, se retrouve pieds au sol.

Oui, il était plus ou moins debout, adossé contre le mur, et, tout étourdi, regardait le colosse qui reculait de quelques pas… soudain, ses yeux s'écarquillèrent : l'immense barbare poussait une fois de plus un cri de bête, chargeait l'épaule en avant !

L'autre leva les bras, ce qui ne changea pas grand-chose. L'épaule de Wulfgar l'enfonça carrément contre les planches du mur, qui protestèrent avant de craquer. Plus fort encore que le bois brisé, on entendit le grognement et le soupir résignés d'Arumn Gardpeck.

Le videur rebondit encore une fois, mais revint sur sa victime sans traîner, la frappant alternativement de ses deux poings, à gauche, à droite, enfonçant davantage le malheureux dans le mur. Vaincu, ensanglanté, de grandes échardes plantées dans le dos, le nez cassé sans préjudice du reste, l'allié de Rossie leva le bras d'un geste apathique pour signaler qu'il se rendait.

Wulfgar lui porta encore un mauvais crochet du gauche par-dessus son bras levé et lui brisa la mâchoire, le projetant dans l'inconscience. L'autre serait tombé si le mur autour de lui ne l'avait maintenu en place.

Le barbare n'y prit pas garde ; il s'était retourné une dernière fois pour faire face à Rossie, le dernier encore capable de se battre.

Pour les autres, celui avec qui il avait joué des poings contre un mur avançait vaguement à quatre pattes, l'air de ne plus même savoir où il se trouvait ; un autre, le côté de la tête ouvert à la suite du coup de massue improvisée, ne cessait de se relever et de retomber, tandis qu'un troisième, toujours assis contre le mur, dorlotait son œil crevé et son genou cassé. Le quatrième compagnon de Rossie, celui mis à terre d'un seul énorme uppercut, restait allongé sans paraître vouloir reprendre conscience.

— Ramasse tes amis et file, proposa le barbare las au soldat. Ne reviens pas.

En réponse, l'autre, indigné, sortit de sa botte un long couteau.

— Mais moi j'ai envie de jouer..., fit-il méchamment en avançant d'un pas.

— Wulfgar ! cria Delly, derrière le bar.

Le barbare et le soldat se tournèrent ensemble vers la jeune femme qui lançait *Crocs de l'égide* au videur... elle n'avait même pas la force de faire franchir à ce pesant engin la moitié de la distance !

Ce qui n'avait aucune importance, puisque Wulfgar, tendant son bras vers l'objet, l'appela en esprit.

Le marteau guerrier s'évanouit pour réapparaître dans la main de son maître.

— Moi aussi, annonça le barbare à un Rossie ébaubi, terrifié.

Il illustra son propos en faisant décrire derrière lui, d'une seule main, un cercle vertical à *Crocs de l'égide* qui fendit une poutre de la charpente. Arumn poussa un autre grognement sinistre.

Rossie avait perdu tout enthousiasme pour la bagarre ; il jeta un coup d'œil d'animal traqué autour de lui, recula. Il voulait s'échapper, fuir d'une manière ou d'une autre, tout le monde pouvait s'en rendre compte.

C'est alors que la porte extérieure s'ouvrit violemment et que toutes les têtes (celles des personnes conscientes dans la salle) se tournèrent vers le bruit, y compris celles de Rossie et de Wulfgar. Entra le plus grand humain – s'il s'agissait bien d'un humain – que le barbare ait jamais vu. L'homme dépassait le videur d'une bonne tête et avait une carrure bien plus imposante. Il devait peser deux fois les cent cinquante kilos de Wulfgar ! Ce qui le rendait encore plus impressionnant, c'était le côté ferme, bien découplé de sa personne, sans la moindre graisse. On avait là un individu tout en muscles, en nerfs et en os !

Il s'arrêta une fois à l'intérieur de la taverne où tout bruit avait soudain cessé, considéra la salle, tournant de côté et d'autre sa grosse tête. Son regard finit par se poser sur Wulfgar ; il dégagea sans se presser les bras de sous sa cape ramenée devant lui, révélant qu'il tenait d'une main une bonne longueur de chaîne et de l'autre une massue hérissée de pointes.

— Alors, trop fatigué pour moi, Wulfgar le déjà mort ?

demanda Casseur-de-Tronc en postillonnant à chaque mot.

Il termina sur un grognement, puis projeta puissamment le bras de côté, abattant sur la table la plus proche l'extrémité de sa chaîne. Il brisa le plateau en deux, selon une ligne de cassure bien nette. Les trois clients assis là ne s'éloignèrent pas ; ils n'osaient pas bouger le petit doigt.

Le visage du barbare s'éclaira d'un sourire. Il lança *Crocs de l'égide* en l'air, l'arme fit un tour complet, il la rattrapa par le manche.

Arumn Gardpeck gémit. Cette nuit-là allait décidément lui coûter cher !

Rossie Doone et ceux de ses complices qui pouvaient encore se déplacer décampèrent hors de portée, dégageant de leur mieux l'espace entre Wulfgar et Casseur-de-Tronc.

De l'autre côté de la salle, dans l'ombre, Morik le Rogue prit une petite gorgée de vin. Enfin le combat qu'il était venu voir !

— J'attends ta réponse ! reprit la brute en abattant de nouveau sa chaîne qui cette fois s'enroula autour d'un pied posé de biais de la table abattue.

Les maillons au bout de l'arme frappèrent ensuite la jambe d'un des clients assis non loin, puis s'accrochèrent autour du dossier de la chaise du même homme. Dans un rugissement impressionnant, Casseur-de-Tronc tira la chaîne à lui, envoyant les meubles pris voler à travers la salle tandis que le pauvre client se retrouvait sur les fesses.

— Le protocole ici ainsi que mon employeur exigent que je te laisse le choix de t'en aller sans faire d'histoires, répondit sans s'émouvoir le barbare, récitant la leçon que lui avait serinée Arumn.

Casseur-de-Tronc chargea alors tel un gros monstre vociférant, un géant enragé. Sa chaîne balayait l'air devant lui, il brandissait sa massue, prêt à frapper.

Wulfgar savait qu'il aurait pu abattre son agresseur avant qu'il ait fait deux pas, d'un seul coup bien porté de *Crocs de l'égide*, mais il laissa venir l'autre. Le défi lui plaisait. À la grande surprise de l'assistance, il laissa choir son marteau guerrier tandis que Casseur-de-Tronc approchait. Quand la chaîne siffla, prête à lui fendre le crâne, il s'accroupit très vite,

mais en levant verticalement le bras.

Les maillons s'enroulèrent autour ; Wulfgar se releva, tira d'un coup sec qui accéléra encore la charge du monstre, lequel voulut alors frapper de sa massue. Mais il était déjà trop proche, et en pleine course : le barbare se baissa une fois de plus, porta de l'épaule contre les cuisses de Casseur-de-Tronc qui bascula sur le dos du videur.

Et – personne n'aurait cru cela possible – Wulfgar se redressa, Casseur-de-Tronc toujours sur lui. Sous les exclamations stupéfaites de toute l'assemblée, il plia les genoux avant de les raidir brusquement. Bandant ses forces, il souleva le monstre !

Sans laisser le temps à son énorme adversaire de se débattre ou de l'assommer avec sa massue, Wulfgar partit en courant par où Casseur-de-Tronc était venu, et, poussant lui aussi un rugissement prodigieux, le jeta par la porte, en arrachant au passage le chambranle. L'autre s'effondra dehors dans un fatras de bois à brûler. Le bras toujours entouré de la chaîne, Wulfgar, avant de lâcher son levier improvisé, tira d'un coup sec et puissant qui fit tourner Casseur-de-Tronc dans sa pile de débris.

Mais le géant têtu se débattit et finit par s'extraire de son tas de bois. Il se mit debout, hurlant, visage et cou entaillés par une bonne dizaine d'écorchures, la massue en folie.

— Fais demi-tour, va-t'en, avertit Wulfgar.

La barbare tendit la main derrière lui, y fit venir *Crocs de l'égide* d'une pensée.

Casseur-de-Tronc avait peut-être entendu la sommation, il n'en montra en tout cas aucun signe ! Il frappa le sol de sa massue, chargea une fois de plus, en grondant.

Et il mourut. D'un seul coup. Le barbare avait jeté en avant son bras sans prévenir davantage, lancé son puissant marteau guerrier qui tournoya trop vite pour que la massue ait une chance de le dévier ; sa trajectoire irrésistible le mena dans le torse massif de Casseur-de-Tronc.

Le géant tituba d'un pas en arrière, s'affala presque sans bruit, ne bougea plus.

Casseur-de-Tronc était le premier homme tué par Wulfgar depuis qu'il occupait ce poste de videur dans la taverne d'Arumn

Gardpeck, le premier mort au *Coutelas* depuis bien des mois. Tous, Delly, Josi, Rossie Doone et ses sbires, parurent se figer de stupeur. Un silence complet se fit.

Wulfgar, après avoir récupéré *Crocs de l'égide* d'une pensée, retourna tranquillement au bar sans plus faire attention à Rossie Doone. Il plaça son marteau guerrier sur le bar à côté d'Arumn, lui indiquant d'un geste de le ranger derrière le comptoir, puis remarqua avec désinvolture :

— Il faudra penser à faire réparer cette porte sans traîner, Arumn, sinon tu risques de te faire voler tes bouteilles.

Ensuite, comme si de rien n'était, il traversa la salle. Il ne paraissait pas se rendre compte qu'un silence complet le suivait pas à pas, celui d'une foule bouche bée.

Arumn Gardpeck secoua la tête, souleva *Crocs de l'égide*, arrêta son mouvement quand une sombre silhouette se plaça face à lui.

— Un superbe guerrier que tu as là, maître Gardpeck, nota l'homme. (Le tenancier reconnut la voix, il sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque.) Rue Demi-Lune ne peut que se réjouir de la disparition d'une brute comme Casseur-de-Tronc, poursuivit Morik. Ce n'est pas moi qui le pleurerai.

— Je cherche jamais noise à personne, déclara Arumn. Ni à Casseur ni à toi.

— Aucun problème, lui assura Morik tandis que Wulfgar, remarquant son patron en grande conversation, venait près de cet étrange client.

Josi Petitemares et Delly s'approchèrent aussi, mais à distance respectueuse du redoutable Rogue.

— Beau combat, Wulfgar, fils de Beornegar ! salua Morik.

Il fit glisser sur le bar un verre plein vers le barbare, qui y jeta un coup d'œil avant de considérer son donateur avec méfiance. Comment l'homme pouvait-il connaître le nom de son père qu'il n'avait pas évoqué une seule fois au cours de son séjour à Luskan, par volonté de laisser ses souvenirs le plus loin possible derrière lui ?

Delly se glissa entre les deux hommes, commanda à Arumn deux verres pour des clients ; tandis que Morik et Wulfgar se regardaient en chiens de faïence, elle échangea discrètement

celui devant Wulfgar avec un de ceux sur son plateau. Ensuite elle s'écarta pour se placer derrière le barbare. Elle préférait se retrancher derrière sa forme protectrice !

— Aucun problème, répéta Morik à Arumn.

Il se tapota le front en guise de salut puis quitta *Le Coutelas*.

Wulfgar le suivit des yeux, intrigué. L'homme marchait en guerrier. Le barbare revint ensuite à ses affaires, prenant toutefois le temps de vider son verre.

— Morik le Rogue…, signala inutilement Josi Petitemares à Arumn et Delly.

Il se mit en face du tenancier. Arumn et lui remarquèrent alors que Delly avait en main le verre offert par Morik au videur.

— Je parie qu'il y a de quoi tuer un minotaure de bonne taille là-dedans ! commenta-t-elle en vidant le récipient dans une bassine.

Malgré les assurances du Rogue, Arumn Gardpeck pensait qu'elle avait sans doute raison. Wulfgar avait fait atteindre des sommets inégalables à sa réputation cette nuit, d'abord en rabattant leur caquet à Rossie Doone et sa bande (ils ne viendraient plus lui chercher querelle), ensuite en abattant – avec quelle facilité ! – la plus redoutable brute que rue Demi-Lune avait connue depuis des années.

Mais les deux hommes et la femme pensifs près du bar savaient qu'un grand danger accompagnait toujours une renommée de cette envergure ! Avoir attiré l'attention de Morik le Rogue revenait à se retrouver dans la visée de ses armes mortelles. Le bandit tiendrait peut-être parole pour un temps, laisserait les choses suivre leur cours, mais finalement la légende attachée à Wulfgar ne pourrait que le gêner et peut-être, à terme, menacer sa position.

Le barbare n'avait pas l'air de penser le moins du monde à cet aspect de la situation. Il termina son travail ce soir-là sans presque dire un mot, ne serait-ce qu'à Rossie Doone et ses amis qui décidèrent finalement de rester sans plus semer le trouble, surtout parce que plus d'un dans leur petite troupe avait besoin d'un bon verre pour apaiser sa douleur. Ensuite, suivant ce qui devenait une habitude chez lui, il s'empara de deux bouteilles de tord-boyaux, attrapa Delly par le bras et alla passer la moitié de

la nuit avec elle.

Quand cette moitié de nuit fut passée, il se rendit sur les quais, la bouteille survivante en main, regarda le soleil levant reflété sur les eaux.

Il savourait le présent, se moquait de l'avenir, oubliait le passé.

18
De diablotins et de prêtres, et d'une quête

— Votre nom et votre réputation vous ont précédés, expliqua le capitaine Vaines à Drizzt en le menant, avec ses compagnons, vers la passerelle.

Devant eux s'élevaient les bâtiments de la Porte de Baldur, la grande cité portuaire à mi-chemin d'Eauprofonde et de Portcalim. Il y avait beaucoup de constructions sur ces grandes étendues destinées aux entrepôts, lesquels allaient de hangars de plain-pied à de hautes constructions munies de postes de guet et de meurtrières ; l'ensemble de ces édifices donnait à toute la zone un aspect déséquilibré, comme déchiqueté.

— Mon homme d'équipage n'a pas eu de mal à vous réserver à tous un passage par le fleuve, poursuivit Vaines.

— Des gens bien fufutes pour prendre un drow avec eux ! railla Bruenor.

— Davantage que s'ils prenaient un nain, répliqua Drizzt du tac au tac.

— Ce sont justement des nains, capitaine et équipage, précisa Vaines. (Ce qui provoqua un grognement chez Drizzt, un gloussement chez Bruenor.) Capitaine Bumpo Frappefoudre et son frère Donat, avec leurs deux cousins au troisième degré du côté de leur mère.

— Vous avez l'air de bien les connaître, nota Catti-Brie.

— Quand on rencontre Bumpo, on voit aussi son équipage, et ces quatre-là, en vérité, on ne les oublie pas… Comme j'ai dit, on n'a eu aucun mal à vous faire embarquer à bord de ce bateau,

parce que les nains connaissent fort bien l'histoire de Bruenor Marteaudeguerre et de la reconquête de Castelmithral, ainsi que celle de ses compagnons… dont un elfe noir.

— J'parie qu' tu te serais jamais imaginé en héros d'un tas de p'tits nains ! s'exclama Bruenor à l'adresse de Drizzt.

— Je n'aurais jamais imaginé apprécier cet honneur, répondit le rôdeur.

Le petit groupe était arrivé au bastingage du navire ; le capitaine s'écarta, désigna la passerelle aux amis.

— Bonne chance ! Puissiez-vous au retour regagner sans encombre votre foyer. Si je suis à quai, ou même dans les parages, lors de votre passage à la Porte de Baldur, peut-être pourrons-nous de nouveau embarquer ensemble…

— Pourquoi pas ? répondit Régis par politesse.

Mais, tout comme ses compagnons, il savait que s'ils trouvaient finalement Cadderly et se débarrassaient de l'Éclat de cristal, ils comptaient demander à ce prêtre aux grands pouvoirs de les transporter magiquement à Luskan. Il leur restait encore deux semaines de voyage – en allant vite –, et leur ami pouvait les ramener dans la ville côtière en quelques minutes ! C'était ce qu'avaient indiqué Drizzt et Catti-Brie, qui avaient vécu l'expérience. Ensuite ils s'occuperaient d'une tâche importante : retrouver Wulfgar.

Ils entrèrent à la Porte de Baldur sans incident. Drizzt sentit beaucoup de regards se poser sur lui, mais ils ne contenaient aucune menace, seulement une grande curiosité. L'elfe noir ne put s'empêcher de comparer ce passage dans la ville avec le précédent, quand il avait cherché à rejoindre Régis emmené de force à Portcalim par Artémis Entreri. Alors accompagné de Wulfgar, il avait dû traverser la cité sous un masque magique qui l'avait fait apparaître sous les traits d'un elfe de la surface.

— Ça ressemble pas à la dernière fois où tu es venu…, supposa Catti-Brie en remarquant le regard de son compagnon.

On lui avait raconté plusieurs fois cette partie des aventures de son ami.

— J'ai toujours souhaité pouvoir marcher à visage découvert dans les villes de la côte des Épées, précisa Drizzt. On dirait que notre travail avec le capitaine Deudermont m'a finalement

accordé ce privilège… Ma réputation me libère d'une partie des préjugés liés à mon espèce.

— Et tu es content ?

La jeune femme, avec sa finesse de perception, avait bien remarqué le fugitif éclat de douleur qui avait traversé le regard du drow à ce rappel.

— Je n'en sais rien, avoua celui-ci. Cela me plaît, c'est vrai, de pouvoir désormais me montrer un peu partout sans ennuis…

— … Mais ça te fait de la peine de te dire que ce droit, tu as dû le *gagner*, compléta très justement Catti-Brie. Moi, une humaine, tu sais que j'en ai pas eu besoin. Bruenor, Régis, nain et halfelin, n'ont rien eu à prouver nulle part, tu le sais aussi.

— Je ne vous reproche rien ! Mais tu vois ces regards ?

Il parcourut des yeux la foule des passants dans les rues de la Porte de Baldur : presque tous se tournaient pour considérer avec curiosité l'elfe noir, certains avec admiration, d'autres avec incrédulité.

— Oui… Même quand tu peux te montrer librement, t'es pas vraiment libre !

Catti-Brie hocha la tête d'un air entendu. Drizzt vit qu'elle l'avait compris. S'il avait uniquement le choix entre la haine raciale ou la curiosité sans fard, tout aussi stupide, de l'individu moyen, la seconde possibilité semblait sans conteste meilleure ! Mais les deux n'en constituaient pas moins une forme d'emprisonnement, de négation de sa personne le réduisant à ce qu'on croyait savoir des elfes noirs, l'espèce dont il faisait partie.

— C'est jamais qu' des crétins ! intervint brutalement Bruenor.

— Ceux qui te connaissent savent qui tu es, ajouta Régis.

Drizzt accepta ces remarques d'un sourire. Cela faisait bien longtemps qu'il avait renoncé à la notion irréaliste de pouvoir se fondre parmi les habitants de la surface (la renommée hélas souvent méritée de tricheurs et de malfaisants qu'on prêtait à ses congénères l'en empêcherait toujours), et avait à la place appris à estimer à sa juste valeur la présence de ses plus proches amis, ceux qui avaient appris à voir l'être sensible sous les apparences. Il se trouvait à présent en compagnie de trois des personnes les plus chères à ses yeux, pouvait marcher sans se

cacher avec elles, embarquer sans problème sur un bateau, n'avait pas à affronter d'autres problèmes que ceux liés à l'artefact qu'ils transportaient. Après tout, tel avait été l'objet de ses désirs depuis l'époque où il avait rencontré Catti-Brie, Bruenor et Régis… Avec eux à ses côtés, comment les regards posés sur lui, de curiosité ou même de haine, pouvaient-ils vraiment le toucher ?

Le sourire qui fleurissait à présent sur ses lèvres était sincère. Avec Wulfgar près de lui, le monde aurait, à cet instant, été un endroit idéal pour Drizzt, puisqu'il avait trouvé le trésor royal qui l'attendait à la fin de son dur périple !

* * *

Rai-guy se frotta les mains en voyant apparaître la petite créature au milieu du cercle magique qu'il avait dessiné. Il ne connaissait guère Gromph Baenre que de réputation ; en dépit des assurances de Jarlaxle sur la compétence de l'Archimage en ce domaine, le simple fait que Gromph soit drow et membre de la Première Maison de Menzoberranzan ne laissait pas de tracasser sérieusement le prêtre-sorcier. Le nom que lui avait donné ce Baenre était, en principe, celui d'un démon mineur, facile à contrôler, mais Rai-guy n'avait disposé d'aucune certitude avant de le voir apparaître devant lui.

Il aurait suffi à Gromph d'un brin de malhonnêteté pour lui donner accès à un être des plus puissants – Démogorgon lui-même, pourquoi pas ? –, contre qui la protection d'un cercle improvisé dessiné dans les égouts de Portcalim n'aurait rien apporté !

Le prêtre-sorcier se détendit donc un peu en voyant la créature prendre forme, une forme de diablotin, comme promis par Gromph. Un praticien aussi puissant que Rai-guy n'aurait aucun mal à rester maître d'une telle créature, même sans cercle magique !

— Qui donc appelle mon nom ? demanda le diablotin dans la langue gutturale des Abysses. (Il semblait qu'on le dérangeait, et aussi, ne manquèrent pas de remarquer Rai-guy et Jarlaxle, qu'on l'inquiétait. Le fait que ses invocateurs se révèlent des

elfes noirs n'eut pas l'air de le rassurer.) Vous ne devriez pas embêter Druzil ! Oh non, parce qu'il sert un puissant maître…, poursuivit le petit démon avec une parfaite maîtrise du langage drow.

— Silence ! ordonna Rai-guy.

Le diablotin dut obéir. Le prêtre-sorcier regarda Jarlaxle.

— Pourquoi t'insurges-tu ? demanda celui-ci à la créature. Ceux de ton espèce ne souhaitent-ils pas avoir accès à ce monde ? (Druzil pencha la tête, étrécit les yeux. Il semblait à la fois pensif et apeuré.) Ah, je comprends ! Dernièrement ce ne sont pas des amis mais des ennemis qui t'ont fait venir sur ce plan… Cadderly, de Carradoon, à ce qu'on m'a dit. (Druzil découvrit ses petits crocs à ce nom, poussa un sifflement venimeux qui fit sourire les deux elfes noirs. Gromph Baenre, apparemment, les avait orientés sur l'être qu'il fallait.) Nous souhaitons faire souffrir Cadderly. Que dirait Druzil de nous aider ?

— Que puis-je faire ? demanda le diablotin, déjà impatient.

— Nous devons tout savoir sur cet humain. Son apparence, sa posture, son histoire, l'endroit où il demeure aujourd'hui. On nous a dit que Druzil, parmi tous les habitants des Abysses, était celui le mieux informé sur l'homme…

— Celui qui le hait le plus ! compléta le diablotin. (Il semblait fort sincère. Mais soudain il parut se reprendre, jeta un regard soupçonneux aux deux drows.) Si je vous dis tout, vous me renverrez ensuite, supposa-t-il.

Jarlaxle jeta un coup d'œil à Rai-guy ; ils avaient prévu une remarque de ce genre. Le prêtre-sorcier se dirigea vers un mur de la petite pièce où avait eu lieu l'invocation et, tirant un paravent, révéla un petit récipient bouillonnant.

— Je n'ai pas de familier, indiqua-t-il, un diablotin me serait bien utile.

Les yeux anthracite de Druzil s'enflammèrent comme, justement, du charbon.

— Ainsi nous pourrons tourmenter ensemble Cadderly et beaucoup d'autres humains ! supposa-t-il.

— Druzil est-il d'accord ? demanda Jarlaxle.

— Druzil a-t-il le moindre choix ? retourna le diablotin,

sarcastique.

— Quant à servir Rai-guy, oui. (La créature ne cacha pas sa surprise, Rai-guy guère.) Quant à révéler ce que tu sais de Cadderly, non. C'est trop important, et nous n'hésiterons pas à te tourmenter pendant un siècle si nécessaire !

— Cadderly serait mort bien avant, nota Druzil sans s'émouvoir.

— Le simple plaisir de te voir hurler de douleur me suffirait, répliqua Jarlaxle du tac au tac.

Le diablotin en savait suffisamment sur les elfes noirs pour ne pas prendre une telle déclaration à la légère.

— Druzil a bien envie que Cadderly souffre ! reconnut-il, une lueur avide dans ses yeux noirs.

— Dis-nous, alors, le pressa Jarlaxle. Tout.

Plus tard, tandis que Druzil et Rai-guy travaillaient ensemble sur les sorts qui les lieraient, feraient d'eux maître et familier, le mercenaire médita seul dans la pièce qu'il s'était réservée sous les sous-sols de la maison Basadoni. Le diablotin, de fait, lui avait appris beaucoup de choses, et lui avait notamment fait comprendre qu'il n'avait aucune intention de faire approcher sa troupe de mercenaires de ce prêtre dénommé Cadderly Bonaduce ! (Ceci au grand dam de Druzil.) Le fondateur de l'Envol de l'Esprit, avec une maîtrise de la magie bien supérieure, de toute évidence, à celle dont disposaient Rai-guy et Kimmuriel, risquait de se révéler un ennemi trop puissant. Pire encore, l'homme semblait avoir entrepris de rassembler d'autres prêtres en un nouvel ordre. De jeunes acolytes pleins de feu, fiables, d'enthousiastes idéalistes le rejoignaient.

— Ce qu'on peut imaginer de pire, annonça Jarlaxle à Entreri qui pénétrait dans la pièce. Les idéalistes, précisa-t-il à l'homme perplexe. Je hais les idéalistes par-dessus tout !

— Des abrutis aveugles, approuva l'assassin.

— Des fanatiques imprévisibles ! Ils se moquent du danger, ne craignent rien tant qu'ils croient leur chemin en accord avec le dogme attaché à leur principe divin personnel…

— Le chef de cette guilde-là serait un idéaliste ? s'étonna Entreri qui confondait tout.

Il croyait que Jarlaxle lui avait demandé de venir pour

discuter de sa prochaine réunion avec les autres organisations criminelles de Portcalim. Il s'agissait d'éviter le déclenchement d'une guerre des gangs.

— Non, pas du tout, je pensais à autre chose, fit le mercenaire avec un geste désinvolte, quelque chose à propos de mes affaires à Menzoberranzan, pas ici. Ne t'inquiète pas pour cela, tu as bien d'autres chats à fouetter !

Jarlaxle aussi cessa de s'en préoccuper pour l'heure, décida de se concentrer sur des problèmes plus immédiats. Ce que lui avait appris Druzil de Cadderly l'avait déconcerté, car il n'aurait jamais pensé qu'un simple humain puisse se révéler un tel obstacle ! Il s'en tiendrait à sa décision de garder ses sbires à l'écart du prêtre, mais n'en croyait pas pour autant ses plans compromis, car, il le savait, Drizzt et ses amis se trouvaient encore loin de ce lieu de grand savoir connu sous le nom d'Envol de l'Esprit.

Le mercenaire comptait bien ne pas les laisser y arriver.

* * *

— Quel grand plaisir d'vous rencontrer ! Oh oui, Bruenor, sire, et grandes salutations aux vôtres…

C'était bien la dixième fois que Bumpo Frappefoudre, un nain encore plus petit que d'autres, tout rondelet, pourvu d'une barbe d'un roux éclatant et d'un énorme nez aplati qu'on aurait cru plaqué sur le côté de son visage rubicond, faisait cette déclaration émue depuis que *Racle le Fond* avait quitté la Porte de Baldur. Le bateau nain, qui mesurait un peu plus de cinq mètres, avait un fond plat, un faible tirant d'eau, deux paires de rames (dont, en temps normal, une seule en service), une grande gaffe pour se diriger et se dégager en cas d'échouage. Bumpo, avec son frère Donat tout aussi replet et bavard, se mettait en quatre pour complaire au huitième roi de Castelmithral, lequel avait paru sincèrement étonné de la proportion légendaire qu'avait désormais son nom parmi ses congénères.

L'étonnement se muait à présent en contrariété sous le déluge de compliments, serments d'allégeance éternelle et

autres déclarations baveuses de bons sentiments dont l'accablaient Bumpo, Donat, et leurs deux cousins préposés aux rames, Yipper et Quipper Broiepoisson.

À l'écart des nains, Drizzt et Catti-Brie souriaient. Le rôdeur regardait tour à tour Catti-Brie (comme il aimait la contempler à son insu !) et les petits hommes agités. Ensuite il s'intéressa à Régis, qui, étendu sur le ventre à la proue, tête pendante à la pointe du bateau, dessinait de la main des figures éphémères dans l'eau, puis il considéra derrière eux les bâtiments rapetissant de la Porte de Baldur.

Il pensait encore à sa traversée de la ville, la plus détendue en fait qu'il ait jamais connue (y compris les fois où il avait porté un masque magique). Il méritait qu'on le laisse en paix, oui. Comme tous ses compagnons ! Lorsque cette mission serait menée à bien, qu'ils auraient remis l'Éclat de cristal entre les mains compétentes de Cadderly, récupéré Wulfgar qu'ils auraient aidé à retrouver son chemin dans l'obscurité actuelle de son esprit, peut-être alors pourraient-ils de nouveau tous voyager par le vaste monde, sans autre but que d'aller voir au-delà de l'horizon, sans autre souci que de supporter les courbettes de nains admiratifs…

Drizzt eut un sourire sincère, plein d'espoir pour Wulfgar et pour eux tous. Il n'aurait jamais pu rêver d'une vie aussi paisible quand, il y avait bien des décennies, il avait quitté Menzoberranzan !

Son père, Zaknafein, lui revint alors à l'esprit. Il avait embrassé la mort pour lui laisser cette chance et, en ce moment même, devait le regarder depuis un autre plan d'existence, un endroit digne de ses grands mérites.

Le regarder et sourire lui aussi…

Quatrième partie

Royaumes

Qu'il s'agisse d'un palais royal, de la place forte d'un guerrier, de la tour d'un sorcier, du camp de nomades barbares, d'une ferme aux champs bordés de haies ou de murets, voire d'une pièce exiguë, banale, à l'étage d'une auberge décrépite, nous consacrons tous beaucoup d'énergie à nous tailler nos petits royaumes ! Du plus imposant château à la plus modeste alcôve, depuis l'arrogance de la noblesse jusqu'aux humbles désirs du moindre paysan, il existe une aspiration commune à la majorité d'entre nous, celle de posséder un logis, ou du moins d'en avoir la jouissance. Nous cherchons notre petit coin de royaume, nous avons besoin en ce monde qui souvent nous dépasse – nous submerge – d'un endroit à soi où se sentir le maître. Ce qui nous entoure est souvent si énorme, si incontrôlable !

Ainsi nous posons notre empreinte, délimitons, verrouillons, protégeons férocement notre espace, que ce soit par l'épée ou par la fourche.

Nous espérons trouver en ce lieu la fin du chemin que nous avons choisi de suivre, la récompense heureuse et sûre de toute une vie d'épreuves. Mais cela ne se passe pas ainsi : la paix n'est pas un lieu, même limité de haies ou de hauts murs ! Le plus grand roi muni d'une formidable armée dans une forteresse invulnérable n'a pas toujours la paix de l'esprit. Loin de là en fait, car l'ironie des choses veut que l'acquisition même de grandes richesses matérielles rende vain l'espoir de véritable sérénité… Au-delà de la sécurité matérielle existe une forme d'inquiétude à laquelle ni le roi ni le paysan ne peuvent échapper ; le plus grand roi, le plus humble mendiant connaissent parfois la colère indicible que nous pouvons tous ressentir ! *Indicible*, non qu'il s'agisse d'une fureur trop intense pour qu'on puisse la mettre en mots, mais plutôt d'un mal-être irritant trop prégnant et insaisissable pour qu'on sache le décrire. Voilà l'origine cachée d'éclats absurdes contre amis et

famille, la source de ce qu'on appelle l'*humeur*. Et, pour s'en libérer, il est inutile de chercher à se rendre ailleurs qu'en son esprit, au plus profond de son âme.

Bruenor s'est taillé un royaume à Castelmithral, mais n'y a pas trouvé la paix. Il a préféré retourner au Valbise, un lieu qui pour lui était le foyer, non à cause des richesses qu'il pouvait y trouver, ni parce qu'il s'agissait du berceau de ses ancêtres, mais parce que c'est là, dans ces terres boréales glacées, qu'il a le mieux approché la paix intérieure. Là, il a trouvé des amis, dont je m'honore de faire partie, et, même s'il refuse de l'admettre (je ne suis même pas sûr qu'il s'en rende compte), son retour au val a découlé en fait de son désir de revenir en ce lieu et ce temps chers à son cœur où nous restions tous auprès de lui, Régis, Catti-Brie, moi… Wulfgar, aussi. Bruenor s'est rendu au Valbise en quête de ses souvenirs.

Je pense qu'à présent Wulfgar a dû trouver un lieu au bout du chemin qu'il s'est choisi, un refuge, une taverne à Luskan ou à Eauprofonde, une grange qu'il occupe dans un village de fermiers, voire une caverne sur l'Épine dorsale du Monde, qu'importe ! Mais ce dont Wulfgar ne dispose pas, en ce moment, c'est une notion claire de l'endroit où ses émotions le portent, du refuge où il peut échapper à ses tourments. S'il peut prendre conscience de cet endroit, s'il peut dépasser le tumulte de sa mémoire torturée, alors je pense que lui aussi portera ses pas vers le Valbise, en quête du foyer auquel aspire son âme.

J'en ai vu beaucoup, à Menzoberranzan, de ces dérisoires royaumes que nous chérissons si stupidement ! Maisons bien défendues, puissantes, barricadées contre l'ennemi dans une vaine tentative de se mettre à l'abri. Et quand j'ai quitté ma ville natale pour la férocité de la nature en Outreterre, j'ai moi aussi cherché à creuser ma niche. J'ai passé bien du temps au fond d'une grotte, avec pour seule vraie compagne Guenhwyvar, partageant mon bout de rocher avec des créatures semblables à des champignons que je comprenais à peine et qui ne me connaissaient pas mieux. Je me suis aventuré à Blingdenpierre, la cité des gnomes des profondeurs. J'aurais peut-être pu en faire mon foyer si ma présence en ce lieu aussi proche de Menzoberranzan n'avait mis en danger ses habitants !

C’est ainsi que je suis venu à la surface, que j’ai pu vivre en paix avec Montolio DeBrouchee, dans cette fabuleuse forêt de montagne où pour la première fois j’ai vraiment su ce qu’était la sérénité. Et pourtant j’ai fini par comprendre que mon foyer ne se trouvait pas là non plus, puisqu’à la mort de Montolio, à ma grande surprise, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas y rester.

Finalement, j’ai abouti en cet endroit tant désiré : en moi, non dans le monde autour de moi. Il a fallu pour cela que j’arrive au Valbise, que je rencontre Catti-Brie, Régis, Bruenor. C’est là, et là seulement, que j’ai pu me défaire de cette colère indicible en moi, que j’ai joui d’une paix intérieure durable.

… Une paix qui désormais m’accompagne partout, avec ou sans mes compagnons. Mon royaume est un domaine du cœur, de l’âme, défendu par la sûreté qu’apportent l’amitié, l’affection sincères, la chaleur des bons souvenirs. Cela vaut mieux que tout royaume attaché à une terre, se révèle plus solide que la plus solide muraille, et, surtout, je l’emporte avec moi !

Je ne puis qu’espérer, que prier pour que Wulfgar finisse par quitter l’obscurité qui le possède, pour qu’il parvienne lui aussi en ce lieu de sérénité intérieure.

Drizzt Do’Urden

19
À propos de Wulfgar

Delly resserra sa pauvre cape autour d'elle, davantage pour tâcher de dissimuler ses formes féminines que pour couper un quelconque vent froid. Elle avançait d'un pas vif le long des rues, s'efforçait de ne pas perdre de vue la silhouette discrète qui, devant elle, suivait une trajectoire erratique. Un client du *Coutelas* lui avait assuré que cet homme était bien Morik le Rogue, sans nul doute lancé dans une de ses missions d'espionnage.

Elle tourna dans une venelle ; il était là, debout devant elle, l'attendait dague en main.

Delly s'arrêta net, leva la main, désespérée, en un geste de supplication.

— Pitié, monsieur Morik ! cria-t-elle. Je voulais juste vous parler…

— Morik ? répéta l'homme qui rabattit sa capuche en arrière, révélant un visage à peau noire, bien trop noire pour celui de l'homme que cherchait la serveuse.

— Oh, je vous demande bien pardon, mon bon monsieur…, balbutia-t-elle en reculant. Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre !

L'homme voulut répondre, mais Delly l'entendit à peine ; elle avait déjà tourné les talons, était repartie au pas de course vers *Le Coutelas*.

Une fois à bonne distance, elle se calma un peu, ralentit suffisamment pour réfléchir à la situation. Depuis le combat entre Wulfgar et Casseur-de-Tronc, elle, avec de nombreux

clients, avait vu Morik le Rogue dissimulé dans chaque ombre, l'avait entendu gronder dans tous les coins. Ou bien était-ce la crainte qui les avait poussés à voir ce redoutable personnage-là où il n'avait rien à faire ? Delly, agacée par cette idée dont elle devait bien reconnaître la vérité probable, poussa un gros soupir, laissant s'écarter sans y penser les pans de sa cape.

— Tu mets la marchandise en valeur, Delly Curtie ? demanda-t-on juste à côté d'elle.

Les yeux de la fille s'écarquillèrent tandis qu'elle se retournait et apercevait la sombre silhouette adossée au mur, associée à une voix inimitable ! Elle sentit sa gorge se serrer ; elle avait voulu trouver Morik, mais, à présent que c'était *lui* qui la rencontrait où il le voulait, elle maudissait sa folle stupidité ! Elle jeta un coup d'œil vers *Le Coutelas*, plus loin dans la rue, et se demanda si elle avait une chance d'y parvenir avant qu'une lame lui traverse le dos.

— Tu as posé des questions sur moi, tu m'as cherché, énonça l'homme d'un ton désinvolte.

— Mais pas du tout, je…

— J'étais de ceux que tu as interrogés, l'interrompit sèchement Morik. (Sa voix changea complètement de timbre et d'accent :) Alors dites-moi, jolie mam'zelle, pourquoi qu'vous cherchez ce sale petit j'teur de couteau ?

Delly broncha. Elle se rappelait fort bien cette vieille femme qui, plus tôt, avait prononcé ces mêmes paroles avec la même voix ! Et, à supposer qu'elle n'ait reconnu ni les unes ni l'autre, elle n'aurait pas rêvé mettre en doute la démonstration de l'homme que tout Luskan connaissait comme maître du déguisement… Il lui était arrivé en plusieurs occasions, un ou deux ans auparavant, de rencontrer Morik pour des relations intimes. Chaque fois, il s'était présenté à elle sous une apparence différente, de visage mais aussi de comportement, de postures, avec des démarches diverses, des manières de parler distinctes… jusqu'à ses manières de faire l'amour qui avaient varié. Depuis des années, des rumeurs circulaient dans Luskan prétendant que le nom de *Morik* renvoyait à plusieurs personnes. Delly pensait jusqu'alors l'affirmation sans fondement… finalement elle n'aurait pas été si surprise de la

voir avérée !

— Voilà, tu m'as trouvé, annonça le Rogue d'un ton ferme.

Delly se tut, elle ne savait pas trop comment présenter les choses. Mais, voyant que l'homme devant elle, visiblement, s'impatientait, elle finit par balbutier :

— Je voulais vous demander de laisser Wulfgar tranquille. Casseur-de-Tronc a bien cherché ce qui lui est arrivé, et Wulfgar l'aurait pas embêté si l'autre était pas venu le chercher !

— Qu'est-ce que j'aurais donc à faire de Casseur-de-Tronc ? retourna Morik d'un ton donnant à penser qu'il avait à peine accordé une pensée à la question. C'était une brute des plus agaçantes. Son absence me paraît une bonne chose pour rue Demi-Lune…

— Bon, alors vous comptez pas le venger, supposa logiquement Delly. Mais on dit comme ça que vous aimez pas tellement Wulfgar et que vous voudriez prouver…

— Je n'ai rien à prouver, rappela Morik.

— Alors, pour Wulfgar ?

L'homme haussa les épaules sans s'engager.

— Tu parles comme si tu avais beaucoup d'affection pour lui, Delly Curtie, commenta-t-il simplement.

La fille rougit très fort.

— Je parle aussi pour Arumn Gardpeck ! protesta-t-elle. Wulfgar est bon pour les affaires au *Coutelas*, et, pour ce qu'on en sait, il a pas fait d'histoires hors de l'établissement…

— Eh oui, on dirait que tu l'aimes, ma jolie, et pas qu'un peu ! fit Morik dans un rire. Moi qui croyais que Delly Curtie donnait son bécot à chacun sans faire de jaloux… (La pauvre fille rougit de plus belle.) Bien sûr, si c'est de l'amour que tu éprouves pour lui, je serai dans l'obligation, au nom de tous tes soupirants délaissés, de le voir mort. Je considérerais cela comme mon devoir envers mes concitoyens de Luskan, tu comprends bien : les trésors de ta personne ne sauraient profiter à un seul homme !

— Je ne suis pas amoureuse de lui, assura Delly, mais je vous demande, en mon nom et en celui d'Arumn, de pas le tuer.

— Pas amoureuse de lui ? insista Morik d'un ton salace. (Elle secoua la tête.) Prouve-le, conclut l'homme en tendant la main

pour dégrafer le col de la robe de Delly.

La serveuse hésita un instant. Puis elle hocha la tête en signe d'acceptation, uniquement pour Wulfgar ; elle n'avait aucune envie de se donner à l'autre !

Plus tard, seul dans la chambre qu'il louait, Morik le Rogue lui aussi réfléchit. Delly était partie, sans doute vers le lit de Wulfgar. L'homme tira une bonne bouffée de sa pipe, savoura l'arôme étourdissant de l'herbe à fumer – un mélange exotique et puissant !

Il réfléchit, oui, à la bonne fortune qu'il venait d'avoir, car il n'avait plus bénéficié des charmes de Delly Curtie depuis plus d'un an et en avait oublié la délicieuse saveur.

… Surtout quand lesdits charmes étaient gratuits. Ce qui avait été sans conteste le cas cette fois-ci, puisque Morik le Rogue, s'il avait effectivement surveillé Wulfgar, n'avait eu aucune intention de le tuer ! Le sort de Casseur-de-Tronc avait suffi à lui démontrer les périls d'une telle entreprise.

Il prévoyait, en revanche, d'avoir une longue conversation avec Arumn Gardpeck, et cette *entrevue* avec Delly lui avait merveilleusement préparé le terrain. Il n'avait aucun besoin de tuer le barbare, certes, du moins tant que le tenancier gardait son employé en ses murs…

* * *

Delly, tout agitée après sa rencontre avec Morik, tripotait l'étoffe de sa robe et de sa cape en suivant le couloir à l'étage de l'auberge du Rogue. Elle tourna un coin et eut la grande surprise de voir la rue devant elle – juste devant ! Elle n'eut pas le temps de penser à s'arrêter qu'elle se trouvait déjà dehors. Puis elle eut une espèce d'étourdissement.

Quand elle eut fini de reprendre ses esprits, elle regarda derrière elle, vit la voie sous la lune, et, plus loin, la taverne où elle avait laissé Morik. Elle ne comprenait pas. N'était-elle pas, une minute plus tôt, encore à l'intérieur, et à l'étage qui plus est ? Delly haussa les épaules ; il lui arrivait souvent de ne pas comprendre ce qu'il se passait autour d'elle ! Elle secoua la tête, décida que Morik le Rogue lui avait vraiment mis les idées à

l'envers et retourna au *Coutelas*.

De l'autre côté de la porte dimensionnelle qui avait fait sortir aussi rapidement Delly de l'auberge, Kimmuriel Oblodra faillit éclater de rire au spectacle de la déconfiture de la fille. Content de s'être servi d'un *piwafwi* pour se camoufler, car Jarlaxle avait bien insisté sur le fait qu'il ne devait laisser absolument aucune trace de son passage à Luskan – le meurtre d'humains devait entrer dans la catégorie des *traces* –, le drow tourna à son tour dans le couloir et calcula son prochain saut spatial.

Il fit une grimace ; l'opération s'annonçait délicate. Rai-guy et lui avaient, à eux deux, soigneusement espionné Morik le Rogue. Kimmuriel savait en conséquence l'individu dangereux, pour un humain. Il mit en place sa barrière cinétique, se concentra soigneusement dessus, puis établit le passage dimensionnel entre le couloir et la chambre de Morik.

Il était là, sur son lit, baigné dans la lueur chaude de sa pipe et des braises de l'âtre, de l'autre côté de la pièce. Morik se redressa tout de suite ; de toute évidence, il avait senti que quelque chose n'allait pas. Kimmuriel passa la porte psionique en restant bien concentré sur sa barrière cinétique. S'il laissait la désorientation due au passage magique le distraire, il serait sans doute mort avant d'avoir la chance de reprendre ses esprits !

Le drow, de fait, sentit que l'autre l'attaquait avec férocité, d'un coup de dague dans le ventre ! Mais la barrière cinétique absorba le choc. Kimmuriel reprit conscience de son environnement, encaissa encore deux impacts, repoussa l'homme et se porta de côté pour finalement faire face à Morik en riant de bon cœur.

— Tu ne peux – me blesser, fit-il d'une voix un peu heurtée car il ne parlait pas si bien la langue commune, même avec la magie que lui avait dispensée Rai-guy. (Les yeux de l'homme s'écarquillèrent quand il identifia l'espèce de l'intrus. Voilà qu'un drow avait fait irruption dans sa chambre ! Il jeta un coup d'œil autour de lui comme pour repérer une issue.) Je suis venu parler, Morik, expliqua Kimmuriel. (Il ne voulait pas devoir chasser l'individu un peu partout dans Luskan !) Je ne veux aucun mal. (La parole d'un elfe noir ne sembla guère

réconforter Morik.) J'ai des cadeaux pour toi ! (Kimmuriel jeta une petite boîte sur le lit, son contenu tinta.) *Belaern*, et de l'herbe à pipe depuis la grande caverne d'Yoganith. Très bon. J'ai des questions.

— À quel propos ? demanda l'humain, peu rassuré. (Il conservait sa position défensive, accroupie, faisait tournoyer sans trêve la dague dans sa main.) Qui êtes-vous ?

— Mon maître est… (Kimmuriel s'arrêta un instant, il cherchait le mot juste.)… généreux, décida-t-il. Et mon maître est sans merci. Tu passes un marché.

Là, il se tut, leva la main pour étouffer dans l'œuf toute velléité qu'aurait eue Morik de répondre. Le drow sentait crépiter l'énergie accumulée en lui, elle devenait de plus en plus difficile à contenir. Il se concentra sur une petite chaise dans la pièce, y adressa ses pensées, l'anima, la fit venir près de lui.

Il la toucha, y relâcha toute la force des coups portés par l'homme. Le siège tout simple se retrouva à l'état de petit bois.

Morik avait observé l'opération d'un œil perplexe.

— S'agit-il d'un avertissement ? demanda-t-il. (Le drow se contenta de sourire.) Vous aviez quelque chose contre ma chaise ?

— Mon maître veut – t'engager. Il faut des yeux pour lui dans Luskan.

— Des yeux… une épée aussi, peut-être ?

Un éclair inquiétant avait traversé le regard de Morik.

— Des yeux, pas plus, répondit Kimmuriel. Tu me parles maintenant de Wulfgar, ensuite tu le surveilles bien ; tu me parles de lui quand je reviens te voir.

— Wulfgar ? marmonna très bas l'autre qui commençait à se lasser d'entendre ce nom.

— Wulfgar, répéta le drow. (Morik n'avait pas voulu qu'il entende, mais, bien sûr, ses oreilles d'elfe noir ne rataient rien.) Tu le surveilles.

— J'aimerais autant le tuer, s'il pose des problèmes…

Morik s'interrompit en remarquant la lueur meurtrière qui traversait les yeux sombres de Kimmuriel.

— Pas ça ! s'insurgea le drow. *Kyorlin*… surveille-le. Discret. Je reviens avec d'autres *belaern* pour d'autres réponses. (Il

désigna la boîte sur le lit, répéta d'un ton théâtral :) *Belaern*.

Morik n'eut pas le temps de demander autre chose : la pièce devint complètement noire, si complètement qu'il n'aurait pas vu sa main devant son nez. Craignant une attaque, il s'accroupit davantage avant de foncer en avant, portant des coups de sa lame.

Mais l'elfe noir était déjà parti, retourné dans le couloir grâce à la première porte dimensionnelle, puis, par l'autre, dans la rue. Il passa enfin dans le couloir de téléportation monté par Rai-guy, rejoignant Portcalim avant même que la sphère de ténèbres se soit dissipée dans la chambre de Morik. Rai-guy et Jarlaxle, qui avaient tous deux assisté à l'entretien, acquiescèrent, approbateurs.

Le mercenaire étendait son influence dans le monde de la surface.

* * *

Quand finalement les braises de l'âtre réapparurent, Morik se décida à sortir de sous son lit. Quelle soirée bizarre il venait de passer ! Delly, d'abord… enfin, cela n'avait pas été si surprenant, puisque, de toute évidence, elle était amoureuse de Wulfgar et savait que le Rogue pouvait aisément le tuer.

Mais là, un drow ! Qui venait voir Morik exprès pour discuter de Wulfgar ! Est-ce que tous, dans les rues de Luskan, ne s'intéressaient plus désormais qu'à ce barbare ? Qui était-il, enfin, qu'avait-il pour attirer autant l'attention ?

L'homme considéra sa chaise réduite en menus morceaux (ce n'était pas rien, comme effet), puis, irrité, lança sa dague à travers la pièce. Elle se planta dans le mur opposé. Ensuite il alla vers son lit.

— *Belaern*, fit-il à voix basse en se demandant ce que signifiait ce mot.

L'elfe noir n'avait-il pas parlé d'herbe à fumer ?

Morik examina avec soin cette boîte banale pour y repérer d'éventuelles chausse-trapes. Il n'en vit pas, supposa que son visiteur drow aurait pu trouver des méthodes bien plus directes pour l'abattre si tel avait été son but, puis posa l'objet sur sa

table de chevet, en défit le loquet, en ouvrit le couvercle.

Des gemmes et de l'or luisaient sous ses yeux, à côté de paquets d'un végétal sombre.

— *Belaern !* répéta Morik avec un sourire aussi étincelant que le trésor devant lui.

Soit, il devrait surveiller Wulfgar, ce qu'il avait eu de toute manière l'intention de faire, et toucherait pour cela une jolie récompense…

Il pensa à Delly Curtie, considéra le contenu de la boîte laissée par son visiteur, les draps froissés du lit.

Une soirée intéressante, oui.

* * *

Les jours suivants, la vie coula simple et tranquille au *Coutelas*, personne ne vint défier Wulfgar après la fin du légendaire Casseur-de-Tronc. Quand cette paix vola en éclats, elle le fit de manière spectaculaire ! Un nouveau vaisseau mouillait dans le port de Luskan, dont l'équipage, après de longs mois en mer, avait envie d'une bonne bagarre.

Wulfgar représentait donc le rêve, ainsi que la taverne où il officiait. Les marins n'en laissèrent presque rien debout !

Enfin, après un bon moment d'activité musclée, le colosse barbare souleva au-dessus de sa tête le dernier trouble-fête qui s'agitait vigoureusement, et le jeta par le trou que le passage de quatre de ses camarades avait auparavant créé dans le mur. Un autre loup de mer obstiné voulut revenir dans la taverne par la même issue, Wulfgar le frappa au visage avec une bouteille.

Puis il passa un avant-bras ensanglanté sur sa figure ensanglantée, saisit une autre bouteille – pleine – et alla s'affaler à la plus proche table intacte. Écroulé sur sa chaise, il entonna le récipient, grimaça quand l'alcool toucha sa lèvre entamée.

Au bar, Josi et Arumn se sentaient épuisés, meurtris. Mais c'était bien Wulfgar qui avait pris le plus gros, les deux autres ne souffraient que de petites entailles et ecchymoses.

— Il a reçu d'vilains coups, commenta Josi en désignant le colosse, sa jambe surtout.

Le pantalon du barbare dégouttait de sang. L'un des marins l'avait frappé violemment avec une planche qui s'était brisée, non sans déchirer tissu et peau en dessous. Plus d'une grosse écharde restait profondément enfoncée dans la chair !

Arumn et Josi regardaient Wulfgar de loin, Delly alla près de lui, se mit à genoux et pansa la jambe du barbare avec une bande propre. Elle poussa pour faire ressortir les échardes, la douleur fit grogner le blessé qui prit de nouveau une bonne lampée de tord-boyaux anesthésiant.

— Delly va encore s'occuper d'lui, remarqua Arumn. Voilà qu' c'est son but dans la vie !

— Va y avoir à faire, approuva Josi d'un ton solennel. Je m'dis que les derniers qu'a matés Wulfgar, Rossie Doone et sa bande, c'est sûr'ment eux qu'ont dit à ces marins d'faire un tour par ici. Il en viendra toujours d'autres pour s'attaquer à c'gars !

— Et un jour il tomb'ra sur meilleur que lui… Comme Casseur-de-Tronc. Oh, il va pas mourir tranquille dans son lit, j'en ai peur !

— Avant nous, pour sûr, conclut Josi en regardant Delly qui, soutenant le barbare, le faisait sortir de la salle.

C'est alors que deux autres marins turbulents revinrent par la brèche dans le mur et foncèrent droit sur le dos apparemment flageolant de Wulfgar. Juste avant qu'ils l'atteignent, le colosse trouva un regain d'énergie ; il mit Delly à l'abri d'une bourrade, puis pivota, et son poing passa entre les bras tendus d'un assaillant pour l'atteindre au visage. L'homme s'écroula comme si ses jambes s'étaient soudain changées en eau.

L'autre marin heurta le barbare qui ne bougea pas d'un pouce, se contenta de pousser un grognement et d'accepter les deux coups de l'assaillant – gauche, droite.

Mais alors il se saisit de lui aux aisselles et serra fort, le soulevant ! Quand l'homme voulut tout de même le frapper du poing et du pied, Wulfgar le secoua avec une telle violence que son adversaire se trancha tout seul, des dents, le bout de la langue.

Ensuite il s'envola ; le colosse, après avoir couru sur deux pas, chargé de son fardeau, lui fit de nouveau franchir le trou du mur. Ou du moins telle avait été son intention : comme il avait

mal visé, le malheureux s'écrasa contre la paroi à près de cinquante centimètres sur la gauche de la brèche.

— J'm'occupe de l'mettre dehors ! proposa Josi Petitemares depuis son poste au bar.

Wulfgar acquiesça, accepta de nouveau le bras de Delly et s'en alla d'un pas las.

— Avant d's'en aller, il en emmènera pas mal avec lui, non ? commenta Arumn Gardpeck en gloussant.

20
Appâter

— Mon cher Domo ! ronronna Sharlotta Vespers. (Elle s'approcha d'un pas enjôleur pour poser ses longs doigts sur l'épaule du rat-garou dirigeant de guilde.) Ne voyez-vous donc pas à quel point cette alliance est mutuellement profitable ?

— Ce que je vois, c'est des Basadoni dans mes égouts ! répliqua Domo Quillilo avec une affreuse grimace. (Il avait gardé pour l'instant sa forme humaine, mais n'en présentait pas moins des caractéristiques semblant mieux correspondre à un rat, par exemple la manière dont il frétillait du nez.) Où est le sale vieux ?

Artémis Entreri voulut répondre, mais Sharlotta lui jeta un regard qui le suppliait de la laisser parler. L'assassin se carra dans son siège ; après tout, il aimait autant que ce soit elle qui traite avec un tel individu !

— Le *sale vieux*, commença-t-elle en imitant le ton franchement méprisant de Domo, est en ce moment même en train de discuter alliance avec quelqu'un d'encore plus considérable que vous, et que vous ne souhaiteriez certes pas contrarier.

Les yeux du rat-garou s'étrécirent dangereusement. Il n'avait pas l'habitude des menaces.

— Qui ? demanda-t-il. Parles-tu de ces répugnants kobolds qu'on a trouvés grouillant dans *mes* égouts ?

— Des kobolds ? répéta Sharlotta dans un rire. Mais non, voyons, ils ne sont que chair à pâté parmi les forces de notre nouvel allié !

Le rat-garou en chef eut un mouvement de recul, se leva, se mit à arpenter la pièce. Il savait qu'un combat avait eu lieu dans les égouts et les niveaux les plus bas de la maison Basadoni, avec pour protagonistes un nombre important de kobolds opposés aux soldats du siège. Ses espions lui avaient en outre parlé d'autres créatures, qu'on ne voyait pas mais qui devaient avoir beaucoup de puissance, et disposaient d'une magie étonnante. La présence de Sharlotta lui apprenait que les dirigeants de la guilde avaient survécu, au moins en partie. Mais Domo soupçonnait les deux humains en face de lui d'avoir renversé le vieux Basadoni. Certes, ils le proclamaient toujours vivant – le rat-garou n'était pas du tout certain de les croire –, cela dit ils admettaient que Kadran Gordeon, un ami de Domo, avait été tué. Par accident, prétendait Sharlotta, ce que Domo trouvait vraiment dur à avaler.

— Pourquoi parle-t-il pour le vieillard ? demanda-t-il à Sharlotta en désignant Entreri du menton.

Son ton trahissait un dégoût sans fond ; il n'aimait pas du tout l'assassin, comme d'ailleurs la grande majorité de ses congénères depuis que cet humain avait tué la légende de leur clan à Portcalim, un rat-garou rusé et féroce du nom de Rassiter.

— Parce que telle est ma décision, plaça Entreri sans laisser à Sharlotta le temps de répondre.

Elle lui jeta un regard méchant, puis adoucit les traits de son visage avant de se retourner vers Domo.

— Artémis Entreri connaît très bien la ville, expliqua-t-elle, il est parfait comme émissaire.

— Quoi, je suis censé lui faire confiance ? s'indigna le rat-garou.

— Vous devez le croire quand il vous dit que nous vous proposons le meilleur marché possible dans cette ville pour vous et les vôtres.

— Et tu dois aussi me croire si je te dis qu'en refusant ce marché tu nous déclarerais la guerre, précisa l'assassin. Je t'assure que tu ne le souhaites pas.

Les petits yeux de rongeur de Domo se plissèrent encore tandis qu'il considérait l'assassin, mais il avait assez de respect à

l'égard de cet homme redoutable pour ne pas l'irriter davantage. Et, surtout, il écoutait sa prudence.

— Nous devrons encore discuter, Sharlotta, fit-il. Toi, moi, le vieux pacha.

Sur quoi le rat-garou sortit, escorté de deux soldats de la maison Basadoni qui le prirent en charge dès qu'il eut quitté la pièce, jusqu'au plus bas niveau du siège d'où il pourrait ensuite regagner son antre dans les égouts.

À peine avait-il tourné les talons qu'une porte dérobée s'ouvrait dans le mur derrière Sharlotta et Entreri. Jarlaxle entra à grands pas.

— Laisse-nous, commanda-t-il à Sharlotta.

Le ton de sa voix indiquait assez que le résultat de l'entrevue ne lui convenait pas.

La femme jeta un autre regard mauvais, s'apprêta à s'en aller.

— Tu as été parfaite, lui assura le mercenaire.

Elle hocha la tête.

— Pas moi, remarqua Entreri tandis que la porte se refermait sur Sharlotta. Dommage.

— Ces rencontres sont primordiales pour nous ! lui rappela Jarlaxle. Si nous réussissons à asseoir notre pouvoir, à convaincre les autres guildes que nous n'avons pas de mauvaise intention à leur égard, j'aurai atteint mon but du moment.

— Et alors le commerce pourra fleurir entre Portcalim et Menzoberranzan ! annonça l'assassin en ouvrant grand les bras dans une emphase parodique. Au seul bénéfice de Menzoberranzan.

— De Bregan D'aerthe, rectifia le mercenaire.

— Et voilà ce qui devrait me réjouir ? demanda abruptement Entreri.

Jarlaxle se tut un bon moment, prit le temps d'évaluer la posture et le ton de son interlocuteur.

— Certains autour de moi mettent en doute ta motivation de mener l'affaire à bien, l'informa-t-il enfin. (Le mercenaire avait bien pris soin de ne laisser transparaître aucune menace dans son ton, mais l'assassin connaissait suffisamment les pratiques des elfes noirs pour comprendre les sinistres implications de

cette simple phrase.) N'éprouves-tu donc aucun intérêt pour cette entreprise ? Enfin, tu es sur le point de devenir le pacha le plus influent qu'on ait jamais vu à Portcalim ! Les rois s'inclineront devant toi, te paieront d'hommages et de trésors…

— Je bâillerai à leur vilain nez.

— Je vois. Tout t'ennuie, même le combat. Tu as perdu tes buts, tes désirs, tu les as rejetés. Mais pourquoi ? S'agit-il de peur, ou crois-tu simplement qu'il ne te reste plus rien à atteindre ? (Entreri s'agita un peu dans son siège, mal à l'aise. Bien sûr, il avait identifié depuis longtemps le mal dont il souffrait, mais entendre un autre mettre des mots sur la vacuité qui le rongeait le blessait profondément.) Serais-tu un lâche ?

L'assassin rit à l'absurdité de cette remarque. Il envisagea même de bondir de sa position assise pour attaquer le drow. Connaissant Jarlaxle et les techniques dont il usait, il savait qu'alors il perdrait sans doute la vie avant d'avoir une chance de toucher son provocateur, mais l'idée ne l'en tenta pas moins. C'est alors que le mercenaire lui assena une remarque bien trop pertinente :

— Ou bien cela viendrait-il de ton séjour à Menzoberranzan ? (Oui, Entreri savait que la cité drow avait beaucoup à voir avec son état ; son expression indiqua clairement à Jarlaxle qu'il avait touché juste.) Quoi, on t'a rabattu le caquet là-bas, tu t'es senti humilié par Menzoberranzan ?

— Découragé, plutôt, rectifia l'assassin d'un ton appuyé, venimeux. J'y ai contemplé beaucoup de stupidité, et à quelle échelle !

— Ah ! Tu as compris que cette stupidité reflétait celle de ta propre existence… Ce qui faisait le but de la vie d'Artémis Entreri, voilà qu'il l'a vu joué devant lui, dérisoire, par toute une imposante cité ! (Toujours assis, Entreri se tordit les mains, se mordit les lèvres. Il se sentait de plus en plus décidé à attaquer l'autre.) Ta vie serait-elle donc une imposture, t'es-tu dit ? poursuivit Jarlaxle sans s'émouvoir. (Et c'est alors qu'il poignarda verbalement l'assassin en plein cœur :) N'est-ce pas ce que Drizzt Do'Urden t'a affirmé ? (Pendant un instant fugitif, un éclair de rage brûlante traversa le visage figé d'Entreri. Jarlaxle rit.) Enfin, un peu d'animation en toi ! Une amorce de

désir, fût-ce celui de m'éventrer… (Il poussa un profond soupir, baissa la voix.) Beaucoup de mes compagnons pensent que tu n'en vaux pas la peine, avoua-t-il. Mais moi, Artémis Entreri, je sais qu'ils ont tort ! Nous sommes amis, toi et moi, plus proches de caractère que nous avons tous deux envie de le reconnaître. La gloire t'attend, si seulement tu me laisses t'en montrer le chemin !

— Tu parles pour ne rien dire, nota l'assassin d'un ton égal.

— Ce chemin passe par Drizzt Do'Urden ! retourna le mercenaire sans hésitation. Car c'est lui que désigne ce vide en ton cœur. Il faut que tu le combattes de nouveau, à tes conditions. Ton orgueil ne te permettra jamais de reprendre le cours de ta vie tant que cette affaire ne sera pas réglée !

— Je l'ai déjà combattu trop de fois ! (Entreri sentait monter en lui la colère.) Je ne veux plus jamais le revoir.

— Voilà ce que tu déclares penser, mais tu mens. À moi, à toi-même. Lui et toi vous êtes affrontés deux fois en duel, tu es reparti deux fois la queue basse.

— Dans ces égouts, là, juste en dessous, je l'avais à ma botte ! Je l'aurais tué si ses amis n'étaient accourus à son secours.

— Mais en haut de la falaise surplombant Castelmithral, c'est lui qui t'a dominé.

— Non ! (L'assassin perdait une fois de plus son sang-froid.) Non. Je l'avais battu.

— Tu le crois en toute sincérité… ce sont tes souvenirs douloureux qui t'entravent. Tu m'as raconté ce combat dans tous les détails, et j'en ai vu des bribes de loin. Nous savons tous deux que tu aurais pu vaincre en cette occasion. Voilà bien ce qui te met dans tous tes états ! Si Drizzt t'avait défait sans équivoque, mais sans te tuer, tu aurais pu le surmonter et aller de l'avant. Si toi tu l'avais emporté, qu'il ait survécu ou non tu n'y penserais plus. C'est l'incertitude qui te ronge, mon ami ! Tu ne peux supporter de savoir qu'il existe dans ton passé une épreuve dont l'issue n'est pas claire ; cela suffit à émousser toutes tes aspirations, qu'elles soient au pouvoir ou à un simple plaisir sensuel, toutes choses désormais à ta portée… (Entreri se détendit un peu. Il semblait à présent plus intrigué que contrarié.) Je peux également résoudre ce conflit pour toi.

Reconnais enfin ce qui te pèse sur le cœur, et je t'accorderai ce que tu désires le plus au monde ! Sache que, désormais, je peux continuer à asseoir mon pouvoir sur Portcalim sans toi. Sharlotta fait un excellent porte-parole, et ma position est déjà suffisamment sûre pour qu'on ne puisse plus me renverser. Pourtant, je ne souhaite pas que les choses tournent ainsi : pour ce qui est de mes entreprises à la surface, c'est Artémis Entreri que je veux voir diriger Bregan D'aerthe, le vrai Artémis Entreri et non cette coquille vide trop absorbée par sa vaine compétition avec le renégat pour se concentrer sur ses incomparables talents !

— *Talents*…, répéta l'assassin, sceptique.

Il détourna le regard. Mais Jarlaxle savait qu'il le tenait ; il agitait sous son nez un appât irrésistible !

— Il reste encore une rencontre à mener, la plus importante de toutes, reprit-il. Mes associés drows et moi étudierons de près ta performance quand tu discuteras avec les dirigeants des Ratisseurs, les émissaires du Pacha Wroning, de Quentin Bodeau et de Dwahvel Tiggerwillies. Si tu donnes satisfaction, je te livrerai Drizzt Do'Urden.

— Mais ils vont exiger de voir le Pacha Basadoni, supposa Entreri.

Le simple fait que l'assassin fasse une remarque pertinente indiquait au mercenaire qu'il avait mordu à l'hameçon.

— Tu as bien le masque de déguisement ?

Entreri resta silencieux un instant ; il ne comprenait pas. Puis il se rendit compte que Jarlaxle parlait d'un masque magique qu'il avait pris à Catti-Brie pendant son séjour à Menzoberranzan. Il s'en était servi pour jouer le rôle de Gromph Baenre, Archimage de la cité drow, et avait pu ainsi s'introduire dans les quartiers de ce personnage pour s'emparer du masque d'araignée, lequel lui avait alors permis d'entrer dans la Maison Baenre en quête de Drizzt.

— Je ne l'ai plus, répliqua-t-il d'un ton brusque qui coupait court d'avance à toute demande d'éclaircissement.

— Ah… dommage, cela aurait beaucoup simplifié les choses. Mais ne t'inquiète pas, on va s'arranger.

Sur ce, le mercenaire, après s'être théâtralement incliné,

quitta la pièce et laissa Artémis Entreri à ses réflexions.

— Drizzt Do'Urden, prononça l'assassin.

Sa voix ne portait plus de venin à présent, plus rien qu'une résignation détachée. Oui, Jarlaxle l'avait tenté, lui avait présenté un aspect de ses tourments intérieurs qu'il n'avait jamais étudié jusqu'alors, ou du moins jamais à fond. Après s'être échappé de Menzoberranzan, après cette ultime fois où il avait vu Drizzt, Entreri s'était dit avec une conviction apparemment solide qu'il en avait désormais terminé avec le renégat drow, qu'il espérait bien ne plus jamais poser les yeux sur ce misérable.

Mais était-ce la vérité ?

Jarlaxle ne s'était pas trompé en déclarant qu'il n'avait jamais été décidé clairement lequel des deux, entre Drizzt et Entreri, jouissait du meilleur talent de combattant. Ils s'étaient affrontés l'un contre l'autre dans deux duels où la victoire n'avait tenu qu'à un fil, ainsi que dans des échauffourées insignifiantes, et avaient même livré bataille ensemble dans le même camp en deux occasions bien distinctes, une à Menzoberranzan, une dans les tunnels souterrains de Castelmithral, avant que le clan de Bruenor reconquière l'endroit. Ces rencontres avaient montré à l'évidence que, en ce qui concernait leurs capacités guerrières – force, élégance –, on pouvait les déclarer très proches.

Dans les égouts, l'issue du duel était restée indécise jusqu'à ce que l'assassin projette de l'eau boueuse au visage de Drizzt, prenant ainsi l'avantage. Mais alors cette maudite Catti-Brie avait fait irruption avec son arc redoutable et l'avait chassé ! En haut de la falaise, il semblait bien à Entreri qu'il avait gardé tout du long l'initiative, mais à un moment le drow avait indûment usé des capacités magiques propres à son espèce pour les englober tous deux dans une sphère de ténèbres ! Même dans ces conditions défavorables, l'assassin avait conservé la main, mais sa hâte d'en finir l'avait poussé à méconnaître son ennemi.

Qui donc, finalement, avait la plus grande valeur ? Qui l'emportait ?

Entreri poussa un énorme soupir, et, le menton dans la main, continua à s'interroger. D'une de ses poches il sortit un

médaillon que Jarlaxle avait pris à Catti-Brie à Menzoberranzan, tombé ensuite entre les mains de l'assassin. Cet objet devrait lui permettre de retrouver Drizzt Do'Urden !

Ces dernières années, il avait souvent contemplé le bijou en se demandant où pouvait bien être le renégat, ce qu'il faisait, quels ennemis il avait combattus dernièrement.

Oui, il avait souvent regardé ce colifichet en rêvassant, mais, jusqu'alors, n'avait jamais vraiment envisagé de s'en servir !

* * *

Le pas toujours assuré de Jarlaxle marquait une gaieté notable quand il quitta Entreri. Le mercenaire se félicitait *in petto* d'avoir eu la prévoyance de dépenser tant d'énergie à traquer Drizzt Do'Urden ; il avait fort bien fait, aussi, d'appâter l'assassin de si belle manière !

— Mais c'est là le secret, finalement, annonça-t-il à Rai-guy et Kimmuriel en les retrouvant dans la chambre de Rai-guy. (Il terminait ses congratulations silencieuses.) Il faut toujours prévoir. (Les deux autres lui jetèrent un coup d'œil intrigué qu'il désarma d'un rire.) Où en sommes-nous de notre mission de reconnaissance ? demanda-t-il.

Il était content de voir Druzil à côté du prêtre-sorcier ; leur association entre maître et familier semblait prendre tournure !

Les elfes noirs échangèrent un regard, rirent à leur tour. Rai-guy entama une psalmodie à voix basse, accompagnée de gestes lents et précis de ses bras. Peu à peu il accéléra ses mouvements et entreprit de tourner sur lui-même, laissant ses amples robes voler derrière lui. Une nuée grise s'éleva autour de sa personne, le cacha, donna l'impression d'un tournoiement encore plus rapide !

Puis, tout d'un coup, cela cessa. Rai-guy avait disparu ; à sa place, on voyait un humain vêtu d'une tunique et d'un pantalon beige, d'une cape bleu clair, d'un chapeau à large bord insolite, fort semblable d'ailleurs à celui de Jarlaxle, mais bleu avec un ruban rouge, agrémenté à droite d'une plume, et, au centre, d'un pendentif de porcelaine et d'or représentant une chandelle brûlant au-dessus d'un œil grand ouvert.

— Salutations, Jarlaxle, je suis Cadderly Bonaduce, de Carradoon, se présenta l'imposteur en s'inclinant bien bas.

Le mercenaire ne put s'empêcher de remarquer que ce prétendu humain parlait à merveille la langue drow, qu'on n'entendait guère à la surface !

— L'imitation est parfaite, assura Druzil d'une voix rauque. Il ressemble tellement à ce maudit Cadderly que je meurs d'envie de le frapper de mon dard empoisonné !

Le démon acheva sa phrase en battant brièvement de ses petites ailes de chauve-souris, ce qui le souleva du sol. En même temps, il applaudissait de ses mains et pieds griffus.

— Je doute pourtant que Cadderly Bonaduce pratique le drow, remarqua Jarlaxle, pince-sans-rire.

— Il suffira d'un sort tout simple pour corriger cela, promit Rai-guy à son chef. (Oui, le mercenaire connaissait l'enchantement, il l'avait même souvent utilisé dans ses voyages et ses rencontres avec divers peuples. Mais il en connaissait aussi les limitations.) J'aurai l'apparence de Cadderly, je parlerai comme lui.

Le prêtre-sorcier souriait à sa propre habileté.

— Tiens donc ? demanda Jarlaxle. Et si notre estimé adversaire, qui n'a rien d'un imbécile, t'entend inverser les positions respectives du sujet et du verbe, comme notre langue y porte, ne risque-t-il pas d'avoir la puce à l'oreille ?

— Je ferai attention, assura Rai-guy d'un ton qui montrait son agacement à voir mettre en doute ses capacités.

— Cela ne suffira peut-être pas. Tu as accompli un excellent travail, cela dit nous ne pouvons nous permettre de prendre des risques.

— Mais si nous devons nous présenter à Drizzt, comment faire, alors ?

— Il nous faut un acteur professionnel, déclara Jarlaxle, ce qui arracha un grognement à ses deux compagnons.

— Quoi, qu'est-ce qu'il veut dire ? s'inquiéta Druzil.

Le mercenaire s'adressa à Kimmuriel :

— Baeltimazifas est avec les illithids. Engage-le.

— Baeltimazifas ! s'exclama Rai-guy d'un ton sincèrement écœuré. (Il connaissait la créature et, comme beaucoup, la

haïssait cordialement.) Les illithids le contrôlent et le louent à prix d'or !

— Ce sera très cher, confirma Kimmuriel.

C'était lui qui avait le plus d'expérience des tractations avec ces étranges illithids, ou flagelleurs mentaux.

— Mais le jeu en vaut la chandelle, affirma Jarlaxle.

— Et s'ils nous flouent ? objecta Rai-guy. Ceux-là – Baeltimazifas tout comme les illithids – n'ont pas plus la réputation de respecter leur part du marché que de se laisser impressionner par les drows, ou par n'importe qui !

— Dans ce cas, nous nous montrerons meilleurs escrocs qu'eux, et plus rapides, insista le mercenaire en hochant la tête. (Il souriait, ne semblait éprouver aucune appréhension.) Bon, et pour ce Wulfgar resté derrière eux ?

— Il vit à Luskan, répondit Kimmuriel. Il n'a aucune importance, ne joue qu'un rôle des plus mineurs. En ce moment, il n'a aucune relation avec le renégat…

Jarlaxle se donna le temps de réfléchir pour se faire une idée d'ensemble.

— Un rôle mineur, peut-être, mais je connais sa légende, décida-t-il finalement. Si tu rencontrais Drizzt en te faisant passer pour Cadderly, disposerais-tu de suffisamment de pouvoir, en tant que prêtre, bien sûr, et non sorcier, pour emmener les compagnons par magie jusqu'à Luskan ?

— Non, pas moi, pas plus que Cadderly, estima Rai-guy. Ils sont trop nombreux pour qu'un prêtre, quel qu'il soit, puisse les transporter tous. Je pourrais en prendre un ou deux avec moi, pas quatre. Et Cadderly non plus, sauf s'il dispose de pouvoirs au-delà de ma faculté de compréhension.

Le mercenaire se tut encore, il réfléchissait avec méthode.

— Bien, pas de Luskan dans ce cas, conclut-il, davantage pour lui-même que pour ses auxiliaires. La Porte de Baldur nous conviendra très bien, ou un village à proximité. (Le mercenaire vit alors toutes les pièces se mettre en place. Il savait quel piège permettrait de séparer Drizzt et ses compagnons de l'Éclat de cristal !) Oui, nous allons pouvoir nous amuser…

— Et en tirer profit ? demanda Kimmuriel.

Jarlaxle éclata de rire.

— L’un ne va pas sans l’autre !

21
Blessure à point nommé

— On fait toujours escale ici, expliqua Bumpo Frappefoudre tandis que *Racle le Fond* heurtait sans douceur un tronc d'arbre sur la rivière. J'aime pas avoir trop d'vivres à la fois, l'frérot et les cousins les bouffent comme des chancres !

Drizzt acquiesça ; il leur fallait en effet se réapprovisionner, notamment à cause de la voracité des nains. Le drow jeta un regard méfiant aux arbres serrés qui poussaient sur les berges. Au cours des deux jours précédents, les compagnons avaient remarqué qu'on les suivait discrètement, et Régis avait même pu, une fois, voir assez clairement les membres de leur escorte pour les identifier comme des gobelins. Pour des gobelins, se concentrer plus de quelques heures sur une entreprise donnée correspondait à de l'obsession : ils devaient avoir entendu l'appel de Crenshinibon.

— Combien de temps faudra-t-il avant de poursuivre le voyage ? demanda Drizzt.

— Oh, pas plus d'une heure, promit Bumpo.

— On préférerait la moitié, suggéra Bruenor. Moi, avec mon copain halfelin, on va aider.

Le nain adressa un signe de tête à Drizzt et Catti-Brie qui comprirent son intention. Bruenor n'avait pas parlé d'eux pour participer à la manœuvre, parce qu'il savait qu'ils allaient devoir quitter le bateau, faire un peu de reconnaissance.

Les deux compagnons, chasseurs aguerris, n'eurent aucun mal à repérer les traces laissées par les gobelins ; il devait y avoir une bonne vingtaine de ces sales petites créatures ! Elles

n'étaient pas bien loin, mais avaient apparemment choisi de s'écarter du lit de la rivière, là où mouillait le bateau. Drizzt et Catti-Brie gagnèrent un point de vue plus élevé ; en regardant à l'est, ils virent que le cours d'eau faisait un grand virage plus loin dans cette direction. Les intentions de leurs poursuivants parurent alors claires. Au cours de l'heure écoulée, *Racle le Fond* avait fait cap au nord, suivant le lit incurvé de la rivière, mais ne tarderait pas à tourner vers l'est, puis vers le sud, puis encore vers l'est. En prenant par voie de terre, les gobelins pourraient arriver sur les berges, plus loin, bien avant le bateau.

— Ah, ils connaissent la région, remarqua Bumpo quand les deux amis lui eurent rapporté leur découverte. Ils vont arriver avant nous, en plus la rivière est plus étroite là-bas, on pourra pas éviter l' combat.

Bruenor considéra l'elfe noir, le regard sérieux.

— T'en vois combien, vieux ? demanda-t-il.

— Une bonne vingtaine… peut-être trente.

— Alors il vaut mieux qu' ce soit à nous de choisir le terrain ! Si on doit s'battre, on va les amener d'abord où on veut.

Tout le monde nota l'absence totale de peur dans la voix du nain.

— Mais ils verront arriver l'bateau d'puis loin, objecta Bumpo. Si on le laisse là, amarré, p't'être qu'on peut les faire tomber dans l'piège…

Drizzt secouait la tête avant que le capitaine ait terminé.

— *Racle le Fond* va poursuivre comme prévu, proposa-t-il, mais sans nous trois. (Il montra Bruenor et Catti-Brie, puis, s'approchant de Régis, défit sa ceinture pour en détacher la bourse qui contenait l'Éclat de cristal.) Ceci restera sur le bateau, précisa-t-il au halfelin. Surtout, garde-le bien.

— Tu comptes qu'ils attaquent le bateau pour que vous trois les preniez à revers, supposa Régis. (Drizzt acquiesça.) Ne traînez pas, alors !

— Quoi, qu'est-c'que tu râles, Ventre-à-pattes ? demanda Bruenor en ricanant. On vient d'charger une tonne de vivres sur le bateau, et comme j'te connais, il en restera plus grand-chose quand on r'viendra à bord !

Régis jeta un regard suspicieux à la bourse, mais son visage

s'éclaira quand il leva les yeux sur les paquets de provisions déjà chargés.

Ils se séparèrent donc : Bumpo, son équipage et Régis s'écartèrent de la jetée de fortune que constituait le tronc d'arbre abattu pour retourner dans le flot rapide. Ils ne s'étaient pas beaucoup éloignés que Drizzt, sur la berge, prenait sa figurine d'onyx, la posait par terre et appelait sa fidèle panthère. Ensuite ils partirent tous au pas de course vers l'est, à la suite de la troupe de gobelins.

Guenhwyvar, placée en tête, se confondait avec les arbres de la forêt et semblait à peine déranger le sous-bois sur son passage. Drizzt, juste derrière, servait de liaison entre le fauve et ses deux compagnons à l'arrière. Bruenor portait sa hache bien calée sur l'épaule, Catti-Brie avait en main son arc bandé, prête à tirer.

* * *

— Si on doit s'faire attaquer, ce s'ra là, remarqua Donat un peu plus loin quand, débouchant d'un tournant de la rivière, *Racle le Fond* arriva sur une zone où le cours d'eau était plus étroit, plus rapide, et où de nombreuses branches surplombaient les flots.

Régis jeta un coup d'œil alentour, grogna. L'environnement lui déplaisait au plus haut point !

Il peut y avoir des gobelins absolument n'importe où, estima-t-il en considérant l'abondance de buissons et d'éminences de terrain permettant de se camoufler.

La gaieté exubérante des quatre nains à bord ne le réconfortait en rien, parce qu'il fréquentait les congénères de Bruenor depuis assez longtemps pour savoir qu'ils se réjouissaient toujours avant un combat, quelle qu'en soit l'issue la plus probable !

En outre – et cela perturbait vraiment le halfelin –, une voix dans sa tête le cajolait, l'envoûtait, ne cessait de lui rappeler qu'il lui suffirait d'un mot pour construire sa tour de cristal rien qu'à lui, où il serait protégé d'un millier de gobelins, si seulement il acceptait de prendre le contrôle de Crenshinibon.

Les assaillants n'essaieraient même pas d'attaquer l'édifice ; à coup sûr, l'Éclat de cristal collaborerait avec lui pour contrôler ces pitoyables créatures…

Elles n'avaient aucune chance de résister.

* * *

Drizzt, adossé à un arbre assez loin devant Bruenor et Catti-Brie, les regardait venir. Il fit signe à la jeune femme de retenir son tir. Comme ses amis, il avait vu le gobelin au-dessus d'eux, perché sur une branche et qui, concentré uniquement sur le cours d'eau, n'avait pas remarqué les compagnons en approche. Inutile de signaler à l'ensemble de la troupe qu'on la prenait à revers, avait décidé le rôdeur, ce qui ne manquerait pas de se produire si une flèche au sillage argenté donnait l'alarme !

C'est pourquoi le drow entreprit de grimper à l'arbre, un cimeterre à la main. Sans le moindre bruit, avec une agilité stupéfiante, il parvint sur la même branche que le gobelin et fonça sur lui en cinq pas, sans même avoir besoin de se tenir tant son équilibre était parfait. Le drow fit passer sa main libre le long du flanc de la créature prise au dépourvu, évitant l'arc qu'elle tenait, puis la referma sur sa bouche sans lui laisser le temps de protester. Puis il lui plongea sa lame dans le dos en poussant vers le haut. Elle trancha sans guère d'efforts cœur et poumons. Drizzt maintint encore sa proie quelques secondes, le temps qu'elle aille à la rencontre des profondeurs obscures de la mort, puis la déposa avec soin sur la branche, son arc grossier encore sur elle.

Ensuite il regarda partout autour de lui, en quête de Guenhwyvar, mais ne l'aperçut nulle part. Il lui avait ordonné de rester en arrière en attendant le début du combat ouvert. Elle obéissait.

Toutefois, la bataille ne tarderait pas à se déchaîner, le drow en était sûr, parce que les gobelins grouillaient dans cette zone, blottis dans des buissons ou dissimulés en haut des arbres bordant la rivière. La victoire ne serait sûrement pas immédiate avec un terrain aussi chaotique, comportant trop d'obstacles et de niches où se cacher. Il aurait bien aimé disposer d'une heure

pour localiser tous les agresseurs…

Ce luxe ne lui serait pas accordé : *Racle le Fond* venait d'apparaître à la vue, déjà proche, au débouché d'une boucle du cours d'eau.

Drizzt fit signe à ses amis toujours en attente de le rejoindre très vite.

Ils s'annoncèrent à grand fracas, Bruenor par un rugissement retentissant et Catti-Brie par une des flèches au sillage argenté de *Taulmaril* ! Le projectile de la jeune femme passa tout près du tronc de l'arbre où s'était perché Drizzt, plongea dans des broussailles où il transperça un gobelin au flanc, le projetant à terre, déjà à l'agonie.

Trois autres créatures surgirent du même buisson au pas de course, avec des hurlements d'une férocité démente, qui perdirent beaucoup de leur superbe lorsque le drow, ses deux cimeterres en main cette fois, bondit au milieu des gobelins.

Drizzt, encore en l'air, ne perdit pas de temps pour frapper : une créature au côté, de la lame, une autre en lui enfonçant d'un coup puissant sa garde dans la chair !

… Et il faillit entrer en collision avec une forme puissante, noire comme la nuit : Guenhwyvar, dans un bond irrésistible, avait croisé sa trajectoire pour débusquer dans un autre buisson une autre créature malfaisante.

L'unique gobelin, dans le groupe de trois, à avoir échappé au drow, atteignit tant bien que mal le tronc de l'arbre d'où le rôdeur avait sauté ; là, il se prépara à jeter sa lance.

Il entendit un hurlement imprécateur, voulut faire face à ce nouvel ennemi, mais Bruenor était trop rapide ; il passa à côté de la pointe du projectile de l'autre et, transférant l'énergie de sa course à la hache qu'il brandissait au-dessus de sa tête alors qu'il s'arrêtait net, consacra chaque muscle de son corps à appuyer son coup.

— Zut ! grommela-t-il alors.

Il voyait qu'il risquait d'avoir beaucoup de mal à dégager sa lame du crâne qu'elle venait de fendre.

Tandis que le nain tirait de toutes ses forces, Catti-Brie arrivait elle aussi en courant, puis mettait un genou à terre avant de lâcher une nouvelle flèche qui abattit un gobelin

perché dans un arbre. La jeune femme laissa son arc puis, d'un même mouvement fluide, sortit *Khazid'hea*, sa superbe épée enchantée. Elle courut, lame étincelante en avant.

Bruenor demeurait aux prises avec sa hache.

Tous les gobelins étaient morts dans les environs immédiats. Drizzt fila plus loin, disparut dans un petit bosquet.

En hauteur, devant lui, Guenhwyvar grimpait sur un arbre. Les deux gobelins installés sur ses basses branches, affolés, jetèrent leur lance au hasard et voulurent sauter à terre. L'un y parvint, mais la panthère saisit l'autre en plein vol de ses griffes ; celui-là, malgré ses vains tortillements, connut très vite sa fin.

— Zut ! répéta le nain. (Il manquait tout, à devoir s'occuper de dégager son arme !) Faut vraiment que j'tape moins fort sur ces sales trucs !

* * *

Bien sûr, il ne pouvait élever la tour de cristal sur le bateau, mais la berge irait très bien, voire le cours de la rivière ! Certes, le bas de l'édifice serait alors situé sous l'eau, cela dit Crenshinibon pourrait lui indiquer comment entrer quand même…

— Ils ont des lances ! s'écria Bumpo Frappefoudre. À l'abri ! L'bord !

Le capitaine nain et sa parentèle plongèrent sur les planches du pont, roulèrent jusqu'à la rambarde la plus proche du rivage infesté de gobelins. Donat y parvint le premier, ouvrit sans traîner un coffre de bois. Chacun y prit une arbalète et entreprit de la charger sans quitter la protection de l'abri.

Toute cette agitation finit au bout d'un moment par attirer l'œil de Régis qui secoua la tête pour se débarrasser de ses visions de la tour de cristal. Comment il avait pu seulement envisager de laisser cette ignominie parvenir à ses fins, il se le demandait bien. Enfin arraché à sa folie, il jeta un regard stupéfait à ses compagnons nains, puis, vers le haut, à la branche sous laquelle passait le bateau dérivant. Il y avait là un gobelin prêt à tirer !

Les quatre nains se mirent tous ensemble sur le dos, visèrent de leurs arbalètes, laissèrent filer leurs carreaux. Chacun toucha sa cible, s'enfonça dans la créature à l'affût qui bascula dans l'eau derrière le bateau…

… Mais non sans avoir d'abord visé elle-même et jeté sa lance d'un tir assuré.

Régis hurla, voulut éviter le trait. Trop tard. Il sentit avec une clarté terrifiante la pointe s'enfoncer dans son dos, près de l'épaule, et heurter le pont après avoir transpercé sa chair ! Allongé face contre terre, il entendit s'échapper de ses lèvres un cri déchirant.

Puis ce furent les planches inégales du pont sous lui, tandis que les nains le tiraient à l'abri. Il crut entendre comme de très loin Donat qui se lamentait :

— Ils l'ont tué ! Ils l'ont tué à mort !

Et puis il fut tout seul. Il avait froid. Des gobelins nageaient à grands bruits d'éclaboussures vers le bateau ; il les entendait.

* * *

La panthère sauta depuis une haute branche, toute de grâce, une flèche noire. Elle frôla un gobelin qu'elle égorgea au passage d'un mouvement négligent, puis heurta de plein fouet une paire des ignobles créatures ; l'une fut tout de suite jetée à terre et achevée, l'autre saisie avant qu'elle ait une chance de s'enfuir.

Le gobelin roula sur le dos, agita follement les bras pour écarter le puissant fauve. Guenhwyvar était trop forte, trop rapide : sa mâchoire enserra très vite le cou de l'être perdu.

Non loin, Drizzt et Catti-Brie pourchassaient indépendamment d'autres gobelins. Ils se retrouvèrent dans la même clairière et comprirent soudain qu'elle était encerclée par des ennemis qui, comprenant leur avantage, bondirent des buissons où ils se cachaient pour cerner les héros.

— Enfin de quoi s'amuser ! commenta Catti-Brie avec un clin d'œil à l'adresse de Drizzt.

Ils se placèrent en position de défense, dos à dos.

Les gobelins tâchèrent de coordonner leurs attaques en s'interpellant, attaquant à la fois de deux côtés opposés, tandis

que d'autres attendaient pour voir si l'assaut laisserait les deux humains affaiblis.

Ils ne comprirent rien à ce qui suivit !

Drizzt et Catti-Brie pivotèrent ensemble, leurs dos toujours en contact : le drow s'occupa des créatures qui venaient vers la jeune femme, et réciproquement. Drizzt marcha sur l'ennemi en faisant décrire à ses cimeterres des cercles d'une rapidité aveuglante, qui, s'interposant entre les pointes de lances, les écartèrent sans effort. Il suffit d'un mouvement du poignet presque imperceptible et d'un autre pas vif en avant pour que deux êtres s'écroulent, éventrés.

Pour sa part, Catti-Brie se baissait pour éviter un jet de lance en hauteur et, dans le même mouvement, faisait décrire à *Khazid'hea* une trajectoire sans pitié qui amena l'épée à trancher sans bavure, au genou, la jambe d'un assaillant. Un autre, sur le côté, tenta de réajuster son tir vers le bas, mais la jeune femme saisit le manche du projectile de sa main libre ; se retournant, elle en utilisa l'énergie cinétique pour se relever avec plus de force avant de plonger sa lame dans le torse de l'ennemi !

— On charge ! cria alors Drizzt.

Il se précipita, prit Catti-Brie par l'épaule, lui fit accompagner son mouvement qui dispersa la ligne de gobelins déjà terrifiés.

Ils les laissèrent derrière eux. Les créatures n'osèrent pas suivre, sauf une. Le drow comprit que Crenshinibon avait entièrement possédé celle-ci.

Le cœur de l'être ne battit plus que trois fois avant de s'arrêter.

* * *

Bruenor restait à l'écart de l'action, bien malgré lui ; il entendit que les choses bougeaient devant, ce qui le rendit encore plus furieux. À force de changer de prise sur sa hache, de tirer de toutes ses forces, il parvint enfin à libérer la lame et faillit tomber à la renverse ! Il constata alors, écœuré, qu'il n'avait pas vraiment dégagé son arme : au lieu de l'arracher au

crâne où elle s'était plantée, il avait entraîné avec elle la tête tout entière du cadavre.

— Joli ! commenta-t-il, révulsé.

Et puis il n'eut plus le loisir de se plaindre : deux autres gobelins avaient surgi sans discrétion d'un buisson tout proche. Il jeta violemment sa hache sur l'un qui reçut la tête de son congénère dans le ventre et recula en titubant.

Bruenor n'avait plus d'arme ; il laissa le second ennemi le frapper d'un coup de massue sur l'épaule, qui le picota mais n'eut aucun effet sur sa capacité à combattre. Le nain bondit droit sur le gobelin, lui porta un coup de son front en pleine face ! L'autre, sonné, lui abandonna sa massue.

Le nain ne laissa pas à l'ennemi le temps de retrouver ses esprits, mais abattit sur lui sa propre massue, une fois, deux… trois. L'être resta à terre, dans les convulsions de l'agonie.

Bruenor, alors, pivota, lança le gourdin dans les pattes de son premier assaillant qui revenait à la charge, et qui, perdant l'équilibre, s'abattit la tête la première. Il passa par-dessus son adversaire à terre pour aller chercher sa hache dans le buisson.

— Assez ri ! rugit-il quand il l'eut en main.

Sans s'encombrer d'une inutile délicatesse, il frappa du plat de la lame contre un tronc d'arbre pour se débarrasser des restes du crâne qui y restaient accrochés, et qui, effectivement, volèrent en tous sens.

Relevé tant bien que mal, encore étourdi, le gobelin jeta un coup d'œil à ce nain enragé avec sa hache, puis au cadavre décapité de la première victime de Bruenor. Il tourna les talons, voulut fuir.

— Pas d'ça ! hurla le nain.

Il lança sa hache qui, tournoyant verticalement, alla se planter dans le dos de la créature, l'abattant face contre terre.

Il rejoignit sa dernière victime avec la ferme intention de récupérer au plus vite sa précieuse arme avant de rejoindre ses amis.

La lame était coincée de nouveau, cette fois dans une échine de gobelin à l'agonie.

— Tête d'orque ! Mange-vermine puant l'troll ! jura Bruenor.

* * *

Donat s'occupait de Régis. Il s'efforçait de maintenir immobile le manche de la lance qui avait traversé le halfelin, pour que l'arme ne commette pas davantage de dégâts. Pendant ce temps, ses trois parents se donnaient beaucoup de mal pour éviter que les gobelins parviennent à aborder sur *Racle le Fond*. L'une des créatures faillit atteindre le pont, mais Bumpo lui écrasa son arbalète sur la figure, brisant en même temps l'arme et la mâchoire de l'assaillant.

Le nain hurla de joie, souleva au-dessus de sa tête la créature à moitié assommée, la jeta dans deux autres qui tentaient elles aussi de monter sur le bateau. Les trois gobelins retombèrent à l'eau.

Les deux cousins se révélaient tout aussi efficaces (et tout aussi aptes à démolir des arbalètes hors de prix) ; aucun gobelin ne posa le pied sur le pont de *Racle le Fond*, lequel ne tarda pas, grâce au courant rapide, à distancer les créatures s'obstinant à nager à sa poursuite.

Ce qui permit à Bumpo, s'emparant de la dernière arbalète en état de marche (celle de Donat), d'atteindre quelques gobelins dans la rivière.

La plupart des créatures parvinrent toutefois à traverser, mais, une fois sur l'autre rive, elles parurent avoir assez vu de bagarre pour la journée, voire un peu trop, et coururent se réfugier dans les buissons.

* * *

Bruenor planta ses grosses bottes dans le dos du gobelin abattu, se cracha dans les mains, empoigna le manche de sa hache et tira un bon coup, arrachant en même temps que sa lame la tête du cadavre et la moitié de son échine.

Le nain roula en arrière, se retrouva assis par terre.

— D'mieux en mieux ! remarqua-t-il en voyant le bout de squelette ensanglanté reposant sur ses jambes.

Il secoua la tête, se remit d'un bond sur pied, puis courut à toute vitesse rejoindre ses compagnons, mais quand il arriva le

combat avait pris fin. Drizzt et Catti-Brie étaient entourés de cadavres, Guenhwyvar parcourait les alentours en quête d'ennemis survivants.

Les gobelins saisis par l'appel de Crenshinibon étaient tous morts, ceux qui conservaient leur volonté propre avaient fui depuis longtemps !

— Tu diras à c't idiot d'Éclat de cristal d'nous envoyer des machins au crâne plus solide, la prochaine fois, maugréa Bruenor. (Il accorda à Drizzt un coup d'œil assez sournois tandis qu'ils regagnaient la rive.) T'es sûr qu'on doit s'débarrasser de ce truc ?

Drizzt sourit sans répondre, poursuivit sa course. Il y eut bien un gobelin pour surgir de la rivière et attaquer, mais Guenhwyvar s'occupa de lui sans laisser aux compagnons le temps d'intervenir.

Plus loin devant eux, Bumpo manœuvrait *Racle le Fond* pour le faire mouiller dans un petit bassin à l'écart du courant principal. Les amis s'approchèrent du bateau en riant de bon cœur ; ils se remémoraient les moments marquants du combat, discutaient cordialement du plaisir de faire la route ensemble.

Mais ils changèrent de visage en voyant Régis étendu sur le pont, blême, immobile !

* * *

Dans une pièce obscure située dans les plus bas niveaux de la maison Basadoni, Jarlaxle et son prêtre-sorcier n'avaient pas perdu une miette de ces événements.

— On n'aurait pu rêver mieux ! commenta le mercenaire dans un rire. (Il se tourna vers Rai-guy.) Arrange-toi pour incarner un humain du genre de ce Cadderly, vêtu des mêmes robes cérémonielles… mais sans le chapeau, ajouta-t-il après un instant de silence. Cet accessoire a peut-être une signification hiérarchique, à mon avis, ou reflète les goûts personnels du prêtre en matière vestimentaire.

— Kimmuriel est déjà parti chercher Baeltimazifas ! protesta Rai-guy.

— Oui, et tu accompagneras le doppelganger quand il ira à la

rencontre de Drizzt et de ses compagnons ; tu incarneras un étudiant à la bibliothèque du fameux Envol de l'Esprit fondé par Cadderly. Prépare tes meilleurs sorts de guérison.

Les yeux du prêtre-sorcier s'écarquillèrent.

— Tu veux que je prie la déesse Lolth pour soigner un halfelin ? demanda-t-il, incrédule. Tu imagines vraiment qu'elle m'accordera le moindre pouvoir dans un tel but ?

Jarlaxle, très sûr de lui, acquiesça.

— Oui, parce que ces sorts profiteront à la cause d'un de ses fidèles drows…

Le mercenaire eut un grand sourire ; l'issue de cette bataille lui avait d'un coup rendu la vie beaucoup plus facile, en même temps que plus intéressante.

22
Miséricorde salvatrice

Régis hoquetait, grognait, déjà près de la mort. Il se débattait faiblement, ce qui ne faisait qu'aggraver sa blessure ; chacun de ses mouvements faisait frémir la pointe qui le transperçait, et des vagues de souffrance parcouraient de plus belle son pauvre corps.

Bruenor refoula son émotion, cilla pour chasser ses larmes : il aurait été cruel pour son ami grièvement blessé de lui laisser voir l'étendue de son inquiétude !

— Fais vite, dit-il simplement à Drizzt.

Il s'agenouilla à côté de Régis, se mit dans une position bien stable, les mains sur les épaules du halfelin et un genou sur son dos. Le petit homme resterait parfaitement immobile.

Drizzt ne savait trop comment procéder. La lance était barbelée, c'était certain, mais la pousser tout du long à travers la blessure pour l'en extraire risquait fort de se révéler trop brutal, et fatal. Cela dit, comment pouvait-on espérer couper le manche du projectile assez vivement, sans le faire vibrer, sans infliger au blessé une véritable torture ? Le moindre frémissement du corps étranger dans sa chair lui arrachait un cri, que dire d'un coup de cimeterre qui le trancherait ?

— Tiens-le à deux mains, ordonna Catti-Brie. Une sur la blessure, l'autre sur le bois, juste au-dessus de l'endroit où tu veux que ce soit cassé.

Le drow regarda la jeune femme. Elle avait de nouveau *Taulmaril* en main, bandé, prêt. Il considéra ensuite la lance, comprit l'intention de son amie. Il n'était pas sûr de la

possibilité d'employer une telle technique, mais, en fait, il n'avait pas le choix ! D'une main, il saisit le manche juste au-dessus de la blessure, posa l'autre quelques centimètres plus haut sur le bout de bois. Il leva les yeux sur Bruenor qui assura sa prise sur Régis (le malheureux halfelin gémit de plus belle), hocha gravement la tête.

Ce fut ensuite à Catti-Brie qu'il adressa un acquiescement muet ; elle se pencha très bas, calcula l'angle de son tir pour que la flèche, après avoir coupé la lance, n'aille pas frapper un de ses compagnons. Elle savait bien que la plus petite erreur – voire, tout simplement, un peu de malchance – aurait pour effet de dévier le trajet du projectile, avec pour résultat une mauvaise blessure infligée à un autre de ses compagnons ! Cette pensée la fit relâcher un peu la corde de son arc en même temps que sa détermination faiblissait, mais un autre geignement de Régis lui fit comprendre que, pour le bien du petit homme, elle ne pouvait se permettre de tergiverser.

Elle se plaça au mieux, visa, tira. La flèche, suivie de son sillage éblouissant, passa en crépitant droit à travers le manche de la lance, puis transperça comme un rien la rambarde opposée du bateau avant de filer de l'autre côté de la rivière.

Drizzt, ébloui par le vif éclair pourtant prévisible, resta en place un bref instant. Il s'accorda le temps de reprendre complètement ses esprits puis tendit le bout de bois brisé à Bumpo.

— Soulève-le doucement, indiqua-t-il alors à Bruenor qui s'exécuta et écarta lentement du pont l'épaule blessée de son ami.

Ensuite, après un regard désespéré, impuissant, vers ceux qui assistaient à la scène, le drow poussa d'une main ferme sur l'extrémité du manche encore en place.

Régis hurla ! Il ululait, se tortillait trop fort pour que Drizzt supporte de le faire souffrir autant. Perdu, il lâcha le bout de bois, leva les mains, impuissant.

— Son pendentif, le rubis ! s'exclama soudain Catti-Brie en se mettant à genoux près de ses amis. On va le faire penser à autre chose… (D'un mouvement vif, tandis que Bruenor soulevait encore un peu plus le malheureux halfelin, elle alla

chercher dans l'échancrure de la chemise de Régis la gemme envoûtante.) Regarde bien..., dit-elle à plusieurs reprises à son ami. (Elle faisait joliment tournoyer la pierre précieuse au bout de sa chaîne devant les yeux mi-clos de Régis dont la tête commença à ballotter. Elle lui attrapa le menton, l'obligea à relever les yeux.) Tu te rappelles la fête quand on t'a sauvé d'Amas ? demanda-t-elle d'un ton posé en forçant sur ses traits un sourire éclatant.

Peu à peu, à force d'obstination, elle parvenait à l'amener à l'évocation que construisaient ses mots, lui rappelant cette occasion des plus plaisantes où Régis avait connu une belle ivresse ! À présent, il paraissait tout aussi enivré, ne grognait plus de douleur, ne quittait plus du regard le caillou étincelant.

— Alors, tu t'es pas amusé, peut-être, dans la pièce aux coussins ? (Elle parlait du harem dans la maison d'Amas.) On a bien cru que t'en ressortirais jamais !

Sur ces mots, elle leva les yeux vers Drizzt, hocha la tête. Le drow empoigna une fois de plus ce qu'il restait du manche de la lance et, après avoir vérifié d'un coup d'œil que le nain tenait d'une main sûre son malheureux ami, poussa régulièrement.

Régis eut une grimace quand la pointe acérée de l'arme termina de transpercer son épaule, mais ne résista pas vraiment ni ne cria. Drizzt eut vite fini d'extraire la lance.

Elle sortit dans un flot de sang ! Le drow et le nain devaient agir sans tarder pour arrêter l'hémorragie. Mais, en étendant Régis sur le dos, ils remarquèrent que le bras blessé blêmissait déjà.

— Il saigne à l'intérieur, déclara Bruenor, crispé d'angoisse. Faudra lui couper l'bras si on peut pas arranger ça !

Drizzt, sans répondre, s'occupa au mieux de son ami. Il écarta les bandages qu'on lui tendait (on ne pouvait panser la plaie dans cet état), enfonça carrément ses doigts agiles dans la blessure pour refermer l'artère.

Catti-Brie, entre-temps, ne cessait de parler d'une voix douce, s'employait à merveille à distraire le halfelin. Elle s'absorbait tellement dans sa tâche qu'elle en jetait moins souvent des regards angoissés à son compagnon drow.

Mais, si Régis avait distingué l'expression de celui-ci, son

calme dû à la vision de la gemme hypnotique aurait sans doute volé en éclats ! Car Drizzt voyait bien la gravité de la situation, le danger réel que courait son ami. Il ne parvenait pas à faire cesser l'écoulement de sang. La suggestion radicale de Bruenor, l'amputation, risquait de se révéler nécessaire… et tout aussi mortelle, potentiellement, pour le halfelin.

— Tu l'as ? répétait sans trêve le nain. Alors, tu l'as ?

Les traits du drow se crispèrent ; il jeta un regard significatif à la lame déjà ensanglantée de la hache, et revint à sa tâche avec une détermination renouvelée. Enfin, il osa relâcher un tout petit peu sa prise sur le vaisseau qu'il pinçait ; encore un peu plus, un peu plus… il respirait un peu mieux à mesure qu'il diminuait la pression de ses doigts sans que l'hémorragie reprenne.

— J'vais couper l'fichu bras ! s'écria Bruenor qui avait mal interprété la détente dans les gestes de Drizzt.

Celui-ci leva la main, secoua la tête.

— Le sang ne coule plus, annonça-t-il.

— Pour combien de temps ? s'inquiéta Catti-Brie, guère rassurée.

Drizzt secoua encore la tête, en un geste d'impuissance cette fois.

— On d'vrait y aller, proposa Bumpo Frappefoudre en remarquant que les amis semblaient moins agités. Ces gob'lins, là, ils sont p't'être pas loin…

— Il faut attendre, objecta Drizzt. On ne peut pas le déplacer tant que la blessure risque de se rouvrir.

Bumpo jeta un coup d'œil inquiet à son frère, puis les deux Frappefoudre, peu tranquilles, considérèrent leurs cousins au troisième degré.

Pourtant Drizzt, comme d'habitude, avait raison : Régis était pour l'instant intransportable. Les trois amis ne le quittèrent pas. Catti-Brie gardait à la main le pendentif de rubis au cas où il faudrait user de son envoûtement apaisant. Mais, pour l'heure, Régis ne connaissait plus rien en dehors de l'obscurité bienvenue qu'apporte l'inconscience.

* * *

— Tu es nerveux, constata Kimmuriel Oblodra.

Il prenait manifestement grand plaisir à voir Jarlaxle, d'ordinaire l'image du sang-froid, en train de faire les cent pas ! Le mercenaire s'arrêta, jeta un regard incrédule à son subalterne.

— Mais non ! assura-t-il. Baeltimazifas a parfaitement joué le rôle du Pacha Basadoni…

C'était exact. Lors de la réunion cruciale qui avait eu lieu le matin même, le doppelganger avait très bien su donner le change, un bel exploit dans la mesure où l'homme à imiter était déjà mort : le monstre ne pouvait plus sonder son esprit pour en extraire de petits détails bien utiles. Cela dit, il n'avait pas eu grand-chose à faire au cours de cet entretien ; Sharlotta avait bien expliqué aux autres dirigeants de guilde que l'homme, très vieux et mal portant, ne pourrait guère participer. La performance de Baeltimazifas avait convaincu sans difficulté le Pacha Wroning. Ce personnage considérable n'y ayant vu que du feu, le rat-garou Domo Quillilo et les chefs plus jeunes – plus nerveux – des Ratisseurs ne pouvaient guère que suivre. Avec le calme retrouvé dans les rues de Portcalim, tout, pour ce qu'en savaient les autres organisations, était revenu à la normale.

— Il a dit aux autres chefs de guilde ce qu'ils avaient envie d'entendre, commenta Kimmuriel.

— Ce que nous allons faire également avec Drizzt et ses amis, assura Jarlaxle.

— Ah, mais tu n'ignores pas que la cible, cette fois, est infiniment plus dangereuse, ajouta Kimmuriel, perspicace. Plus rusée, plus… drow.

Le mercenaire lui jeta un regard mauvais, puis éclata de rire. À quoi bon nier son inquiétude ?

— Avec Drizzt Do'Urden toujours l'inattendu arrive, indiqua-t-il. Ce démon-là a plusieurs fois trouvé le moyen de dépasser les plus puissants ennemis possibles, que ce soit en vitesse physique, en intelligence… ou tout simplement en chance ! Regarde-le, fit-il en désignant le bassin de scrutation laissé en place par Rai-guy. Il est toujours vivant, et même en pleine forme ! Matrone Baenre en personne, elle qui voulait avoir sa

tête comme trophée dans sa demeure, a dû quitter ce monde. Pas lui.

— Mais nous ne cherchons pas la mort de ce drow, lui rappela Kimmuriel. Quoique cet événement puisse se révéler une occasion unique pour…

Jarlaxle secoua férocement la tête.

— Hors de question, déclara-t-il d'un ton sans réplique.

L'autre considéra un bon moment son chef.

— Se pourrait-il que tu aies une certaine affection pour le renégat ? Jarlaxle ne dédaigne pas d'aimer ses ennemis, je me trompe ?

Le mercenaire rit encore.

— On devrait plutôt parler de *respect*, rectifia-t-il.

— Il n'y a aucune chance qu'il rejoigne un jour Bregan D'aerthe.

— Pas consciemment… il ne le ferait jamais consciemment.

Kimmuriel n'insista pas, mais eut un geste intéressé vers le bassin de scrutation.

— Prions en tout cas pour que Baeltimazifas mérite ses honoraires ! commenta-t-il.

Jarlaxle, qui avait vu beaucoup de tentatives contre Drizzt Do'Urden tourner à la catastrophe, ne se privait pas, pour sa part, de prier.

C'est alors qu'Artémis Entreri entra ; le mercenaire drow l'avait convoqué. Il jeta un coup d'œil aux deux elfes noirs, puis approcha prudemment du bassin de scrutation. Ses yeux s'écarquillèrent quand il vit l'image présentée, celle du premier de ses adversaires !

— Eh bien, qu'est-ce qui t'étonne tant ? l'interpella Jarlaxle. Je t'ai bien dit que je t'accorderais ce que tu désires le plus au monde.

Entreri s'efforçait de garder son souffle égal, il ne voulait pas que Jarlaxle puisse se réjouir ouvertement de son excitation ! Oui, il devait bien l'admettre à cet instant, le mercenaire – maudit soit-il ! – avait eu raison. Le bassin de scrutation ne montrait que trop clairement l'origine de l'apathie rongeant le cœur de l'assassin, le symbole de l'imposture qu'était toute sa vie. Il voyait enfin le dernier défi à affronter, le dernier obstacle

qui l'empêchait de jouir de ses succès !

Il voyait devant lui Drizzt Do'Urden. Entreri leva les yeux sur Jarlaxle, hocha la tête.

L'autre se contenta de sourire. Il ne s'étonnait pas d'avoir vu juste.

* * *

Régis s'agitait, gémissait, résistait cette fois aux tentatives d'apaisement de Catti-Brie qui lui montrait le pendentif : dans l'urgence, elle n'avait pas eu le temps d'amener le halfelin à se laisser charmer par la gemme, Drizzt avait dû tout de suite enfoncer ses doigts dans l'épaule déchiquetée du malheureux qui souffrait le martyre !

Bruenor, la hache à portée de main, parvenait à maintenir fermement le blessé, mais Drizzt ne pouvait que secouer la tête devant l'inanité de ses efforts pour arrêter l'hémorragie. La blessure s'était brusquement rouverte, et cette fois toute l'habileté du drow n'y pouvait rien.

— Bon sang, coupe-lui le bras ! s'écria-t-il finalement, désespéré.

Il s'écarta, sa propre main recouverte du sang de Régis. Les quatre nains derrière les amis poussèrent un même grognement désolé, mais Bruenor, avec son pragmatisme coutumier, vit bien qu'il n'y avait plus le choix. Il saisit sa hache.

Catti-Brie continuait à parler à Régis qui ne l'écoutait plus. Plongé une fois de plus dans l'inconscience, il n'entendait plus rien.

Bruenor leva sa lourde lame, cherchant l'angle du coup à porter. La jeune femme n'avait pas d'argument à opposer à l'opération ! Elle savait bien qu'il fallait absolument que le sang cesse de couler, même s'ils devaient pour cela amputer leur ami et cautériser sa blessure par le feu. Elle tendit à contrecœur le membre blessé.

— Vas-y, confirma Drizzt.

Les quatre marins poussèrent un autre grognement.

Bruenor se cracha dans les mains, reprit sa hache, mais une expression de doute traversa son visage quand il baissa le

regard sur le malheureux halfelin si cher à son cœur.

— Maintenant ! insista le drow.

Le nain leva la lame, la baissa lentement pour s'assurer de la trajectoire.

— Coupe-le ! s'écria à son tour Catti-Brie.

— Non ! retentit une voix tout près.

Tous se retournèrent vers les deux personnages à côté d'eux.

— Cadderly ! s'exclama la jeune femme.

De fait, c'était bien le fameux prêtre qu'ils voyaient ! Drizzt et son amie, dans leur joie et leur surprise, ne remarquèrent pas que l'homme paraissait un peu plus âgé que dans leur souvenir, alors que leur bref séjour à l'Envol de l'Esprit leur avait appris que leur ami, loin de vieillir, avait tendance à recouvrer la jeunesse en même temps que la santé. L'effort surhumain qu'avait demandé l'édification du temple prodigieux à partir de rien avait presque complètement épuisé les forces du jeune homme.

Cadderly adressa un signe de tête à son compagnon, lequel se précipita vers Régis.

— Une bonne chose que près de vous nous arrivâmes, déclara l'autre prêtre dans une formulation vraiment étonnante.

Mais ils ne s'attardèrent pas sur cette bizarrerie alors qu'ils avaient Cadderly devant eux et que son confrère se penchait sur le halfelin immobile pour commencer une douce psalmodie !

— Mon associé, Arrabel, va s'occuper de cette vilaine plaie, assura leur ami surgi de nulle part. Je suis bien étonné de vous rencontrer si loin de chez vous…

— On venait t'voir, indiqua Bruenor.

— Eh bien vous pouvez faire demi-tour ! s'exclama théâtralement Baeltizamifas sous l'apparence de Cadderly, selon les ordres très précis de Jarlaxle. Je serai ravi de vous accueillir un jour comme vous le méritez à l'Envol de l'Esprit, mais sachez que votre chemin, pour l'heure, vous mène dans l'autre sens, car votre ami a grand besoin de vous.

— Wulfgar, fit Catti-Brie dans un souffle.

Les autres avaient certainement la même crainte. Cadderly acquiesça.

— Il semble qu'il ait voulu vous rejoindre ; il est arrivé dans

un petit hameau à l'est de la Porte de Baldur. Vous y serez rapidement en descendant la rivière.

— Quel est ce hameau ? demanda Bumpo.

Le doppelganger haussa les épaules. Il n'avait pas de nom à donner.

— Ce ne sont guère que quelques maisons derrière une colline, dans la forêt. Je ne sais pas comment on appelle l'endroit.

— Ah, c'est sûr'ment Yogerville, supposa Donat.

Bumpo hocha la tête ; il était d'accord.

— On y s'ra en une journée, assura-t-il à Drizzt.

Le drow jeta un regard interrogateur à Cadderly.

— Il me faudrait à moi aussi toute une journée pour élaborer un sort de transport qui convienne, indiqua l'imposteur. Et, même là, je ne pourrais en prendre qu'un seul avec moi…

C'est alors que Régis poussa un grognement, ce qui attira l'attention générale. Les compagnons eurent la grande surprise, et la joie tout aussi grande, de voir le halfelin se rasseoir. Il avait déjà bien meilleure mine, et parvint même à bouger les doigts à l'extrémité de son membre blessé.

À côté de lui, Rai-guy, engoncé dans sa peau d'humain, sourit et adressa *in petto* une prière émue à la déesse Lolth qui s'était montrée fort arrangeante !

— Il est transportable, dès à présent, assura le doppelganger. Partez, maintenant, votre ami se trouve dans une très mauvaise passe. Je crois qu'il a exaspéré les fermiers du coin par son agressivité. Ils l'ont fait prisonnier et comptent le pendre ! Vous avez le temps de vous porter à son secours parce qu'ils ne feront rien avant le retour de leur chef, mais vous ne devez pas traîner.

Drizzt acquiesça, puis récupéra à la ceinture de Régis la bourse qu'il lui avait confiée.

— Te joindras-tu à nous ? demanda-t-il.

Catti-Brie, Bruenor, Régis bien remis, aidaient déjà l'équipage à préparer le bateau au départ. L'associé de Cadderly rejoignit le prêtre et Drizzt ; tous trois quittèrent le navire.

— Non, répondit alors le doppelganger dans une imitation parfaite de la voix de Cadderly. (Druzil, qui avait fourni à l'étrange créature protéiforme tout ce qu'il savait des détails du

rôle à jouer, s'était déclaré très satisfait du résultat.) Vous n'aurez pas besoin de moi, et j'ai à m'occuper d'affaires des plus urgentes.

Le drow hocha la tête, tendit la bourse à l'imposteur.

— Prends garde à cet objet, avertit-il. Il a la faculté d'appeler à son aide ceux qui peuvent lui servir d'alliés maléfiques.

— Il ne me faudra que quelques minutes pour regagner l'Envol de l'Esprit, assura le doppelganger.

Ce qui fit broncher Drizzt : Cadderly n'avait-il pas, juste avant, annoncé qu'il aurait besoin de toute une journée pour mémoriser un sort de transport ?

— Par mot de rappel, plaça très vite Rai-guy qui avait noté la contradiction. Nous ramènera, le sort, à l'Envol de l'Esprit, mais pas ailleurs.

— Allez, l'elfe ! cria Bruenor du bateau. L'fiston attend.

— Oui, vas-y, insista Cadderly. (Il prit la bourse et, dans le même mouvement, posa la main sur l'épaule de Drizzt, le fit tourner vers l'embarcation en le poussant gentiment.) Ne traîne pas, le temps presse !

Drizzt, sans pouvoir toucher du doigt ce qui n'allait pas, hésitait encore, mais il n'avait pas le loisir de vraiment réfléchir à la situation : *Racle le Fond* regagnait déjà le courant et son équipage s'appliquait à lui faire prendre de la vitesse. D'un bond souple, le drow rejoignit ses amis, puis il se retourna et vit Cadderly, souriant, leur adresser force gestes. Son associé avait déjà commencé à lancer leur sort de retour. Les compagnons virent bientôt les deux prêtres disparaître comme le vent fugitif.

— Mais pourquoi c't imbécile a pas tout simplement pris l'un d'nous avec lui jusqu'au fiston ? s'étonna le nain.

— C'est bizarre, hein ? appuya Drizzt.

Le regard sur l'endroit où s'étaient tenus les deux prêtres, il se posait de plus en plus de questions.

Le lendemain, tôt le matin, *Racle le Fond* toucha la rive à deux cents mètres de Yogerville. Les quatre amis, dont Régis qui allait décidément très bien, rejoignirent la terre ferme.

Ils avaient tous décidé que l'équipage de *Racle le Fond* resterait à bord, et aussi (sur la suggestion de Drizzt) que Bruenor, Régis et Catti-Brie iraient discuter avec les villageois

tandis que le rôdeur drow reconnaîtrait le terrain autour du hameau.

Les trois compagnons se virent accueillis chaleureusement par de fort bonnes gens, d'abord très souriants, puis, une fois interrogés sur Wulfgar, perplexes.

— Vous imaginez pas qu'on pourrait oublier un colosse comme çui qu' vous dites ? caqueta une vieille femme amusée.

Les visiteurs s'entre-regardèrent, stupéfaits.

— Donat s'est trompé d'village, soupira Bruenor.

* * *

Drizzt se sentait troublé. De toute évidence, Cadderly était arrivé auprès des compagnons d'aventure grâce à un sort magique, mais, si Wulfgar se trouvait en si grand danger, pourquoi le prêtre ne s'était-il pas occupé de lui en priorité ? Bien sûr, on pouvait expliquer la chose par le risque plus immédiat que courait Régis, mais alors pourquoi Cadderly ne s'était-il pas séparé momentanément de son associé pour que les deux puissent répartir leur aide ? Là encore, la logique pouvait résoudre l'énigme : peut-être les prêtres ne disposaient-ils à ce moment-là que d'un seul enchantement, qui pouvait les transporter ensemble mais en un unique lieu, et avaient-ils dû choisir… Pourtant autre chose encore tracassait le drow ; malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à comprendre quoi.

D'un seul coup, la question gênante lui vint à l'esprit. Comment Cadderly avait-il su qui était Wulfgar, un homme qu'il n'avait jamais rencontré, dont il avait à peine entendu parler ?

— Un coup de chance…, supposa Drizzt, dubitatif.

Il essayait de reconstituer logiquement la suite d'événements. Le prêtre se trouvait sur la trace de l'elfe noir, et c'est alors qu'il avait découvert Wulfgar qui le suivait de peu. Un hasard avait pu l'informer du lien de ce colosse avec le drow…

Cette logique paraissait encore lacunaire ! Drizzt espérait toutefois que Wulfgar serait en mesure de tout expliquer quand ils l'auraient enfin secouru. Le drow, l'esprit préoccupé de toutes ces questions, contourna le hameau, passa derrière la crête qui, au sud, bloquait l'accès à la petite agglomération. Il

était hors de vue de ses amis en plein quiproquo avec les gens du village, qui, en toute honnêteté, ne voyaient pas de qui on leur parlait.

Cette nouvelle n'aurait pas vraiment surpris Drizzt si on la lui avait rapportée alors que, la crête une fois derrière lui, il voyait se dresser une tour cristalline, réplique de Crenshinibon, étincelant dans la claire lumière du matin.

23
Ultime défi

Drizzt, cloué sur place, vit une ligne apparaître au flanc immaculé de l'édifice, une ligne qui s'élargit, s'élargit encore, jusqu'à se révéler un seuil béant…

… À l'intérieur duquel un drow lui faisait signe d'approcher. Il portait un grand chapeau, avec une plume, que l'elfe noir renégat ne manqua pas de reconnaître. Pour une raison ou pour une autre, Drizzt ne se sentit pas aussi surpris qu'il aurait peut-être dû l'être.

— Ravi de te revoir, Drizzt Do'Urden ! le salua Jarlaxle dans la langue commune. Entre donc, nous avons à parler.

Drizzt porta une main à la garde d'un cimeterre, posa l'autre sur la bourse avec la figurine de Guenhwyvar… mais il avait renvoyé depuis peu la panthère à sa demeure astrale, s'il la rappelait tout de suite elle serait encore fatiguée. Le drow se tendit, évalua la distance qui le séparait de Jarlaxle. Grâce aux anneaux enchantés qu'il portait aux chevilles, il pouvait la franchir en un clin d'œil, peut-être même porter d'emblée un mauvais coup au mercenaire…

Mais ensuite il serait très vite abattu, sans aucun doute. Jarlaxle n'était pas venu seul ; là où on le trouvait on trouvait aussi Bregan D'aerthe, dont les nombreuses armes le visaient sûrement déjà.

— Allons, insista l'autre, nous devons discuter d'une affaire qui se révélera profitable, à nous et à l'ensemble de nos amis !

Cette dernière remarque, ajoutée au fait que Drizzt était arrivé ici suite aux paroles d'un imposteur manifestement au

service de Jarlaxle (si même il ne s'était pas agi de Jarlaxle en personne), incita le drow à penser que Wulfgar se trouvait vraiment en danger. Il relâcha sa prise sur la garde de son arme.

— Je te garantis que ni moi ni mes associés ne porterons la main sur toi, assura le mercenaire. En outre, les compagnons venus avec toi sur le bateau ne risqueront rien de ma part tant qu'ils ne chercheront pas à m'agresser…

Drizzt avait suffisamment compris le caractère de son mystérieux congénère pour croire en la valeur de sa parole. Au cours de ses rencontres antérieures avec le personnage, il était déjà arrivé à Jarlaxle de détenir tous les atouts ; il aurait pu aisément tuer Drizzt ainsi que Catti-Brie. Pourtant il ne l'avait pas fait, alors même que, à cette époque, présenter la tête de Drizzt Do'Urden à Menzoberranzan lui aurait beaucoup rapporté ! Le drow invité à entrer jeta un dernier regard en direction du village caché par la crête, puis approcha de la tour.

De nombreux souvenirs lui revinrent à l'esprit tandis qu'il suivait son hôte à l'intérieur de la structure et que la porte magique se refermait sans bruit derrière eux. Le niveau au sol n'était pas tel qu'il se le rappelait, mais Drizzt ne put s'empêcher de se remémorer la première fois où il avait pénétré dans une de ces tours, manifestations de l'Éclat de cristal. Il traquait alors le sorcier Akar Kessell qui s'était réfugié au Valbise. Le souvenir n'avait certes rien d'agréable, pourtant il réconfortait plus ou moins le drow, car il apportait aussi un moyen possible de surprendre l'édifice, le couper de sa source de pouvoir pour le faire s'écrouler.

Mais, considérant une fois de plus Jarlaxle qui, très à l'aise, s'installait dans un luxueux fauteuil à côté d'un immense miroir occupant presque tout un mur, Drizzt comprit qu'il avait peu de chances de trouver une occasion de le mettre en application.

Le mercenaire désigna un siège face au sien ; son invité, une fois de plus, obéit sans faire d'histoire. Le mercenaire, bien que redoutable comme ennemi, n'était pas traître, ne mettait pas vicieusement à mort ses adversaires.

Toutefois, Drizzt, en allant s'asseoir, remarqua que ses pas lui semblaient un tout petit peu plus pesants qu'à l'ordinaire, comme si le dweomer attaché aux anneaux à ses chevilles ne

faisait plus effet.

— Voilà plusieurs jours que je te surveille, commença Jarlaxle. Tu comprends, un de mes amis a besoin de tes services.

— Services ? s'étonna Drizzt, sur ses gardes.

Jarlaxle, sans clarifier ses propos, se contenta de sourire avant de poursuivre :

— Une affaire de la plus haute importance m'amène à vous faire de nouveau vous rencontrer.

— Était-ce si important pour toi de voler l'Éclat de cristal ?

— Pas du tout. Au début, je ne connaissais même pas l'existence de l'artefact. M'en emparer n'a constitué qu'un à-côté des plus plaisants dans la quête de ce qui m'intéressait vraiment, à savoir ta personne.

— Et Cadderly ? demanda Drizzt, un peu inquiet.

Il ne savait toujours pas avec certitude si le prêtre n'avait pas, peut-être, été présent en personne lors du sauvetage de Régis. Jarlaxle lui avait-il ensuite arraché Crenshinibon, ou bien tout l'épisode était-il le fruit de la ruse étonnante du mercenaire ?

— Il se porte très bien, il se trouve toujours à l'Envol de l'Esprit et ne sait rien de tes aventures, indiqua Jarlaxle. Au grand dam, d'ailleurs, du nouveau familier de mon ami sorcier, un petit démon qui porte une haine farouche au personnage.

— Jure-moi que Cadderly va bien, insista Drizzt qui n'avait pas envie de plaisanter.

Le mercenaire hocha la tête.

— Mais oui, assura-t-il. Et inutile de me remercier pour avoir sauvé ton ami le halfelin.

Cette dernière phrase décontenança Drizzt ; mais il dut en reconnaître la justesse ! Si les associés de Jarlaxle n'avaient pas, sous l'apparence de Cadderly et d'un ami à lui, lancé un puissant sort de guérison sur Régis, le malheureux serait sans doute mort à l'heure qu'il était, ou, au mieux, aurait perdu un bras !

— Évidemment, pour le prix dérisoire d'un sort, tu as obtenu notre entière confiance…, remarqua toutefois le drow.

Il rappelait ainsi à son interlocuteur qu'il le connaissait

suffisamment pour savoir que le mercenaire faisait rarement quoi que ce soit sans en tirer profit.

— Hé, pas si dérisoire, le sort ! protesta plaisamment Jarlaxle. Et puis nous aurions pu nous contenter d'un simulacre, d'un enchantement qui aurait procuré l'illusion d'une guérison, aurait refermé provisoirement la blessure pour la laisser se rouvrir ensuite, tuer ton ami… Mais je peux t'assurer que tel n'a pas été le cas, précisa-t-il très vite en voyant les yeux de Drizzt s'étrécir de colère. Non, le halfelin est guéri pour de bon.

— Dans ce cas, je te dois effectivement des remerciements. Bien sûr, tu comprends que je me dois de te reprendre Crenshinibon ?

— Je ne doute pas que ta bravoure te pousse à le tenter. Je sais aussi que tu es trop intelligent pour te lancer dans une telle tentative.

— Pas tout de suite, sans doute.

— Pourquoi plus tard, alors ? Qu'importe à Drizzt Do'Urden que la magie maléfique de l'Éclat de cristal s'exerce sur les elfes noirs de Menzoberranzan ?

Le mercenaire, une fois de plus, avait dérouté son invité. Oui, en fait, pourquoi s'en inquiétait-il ?

— Seulement, Jarlaxle reste-t-il vraiment confiné à Menzoberranzan ? demanda-t-il. On dirait bien que non…

Ainsi interpellé, le mercenaire éclata de rire.

— Ah, mais Jarlaxle va où ses affaires l'appellent ! répliqua-t-il. Voyons, Drizzt Do'Urden, réfléchis bien avant de vouloir t'emparer de Crenshinibon. En toute honnêteté, vois-tu meilleures mains en lesquelles l'artefact aurait pu tomber que les miennes ? (Drizzt ne répondit pas, mais les paroles de l'autre lui donnaient, en effet, matière à réflexion.) Suffit sur ce sujet, poursuivit Jarlaxle. (Il se pencha en avant, il avait soudain perdu toute sa désinvolture.) Je t'ai fait venir ici pour que tu rencontres une vieille connaissance avec qui et contre qui tu as déjà combattu. Il semble bien que l'homme n'ait pas réglé tous ses comptes avec le dénommé Drizzt Do'Urden, et ce défaut de conclusion définitive me fait perdre un temps précieux avec lui.

Drizzt étudia soigneusement son interlocuteur. Il ne voyait

pas du tout de quoi il parlait. Mais cela ne dura qu'un temps : il se rappela ensuite la dernière fois où il avait vu Jarlaxle, juste avant qu'Artémis Entreri et lui partent sur des chemins divergents. La déception se lut sur son visage. Il commençait à tout comprendre !

* * *

— Bon sang, vous vous êtes gourés d'coin ! reprocha Bruenor à Bumpo et Donat quand, avec ses deux compagnons, il eut regagné *Racle le Fond*.

Les deux frères échangèrent un regard surpris. Donat se gratta la tête.

— Ça peut être qu'ici, insista Bumpo. Enfin, d'après les indications d'votre copain…

— Ou bien les villageois nous ont menti, suggéra Régis.

— Alors ils sont sacrément doués ! remarqua Catti-Brie. Jusqu'au dernier.

— Eh bien, je sais comment nous pouvons nous en assurer, répondit le halfelin, une lueur malicieuse dans le regard.

Bruenor et Catti-Brie avaient déjà entendu ce ton chez leur ami. Ils se tournèrent vers lui et le virent tenir ostensiblement son pendentif hypnotique.

— Bon, on y r'tourne, soupira Bruenor. (Avant de quitter le bateau, il jeta un coup d'œil à son équipage.) Vous êtes vraiment sûrs, hein ?

Quatre têtes furent vigoureusement hochées.

Les amis rejoignaient le hameau quand un petit garçon courut à leur rencontre.

— Vous avez trouvé votre ami ? demanda-t-il.

— Non, répondit Catti-Brie. (Elle fit signe à Bruenor et Régis de rester à l'écart.) Toi, tu l'as vu ?

— Il se trouve peut-être dans la tour.

— Quoi, quelle tour ? intervint le nain d'un ton brusque sans laisser le temps à la jeune femme le temps de réagir.

— Ben, là…, fit le gamin, pas du tout intimidé. Derrière.

Il montra alors la crête qui se dressait de l'autre côté du petit village. Portant leurs regards dans cette direction, les

compagnons remarquèrent que plusieurs habitants avaient entrepris de la gravir. À mi-chemin du sommet, ils demeuraient bouche bée. Certains tendaient la main vers un endroit bien précis, d'autres se laissaient tomber à terre, d'autres encore faisaient demi-tour en courant.

Les trois compagnons se mirent alors à courir eux aussi, escaladèrent la pente au pas de course. Et eux aussi s'arrêtèrent net, considérant d'un œil incrédule la tour, immense réplique de Crenshinibon.

— Cadderly ? fit Régis, stupéfait.

— Ça m'étonnerait, répondit Catti-Brie.

Elle mena la marche d'un pas prudent, accroupie comme pour surprendre un gibier.

* * *

— Artémis Entreri veut que la compétition entre vous soit enfin tranchée, confirma Jarlaxle. (Drizzt, contrairement à son habitude, réagit par une exclamation des plus vigoureuses qui indiqua sans équivoque au mercenaire à la fois le mépris qu'il éprouvait pour l'assassin et sa sincérité quand il disait ne plus vouloir se trouver en présence de l'individu.) Ah, tu ne me déçois jamais..., commenta-t-il, amusé. Tu n'as aucune vanité, mon cher, et je te félicite de cette belle mentalité ! J'aimerais vraiment pouvoir exaucer ton souhait, te laisser reprendre la route avec tes amis. Mais cela m'est impossible, je le crains. Je te répète que tu dois mettre les choses au point avec Entreri. Fais-le au moins pour tes chers compagnons !

Drizzt consacra un moment à assimiler cette menace à peine voilée. Entre-temps, Jarlaxle agitait la main devant la grande glace à côté de son fauteuil, laquelle montra d'abord une étrange brume grise. Cette vague nuée se dissipa rapidement sous les yeux du prisonnier pour laisser apparaître Catti-Brie, Bruenor et Régis avançant vers la tour. En tête, la jeune femme suivait une trajectoire erratique pour tâcher de se mettre à couvert sur le terrain plutôt dénudé.

— Je pourrais tous les tuer d'une pensée, assura le mercenaire à Drizzt.

— Quel intérêt pour toi ? Tu m'as donné ta parole…

— Je la tiendrai, pourvu que tu coopères.

Une fois de plus, Drizzt prit son temps pour répondre.

— Et Wulfgar ? demanda-t-il soudain.

Il pensait que, puisque le mercenaire s'était servi de ce nom pour l'attirer en ce lieu, il devait avoir des informations sur le barbare.

Là, ce fut Jarlaxle qui pesa ses mots.

— Il est bien vivant et, d'après ce que je sais, en bonne forme, indiqua-t-il finalement. Je ne lui ai pas parlé, je l'ai seulement surveillé le temps nécessaire pour voir en quoi je pouvais tirer profit de sa situation actuelle.

— Et alors ?

Le mercenaire eut un grand sourire.

— Nous pourrons en discuter plus tard, éluda-t-il. (Il regarda par-dessus son épaule l'unique escalier menant à l'étage.) Tu te rendras compte que ta magie ne fonctionne pas ici, précisa-t-il, et son prisonnier comprit la sensation de pesanteur dans ses pieds. Aucune, ni celle de tes cimeterres, ni celle des anneaux que tu as pris à Dantrag Baenre quand tu l'as tué, pas même tes pouvoirs de drow…

— Voilà une possibilité offerte par l'Éclat de cristal dont je n'avais pas idée, remarqua Drizzt, sarcastique.

— Ce n'est pas cela, corrigea Jarlaxle, toujours souriant. Considère plutôt cette condition comme nécessaire. Il fallait désactiver toute possibilité de magie, tu comprends, parce que ce dernier combat entre Artémis Entreri et toi doit avoir lieu sur un strict pied d'égalité, sans qu'aucun d'entre vous puisse profiter d'avantages indus…

— Pourtant le miroir a fonctionné, nota Drizzt. (Le fait ne l'intéressait pas énormément, il cherchait surtout à gagner du temps avant ce duel qui lui répugnait.) N'est-il pas magique ?

— Il s'agit d'un élément de la tour, je ne l'ai pas apporté ici. L'édifice est resté insensible aux tentatives de mes associés pour en désactiver les aspects magiques. Quel cadeau merveilleux tu m'as fait quand tu as remis Crenshinibon à mon allié ! L'artefact m'en a appris beaucoup sur son propre compte, il m'a indiqué comment élever les tours, comment les adapter à mes besoins

spécifiques…

— Tu sais bien que je ne peux te permettre de le conserver, plaça encore une fois Drizzt.

— Toi, tu sais très bien que je ne t'aurais jamais fait entrer ici si je pensais que tu aies la moindre chance de me retirer Crenshinibon, répliqua Jarlaxle en riant.

À la fin de sa phrase, il jeta de nouveau un coup d'œil au miroir à côté de lui. Drizzt l'imita et vit que ses amis étaient arrivés à la base de la tour. Ils cherchaient une issue, qu'ils ne risquaient pas de trouver tant que Jarlaxle ne le voudrait pas. Mais Catti-Brie repéra tout de même quelque chose d'intéressant : les empreintes de pas de son ami.

— Il est là-dedans ! s'écria-t-elle.

— Pourvu que ce soit avec Cadderly ! remarqua Régis, inquiet.

Les deux elfes noirs à l'intérieur n'en perdirent pas une miette. Jarlaxle gloussa.

— Va voir Entreri, reprit ensuite le mercenaire d'un ton plus sérieux en agitant de nouveau la main devant la glace. (L'image qu'elle montrait disparut.) Va apaiser son incertitude, ensuite tu pourras repartir avec tes amis de ton côté, moi du mien.

Drizzt passa un bon moment à étudier son interlocuteur. Le mercenaire lui rendit son regard sans chercher à le presser davantage. Cet instant leur permit de se comprendre tacitement.

— Quelle que soit l'issue ? demanda enfin Drizzt, par sécurité.

— Tes amis partiront librement. Avec toi ou avec ton cadavre.

Le drow aux yeux violets considéra alors l'escalier. Il avait du mal à le croire : Artémis Entreri, sa némésis personnelle pendant si longtemps, l'attendait en haut de ces marches ! Il avait été entièrement sincère avec Jarlaxle, il ne voulait pas revoir cet homme et encore moins le combattre. C'était Entreri qui souffrait de cette question non réglée, pas Drizzt. Même à cet instant, avec ce duel imminent auquel, de toute évidence, il ne pourrait échapper, le rôdeur n'avait aucune envie de gravir cet escalier. Il n'avait pas peur de l'assassin, certainement pas. Il

connaissait bien la valeur guerrière de son adversaire mais ne le craignait pas.

Il se leva, se dirigea vers les marches, s'exhortant au combat en se rappelant les avantages qu'il pourrait apporter : il serait peut-être en mesure, donnant satisfaction à Jarlaxle, de débarrasser le monde d'un de ses fléaux !

Drizzt s'arrêta, se retourna.

— Voici quelqu'un de mes amis, annonça-t-il en sortant de sa bourse la figurine d'onyx.

— Oui, bien sûr, Guenhwyvar ! fit le mercenaire, l'air ravi.

— Je refuse qu'elle risque de tomber entre les mains d'Entreri, ou dans les tiennes. Quelle que soit l'issue, elle devra revenir soit à moi, soit à Catti-Brie.

— Quel dommage ! rit Jarlaxle. J'avais osé espérer que tu ne penserais pas à inclure cette superbe créature dans tes conditions… J'aimerais beaucoup disposer d'un pareil atout. (Drizzt se redressa de toute sa taille, ses yeux lavande étincelant.) Tu ne me confierais jamais un tel trésor, je vois bien. Et je ne saurais t'en blâmer. J'ai moi-même un faible pour tout ce qui est magique ! (Le mercenaire riait toujours. Pas son prisonnier.) Allez, remets-la-leur toi-même, proposa finalement l'elfe noir en montrant l'emplacement de la porte. Tu jettes simplement la figurine vers le mur, au-dessus de l'endroit par où tu es entré. Tiens, tu peux voir le résultat, ajouta-t-il en faisant un autre geste vers le miroir où apparut de nouveau l'image des compagnons de Drizzt.

Le rôdeur examina le mur, vit qu'une petite portion s'ouvrait là où l'avait indiqué Jarlaxle. Il se précipita dans cette direction.

— Allez-vous-en ! cria-t-il dans l'espoir que ses amis l'entendraient.

Il jeta la statuette d'onyx par la brèche provisoire, et, se rendant compte que Jarlaxle aurait pu vouloir le flouer, s'empressa de vérifier ce qu'il se passait dans le miroir.

Il fut soulagé de constater que Catti-Brie l'appelait et que Régis ramassait la figurine par terre. Le halfelin ne perdit pas de temps, d'ailleurs, pour la reposer afin de faire venir Guenhwyvar. Le fauve fut bientôt à côté du trio, se joignant par ses grondements au chœur des appels.

— Tu vois bien qu'ils ne s'en iront pas, remarqua sèchement Jarlaxle. Allons, vas-y, finis-en avec cette histoire ! Je te promets qu'aucun de tes quatre amis ne sera blessé.

Drizzt hésita encore, jeta un dernier coup d'œil au mercenaire nonchalamment installé dans son fauteuil comme s'il n'avait rien à craindre du rôdeur qui, un bref instant, envisagea de répondre à cette provocation, de dégainer ses armes, enchantées ou non, et de se jeter sur Jarlaxle pour le couper en deux. Mais c'était impossible, bien sûr. Il ne pouvait se permettre une telle témérité avec la vie de ses compagnons en jeu.

L'autre l'avait bien compris pour prendre une telle posture, insolente de tranquillité.

S'efforçant de s'éclaircir les idées après tous les événements de ces dernières heures, Drizzt inspira profondément. Quelle folie, cet enchaînement qui l'avait amené à remettre l'artefact maléfique à Jarlaxle, puis l'avait conduit en ce lieu où il s'apprêtait à combattre un adversaire aussi redoutable qu'Artémis Entreri !

Il inspira encore, étira ses muscles, prit l'escalier.

* * *

En haut, Artémis Entreri faisait les cent pas, étudiait le périmètre tourmenté de la pièce, les nombreux degrés et plates-formes qu'elle comportait. Oh, Jarlaxle ne pouvait se contenter d'une salle circulaire toute bête et vide ! Le mercenaire avait conçu de bout en bout cet endroit à l'étage de la tour, avec ses différents niveaux, divers éléments qui devraient permettre des stratégies guerrières élaborées. Au milieu, quatre marches menaient à une petite estrade où ne pouvait se tenir qu'une personne à la fois. De l'autre côté de cette estrade, quatre marches placées en symétrie assuraient le même accès. Cinq degrés bordant la pièce tout du long permettaient de parvenir de manière similaire à un autre niveau plus élevé, une plate-forme s'appuyant au mur. Sur la gauche d'Entreri, une passerelle de cinquante centimètres de large environ reliait à niveau le sommet de la petite estrade à la quatrième marche de

ce grand escalier.

Un autre accident de terrain, une rampe à double pente, s'élevait près du mur du fond, là où Entreri s'agitait. Deux plates-formes basses, circulaires, avaient en outre été placées près de la porte d'entrée, celle par où apparaîtrait bientôt Drizzt Do'Urden.

Comment utiliser ces éléments ? se demandait l'assassin.

Puis il se rendit compte que rien ne servait de spéculer, car le drow s'était déjà révélé par le passé un bretteur par trop imprévisible, trop vif en pensée et en actes pour qu'on puisse mettre en œuvre un quelconque plan en se battant contre lui. Non, il devrait improviser à chaque pas ou roulade, contrer, anticiper, calculer sur l'instant chaque botte.

Il dégaina alors ses armes, dague et épée. Il avait d'abord pensé opposer deux épées aux deux cimeterres de Drizzt, puis décidé de s'en tenir à la disposition qui lui était la plus familière et à son arme préférée, même si sa magie serait en l'occurrence inopérante.

Oui, il faisait les cent pas, échauffant en même temps par des étirements ses bras et les muscles de son cou. Il se parlait tout seul aussi, se faisait une liste des éléments importants, s'exhortait surtout à ne jamais, au grand jamais, sous-estimer son ennemi !

D'un seul coup, il s'arrêta, examina en spectateur ses mouvements et ses pensées. Il était nerveux, certes, anxieux, et, pour la première fois depuis son départ de Menzoberranzan, il vivait pleinement l'instant. Un léger bruit le fit se retourner.

Drizzt Do'Urden était là.

Il entra sans un mot, ne marqua aucune émotion quand la porte se referma derrière lui.

— Voilà bien des années que j'attends ce moment, le salua Entreri.

— Alors tu es bien plus idiot que je croyais…

L'assassin se mit sans avertir en mouvement, se précipita vers les quatre marches centrales face à lui, brandissant dague et épée. Il semblait attendre que le rôdeur se précipite à sa rencontre, vienne lui disputer la position dominante sur la petite plate-forme.

Mais l'autre n'avait pas bougé, n'avait même pas dégainé.

— … Un idiot accompli si tu t'imagines que je vais combattre contre toi aujourd'hui ! compléta-t-il.

Les yeux d'Entreri s'écarquillèrent. Au bout d'un long moment d'immobilité, il redescendit par les marches les plus proches de Drizzt, épée en avant, dague prête, s'arrêta à deux pas du drow.

Lequel ne fit pas un mouvement pour sortir ses armes.

— Prépare tes cimeterres ! ordonna l'assassin.

— Dans quel but, pour que nous puissions divertir Jarlaxle et sa troupe ?

— Dégaine, ou je te pourfends !

— Vraiment ? rétorqua Drizzt sans s'émouvoir.

Il sortit du fourreau, sans se presser, ses deux lames. Entreri fit un nouveau pas prudent, le rôdeur laissa tomber ses cimeterres.

La mâchoire de l'assassin faillit se décrocher de stupeur.

— N'as-tu donc rien appris au cours de ces années ? demanda le drow. Combien de fois devrons-nous jouer à ce jeu stérile ? Faut-il donc que nos vies aillent de revanche en revanche contre celui d'entre nous qui aura par hasard vaincu la fois précédente ?

— Ramasse-les ! cria Entreri.

Il se rua sur Drizzt, fit peser la pointe de son épée contre le sternum de son ennemi.

— Soit, nous combattrons, déclara nonchalamment celui-ci. L'un de nous vaincra, l'autre survivra peut-être. Et ensuite, évidemment, nous devrons tout recommencer parce que tu t'imagines avoir quelque chose à prouver !

— Ramasse-les donc, lâcha Entreri, les dents serrées. (Il appuya juste un peu sur sa lame ; s'il s'était agi de la dague avec sa magie activée, elle aurait sans nul doute pénétré la cage thoracique du drow.) Ce sera l'ultime défi, car l'un de nous mourra ici aujourd'hui. Nous y sommes ; Jarlaxle a organisé un combat à conditions aussi parfaitement égales que possible !

Drizzt ne bougea pas.

— Je vais te pourfendre ! répéta l'assassin.

Le rôdeur eut un petit sourire.

— Je ne pense pas, Artémis Entreri. Je te connais mieux que tu crois, mieux, en tout cas, que tu le souhaiterais. Cela ne te conviendrait pas du tout de me tuer ainsi, tu te haïrais pour le reste de tes jours d'avoir agi de la sorte, de t'être dénié l'unique chance de pouvoir connaître la *vérité*. Parce que voilà en fait de quoi il est question, non ? La vérité, la tienne, cet instant où tu espères soit donner un sens à ta misérable existence, soit la voir prendre fin.

Entreri poussa un grondement effrayant, voulut achever son geste… mais il ne pouvait pas faire agir son bras, transpercer le drow.

— Maudit sois-tu ! cria-t-il. (Pivotant d'un bloc, un bruit sourd dans la gorge, tailladant méchamment l'air, il retourna au fond de la pièce, jurant tout du long.) Maudit !

Derrière lui Drizzt hocha la tête, se pencha, reprit ses cimeterres.

— Entreri ! appela-t-il.

Le ton de sa voix indiqua à l'assassin que quelque chose avait changé.

Il était parvenu à l'autre bout de la salle ; se retournant, il vit Drizzt tout prêt au combat, lames en main, la vision qu'il avait si désespérément attendue.

— Tu as réussi l'épreuve que je t'ai fait passer, expliqua le drow. Je veux bien subir la tienne.

* * *

— Allons-nous assister au combat, ou simplement attendre de voir sortir le vainqueur ? demanda Rai-guy à Kimmuriel.

Les deux elfes noirs venaient d'entrer depuis une petite pièce sur le côté, au rez-de-chaussée.

— Le spectacle devrait en valoir la peine, assura Jarlaxle. (Il indiqua l'escalier.) Nous irons à l'étage, et je rendrai la porte translucide pour nous.

— Quel artefact étonnant ! commenta Kimmuriel en secouant la tête.

Il avait suffi à Jarlaxle d'une journée en contact étroit avec l'Éclat de cristal pour en apprendre énormément : il savait

désormais aménager à sa guise la disposition des pièces dans la tour, faire apparaître ou disparaître des portes à volonté, créer des parois transparentes ou non, enfin utiliser l'ensemble de l'édifice en élément de scrutation, comme à présent. Ses deux acolytes le virent bien en approchant de leur chef et en voyant dans le miroir l'image de Catti-Brie, Régis, Bruenor et de leur fauve.

— Nous allons tout voir, eux le devraient aussi, remarqua le mercenaire. (Il ferma les yeux ; les trois drows entendirent un immense raclement retentir contre le flanc extérieur de Crenshinibon.) Voilà, annonça Jarlaxle un moment plus tard. Allons-y.

* * *

Catti-Brie, Bruenor et Régis, ébaubis, virent la tour de cristal sinuer comme un serpent ; un de ses côtés s'écarta, dévoilant une sorte de pli dissimulé, où, étonnamment, un escalier apparut ! Il s'enroulait en spirale autour de l'édifice depuis une hauteur de plus de cinq mètres.

Les trois compagnons hésitèrent, s'entre-regardèrent, perplexes. Guenhwyvar, sans se poser de questions, avait déjà bondi à l'assaut des marches en grondant à chacun de ses sauts prodigieux.

* * *

Ils se regardèrent encore un peu en chiens de faïence, et pourtant leurs expressions révélaient davantage d'estime mutuelle que de haine. Ces deux-là avaient passé l'étape de la haine, car l'expérience partagée du combat, au cours des années, avait fini par émousser leur hostilité !

À présent, ils s'observaient depuis les deux extrémités de cette salle, à dix mètres de distance, de part et d'autre de la plate-forme centrale. Chacun attendait que l'autre fasse le premier mouvement, ou, plus exactement, qu'il se montre sur le point de le faire.

Ils rompirent ensemble l'immobilité, chacun se précipitant

sur la volée de marches qui lui faisait face pour atteindre la position dominante. Même sans la magie de ses anneaux aux chevilles, Drizzt arriva avec un pas d'avance, peut-être parce que, portant deux fois l'âge en années de son adversaire, il était physiologiquement bien plus jeune que l'humain Entreri dont la durée de vie représentait le dixième de celle d'un drow.

L'assassin, très doué pour l'improvisation, posa alors le pied sur le premier degré du petit escalier avant de plonger sur le côté, roulant la tête la première hors de portée des lames rapides de Drizzt. Il passa en dessous de la passerelle pour se tenir hors de portée des cimeterres.

Le drow pivota, se mit en position accroupie défensive sur la plate-forme. Entreri ne pourrait l'en déloger.

Mais celui-ci avait prévu que le rôdeur serait aux aguets sur sa position dominante, aussi, sans ralentir une seconde, il se releva après sa roulade et courut vers le côté de la salle, gravit les cinq marches contre le mur, puis, de cette nouvelle hauteur, se rua vers l'extrémité de la passerelle. Drizzt ne fit pas mine de le suivre, ni en bas ni en haut, aussi l'assassin parcourut-il la moitié de cet étroit chemin en direction de la plate-forme centrale.

Le drow l'attendait de l'autre côté.

— Allons, viens, lui proposa Entreri, désignant la passerelle. Nous y serons à égalité !

* * *

Ils hésitaient à prendre cet escalier car, une fois perchés au flanc de Crenshinibon, ils se retrouveraient en position très vulnérable ! Mais, voyant Guenhwyvar qui, une fois arrivée en haut, après avoir regardé à l'intérieur de la tour, rugit de plus belle et griffa le mur, ils ne purent y tenir plus longtemps. Catti-Brie, de nouveau en tête des trois amis, se trouva devant une paroi translucide, une fenêtre donnant vue sur la salle où Drizzt et Entreri s'affrontaient.

Elle frappa le cristal inflexible, de même que Bruenor, du dos de sa hache, mais en vain. Ils n'éraflèrent même pas le matériau. Si les combattants les entendirent, les aperçurent, ils

n’en montrèrent rien.

* * *

— Tu aurais dû créer une pièce plus petite, remarqua froidement Rai-guy lorsque, avec Jarlaxle et Kimmuriel, il parvint au palier et put contempler l’action – qui, en fait, faisait bien défaut.

— Ah, mais tout l’intérêt est dans le jeu des déplacements, répondit Jarlaxle. (Il montra, de l’autre côté du palier, Catti-Brie et ses compagnons.) Nous voyons les combattants, les amis de Drizzt qui peuvent eux aussi nous voir. (Au moment où il prononçait ces mots, les drows notèrent que Catti-Brie les montrait du doigt en hurlant quelque chose qu’ils ne pouvaient entendre mais dont ils imaginaient la teneur générale.) Drizzt et Entreri ne voient qu’eux.

— Quelle tour, vraiment ! admira Rai-guy.

* * *

Drizzt voulait conserver cette position intéressante, mais Entreri, pour une fois, se montrait patient. Le rôdeur comprit que, s’il ne prenait pas l’initiative, ce combat qu’il voulait voir terminé le plus tôt possible risquait de prendre un temps infini ! Il avança avec aisance sur l’étroite passerelle, marcha lentement sur Entreri, pas à pas, plaçant chaque fois son pied avec une prudence assurée.

Quand il fut plus près, il changea soudain d’allure, porta une vive botte de sa lame à droite. La dague d’Entreri, qu’il avait à la main gauche, se glissa dans une parade parfaite à l’intérieur du mouvement, écarta le cimeterre. Dans le même souffle, l’assassin pivota légèrement et, épaule en avant, se laissa entraîner par la pointe de son épée.

L’autre arme de Drizzt avait déjà entamé la parade avant même que le coup s’amorce ; elle effectua un cercle complet en l’air, puis, remontant à l’intérieur de cette botte d’Entreri, dévia la lame qui fonçait sur le drow, passa par-dessus. En même temps, le cimeterre face à la dague réalisait le même

mouvement.

Le drow était pleinement dans la danse désormais. La forme incurvée de ses lames accentuait la sinuosité de leurs trajectoires ; elles fendaient l'air, devant, autour, changeaient de direction, l'une seule, les deux ensemble, de nouveau une seule. Elles tournoyaient, cherchaient une ouverture, portaient des bottes, tailladaient.

Et Entreri parait chacun de ces mouvements. Ses actions suivaient des lignes plus directes, que ce soit vers le côté, au-dessus, droit devant. Elles s'opposaient aux lames de Drizzt, le forçaient à son tour à contrer l'assaut. Le métal hurlait sans discontinuer, choc après choc.

Mais, à un moment, la main gauche de Drizzt fendit l'air sans aucun obstacle : l'assassin, sans chercher à parer, avait cette fois plongé en avant dans une roulade. Son épée écarta largement un cimeterre (le premier, à cause du mouvement soudain, ayant donc raté sa cible), et sa dague, qui ouvrait le chemin à sa remontée au sortir de l'acrobatie, fila droit sur le cœur du rôdeur qui n'avait aucune possibilité de bloquer la lame.

Aussi Drizzt évita-t-il le coup par le haut : il fit un bond prodigieux vers la gauche, se couvrant, pivotant en même temps pour éviter l'impact de la dague, atterrissant enfin sur le sol dans une roulade qui lui permit de très vite se relever. Il se mit aussitôt à s'éloigner au pas de course tout en pivotant, car il savait que l'assassin, ayant obtenu un léger avantage, se lancerait à sa poursuite pour le conserver. Il se retourna ainsi juste à temps pour faire front à une violente attaque à la dague et à l'épée.

Le métal protesta de nouveau sans trêve, maltraité, et le drow dut reculer sous la charge irrésistible d'Entreri. Il accepta de devoir battre en retraite, ses pieds agiles lui permettant de conserver un parfait équilibre ; il bougeait si vite les mains qu'on avait peine à les suivre.

* * *

Sur le palier, les trois drows, qui avaient passé toute leur vie

au contact de bretteurs émérites et avaient suivi un nombre faramineux de combats, assistaient avec une stupeur montante à cet extraordinaire déploiement d'habileté.

— Est-ce pour le bénéfice d'Entreri que tu as organisé cette rencontre, ou pour le nôtre ? demanda Rai-guy.

Et son ton, pour une fois, ne laissait transparaître aucune raillerie.

— Les deux, avoua Jarlaxle.

Au moment où il parlait, Drizzt passait Entreri, fonçait vers l'escalier au centre et là, sans s'arrêter, sautait, tournant sur lui-même en même temps pour atterrir tout près de la passerelle. Entreri, sans poursuivre l'elfe noir, opta pour un raccourci, bondissant directement sur cette même passerelle droit devant son adversaire, lui retirant ainsi tout avantage qu'il avait pu espérer obtenir.

Mais le drow savait aussi bien improviser que son ennemi. Il plongea, passa *sous* l'étroit chemin au moment où l'assassin y prenait pied, et porta un coup de cimeterre au-dessus de sa tête, coup qui n'aurait pas manqué de taillader l'humain si Entreri, anticipant le mouvement, n'avait poursuivi sa trajectoire en regagnant le sol d'un saut depuis sa position élevée avant de se tourner vers Drizzt.

Pourtant celui-ci avait touché : la jambe de pantalon de l'assassin était déchirée à l'arrière, une ligne rouge apparaissait sur son jarret.

— Le premier sang pour Drizzt, nota Kimmuriel.

Il jeta un coup d'œil à Jarlaxle, qui, souriant, regardait de l'autre côté. En suivant la direction indiquée, Kimmuriel vit que les compagnons du renégat, y compris l'animal, admiraient le combat, bouche bée, avec la même fascination.

Une fascination bien méritée, approuva-t-il *in petto* en revenant de nouveau à cette danse de mort, si brutale et si belle.

* * *

Ils étaient tous deux au niveau du sol, se ruaient l'un sur l'autre dans un tournoiement d'acier rendu flou par la vitesse, d'amples capes volant follement. On ne pouvait distinguer

clairement ce qui était attaque de ce qui était défense, les mouvements participaient des deux. L'acier frottait l'acier, les étincelles jaillissaient, les lames malmenées hurlaient.

Le cimeterre gauche de Drizzt siffla à hauteur du cou. Entreri passa en dessous en s'accroupissant soudain, parut gagner une énergie nouvelle dans ce mouvement, se releva en portant une double botte, de la dague et de l'épée. Mais Drizzt n'avait pas stoppé son mouvement en le voyant rater sa cible : il le compléta, l'acheva par une parade basse de la main droite. La partie intérieure, concave, de sa lame, bloqua les deux armes de son adversaire, les rassemblant contre elle. Puis le drow infléchit l'angle de la trajectoire de son cimeterre à main gauche qui fonça vers le bas, prêt à briser le crâne de l'assassin.

Lequel, les deux mains proches l'une de l'autre suite à la parade du rôdeur, passa de l'une à l'autre sans difficulté ses deux armes, dégagea sa dague en ramenant à lui d'un geste soudain son bras droit avant de l'élever avec la même vivacité. La pointe de la lame courte alla à la rencontre du cimeterre.

Et les deux adversaires hurlèrent de douleur en même temps ! Drizzt bondit en arrière, le poignet profondément percé, Entreri aussi, l'avant-bras entaillé sur toute sa longueur.

Cela ne dura qu'une seconde, le temps pour chacun de constater que sa blessure ne l'empêcherait pas de continuer à tenir son arme. Le drow écarta ses cimeterres l'un de l'autre, puis les fit se rapprocher telles les mâchoires d'un loup tandis que son adversaire et lui revenaient l'un à l'autre. L'assassin avait cru disposer d'un avantage, ses deux lames se situant à l'intérieur de l'angle formé par celles de Drizzt, mais, comprenant que son mouvement présentait une fraction de seconde de retard, il dut finalement parer des deux côtés, éloigner à son tour symétriquement ses armes l'une de l'autre pour qu'elles entraînent avec elles les deux cimeterres. Leur trajectoire les portait tous deux vers l'avant ; Entreri hésita un bref instant : pouvait-il ramener une lame sur son adversaire ?

Le drow, lui, n'avait pas du tout hésité. Il baissa le front juste un peu avant qu'Entreri s'y décide, de sorte que, dans le choc frontal qui s'ensuivit, ce fut l'assassin qui eut le plus à encaisser.

Étourdi, Entreri parvint pourtant à porter un coup de son

poing droit qui, renforcé par la garde de sa dague, vint frapper violemment le visage de Drizzt.

Ils se séparèrent. Un œil d'Entreri enflait déjà, le drow avait la joue et le nez en sang.

L'humain attaqua de plus belle alors, avant que son œil, clos par l'ecchymose, donne à son adversaire un avantage indu ! Il fonça, l'épée en avant sur une trajectoire basse.

Le cimeterre de Drizzt bloqua l'arme, puis le drow pivota impeccablement, lançant son pied vers le visage de son adversaire…

… Qui ne fut en rien démonté, car il avait précisément anticipé ce mouvement, il comptait même dessus. Il se baissa, laissa le coup l'effleurer (apportant au passage une douleur supplémentaire à son œil déjà meurtri), puis, se jetant vivement en avant, fit effectuer un mouvement détourné à sa dague dont le fil approcha l'arrière du genou de son adversaire.

Drizzt aurait pu frapper de son autre lame, avec une chance de lui faire passer l'obstacle de l'épée déjà en place, mais, si Entreri parvenait à bloquer sa tentative, le combat serait à coup sûr décidé contre lui avec une aussi mauvaise blessure infligée à son jarret !

Il savait tout cela d'instinct, sans avoir à réfléchir, aussi se contenta-t-il de lancer la jambe sur laquelle il prenait appui, basculant en arrière par-dessus la dague qui l'égratigna sans entailler vraiment la chair. Il pensait compléter sa trajectoire par une roulade qui lui permettrait de se relever souplement, mais, avant de pouvoir mettre ce plan en action, il remarqua que l'assassin, grondant de fureur, venait très vite sur lui. Entreri l'aurait à sa merci avant qu'il puisse achever le mouvement !

Le drow se contenta donc de rester sur le dos tandis que l'assassin attaquait.

Les spectateurs, aussi bien elfes noirs que nain, humaine, halfelin, eurent le même sursaut. Ils croyaient le combat terminé. Mais Drizzt n'avait pas renoncé ! Ses cimeterres tourbillonnaient, frappaient, taillaient et, réalisant l'impossible, parvenaient mystérieusement à tenir l'assaillant à l'écart. Ensuite, le rôdeur réussit à placer un pied sous lui et à se

redresser d'un bond sauvage. Acharné, il frappa tour à tour, durement, chacune des lames d'Entreri, pour revenir à égalité.

Ils s'affrontaient face à face, et leurs armes allaient trop vite pour que les témoins de ce combat épique aient une chance de le suivre en détail. Ils voyaient devant eux un flot belliqueux continu ; une entaille apparaissait soudain sur un des protagonistes ou l'autre, mais aucun ne parvenait à porter un coup décisif, il ne s'agissait que d'égratignures, de menues déchirures des vêtements ou de la peau. Et cela se poursuivait, par un côté des escaliers menant à la plate-forme centrale, puis l'autre. Drizzt n'avait pas voulu s'engager dans cette vaine entreprise, mais à présent il avait laissé ses réticences derrière lui. De même, toute l'incertitude qu'avait pu éprouver Entreri quant à son désir d'affronter le drow encore une fois avait disparu. Ils se battaient avec passion, avec rage, leurs lames se heurtaient sur un tel rythme que le bruit en était continu.

Ils avaient de nouveau la passerelle sous leurs pieds et ne le savaient même pas. Ils en redescendirent ensemble des deux côtés opposés, chacun repoussé de son perchoir par l'autre, puis se rejoignirent sous le passage, accroupis. Ils se croisèrent ainsi, toujours combattant, se redressèrent de l'autre côté, sautèrent à la fois sur l'étroit chemin, dans des mouvements superbes de maîtrise, pour recommencer.

Et cela continuait, les secondes se muaient en minutes, la sueur mêlée au sang venait irriter les plaies. L'une des manches de Drizzt se retrouva déchiquetée au point de gêner ses mouvements ; il dut se lancer dans une extraordinaire débauche de mouvements divers afin de faire suffisamment reculer Entreri, le temps de lancer sa lame en l'air, d'arracher ce qu'il restait de tissu sur son bras, puis de rattraper le cimeterre juste à temps pour repousser la charge de l'assassin. Un instant plus tard, l'humain perdit sa cape : Drizzt, en essayant de lui trancher la gorge, avait coupé le lien qui maintenait le vêtement (et creusé une entaille sous le menton de son adversaire).

Les deux combattants s'essoufflaient, aucun ne reculait.

Mais, en dépit des écorchures, du sang, de la sueur, des meurtrissures, il n'y avait qu'une blessure vraiment importante : celle à l'œil droit d'Entreri, qui en venait effectivement à gêner

sa vision. L'assassin changea encore une fois ses lames de main, garda la dague dans la gauche tandis que l'épée longue, plus efficace pour bloquer un assaut, venait l'aider à droite.

Drizzt avait compris la raison de la manœuvre. Il se lança dans une feinte – à droite, à gauche, puis à droite –, qu'Entreri para sans difficulté, mais ces attaques n'avaient pas eu pour but de porter un coup, simplement de permettre au drow de se mettre bien en position.

Jarlaxle, sur le palier, vit ce qu'il se passait et sut que le combat touchait à sa fin.

Le rôdeur attaquait de nouveau sur sa gauche, mais soudain il fit un pas de côté, écarta largement son cimeterre pour le faire venir de là où l'œil enflé d'Entreri ne pouvait plus distinguer grand-chose. L'assassin bloqua instinctivement de son épée, contra de sa dague, mais Drizzt fit passer sa lame par-dessus la tentative de parade, puis, d'un coup sec vers l'extérieur, entailla le poignet de son adversaire, fit voler l'arme qu'il tenait. En même temps, il lâchait le cimeterre dans sa main droite, saisissait l'autre poignet de l'assassin, celui du côté de la dague. Il avança alors d'un pas, en même temps que, d'un mouvement de la main qui tenait Entreri, il lui tordait le bras, l'écartant bien grand sans laisser le temps à la main désarmée de l'assassin de s'interposer. Il posa enfin la pointe de son cimeterre contre la gorge d'Entreri.

Tout se figea. L'assassin, un bras tordu, immobilisé dans la poigne du drow, l'autre bloqué derrière celui qui tenait l'arme prête à l'égorger, ne pouvait rien faire si Drizzt décidait de plonger la lame dans sa chair.

Grondant, tremblant, sur le point, pour la première fois, de perdre tout contrôle sur lui-même, le drow retint pourtant son coup.

— Alors, qu'avons-nous prouvé ? demanda-t-il d'une voix menaçante, venimeuse. (Ses yeux lavande ne quittaient pas les yeux noirs d'Entreri.) Parce que ma tête a heurté la tienne selon un angle favorable et a provoqué un rétrécissement de ton champ de vision, suis-je le meilleur combattant ?

— Finis-en ! répondit l'assassin du même ton de bête fauve.

Drizzt grogna encore, tordit davantage le bras d'Entreri,

pliant son poignet au point qu'il dut lâcher sa dague.

— Pour toutes les victimes de tes meurtres, passées et futures, je le devrais ! s'écria-t-il.

Mais il savait déjà – Entreri aussi – qu'il lui était impossible, à présent, d'achever son adversaire. Ce fut un instant atroce pour Drizzt, où il regretta amèrement de ne pas être allé au bout de son mouvement un peu plus tôt, avant d'avoir eu le temps d'en peser pleinement les conséquences.

Il ne pouvait plus le faire. Rageur, il lâcha le bras d'Entreri, repoussa violemment l'homme de sa paume plaquée sur son visage, le fit reculer en titubant.

— Alors, maudit Jarlaxle, as-tu eu ton content ? cria-t-il.

Il se retourna, vit le mercenaire et ses acolytes. La porte était ouverte.

Le drow s'avança, l'air déterminé à sortir, dût-il pour cela passer sur le corps de Jarlaxle, mais un son l'arrêta net : Entreri venait sur lui en hurlant.

Drizzt ne s'attarda pas à démêler la signification de ce glapissement. Il pivota sur sa gauche, le bras droit balayant l'air et soulevant celui d'Entreri, qui portait une fois de plus cette abominable dague. De son bras gauche, il amena son cimeterre en un mouvement mortel qui, rencontrant l'assassin en pleine charge, aurait dû plonger l'arme jusqu'à la garde dans la poitrine de son adversaire.

Mais les deux éléments antagonistes se heurtèrent, et les yeux de Drizzt s'écarquillèrent dans sa surprise : la peau même de l'assassin – impossible – semblait avoir repoussé l'impact !

Artémis Entreri, le corps crépitant de l'énergie du choc ainsi encaissé grâce à la magie psionique que venait de lui dispenser Kimmuriel, avait, lui, bien compris. En un mouvement purement réflexe, sans y penser (s'il y avait réfléchi, dans sa honte et son tourment il aurait probablement dirigé cette puissance mortelle contre lui-même), il tendit la main, la plaqua sur le torse de Drizzt, lui rendit la force de son coup.

Sa main s'enfonça dans la chair du drow qui s'effondra. Le sang bouillonnait dans sa blessure.

* * *

À l'extérieur, le temps parut cesser sa course, rester figé dans un instant d'horreur indicible. Guenhwyvar rugit, se rua contre la paroi translucide sur laquelle elle rebondit. Furieuse, hurlante, elle revint encore et encore à ce mur, porta sur le matériau inflexible ses griffes féroces.

Bruenor lui aussi entra dans une rage guerrière, frappa en vain la tour de sa hache tandis que Régis, abasourdi, ne cessait de répéter : « Non, c'est impossible ! »

Et Catti-Brie oscillait sur place, bouche bée. Elle ne pouvait arracher ses yeux de l'abominable spectacle. Elle ressentit dans sa chair chacune des secondes atroces où la main magiquement renforcée d'Entreri s'enfonçait dans la poitrine de Drizzt, où le sang, l'énergie vitale de son plus cher ami, le rôdeur qu'elle en était venue à si tendrement aimer, fuyait son corps. La force quitta ses jambes si solides, ses genoux flageolèrent, elle vit le drow tomber de plus en plus bas, guidé par l'assassin jusqu'au sol, tandis que son propre cœur sombrait lui aussi, vers les abîmes qu'elle avait déjà connus lorsque Wulfgar était tombé devant le yochlol.

Et tout lui paraissait pire encore cette fois.

* * *

— Qu'ai-je fait ? sanglota l'assassin, s'écroulant à genoux près du drow. (Il jeta un regard de haine pure à Jarlaxle.) Qu'as-tu fait ?

— Je t'ai accordé le combat que tu voulais, révélé la vérité, répondit le mercenaire sans s'émouvoir. Ce que tu es, ce que tu peux accomplir. Mais je n'en ai pas terminé avec toi ! Je suis venu te chercher pour mes propres fins et non les tiennes. J'ai exaucé ton vœu, tu dois à présent travailler pour moi.

— Non ! Non ! s'exclama Entreri. (Il se baissa, tenta futilement de bloquer le jaillissement du sang de son ennemi.) Pas comme ça !

Jarlaxle jeta un coup d'œil à Kimmuriel, hocha la tête. Le magicien psionique saisit mentalement l'assassin, utilisa la télékinésie pour l'écarter du corps étendu de Drizzt et le traîner

derrière lui tandis qu'il quittait la pièce et redescendait l'escalier.

Entreri se débattait, jurait, maudissait Jarlaxle, sans quitter des yeux le drow étendu immobile sur le sol. Oui, il avait eu son combat qui une fois de plus (il aurait dû s'y attendre !) n'avait rien prouvé. Il avait perdu (il aurait perdu sans l'intervention de Kimmuriel), pourtant c'était lui qui survivait.

D'où lui venait sa colère furieuse ? Pourquoi, à cet instant même, voulait-il avant tout égorger Jarlaxle de sa dague ?

Le magicien psionique le traînait toujours derrière lui.

— Il a superbement combattu, fit remarquer Rai-guy à Jarlaxle en désignant Drizzt dont le sang s'échappait plus lentement, formant déjà une mare autour de sa forme immobile. Je comprends à présent comment il a pu vaincre Dantrag Baenre.

Jarlaxle acquiesça en souriant.

— Je n'ai jamais vu bretteur aussi doué que Drizzt Do'Urden, approuva-t-il, sinon peut-être Artémis Entreri. Comprends-tu à présent ce qui me l'a fait choisir ?

— Un vrai drow, sauf pour la couleur de sa peau, confirma Rai-guy dans un rire.

Une explosion fit trembler la tour.

— Ah, Catti-Brie et son arc extraordinaire ! commenta le mercenaire en considérant le palier à l'extérieur où ne restait plus que Guenhwyvar, toujours rugissante, qui continuait à vouloir entamer de ses griffes le cristal impassible. Ils ont tout vu, évidemment. Je devrais aller leur parler avant qu'ils fassent s'écrouler l'édifice sur nos têtes !

Jarlaxle, d'une pensée adressée à l'Éclat de cristal, rendit de nouveau opaque la paroi devant la panthère.

Puis il adressa une inclinaison de tête à la forme inerte de Drizzt Do'Urden et quitta la pièce.

Épilogue

— Il boude, diagnostiqua Kimmuriel en rejoignant Jarlaxle un peu plus tard, dans la grande salle du rez-de-chaussée. Enfin, au moins il ne jure plus de t'arracher le cœur…

Le mercenaire, d'excellente humeur, pensait avoir vécu l'une des journées les plus agréables de sa longue vie. Il rit.

— Il redeviendra raisonnable et, au moins, sera désormais libéré du spectre de Drizzt Do'Urden ! Pour cela il me remerciera chaleureusement. (Jarlaxle se tut, repensa à ce qu'il venait d'affirmer.) Ou bien, disons, il me remerciera en silence.

— Il a voulu mourir, lui rappela Kimmuriel d'un ton neutre. Quand il a foncé sur Drizzt, dague en main, il a bien pris soin d'avertir le renégat en criant. Il voulait mourir, et nous l'en avons empêché – je l'en ai empêché sur ta demande.

— Artémis Entreri ne manquera pas d'autres occasions de faire preuve du même genre de stupidité s'il y tient, répliqua le mercenaire en haussant les épaules. D'ailleurs nous n'aurons pas éternellement besoin de lui…

C'est alors que Drizzt Do'Urden, les vêtements déchirés, descendit l'escalier. Il assouplissait les muscles douloureux de ses bras, mais sinon ne semblait pas sérieusement blessé.

— Rai-guy va devoir prier notre déesse Lolth un bon siècle s'il veut retrouver sa faveur après avoir consacré à ton corps à l'agonie un des sorts de guérison qu'elle avait bien voulu lui accorder ! remarqua Jarlaxle, toujours en riant.

Il adressa un signe de tête à Kimmuriel qui s'inclina et quitta les lieux.

— Puisse-t-elle le prendre à côté d'elle en remerciement, répliqua froidement Drizzt. (Mais il ne pouvait garder bien

longtemps sa légèreté de pince-sans-rire après tout ce qu'il s'était passé. Il considéra le mercenaire avec le plus grand sérieux.) Pourquoi m'as-tu sauvé ?

— Tu me dois un service, non ? demanda Jarlaxle d'un ton léger, sans y croire.

— N'y pense même pas.

Le mercenaire ne put s'empêcher, une fois de plus, de rire.

— Ah, je t'envie, Drizzt Do'Urden, annonça-t-il en toute sincérité. L'orgueil n'a joué aucun rôle pour toi dans ce combat, je me trompe ? (Drizzt haussa les épaules. Il ne comprenait pas bien où l'autre voulait en venir.) Non, tu étais parfaitement dénué de cette émotion qui porte l'échec en elle. Tu n'avais aucun besoin de te prouver meilleur combattant qu'Artémis Entreri ! Vraiment, je t'envie d'être parvenu à une telle paix intérieure, une telle confiance en toi.

— Tu ne m'as toujours pas répondu.

— Par estime, je suppose, expliqua Jarlaxle en haussant les épaules. Peut-être me suis-je dit que tu ne méritais pas la mort après une telle performance…

— Ainsi je l'aurais méritée si ma *performance* ne t'avait pas impressionné ? Est-ce donc à Jarlaxle de décider de la vie et de la mort ?

Le mercenaire avait encore envie d'éclater de rire. Pour ne pas froisser Drizzt, il se contenta d'un sourire amusé.

— Peut-être ai-je demandé à mon prêtre de te sauver en souvenir de ton défunt père, ajouta-t-il. (Cette phrase prit Drizzt au dépourvu ; il ne s'attendait à rien de la sorte !) Mais oui, bien sûr que je connaissais Zaknafein, nous étions amis lui et moi… si je peux prétendre avoir eu des amis. Nous n'étions pas si différents, en fait. (Le visage de Drizzt se tordit en une expression de flagrant scepticisme.) Oui, assez semblables, car nous avions tous deux trouvé le moyen de survivre et même de prospérer en terre hostile, en un lieu que nous détestions sans avoir le courage de le quitter.

— Pourtant tu es parti, maintenant.

— Crois-tu ? Mais non, j'ai bâti mon empire à Menzoberranzan et resterai pour toujours lié à cette ville. J'y mourrai, j'en suis certain, sans doute par la main d'un de mes

soldats, voire d'Artémis Entreri. (Drizzt en doutait fort, il voyait plutôt Jarlaxle mourir de vieillesse dans bien des siècles.) J'avais beaucoup d'estime pour lui, reprit le mercenaire d'un ton posé, sincère. Je parle de ton père ; il me semble que cette estime était réciproque.

Son interlocuteur réfléchit intensément à ces paroles, et décida qu'il croyait Jarlaxle : ce drow ne reculait pas devant les pires atrocités, mais semblait toutefois respecter une sorte de code de l'honneur. Il l'avait prouvé quand, ayant Catti-Brie en son pouvoir, il n'avait pas cherché à abuser d'elle alors même qu'il avait proclamé la désirer. Il avait également laissé Drizzt, Catti-Brie et Entreri quitter l'Outreterre après leur évasion de la Maison Baenre… pourtant, les capturer ou les tuer lui aurait attiré les faveurs de cette famille de premier plan !

Il venait aussi de le prouver en refusant de laisser Drizzt mourir de cette façon.

— Il ne t'ennuiera plus, désormais, remarqua Jarlaxle, arrachant son cadet à ses pensées.

— C'est ce que j'avais cru la fois d'avant !

— Mais là je te l'affirme. Artémis Entreri a eu sa réponse. Même s'il l'espérait différente, il devra s'en contenter. (Drizzt considéra la situation un instant, puis hocha la tête. Il jugeait plausible que le mercenaire, apparemment si psychologue, voie juste.) Tes amis t'attendent au village. J'ai eu beaucoup de mal à les persuader de s'y rendre ! J'ai bien cru devoir tâter de la hache de Bruenor Marteaudeguerre, et, vu le sort qu'a connu Matrone Baenre, je n'y tenais guère.

— Pourtant tu les as convaincus sans avoir à les blesser ?

— Je t'avais donné ma parole. Je tiens ma parole… parfois.

Drizzt, malgré lui, ne put retenir un sourire.

— Il se peut, alors, que j'aie une dette envers toi, concéda-t-il.

— Puis-je espérer un service, à l'avenir ?

— N'y pense pas.

— Eh bien, remets-moi la panthère, alors ! fit plaisamment le mercenaire. J'aimerais tant avoir Guenhwyvar avec moi !

Drizzt savait qu'il plaisantait. Il ne violerait pas non plus sa promesse de lui laisser le fauve.

— Tu vas déjà devoir surveiller tes arrières quand je viendrai chercher l'Éclat de cristal, répondit-il sur le même ton. Si tu avais mon gros chat, je devrais te tuer en plus de le reprendre !

Ces paroles ne manquèrent pas de faire hausser les sourcils à Rai-guy qui venait d'apparaître en haut des marches, mais ce n'était là que taquineries entre cordiaux ennemis. Drizzt ne s'intéresserait pas à Crenshinibon ni Jarlaxle à Guenhwyvar.

Ils en avaient terminé l'un avec l'autre.

Le rôdeur quitta la tour de cristal et retrouva au hameau ses amis qui l'attendaient tous ensemble. Jarlaxle, comme promis, ne leur avait fait aucun mal.

Après force larmes et embrassades, ils s'éloignèrent, non pas vers *Racle le Fond* mais sur la crête, de l'autre côté.

L'édifice magique avait disparu, Jarlaxle et les autres drows aussi. Aucune trace d'Entreri.

— Bien fait pour eux s'ils tiennent à avoir c'maudit artefact dans leur sale baraque et qu'il fait s'écrouler l'toit sur leur tête ! commenta Bruenor, railleur. Bien fait, oui !

— Maintenant, on n'a plus besoin de voir Cadderly, remarqua Catti-Brie. Où allons-nous ?

— Wulfgar ? suggéra Régis.

Drizzt se rappela alors ce qu'avait dit Jarlaxle de leur ami. Il le croyait. Il secoua la tête : le temps n'était pas encore venu d'aller le rejoindre.

— Le monde entier s'ouvre devant nous ! fit-il. Une direction en vaudra bien une autre…

— Et là, on est débarrassés de ce maudit Éclat de cristal qui attirait tous les monstres sur nous à chaque détour, rappela Catti-Brie.

— On va pas rire autant alors, déplora Bruenor.

Ainsi ils partirent vers le soleil couchant ; levant, peut-être ?

* * *

De retour à Portcalim, Artémis Entreri, désormais, peut-être, le plus puissant à fouler ses rues, rabâchait les événements titanesques de ces derniers jours, les étonnants détours et déviations que le chemin de sa vie avait pris.

Il croyait Drizzt Do'Urden mort de sa main, même si, en fait, le vainqueur de ce combat n'avait pas été le meilleur.

Ou si, finalement ? N'était-ce pas Entreri, et non Drizzt, qui avait su s'attacher les alliés les plus puissants ?

Cela comptait-il, en fait ?

Pour la première fois depuis bien des mois, un sourire sincère fleurissait sur le visage d'Artémis Entreri tandis qu'il descendait d'un pas dégagé l'avenue Paradis, certain que nul n'oserait rien tenter contre lui. Les gardes halfelins à l'entrée du *Cuivre Ante* se montrèrent ravis de le voir et de l'admettre dans l'établissement, et il put gagner la pièce où se tenait Dondon sans que personne y objecte, sans même devoir subir des regards curieux.

Il en ressortit un peu plus tard et trouva Dwahvel qui l'attendait, fort mécontente.

— Tu l'as fait, c'est bien ça ? l'accusa-t-elle.

— Il le fallait, répondit simplement l'assassin sans chercher à s'expliquer davantage.

Il essuya sa dague tachée de sang sur la cape d'un des gardes à côté de Dwahvel, comme s'il mettait quiconque au défi de s'opposer à lui. Personne n'en fit rien, bien sûr. Entreri se dirigea sans encombre vers la porte.

— Notre accord tient toujours ? demanda la voix plaintive de la halfeline derrière lui.

Souriant presque d'une oreille à l'autre, le dirigeant de la maison Basadoni quitta l'auberge.

* * *

Cette nuit-là, comme toutes les nuits, Wulfgar laissa Delly Curtie et sortit, une bouteille à la main. Il se rendit sur les quais où son dernier compagnon de boisson, un homme d'une importance non négligeable, l'attendait.

— Wulfgar, mon ami ! s'écria joyeusement Morik le Rogue. (Il saisit la bouteille, avala une lampée considérable du liquide corrosif.) Ensemble, que ne pourrions-nous accomplir ?

Le barbare, un sourire terne aux lèvres, considéra ces paroles. De fait, à eux deux ils étaient les rois de rue Demi-Lune,

ceux qui attiraient sur leur passage force courbettes obséquieuses. Les seuls, dans les bas-fonds de Luskan, à faire s'écarter la foule à leur vue.

Wulfgar reprit à Morik la bouteille encore plus qu'à demi pleine, la vida d'une seule puissante gorgée.

Il le fallait.

Fin du tome 11